

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	iii
Abstract	v
Remerciements	xi
Avant-propos : partir d'un contexte spécifique	xii
Une éthique réflexive et des valeurs sans assise théorique	xv
Introduction	1
Difficultés rencontrées et questions soulevées	1
Savoir et savoir-faire	6
Contexte conceptuel : la philosophie de John Dewey	8
Questions de recherche, limites et divisions	11
Chapitre 1 : La philosophie de John Dewey	17
1.0 Présentation	17
1.1 Le pragmatisme	19
1.2 Instrumentalisme et naturalisme	22
1.3 L'expérience.....	28
1.4 L'éducation	34
1.5 La logique et l'enquête.....	40
1.6 Qualité, connaissance et langage.....	55
1.7 L'enquête scientifique et l'enquête du sens commun	74
Chapitre 2 : Éthique et conduite humaine	82
2.0 Présentation	82
2.1 Reconstruction en philosophie	83
2.1.1 Théorisation de l'éthique et pluralité des biens	86
2.1.2 Égalité et interrelation des biens naturels et moraux	91
2.1.3 Finalités intrinsèques et instrumentales	97
2.1.4 Optimisme, pessimisme et méliorisme	103
2.1.5 Utilitarisme et reconstruction	106
2.2 Human Nature and Conduct.....	110
2.2.1 Psychologie sociale et théorie éthique.....	112
2.2.2 La fonction sociale des habitudes.....	120
2.2.3 Habitudes, volonté et identité	129
2.2.4 Impulsions et désirs	138
2.2.5 Connaissance, intelligence et contrôle	147
2.3 Ethics.....	154
2.3.1 Une théorie de la vie morale.....	155

2.3.2	Le soi et la responsabilité morale	162
2.3.3	Conséquences et motivation : le bien, le devoir et la vertu	169
Chapitre 3 : La théorie de la valuation.....		179
3.0	Présentation	179
3.1	Les problèmes de la valuation	180
3.2	L'usage linguistique	184
3.3	L'émotivisme	186
3.4	Désir et intérêt	190
3.5	Proposition d'évaluation et scientificité	195
3.6	Fin et moyen.....	198
3.7	Le désiré et le désirable	206
3.8	Des valeurs comme fins générales et une théorie inachevée.....	216
Chapitre 4 : Éthique appliquée : savoir et savoir-faire.....		223
4.0	Présentation	223
4.1	Un méliorisme théorique	224
4.2	La pensée réfléchie : nécessité et limite	233
4.3	Les valeurs et la valuation	236
4.4	Méthode, proportionnalité et probabilité.....	255
Conclusion		267
	Retour sur les quatre difficultés initiales.....	267
	La pertinence des théories de John Dewey	274
	L'éducation morale d'Émile.....	278
Bibliographie.....		281

Je dédie tout ceci à
Sophie l'Audacieuse,
Émile le petit Malin,
Alina l'Ouverte d'esprit,
Simon le si Utile,
et Gabriel le Rigolo.

Chacune et chacun est
la preuve bien vivante
de la valeur des valeurs.

*Il ne faut pas confondre le facile et le simple!
Découvrir ce qui est réellement simple
et travailler à partir de là
est une tâche extrêmement difficile.*

John Dewey

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont tout d'abord au professeur André Lacroix. En tant que directeur, il a su m'accompagner contre vents et marées dans cette longue aventure. Sans son indéfectible soutien, aussi humain, patient que constant, cette recherche n'aurait jamais pu aboutir.

Mes remerciements aussi au professeur Luc Bégin, un codirecteur m'ayant prodigué des conseils déterminants au moment où la destination finale était moins évidente que jamais.

Au professeur André Duhamel, à la professeure Allison Marchildon et à la maître de conférence et traductrice de Dewey Joëlle Zask, toute ma reconnaissance pour leurs évaluations à la fois rigoureuses, pertinentes et bienveillantes.

Un grand merci à mon amie Mary pour sa précieuse aide dans la traduction du résumé de cette thèse.

Enfin, je veux exprimer ici ma plus profonde et sincère gratitude à l'endroit d'une épouse qui m'a soutenu jusqu'au bout, même quand tout permettait de croire que ce projet se dirigeait vers un joyeux naufrage. Grâce à elle, tout ce qui suit a pu prendre vie.

AVANT-PROPOS : PARTIR D'UN CONTEXTE SPÉCIFIQUE

Cette thèse en philosophie s'inscrit d'emblée dans une perspective pragmatiste d'inspiration deweyenne. Ce choix s'est imposé rapidement tant la pensée de John Dewey comporte de nombreuses affinités avec l'éthique appliquée telle que je¹ l'enseigne et la pratique au département de philosophie et d'éthique appliquée de l'Université de Sherbrooke. Récusant, comme Dewey, toute forme de dualisme, cette recherche sera aussi bien une philosophie de la pratique qu'une pratique de la philosophie. Une philosophie de la pratique d'abord, parce qu'il s'agira d'établir les fondements épistémologiques des outils conceptuels mobilisés dans cette recherche. Une pratique de la philosophie aussi puisque la validité de ces fondements sera envisagée du point de vue de leurs implications concrètes en éthique appliquée. Se joue dans cette idée d'une pratique de la philosophie la possibilité d'une reconstruction de la philosophie par le biais des pratiques². Cette perspective s'appliquera directement à une théorie éthique que Dewey voulait élaborer sur la base de pratiques morales³ préexistantes.

Une approche pragmatiste invite à s'intéresser aux problèmes d'un contexte spécifique et non à des questions philosophiques détachées des situations concrètes dans lesquels elles émergent. Je vais donc brosser un portrait rapide du contexte particulier à partir duquel le questionnement animant cette recherche s'est fait jour.

Tel que mentionné plus tôt, le contexte général dans lequel s'inscrit cette recherche est celui de l'éthique appliquée. Selon mon approche et celle de plusieurs de mes collègues, l'éthique vise le développement d'une compétence dans laquelle la réflexivité joue un rôle

¹ Précisons que la première personne du singulier ne sera utilisée que pour l'avant-propos dont la teneur est plus « personnelle ». En cela, nous suivons l'enseignement d'un Dewey faisant de toute enquête la recherche de solutions à des problèmes liés à une situation particulière. Cependant, nous montrons au terme de l'avant-propos que les problèmes en question dépassent les seuls besoins d'un individu et qu'ils comportent une pertinence scientifique et sociale.

² C'est précisément ce qu'il adviendra au terme de cette recherche. Certaines pratiques actuelles en éthique nous amèneront à compléter ce que la théorie de la valuation inachevée de Dewey avait laissé dans l'ombre.

³ Dewey ne distingue pas l'éthique de la morale. Nous les utiliserons comme des synonymes dans ce qui suit.

de premier plan. Mon travail consiste à former et à accompagner des personnes issues de différentes sphères professionnelles. Ces formations peuvent avoir lieu dans le cadre des programmes en éthique appliquée que nous offrons à l'Université de Sherbrooke ou encore au sein de certaines organisations faisant appel à nos services pour former leurs membres et les soutenir dans leurs processus de résolution de problèmes.

Les outils que j'enseigne et que je mobilise dans mes interventions visent à soutenir les personnes souhaitant améliorer leurs processus de prise de décision ou celles des personnes qu'elles dirigent. Bien entendu, selon les conceptions de l'éthique qui les animent, elles font appel à un intervenant en éthique en fonction d'attentes parfois très différentes. Certaines s'inscrivent dans une perspective de conformité⁴ et s'attendent à ce que les formations et les interventions mettent l'accent sur le respect des normes. D'autres personnes ont des attentes plus cohérentes avec une approche réflexive. Ils recherchent alors des formations mettant l'accent sur l'exercice du jugement.

Très souvent cependant, les attentes sont ambiguës, voire contradictoire. Comme l'a démontré Robert Roy dans sa thèse portant sur le milieu policier, l'ambiguïté se traduit par des formations axées sur l'exercice du jugement alors que, dans leurs pratiques, les organisations policières laissent relativement peu d'autonomie à leurs membres.⁵ C'est là un paradoxe qui n'est pas seulement présent dans le milieu policier. Dany Rondeau a clairement montré comment cela se vérifie aussi dans la fonction publique québécoise : « Mais comment concrétiser tout cela sans tomber dans le paradoxe? Car on augmente la

⁴ Nous faisons ici référence aux distinctions faites dans l'étude menée sur les organisations québécoises par l'APEC, avec la collaboration scientifique de l'Université Laval et de l'Université de Sherbrooke. *L'éthique organisationnelle au Québec, Étude sur les pratiques et les praticiens des secteurs privé, public et de la santé*, Association des praticiens en éthique du Canada (APEC-Québec 2010). On y distingue trois grandes approches en éthique organisationnelle : l'éthique de conformité, l'éthique appliquée et une approche mixte.

⁵ ROY, Robert (2009). *L'exercice du jugement éthique en milieu policier québécois : origine d'un paradoxe*, Robert Roy, Thèse de doctorat, Université Laval et Université de Sherbrooke.

marge de manœuvre des fonctionnaires en espérant qu'ils feront appel à leur jugement éthique, tout en restreignant l'espace pour exercer ce jugement. »⁶

Au-delà des difficultés rencontrées dans la mise en œuvre d'une approche réflexive au sein des organisations, je voudrais souligner un autre aspect de cette approche qui n'est pas sans soulever lui aussi certaines difficultés. Il s'agit du rôle joué par les valeurs. Celles-ci sont au cœur du processus de réflexion qui caractérise cette conception de l'éthique appliquée. L'exercice du jugement passe par un processus réflexif permettant d'identifier les différentes qu'une situation met en tension. Dans le modèle de prise de décision de Georges Legault⁷ dont s'inspire fortement mon enseignement et mes interventions, les conséquences d'une action envisagée, les normes concernées et les émotions éprouvées sont systématiquement traduites en valeurs. Tout le processus mène à l'énonciation d'un conflit de valeurs qui devra ensuite être tranché. La décision prise devra passer par la justification de la valeur priorisée et les modalités d'action doivent prendre en compte celles qui n'ont pas été priorisées. Bref, le processus est principalement structuré autour de la notion de valeur.

Les valeurs ne sont pas présentes que dans ce genre de modèle de prise de décision. Elles le sont aussi dans les organisations auprès desquelles je suis appelé à intervenir. Certaines d'entre elles se sont dotées d'un code d'éthique⁸ dans lequel on retrouve des valeurs organisationnelles. Celles-ci sont souvent présentées comme des balises devant orienter les décisions et les comportements adoptés par les membres de l'organisation. Ces codes d'éthique sont très présents dans le réseau de la santé où la loi force leur adoption.

⁶ RONDEAU, Dany (2005). « L'éthique publique : « auto » ou « hétéro » régulation ? », in *Qu'est-ce que l'éthique publique?*, Boisvert, Yves (dir.), Montréal, Liber, p.61.

⁷ LEGAULT, Georges (1999). *Professionnalisme et délibération éthique, Manuel d'aide à la décision responsable*, Montréal, coll. Éthique, no 8, PUQ.

⁸ La notion de code d'éthique est encore assez fréquente dans le réseau québécois de la santé et cela même si, avec le temps, plusieurs ont réalisé que l'éthique n'est pas une affaire de comportements codifiés. Parfois, on réfèrera plutôt à un guide ou à une charte des valeurs. Il s'agit souvent du résultat d'une démarche de type « Mission, vision, valeurs » que plusieurs organisations ont entreprise à une époque où cela était en vogue en matière de développement organisationnel « visionnaire ».

Depuis quelques années, les municipalités québécoises sont contraintes elles aussi d'adopter un code d'éthique et de déontologie qui doit obligatoirement inclure certaines valeurs prédéfinies.

La référence aux valeurs est aussi très présente dans le discours public sur l'éthique, et ce malgré la prédominance d'une éthique conçue en termes de conformité.⁹ Dans la foulée des nombreux scandales qui ont éclaté au Québec ces dernières années dans les affaires publiques, l'éthique est le plus souvent présentée sous l'angle d'un renforcement des règles et des contrôles visant leur application. L'exemple déjà évoqué des codes d'éthique et de déontologie dans les municipalités en témoigne. On pourrait aussi mentionner les dispositifs similaires s'appliquant aux élus provinciaux. Malgré l'accent mis sur des cadres normatifs, la fréquence des références aux valeurs est tout aussi frappante dans ce même discours public. Plusieurs décisions seront justifiées au nom de telle ou telle valeur que seule une personne irresponsable, généralement un opposant, oserait compromettre. La sécurité, la justice, la liberté, la santé, qu'elle soit physique, économique ou même démocratique, voilà autant de valeurs auxquelles nos élus associent leurs positions pour mieux les justifier aux yeux de l'opinion publique. En définitive, bien que dans l'espace public l'éthique rime davantage avec conformité, les valeurs semblent appelées à y jouer un rôle déterminant.

UNE ÉTHIQUE RÉFLEXIVE ET DES VALEURS SANS ASSISE THÉORIQUE

Paradoxalement, même si les valeurs sont omniprésentes dans notre enseignement comme dans les dispositifs organisationnels ou les discours publics, elles sont problématiques sur un plan conceptuel. Tout se passe comme si la théorie n'arrivait pas à suivre les pratiques. Ce qui a pour résultat l'absence de définitions précises et partagées et, de là, une grande confusion. C'est un constat que d'autres ont pu faire, comme l'illustrent les citations suivantes :

⁹ À ce sujet, on pourra consulter : LÉTOURNEAU, Alain (2005). « Les significations majeures du mot « éthique » dans les journaux québécois, 2000-2003 », in *Communication*, (vol. 24, no. 1), pp. 1-22.

Pour autant, on peine souvent à trouver une définition précise de ce que sont les « valeurs ». Car il est question de « valeurs » dans à peu près tous les domaines : on parle de valeurs culturelles et de valeurs morales, mais aussi de valeurs esthétiques et, bien entendu, de valeurs économiques. Or, qu'ont en commun toutes ces valeurs, si ce n'est l'usage d'un même terme? Il semblerait ainsi que le succès que rencontre la notion de valeur, y compris dans le débat public et politique où elle est invoquée à tout propos, tient pour bonne part au flou qui l'entoure.¹⁰

Un flou qui concerne aussi le discours des sciences traitant habituellement de ces questions : « The terms « values » and « valuation » and their cognates and compounds are used in a confused and confusing but widespread way in our contemporary culture, not only in economics and philosophy but also and especially in other social sciences and humanities. »¹¹

Le *Lalande* ne sera pas en reste : « Le sens exact de *valeur* est difficile à préciser rigoureusement parce que ce mot représente le plus souvent un concept mobile, un passage du fait au droit, du désiré au désirable (en général par l'intermédiaire du « communément désiré »). »¹²

Aucune théorie n'a donc réussi à s'imposer et à régler de manière cohérente les problèmes théoriques sur lesquels butaient toute tentative de conceptualiser cette notion évanescence, qu'il s'agisse de celle de valeur ou celle de valuation que l'on retrouve

¹⁰ BIDET, Alexandra, Louis Quéré, et Gêrôme Truc (2011). « Ce à quoi nous tenons, Dewey et la formation des valeurs », in John Dewey, *La formation des valeurs*, Paris, coll. Les empêcheurs de tourner en rond, Éditions La Découverte, p. 6.

¹¹ FRANKENA, William K. (1967), « Value and valuation », in *The Encyclopedia of Philosophy*, Edwards, P. (dir.), Londres, Collier MacMillan Publishers, p. 229.

¹² LALANDE, André (1960). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 8^e édition, Paris, PUF, p.1184. Cette explication de la difficulté de définir la valeur n'est pas sans faire écho à certaines des idées de Dewey concernant la valuation et sa relation au désiré et au désirable. Toujours dans le *Lalande*, on retrouve plus loin un commentaire de Leroux souhaitant que l'on adopte ce néologisme (valuation) « faute duquel, écrit-il, nous n'avons pas de terme pour traduire exactement ce mot anglais, non plus que ses équivalents italien et allemand ». *Ibid.*, p. 1184. Comme certains traducteurs de Dewey, nous l'adopterons dans ce qui va suivre.

notamment chez Dewey.¹³ Par exemple, on peut lire dans un article consacré aux notions de « normes et valeurs » du *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale* : « La plupart des innovations introduites dans la théorie du bien et du devoir par la théorie des valeurs et des normes (logique des préférences, logique déontique, théorie des jeux et de la décision, théorie de la motivation et du contrôle social, etc.) posent plus de problèmes qu'elles ne peuvent en résoudre. »¹⁴

Cette absence de clarté conceptuelle est préjudiciable à notre travail en éthique appliquée, surtout lorsque celle-ci se réclame d'une philosophie particulièrement soucieuse de la précision des concepts et de la validité des assises épistémologiques. Non seulement cela mine-t-il la crédibilité des fondements de notre discipline, mais ce sont aussi nos pratiques qui en sont contaminées, d'abord par l'emploi de notions imprécises sur un plan conceptuel, mais aussi de par la persistance de pratiques confuses quant à ce qu'il faut faire pour bien faire usage des valeurs en éthique appliquée.

Je vais dans un premier temps préciser davantage les difficultés posées par l'absence d'une conception bien articulée de la notion de valeur. Cette problématisation fera l'objet de l'introduction. Pour ce faire, je ne partirai pas des difficultés que l'on peut rencontrer dans les différentes théories, mais des problèmes pratiques auxquels j'étais confronté comme intervenant en éthique et qui suscitaient des difficultés de compréhension et d'application.

Ce choix méthodologique s'impose de par le cadre conceptuel pragmatiste dans lequel s'inscrit cette recherche et dans lequel se sont inscrites plusieurs interventions menées par d'autres collègues et moi-même en éthique appliquée. Le fait de partir de problèmes pratiques évitera de nous embourber dans des problèmes qui ne seraient *que* théoriques. De plus, cela nous amènera à ne pas reproduire un dualisme qui a par trop

¹³ Nous reviendrons sur les notions de valeur et de valuation. Pour le moment, je me contente de relever leur présence dans le discours philosophique entourant ces questions.

¹⁴ *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, 4^e édition (2004). Canto-Spencer, M. (dir.), coll. Dicopoeche, Paris, PUF, p. 1367.

perduré, celui opposant la théorie à la pratique. Si la théorie a pour fonction de guider nos pratiques, il est naturel qu'elle parte de cette pratique et des difficultés qu'elle y rencontre.

Ces difficultés sont celles qui sont vécues dans un contexte précis, à travers une pratique singulière. Si cet avant-propos s'est exprimé à la première personne du singulier, c'est précisément pour mettre en évidence le fait que toute enquête, petite ou grande, s'incarne d'abord et avant dans une situation spécifique en fonction des problèmes qu'y expérimentent certains acteurs. Bien qu'elle s'inscrive dans un contexte singulier, dans ce qui suit je vais montrer que les idées de Dewey sont pertinentes pour nous collectivement, aussi bien sur le plan scientifique que sur le plan social. C'est pourquoi j'adopterai à partir d'ici la première personne du pluriel. Comme le voulait Dewey, ce « nous » s'opposera à l'idée que les intérêts d'un individu puissent être radicalement distincts de ceux de sa communauté.

INTRODUCTION

Dans cette introduction, nous allons d'abord analyser certaines difficultés entourant la notion de valeur et en dégager une série de questions sur lesquelles nous reviendrons dans la conclusion. Cela nous offrira l'occasion d'élargir notre compréhension au-delà des réponses apportées aux questions de recherche plus spécifiques présentées plus loin dans l'introduction.

Dans un deuxième temps, notre réflexion se portera sur la relation du savoir et du savoir-faire. Nous y exposerons la nécessité ainsi que notre volonté de les penser dans leur complémentarité. Cette complémentarité de la théorie et de la pratique était au cœur de la pensée de Dewey et c'était la raison première nous ayant conduit à faire de sa philosophie le cadre conceptuel orientant notre enquête sur l'éthique et les valeurs. Dans la troisième partie de l'introduction, nous exposerons les autres raisons justifiant ce choix. Nous verrons alors qu'il s'appuie sur des considérations qui vont bien au-delà du seul souci de penser ensemble la théorie et la pratique.

La dernière partie de l'introduction nous amènera à présenter les questions de recherche qui ont guidé cette thèse. Nous en préciserons ensuite les limites et nous terminerons en exposant, dans leurs très grandes lignes, le contenu des différents chapitres ainsi que de la conclusion.

DIFFICULTÉS RENCONTRÉES ET QUESTIONS SOULEVÉES

Afin de mettre en évidence le besoin de se doter d'une théorie éthique de type réflexive incluant une théorisation adéquate des valeurs, nous allons d'abord explorer quatre grandes difficultés découlant d'un recours à ces dernières. La première de ces difficultés concernera le rapport des valeurs aux comportements. En lien avec ces comportements, la deuxième difficulté nous amènera à réfléchir à la relation existant entre les valeurs et les normes. Nous traiterons ensuite de la relation existant entre les émotions et les valeurs. Finalement, nous aborderons les difficultés liées à la hiérarchisation des valeurs dans les processus de prise de décision.

Commençons donc avec la relation existant entre les valeurs et les comportements. Pour qu'une personne puisse décider qu'un comportement ne respecte pas telle valeur, il semble bien que sa compréhension de la valeur inclut, d'une manière ou d'une autre, une série de comportements plus ou moins précis qui lui sont directement ou indirectement associés. Nous devons donc nous poser la question de savoir si une valeur est, même implicitement ou inconsciemment, la somme des comportements relativement définis par lesquels elle s'actualise aux yeux d'une personne ou d'un groupe de personnes.

À première vue assez réductrice, cette hypothèse expliquerait certaines réactions très vives. Toutefois, elle en laisserait d'autres dans l'ombre. En effet, on peut entendre parfois des personnes se plaindre qu'on leur a carrément manqué de respect alors que d'autres ne comprendront absolument pas cette réaction. Il semble donc que certaines valeurs et certains comportements précis soient liés, mais pas toujours de la même façon selon les individus. Les différences culturelles et générationnelles ne suffisent pas à expliquer ces divergences de vue, puisqu'on peut les observer entre les membres de groupes par ailleurs assez homogènes. Comment la formation des valeurs permet-elle l'émergence de certaines divergences, mais aussi de convergences suffisamment grandes pour créer des consensus ? Comme ce sont de tels consensus qui serviront à élaborer des normes visant des comportements associés à certaines valeurs, nous sommes ensuite confrontés à la deuxième difficulté, celle du rapport des valeurs et des normes.

Pour éclairer la nature de la relation des valeurs et des normes, nous suffit-il de présenter les valeurs comme des buts et les normes comme des moyens de les atteindre? Il y a sans doute là une partie de la réponse, mais elle n'est pas pleinement satisfaisante. Comment, en effet, un but qu'on n'arrive pas à cerner avec précision peut-il se traduire en divers moyens spécifiques? Or, c'est bien ce dont il s'agit ici puisque les valeurs ont toujours un caractère très général qui ne permet pas de cibler des comportements précis. Quelles conduites spécifiques peut-on déduire de valeurs aussi générales que la liberté, l'égalité ou encore l'équité? Si on avance l'hypothèse que les normes qui régissent nos comportements trouvent leur légitimité dans les différentes valeurs qui les fondent, il apparaît nécessaire de mieux comprendre leur rapport. Le fait de poser les valeurs comme

des buts que les normes permettraient d'atteindre pose d'autres difficultés puisque les valeurs peuvent elles aussi servir de moyen. Si on valorise la persévérance, par exemple, n'est-ce pas d'abord et avant tout parce que cette qualité est elle-même un moyen d'atteindre d'autres buts jugés souhaitables? Pour bien circonscrire leur fonction spécifique, il ne suffit donc pas de faire des valeurs des finalités que les normes contribueraient à actualiser.

La difficulté suivante porte sur la relation des valeurs et des émotions. Plusieurs situations nous présentent des réactions très vives pour lesquelles on a de la difficulté à obtenir une explication en termes de valeurs. La personne est alors fortement indignée, mais elle serait bien en peine d'identifier clairement la valeur bafouée qui serait à la source de son indignation. La dimension émotionnelle est donc bien présente, mais il n'est pas toujours facile de comprendre la nature de son lien avec les valeurs. Pourtant, il est clair qu'il existe un lien entre émotions et valeurs. Le fait que certains jugements de valeurs renvoient directement à une émotion l'illustre clairement : « ce comportement est dégoûtant », « cette erreur de ma part est honteuse », etc.

Si ce lien existe, la manière adéquate de le comprendre, de le conceptualiser et de l'utiliser en éthique appliquée reste encore à préciser. C'est pourtant une dimension importante de l'éthique à laquelle nous sommes régulièrement confrontés. Les émotions sont inévitablement au rendez-vous lorsque les enjeux sont élevés pour les acteurs concernés. Le praticien en éthique voudra alors les traduire en valeur afin de rendre l'analyse des enjeux moins émotionnelle et davantage rationnelle. Dans nos modèles de prise de décision, quel rôle associer à l'émotion elle-même? Devrait-on l'assumer autrement qu'en tant qu'expression de valeurs mises en tension? Ont-elles un rôle autre qu'intellectuel, un rôle moteur par exemple? Les valeurs sont-elles un moyen adéquat de créer un lien entre la dimension émotionnelle et rationnelle de ce processus? Le cognitif peut-il s'arrimer à l'affectif ? L'affectif inclut-il du cognitif ? C'est ce que semble

présupposer, par exemple, le modèle d'un Georges Legault¹⁵ qui prévoit une étape consistant précisément à traduire les émotions ressenties en valeurs. Quelles sont les implications théoriques et pratiques de cette manière de faire? Voilà ce qu'une meilleure compréhension de la relation des valeurs aux émotions devrait nous aider à clarifier.

Dans le même processus de délibération, nous retrouvons une étape qui nous invite à identifier les conflits de valeurs et à hiérarchiser les valeurs en fonction de leur importance respective. Cela nous amène à la quatrième difficulté rencontrée dans la pratique : la hiérarchisation des valeurs et leur rôle dans nos modes de raisonnement pratique. En effet, par quel mécanisme en venons-nous à mettre un ordre entre différentes valeurs? Si les valeurs permettent de jauger les enjeux d'une situation donnée, de quelle façon faut-il comprendre les liens qui les unissent entre elles et par quels moyens et quel type de raisonnement pratique un individu ou un groupe arrive-t-il à les pondérer pour atteindre une solution jugée satisfaisante? Le processus est-il trop fortement conditionné par des éléments culturels et émotionnels pour qu'il soit encore pertinent de parler d'un raisonnement rationnel? Un raisonnement peut-il et doit-il intégrer des éléments non rationnels?

Nous renvoyons souvent à l'idée de valeurs partagées pour expliquer la possibilité de consensus. Mais quelles sont exactement les conditions rendant ces derniers possibles? S'agit-il de partager une même culture, une même conception de la morale, les mêmes intérêts, une même sensibilité, les mêmes désirs? Une compréhension plus fine des valeurs semble requise si nous voulons réussir à mettre en place des dispositifs éthiques cohérents favorisant un meilleur vivre-ensemble. Mieux comprendre comment les valeurs se forment chez un individu et dans un groupe nous aiderait à identifier des méthodes plus efficaces pour en faire des vecteurs de transformation. Il ne s'agit donc pas tant d'élaborer une définition des valeurs, mais surtout de mieux comprendre les mécanismes présidant à leur formation et leur utilisation. Comment un groupe en vient-il à partager certaines valeurs, à

¹⁵ LEGAULT, Georges (1999). *Professionnalisme et délibération éthique, Manuel d'aide à la décision responsable*, Montréal, coll. Éthique, no 8, PUQ.

les définir et les ordonner d'une manière suffisamment homogène pour arriver à s'entendre sur le caractère raisonnable d'une action et d'une décision ? On constate dans les faits que cela est possible, mais quelles en sont les véritables conditions de possibilité? Comme l'éthique appliquée ne renonce aucunement à faire appel à la raison et aux exigences de cohérence logique, on pourra se demander comment la raison pourrait jouer correctement son rôle dans une approche réflexive de l'éthique faisant appel à des valeurs que nous arrivons difficilement à conceptualiser. En somme, comment justifier pleinement et rationnellement nos méthodes de prises de décisions et nos outils d'interventions en éthique appliquée si nous ne pouvons pas fonder la notion de valeur sur des bases théoriques solides? ¹⁶

Toutes ces questions mettent en relief la nécessité pour l'éthique appliquée de prendre en compte l'apport des autres disciplines. La construction des valeurs se fait nécessairement sur un plan psychologique. Elle touche alors de près la motivation des individus. Elle se fait aussi sur un plan social et concerne les idéaux qui nous mobilisent collectivement. L'éthique appliquée semble donc devoir se faire interdisciplinaire. Des connaissances en psychologie et en sociologie contribueraient certainement à notre compréhension du phénomène de la formation des valeurs.

Le développement relativement récent des sciences cognitives est aussi très prometteur s'agissant de mieux comprendre le fonctionnement du cerveau humain. Quelles que soient les disciplines concernées, il serait dommage de ne pas répondre favorablement à l'invitation que Dewey nous faisait d'aborder l'éthique dans une perspective interdisciplinaire :

[...] everything that can be known of the human mind and body in physiology, medicine, anthropology, and psychology is pertinent to moral inquiry

¹⁶ Évidemment, cette difficulté a beaucoup à voir avec une approche qui s'oppose au principisme, une approche qui ne peut donc pas *simplement* déduire l'action appropriée d'un principe général, une approche qui doit en définitive s'ancrer dans la complexité et la singularité des contextes et de leurs problèmes spécifiques.

[...] Moral science is not something with a separate province. It is a physical, biological, and historic knowledge placed in a human context where it will illuminate and guide the activities of men.¹⁷

Cette thèse se construira dans un horizon disciplinaire plus exclusivement philosophique et éthique. Nos conclusions renverront cependant au besoin de poursuivre la recherche dans une perspective plus empirique et interdisciplinaire.

SAVOIR ET SAVOIR-FAIRE

Nous avons vu que la notion de valeur souffre d'un déficit théorique et qu'elle pose aussi des difficultés pratiques. Si nous voulons enseigner de manière crédible et intervenir de manière efficiente et cohérente, sur quels savoirs valides pouvons-nous nous appuyer? Se concentrer sur des questions épistémologiques complexes est certainement aussi indispensable que louable, mais cela ne sera en rien gage d'un savoir-faire pratique plus directement utile dans l'action. Autrement dit, nos connaissances théoriques ne sont pas garantes de nos habiletés pratiques.

La question est donc de savoir comment passer de la théorie à la pratique en éthique appliquée ? Quelle théorie retenir et en vue de quelles pratiques au juste ? Pour reprendre les idées d'Eldridge, comment « rendre pratique l'intelligence » et « rendre intelligente la pratique »¹⁸? Il faut cependant être prudent avec ces expressions, car elles pourraient laisser croire que les pratiques ne sont pas intelligentes ou que les savoirs ne sont pas pratiques. Il serait plus juste de dire : comment rendre *plus* pratique l'intelligence et *plus* intelligente la pratique.

¹⁷ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct, An Introduction to Social Psychology*, New York, Henry Holt and Company, pp. 295-296.

¹⁸ ELDRIDGE, Michael (1988). *Transforming Experience : Dewey's Cultural Instrumentalism*, Nashville, Vanderbilt University Press. Cité dans FREGA, Roberto (2006). *Pensée, expérience, pratique, Essai sur la théorie du jugement de John Dewey*, Paris, L'Harmattan, p. 118.

Si l'action¹⁹ est le premier et dernier mot de l'éthique, comment rendre le savoir de celle-ci plus directement utile à l'action elle-même? Comme faire en sorte que le jugement pratique puisse s'exercer avec discernement, sans emprunter de trop complexes détours analytiques et conceptuels, rendant ainsi difficile son application aux problèmes concrets qui requièrent le plus souvent des solutions dans des délais raisonnables²⁰? Autrement dit, comment mieux penser *ensemble* théorie et pratique ? En somme, si l'on croit comme Dewey qu'il faut œuvrer à résoudre les problèmes de notre temps, que peut signifier concrètement l'éthique quand elle se veut appliquée? Faut-il voir là la nécessité d'un savoir ayant une portée assez générale pour pouvoir, à raison, se constituer comme savoir? Faut-il à l'éthique appliquée adopter un niveau de généralité suffisamment élevé afin de s'appliquer à l'ensemble des situations singulières auxquelles l'humain est confronté? Et quel est le prix à payer de cette généralité en regard de l'unicité des situations dans lesquelles s'incarne la vraie vie, celle qui ne connaît qu'un ici et maintenant à chaque fois différent?

Cette thèse sera donc soucieuse d'explicitier un cadre conceptuel qui permette de mieux actualiser la nécessaire interaction entre nos idées et nos pratiques. Elle présentera une conception de l'éthique et des valeurs découlant des travaux de John Dewey. Cohérente avec son pragmatisme, elle s'intéressera aux implications pratiques des orientations théoriques qui auront été retenues, plus particulièrement en analysant leurs portées en ce qui concerne la manière de concevoir des méthodes de prise de décision. Ce faisant, nous aurons suivi les enseignements de Peirce et sa célèbre définition du pragmatisme voulant que la signification d'une notion réside dans l'ensemble des implications pratiques

¹⁹ Précisons que celle-ci inclut aussi l'*activité* consistant à réfléchir.

²⁰ C'est l'un des défis qui surgissent dans les travaux de comités d'éthique clinique devant souvent composer avec des délais très courts pour livrer le résultat de délibérations pourtant complexes et laborieuses. La difficulté est accentuée du fait de la composition transdisciplinaire des comités et par des échanges dialogiques particulièrement chronophages visant, à défaut d'unanimité, le plus large consensus possible. Sur la question des difficultés liées aux comités d'éthique clinique : PARIZEAU, Marie-Hélène (1999). *Hôpital et éthique : rôles et défis des comités d'éthique clinique*, Québec, Presses de l'Université Laval. Sur la question du consensus en éthique : LÉTOURNEAU, A. et Bruno Leclerc. (dir.) (2007). *Validité et limites du consensus en éthique*, Paris, L'Harmattan.

auxquelles elle renvoie²¹. Il s'agira donc de contribuer au développement d'une éthique assumant pleinement sa dimension pratique, mais cela sans pour autant renoncer à sa rigueur théorique et conceptuelle.

En évitant d'opposer la théorie à la pratique, le cadre conceptuel proposé par John Dewey nous aidera à réfléchir ensemble savoir et savoir-faire. Comme nous le verrons, sa théorie éthique s'enracine directement dans la pratique. Il défendra une approche empirique et expérimentale faisant en sorte que c'est précisément dans et par la pratique que le savoir de l'éthique trouvera sa validation. Ses idées nous amèneront à mieux conceptualiser les valeurs tout en ouvrant la voie à leur usage pratique dans des modèles de prise de décision cohérents avec sa théorie éthique et sa théorie de la valuation.

Nous allons maintenant explorer d'autres aspects de sa philosophie justifiant le fait d'en faire le cadre conceptuel à partir duquel l'enquête qui a mené à la présente thèse a pu se construire.

CONTEXTE CONCEPTUEL : LA PHILOSOPHIE DE JOHN DEWEY

Plusieurs arguments militent en faveur du choix de la philosophie de John Dewey pour mener une enquête portant sur l'éthique et les valeurs. Sa philosophie a guidé notre recherche en lui fournissant un *contexte conceptuel*²². Cette expression permet de mettre en évidence le fait qu'un cadre conceptuel n'existe pas *in abstracto*, il existe nécessairement dans un contexte donné, porté par des acteurs bien vivants.

Plusieurs des aspects de la philosophie de Dewey militent en faveur de son choix comme contexte conceptuel ou, pour reprendre une expression usuelle, comme cadre conceptuel. Nous aurons l'occasion dans les prochains chapitres de revenir plus en détails

²¹ Nous y reviendrons au premier chapitre, au moment de présenter les origines du pragmatisme.

²² L'expression est tirée d'un ouvrage consacré à la recherche qualitative : MAXWELL, Joseph (2009). *La modélisation de la recherche qualitative : une approche interactive*, Fribourg, Éditions Universitaires.

sur ces idées, mais nous en présentons ici même un bref aperçu. En tant que cadre conceptuel, l'œuvre d'un Dewey nous oriente vers :

- i) une philosophie se voulant d'abord et avant tout au service des problèmes d'aujourd'hui;
- ii) un naturalisme s'inscrivant dans la foulée d'une théorie de l'évolution²³ qui fait l'objet d'un large consensus scientifique;
- iii) un naturalisme permettant de penser l'expérience humaine dans sa relation continue à un monde qu'elle transforme et qui la transforme à la fois;
- iv) un instrumentalisme qui nous incite à réfléchir à la portée pratique de nos concepts;
- v) un projet éducatif favorisant l'autonomie de tout un chacune par le développement continu d'habiletés intellectuelles et pratiques au service de situations toujours singulières;
- vi) une réflexion sur l'éducation morale ayant en son cœur des habiletés intellectuelles;
- vii) des règles morales et des vertus pensées comme instruments d'intelligence;
- viii) un idéal de démocratie en tant que processus expérimental contribuant au développement de l'intelligence créatrice et libératrice des individus et des groupes qu'ils constituent;
- ix) une conception de l'éthique réflexive compatible avec le pluralisme actuel et axée sur la résolution de problèmes individuels et collectifs;
- x) une théorie de l'enquête et de la logique inscrivant l'éthique dans une perspective expérimentale, scientifique et interdisciplinaire.

Toute la philosophie de Dewey converge vers une éthique appliquée telle qu'il semble souhaitable de la concevoir et de la pratiquer. Dans les prochains chapitres, nous

²³ Charles Darwin a publié sa théorie sur l'origine des espèces en 1859, l'année même où John Dewey venait au monde. Après une première période inspirée par l'idéalisme de Hegel, la philosophie de Dewey s'est très fortement orientée vers les thèses évolutionnistes de Darwin.

pourrons préciser et justifier les différentes affirmations qui précèdent en montrant pourquoi il est pertinent de s'appuyer sur les idées de John Dewey pour fonder l'éthique appliquée sur des bases conceptuelles rigoureuses intellectuellement et pertinentes socialement.

Il existe toutefois une autre raison justifiant le choix de la pensée de Dewey comme contexte conceptuel. Cette raison est fort simple mais néanmoins déterminante. Son œuvre nous offre d'emblée un cadre théorique permettant de mieux comprendre les valeurs. Il s'agit de son ouvrage *Theory of valuation* que nous analyserons en détail dans le troisième chapitre.

Il est important de préciser que Dewey ne présente pas une théorie achevée qui résoudrait définitivement les difficultés évoquées précédemment. Lui-même décrit sa théorie comme un programme de recherche. C'est donc dans cet esprit que nous l'avons abordée, c'est-à-dire comme instrument permettant d'orienter notre recherche et non comme un aboutissement. « La théorie de la valuation est en effet elle-même un moyen intellectuel ou méthodologique et, comme telle, ne peut être développée ou perfectionnée que dans et par l'usage. Puisque cet usage n'existe pas encore d'une manière appropriée, la conclusion théorique avancée et les conclusions atteintes esquissent un programme à réaliser, plutôt qu'une théorie complète. »²⁴

Au moment d'exposer les grandes articulations de cette théorie, nous verrons que, malgré son caractère inachevé, la théorie de Dewey fournit des éléments plus qu'utiles pour établir la direction dans laquelle la recherche autour des valeurs devrait être poursuivie. Nous montrerons qu'il est on ne peut plus souhaitable de s'inspirer des idées de John Dewey pour améliorer significativement notre compréhension du rôle des valeurs et leur utilisation en éthique appliquée.

²⁴ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation (1939) » dans *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, pp. 149-150.

QUESTIONS DE RECHERCHE, LIMITES ET DIVISIONS

La question principale qui orientera cette recherche est la suivante : en quoi la théorie éthique et la théorie de la valuation de John Dewey sont-elles pertinentes aujourd'hui pour mieux théoriser et pratiquer une éthique appliquée de type réflexive?

Elle s'accompagnera des deux sous-questions suivantes : quels impacts la théorie éthique et la théorie de la valuation de Dewey ont-elles sur la manière de concevoir des méthodes de résolution de problèmes en éthique appliquée? Quel usage faire des valeurs dans ces méthodes?

Cette thèse montrera que les théories²⁵ de Dewey présentent non seulement les bases solides et crédibles pour justifier une approche réflexive en éthique appliquée, mais que, de plus, elles s'inscrivent dans une perspective empirique et expérimentale à même de poursuivre avec rigueur le travail de reconstruction, de validation et d'amélioration continue de ces théories. Elle montrera comment cette démarche de validation et d'amélioration gagnera à se faire dans une perspective interdisciplinaire amenant la philosophie en général et l'éthique appliquée en particulier, à s'intéresser plus directement et plus systématiquement à la portée pratique de ses modèles théoriques. Cette portée pratique sera pleinement assumée dans cette thèse puisque les théories de l'éthique et de la valuation nous dirigeront vers des modèles d'enquête pratiques qui pourront être expérimentés concrètement, de manière à les améliorer tout en poursuivant le travail de reconstruction théorique. Cette thèse établira des ponts entre savoir et savoir-faire selon une logique abductive. Les conclusions générales auxquelles nous mèneront les idées de Dewey pourront se transposer dans des pratiques qui pourront à leur tour nourrir de nouvelles recherches théoriques.

²⁵ Nous verrons bientôt que Dewey ne propose pas un système philosophique unifié, mais différentes théories liées à des problèmes particuliers. Les théories qui nous intéresseront plus directement sont sa théorie de l'enquête, sa théorie éthique et sa théorie de la valuation.

Précisons que ce travail n'en est pas un d'exégèse ou d'histoire de la philosophie. Le but premier n'est pas de brosseur un portrait détaillé de l'évolution de la pensée de Dewey en fonction du contexte intellectuel de son époque. Nous serons appelés à le faire ici et là, mais ce n'est pas cette perspective qui guidera notre manière de présenter ses idées. Nous nous intéresserons à celles-ci essentiellement en fonction de leurs significations pour nous aujourd'hui. Nous appliquerons ainsi la conception de l'éducation mise de l'avant par Dewey lui-même. Le passé ne nous intéressera pas en tant que passé, mais en regard de l'éclairage qui peut apporter à notre situation présente. L'analyse de ses idées contribuera à nourrir nos conceptions actuelles de l'éthique et des valeurs de manière à pouvoir améliorer les outils pratiques servant à résoudre les problèmes qui sont les nôtres.

Précisons aussi que cette recherche n'a pas pour but de procéder à une comparaison systématique des idées de Dewey avec d'autres auteurs. Nous aurons l'occasion d'évoquer certaines comparaisons, mais ce sera marginal en regard d'une démarche qui vise principalement à analyser la théorie éthique et la théorie de la valuation de Dewey afin de mettre en évidence son intérêt scientifique et pratique en éthique appliquée.

Précisons finalement que ce qui suit ne prétend pas rendre compte de tout ce que la pensée de Dewey a encore à nous offrir. Nous croyons qu'il y aura encore beaucoup d'enseignements utiles à tirer de cette œuvre immense et inspirante. Il aura fallu trente-sept volumes pour réunir les résultats d'une trajectoire intellectuelle s'étendant sur plus de 70 ans. John Dewey est né en 1859 alors que Darwin présentait une théorie de l'évolution qui allait complètement révolutionner notre conception de l'humain dans son rapport à la nature. Il est mort en 1952, quelques années après une deuxième guerre mondiale qui allait solidement ébranler la croyance en une humanité placée sous le signe d'un progrès indéfini rendu possible par des découvertes scientifiques importantes et rapides. Dewey a été le témoin de ces profonds changements qui ont fortement influencé une œuvre philosophique dans laquelle il s'est intéressé aussi bien à l'éducation, à la logique, à l'esthétique, à la psychologie, à la science, à l'éthique qu'aux questions sociales.

Il ne sera donc pas question de prétendre rendre compte de l'ensemble de l'œuvre de Dewey dans ce qui va suivre. Nous allons nous intéresser plus directement aux notions qui contribueront à notre compréhension de sa théorie éthique et de sa théorie de la valuation. Dans le premier chapitre, nous aborderons les notions de pragmatisme, d'instrumentalisme, de naturalisme, d'expérience, d'éducation, de logique, d'enquête, de qualité, de connaissance et de langage. Nous y traiterons aussi de la relation de l'enquête scientifique à l'enquête du sens commun, ce qui nous amènera à clarifier la nature de la relation entre la connaissance et la pratique, entre le savoir et le savoir-faire. Nous avons intitulé ce chapitre « La philosophie de John Dewey ». Il ne faudrait pas croire cependant que Dewey présente un projet philosophique complet et systématique. Non seulement ne l'a-t-il pas fait, mais plus important encore, il croyait qu'il s'agissait là d'un piège que trop de philosophes n'avaient pas su éviter²⁶. Ce refus de systématiser sa pensée aura bien sûr un prix : l'absence de précision et de constance dans le choix de certains termes. Nous le verrons par exemple utiliser des termes différents pour traiter de la notion de valeur. Mais cette relative inconstance n'est pas pour autant le signe d'un manque de cohérence. Sous des termes parfois différents, on découvre chez Dewey une grande constance quant à l'esprit qui anime ses idées, à défaut de la lettre qui les exprime. Une autre difficulté liée au fait que Dewey a peu systématisé sa pensée réside dans le fait que ce sont parfois d'autres écrits qui nous donnent la clé d'une pleine compréhension de certains passages. Par moment, il est donc nécessaire de nous appuyer sur d'autres œuvres que celle qui nous occupe afin d'aller au bout de l'argument, quitte au besoin à commettre certains « anachronismes ». Nous serons cependant explicites lorsque viendra le temps d'anticiper certaines idées à venir de Dewey ou lorsque des œuvres antérieures nous offriront des clés de lecture utiles à l'approfondissement de certaines idées.

²⁶ En parlant de Bergson, Dewey écrivait « he has not succeeded in avoiding the trap into which so many of the great traditional philosophers fell – the overwhelming desire to arrange all his insights into one coherent system, and to refer everything in it to one central idea. » (DEWEY, John (1920). *Three Contemporary Philosophers*, MW, Vol. 12, p. 235)

Dans le deuxième chapitre, l'analyse se portera sur trois ouvrages de Dewey qui nous permettront de brosser un portrait très complet de sa conception de l'éthique. Le premier d'entre eux, *Reconstruction in Philosophy* publié en 1920, comporte un chapitre abordant spécifiquement l'éthique. Dewey y défendra le besoin de la reconstruire afin d'éviter de reproduire l'idée d'un bien unique et ultime à laquelle une longue tradition philosophique aura trop souvent sacrifié la complexité et la diversité de la vie morale. Dewey y mettra aussi de l'avant le besoin pour une théorie éthique de mener à des méthodes d'enquêtes pratiques à même de prendre en compte les détails spécifiques d'une situation problématique. Nous aurons ainsi établi un premier pont menant du savoir au savoir-faire.

Nous nous pencherons ensuite sur un ouvrage paru deux ans plus tard, *Human Nature and Conduct*. Bien que très peu de temps le sépare de *Reconstruction in Philosophy*, en mettant clairement en évidence le rôle essentiel joué par les habitudes, cette œuvre contribuera significativement à une meilleure compréhension des différentes dimensions de l'agir humain. Sans remettre en question la nécessité d'aborder l'éthique dans une perspective réflexive, *Human Nature and Conduct* nous évitera de perdre de vue l'influence déterminante des habitudes, y compris dans des processus d'enquête qui seront aussi des habitudes individuelles et collectives à cultiver.

Le deuxième chapitre se conclura sur un autre ouvrage essentiel à une pleine compréhension de la théorie éthique de John Dewey. Nous aborderons alors la deuxième édition de *Ethics*. Publié une première fois en 1908, *Ethics* fut republié après une réécriture complète en 1932. Nous y trouverons une distinction très éclairante entre une « moralité coutumière » et une « moralité réflexive ». Dans la première forme de moralité, les habitudes que sont les us et coutumes joueront un rôle de premier plan alors que c'est la réflexivité qui deviendra le centre de gravité de la deuxième. C'est bien sûr à une moralité réflexive que Dewey donnera préséance, mais il le fera sans succomber à un dualisme qui consisterait à l'opposer radicalement à une moralité coutumière.

Cette distinction nous offre l'occasion d'apporter une précision importante quant à l'usage que nous ferons du terme « éthique » et du terme « morale ». Il est assez fréquent en

éthique appliquée d'employer le terme « éthique » pour désigner la capacité réflexive alors que le terme « morale » est réservé à une conception particulière de ce qui est bien ou mal. Une telle distinction serait difficilement applicable dans ce qui va suivre, car Dewey utilise lui-même ces deux termes comme des synonymes. Nous risquerions fort de créer de la confusion en utilisant une distinction que plusieurs des citations de l'œuvre de Dewey viendraient remettre en question. Il nous a donc semblé plus approprié de ne pas adopter deux jeux de langage différents. Plus déterminant encore, s'ajoute à cela le fait que la conception défendue par Dewey est cohérente avec le rejet d'un dualisme qui opposerait la réflexivité à une conception morale particulière. Nous évitons ainsi de suggérer que la réflexion critique pourrait s'exercer *in abstracto*, sans un minimum de connaissances morales déterminant ce qui est généralement acceptable ou non de faire.

Le chapitre 3 sera lui consacré exclusivement à la *Theory of Valuation* de Dewey publiée en 1939. Nous aurons alors la possibilité de mieux comprendre le rôle des valeurs en éthique. Nous verrons qu'elles doivent être comprises en tant que fins générales agissant comme moyens dans nos prises de décision. Sa théorie de la valuation aura notamment ceci de pertinent pour nous qu'elle débouchera sur la nécessité de se traduire par un usage pratique approprié. Comme dans *Reconstruction in Philosophy*, Dewey nous invitera ainsi à nous intéresser à un savoir sans pour autant en négliger la portée pratique. La théorie demeurera inachevée et Dewey ne proposera pas lui-même de modèle d'enquête permettant de procéder à un bon usage pratique des valeurs. Toutefois, le chapitre suivant nous offrira l'occasion de défendre une hypothèse quant à ce que pourrait être ce bon usage.

Le chapitre 4 servira à présenter en un tout aussi cohérent et complet que possible les pôles plus théoriques et plus pratiques de résultats de notre enquête. Il apportera des réponses aux différentes questions de recherche formulées précédemment. Nous ne nous limiterons pas toutefois à synthétiser les idées de Dewey, nous proposerons aussi certaines interprétations permettant d'établir un lien explicite entre ses théories et certaines méthodes pratiques d'enquête faisant, selon notre hypothèse, un usage approprié des valeurs dans la résolution de problèmes éthiques. Nous avancerons ainsi l'idée que certaines pratiques actuelles permettent d'améliorer la théorie éthique de Dewey et cela en ouvrant de

nouvelles perspectives aussi bien pratiques que théoriques. Nous aurons ainsi inscrit notre démarche dans une logique abductive. D'une part, la théorie de Dewey nous aura permis de mieux comprendre notre propre vie morale et, d'autre part, certaines pratiques émergentes en éthique pourront en retour enrichir le travail de théorisation amorcé par Dewey. Nous désignerons cela par l'expression de méliorisme théorique, un méliorisme passant par la reconstruction d'une théorie éthique qui acceptera mieux que jamais le besoin d'adopter une perspective empirique et expérimentale, en même temps qu'une posture interdisciplinaire seule à même de l'enrichir des innombrables savoirs contribuant à mieux comprendre la conduite humaine.

Le méliorisme théorique que nous venons d'évoquer peut se conjuguer à ce que Dewey qualifie d'espoir raisonnable²⁷. Sur le plan épistémologique, les conclusions de cette recherche impliqueront de concevoir l'éthique dans un horizon probabiliste. En pratique, cela signifie que nous pouvons considérer à raison que certaines façons de faire augmentent la probabilité de produire de meilleurs résultats que d'autres. Sans nier l'horizon d'incertitude et de faillibilité qui enserre de part en part l'action humaine, les idées de Dewey nous mènent à une réflexivité synonyme de contrôle accrue sur notre environnement naturel et social. Ce contrôle est certes limité et il ne sera jamais synonyme de maîtrise totale. Malgré cela, il est bien réel. Nous avons donc un véritable intérêt à mieux en comprendre théoriquement la portée afin de pouvoir l'utiliser le plus intelligemment et efficacement possible dans la résolution de nos problèmes actuels et futurs.

La conclusion permettra de revenir sur les différentes difficultés liées aux valeurs telles qu'elles ont été présentées au début de cette introduction. Nous traiterons ensuite la question de la pertinence pour nous aujourd'hui, aussi bien socialement que scientifiquement, des théories de John Dewey. Nous terminerons par une brève réflexion sur les implications de cette thèse en matière d'éducation morale.

²⁷ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p. 235.

CHAPITRE 1 : LA PHILOSOPHIE DE JOHN DEWEY

1.0 PRÉSENTATION

Dans ce premier chapitre, nous brosserons un portrait général de la philosophie de John Dewey. Les différentes notions que nous traiterons permettront de préciser la perspective pragmatiste qui oriente la présente enquête portant sur l'éthique et les valeurs. Dans un premier temps, nous aborderons le pragmatisme en général en posant quelques jalons historiques. Nous mettrons en évidence le rôle joué par Charles Sanders Peirce dans la naissance de ce mouvement de pensée. Nous plongerons ensuite directement au cœur de la pensée de John Dewey en traitant de son naturalisme et de son instrumentalisme. Ce dernier illustrera en quoi cette pensée relève du pragmatisme, en quoi nos idées sont des instruments au service de notre interaction avec un monde auquel nous sommes naturellement et intimement liés. Nous verrons comment cette approche permet de dissoudre plusieurs des dualismes qui ont traversé l'histoire de la philosophie.

Nous aborderons ensuite la notion d'expérience, notion centrale dans l'œuvre de John Dewey. Plusieurs des caractéristiques qu'il associera à cette notion auront une incidence sur d'autres aspects de sa pensée, notamment sur sa conception de l'éducation dont il sera ensuite question. Nous traiterons aussi de sa conception de la logique et de la notion d'enquête à laquelle il fera jouer un rôle de premier plan. Nous verrons comment notre auteur conçoit la logique dans une perspective biologique s'inscrivant en droite ligne avec son naturalisme. Nous verrons aussi pourquoi Dewey en vient à la conclusion que la logique doit occuper un rôle central en éducation, y compris en éducation morale et en éthique. Comprise comme enquête située, la logique constituera l'instrument privilégié d'une intelligence dont la fonction première est de favoriser une meilleure adaptation à notre environnement naturel et social. C'est à une intelligence créatrice et libératrice, permettant à chacun et à chacune de trouver des solutions aux problèmes concrets de sa propre vie, que nous convie l'instrumentalisme de Dewey lorsqu'il est appliqué à la conduite humaine.

Sans un langage fait de symboles, cette intelligence et les connaissances sur lesquelles elle s'appuie pour raisonner ne seraient tout simplement pas possibles. Ce chapitre nous permettra aussi de mieux comprendre la relation du langage et des connaissances générales à une expérience singulière d'abord vécue dans son unicité et son immédiateté qualitative. La philosophie de Dewey nous offrira ainsi un cadre conceptuel expliquant l'origine des connaissances ainsi que la possibilité de les utiliser pour résoudre plus intelligemment des problèmes liés à des contextes chaque fois différents.

Consacrée à la distinction entre l'enquête scientifique et l'enquête du sens commun, la dernière partie du chapitre mettra en évidence la relation étroite entre la connaissance produite par la science et l'usage qui peut en être fait dans le cadre d'une enquête du sens commun attachée à une expérience singulière. De la sorte, nous aurons renoué avec notre préoccupation première consistant à vouloir assumer pleinement la relation du savoir au savoir-faire.

Consacré à certaines articulations importantes de l'œuvre immense qu'est celle de John Dewey, ce chapitre nous permettra de mieux comprendre pourquoi il jugeait important de considérer la science comme le modèle d'enquête à privilégier et cela aussi bien en éthique qu'en démocratie; démocratie et éthique qui sont chez notre auteur deux notions entretenant des relations très étroites.

Pour John Dewey, la philosophie doit répondre aux problèmes de son temps. Nous montrerons que la sienne est encore tout indiquée pour réfléchir et agir aujourd'hui. Face à nos problèmes de philosophes bien sûr, pour peu cependant que nous n'ayons pas oublié que ces problèmes sont d'abord ceux de l'expérience humaine et non ceux d'une discipline qui aurait pris l'instrument qu'elle est pour une fin en soi. Il faudra donc éviter de nous éloigner par trop des problèmes réels de l'humain en nous préoccupant de problèmes exclusivement théoriques ayant peu ou prou de conséquences sur les pratiques.

1.1 LE PRAGMATISME

L'étymologie du mot « pragmatisme » renvoie au mot grec « pragma » qui signifie « action ». Le *Lalande* en fait remonter l'origine jusqu'à Polybe qui l'utilisait dans une expression désignant une « histoire instructive, destinée à diriger la conduite »²⁸. Ainsi, dès ses plus lointaines origines le pragmatisme avait une portée pratique étroitement associée à l'éthique.

Pour le *Petit Robert*, le pragmatisme est une « doctrine selon laquelle l'idée que nous avons d'un phénomène, d'un objet n'est que la somme des idées que nous pouvons avoir au sujet des conséquences pratiques de ce phénomène, des actions possibles sur cet objet. »²⁹ Il imprègne un courant de pensée s'exprimant de façons très diversifiées, en ce sens il n'a rien d'une doctrine rigide et dogmatique. Malgré cela, il repose sur une inspiration commune que l'on peut attribuer aux idées exprimées par Charles Sanders Peirce à la fin du XIX^e siècle. Plusieurs noms s'inscriront dans le sillon de ce courant, en illustrant ainsi bien la diversité que la vitalité. Les plus connus d'entre eux sont William James et John Dewey.

L'idée première de ce mouvement s'exprime à travers la formulation qu'en donna Peirce dans *Comment rendre nos idées claires* : « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet. »³⁰ Peirce a développé cette idée entre 1865 et 1872 et l'a exposée aux membres du *Metaphysical Club*³¹ de Cambridge dont faisait partie William James. Il s'est inspiré de Kant qui établissait « une distinction célèbre

²⁸ LALANDE, André (1960). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 8^e édition, Paris, PUF, p. 1272.

²⁹ LE NOUVEAU PETIT ROBERT, P. Varrod (dir.), (1996). Éd. du Nouveau Petit Robert, Paris, p. 1752. Cette définition s'inspire directement de la première formulation que fit Peirce de son principe pragmatiste.

³⁰ PEIRCE, Charles Sanders (2002). *Œuvres philosophiques I - Pragmatisme et pragmatisme*, C. Tiercelin et P. Thibaud (dir.), Les Éditions Du Cerf, Paris.

³¹ Ce nom se voulait ironique, car les membres du club étaient très critiques à l'endroit de la métaphysique. Pour sa part, Dewey ne renoncera pas au projet d'élaborer une métaphysique de l'expérience. Nous aurons l'occasion de préciser quel sens particulier il donne à ce projet.

entre les lois de l'Éthique, qui sont *a priori*, et les lois de la technique et de l'art, fondées sur l'expérience avec un but précis. »³² En privilégiant l'expérience concrète plutôt que des lois *a priori*, le pragmatisme de Peirce sera «l'approche spécifique que réclame l'être humain du point de vue de son appartenance au monde»³³.

C'est William James qui fera vraiment connaître l'approche pragmatiste dans son ouvrage de 1907 intitulé *Pragmatism*³⁴. Il utilisera cependant des termes qui purent la discréditer au point d'en faire aujourd'hui encore un courant de pensée fort mal connu. En associant directement la vérité à des notions comme le succès, l'intérêt ou la satisfaction, James a contribué à une levée de boucliers chez tous ceux qui défendaient la conception plus classique d'une vérité-adéquation. Pour sa part, insatisfait de l'interprétation qu'en faisait James, Peirce préféra par la suite utiliser le terme de « pragmaticisme ».

De son côté, Dewey ne découvrit Peirce qu'en 1904, en lisant un article de James paru dans *The Journal of Philosophy*. Cependant, dès 1903 dans *Studies in Logical Theory*, il avait jeté les bases d'un instrumentalisme qui inscrit d'emblée sa pensée dans une perspective pragmatique. C'est seulement plusieurs années plus tard que Dewey acceptera de voir en Peirce un « maître » et un « précurseur »³⁵.

Si on considère plus spécifiquement l'éthique, le pragmatisme a ouvert des perspectives extrêmement intéressantes qui permettent de dépasser les querelles théoriques

³² GINESTIER, Paul (2009). « William James », dans *Dictionnaire des philosophes*, D. Huisman (dir.), Paris, PUF, p. 1329.

³³ COMETTI, Jean-Pierre (2010). *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, coll. « Folio essais », Éditions Gallimard, p. 55.

³⁴ JAMES, William (1975). *Pragmatism: New Name for Some Old Ways of Thinking*, Cambridge, Harvard University Press. C'est dans une conférence de 1898, intitulée *Philosophical Conceptions and Pratical Results*, qu'il a tout d'abord popularisé le pragmatisme. Voir sur point : COMETTI, Jean-Pierre, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, coll. « Folio essais », Éditions Gallimard, p. 60.

³⁵ DELEDALLE, Gérard (1954). *Histoire de la philosophie américaine - De la Guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale*, Paris, PUF, p. 25. La connaissance et la reconnaissance de Peirce fut de manière générale très tardive. Campbell fait remarquer que « the index of the first thirty-five years of *The Philosophical Review*, published in 1927, [...] contains only one mention of Peirce ». CAMPBELL, James (1995). *Understanding John Dewey*, Chicago, Open Court Publishing Company, p. 15.

stériles qui opposent depuis des siècles les différents courants de pensée. À cet égard, Blanchard nous fournit une très bonne description de l'intérêt que représente une approche pragmatiste en éthique.

En éthique, la caractéristique du pragmatisme est de mesurer la valeur des concepts moraux d'après leur efficacité à résoudre les conflits moraux. Toute tentative visant à déduire les normes morales à partir de premiers principes immuables est vigoureusement rejetée, tout comme celle, opposée, d'en restreindre la portée à un discours relativiste. Pour dépasser ces tentatives qu'il considère comme autant d'échecs, le pragmatisme cherche à stabiliser l'expérience morale avec le déploiement d'un appareil méthodologique qui distingue d'un côté, les codes familiers de conduite et, de l'autre, la réflexion sur ces normes coutumières. Cette distinction vise à préserver les normes qui ont une certaine efficacité, à réformer celles qui posent problème et surtout, à trouver un terrain d'entente pour la réflexion morale qui évite les théories controversées. Les grands courants éthiques (déontologie, conséquentialisme et éthique de la vertu) subissent de ce fait une critique en règle et sont ensuite mis au service d'une approche dite de résolution « intelligente » des problèmes éthiques.³⁶

Nous verrons comment cette approche de résolution intelligente des problèmes s'inscrit directement dans la conception instrumentaliste du pragmatisme de Dewey. Chez lui, la pensée est un instrument au service de notre adaptation au monde naturel dont nous sommes organiquement partie prenante. Elle doit d'abord et avant tout servir à résoudre les problèmes pratiques auxquels sont confrontés les humains et non les problèmes théoriques du passé dans lesquels se sont trop souvent enfermés les philosophes. À ce propos, Dewey a d'ailleurs affirmé que « [c]hez les philosophes d'aujourd'hui, on ne croit pas vraiment que la philosophie ait quelque chose de pertinent à dire sur les problèmes contemporains : on préfère s'intéresser à l'amélioration des techniques philosophiques, à la critique des systèmes du passé. »³⁷

³⁶ BLANCHARD, Martin (2006). « Le pragmatisme », in *Questions d'éthique contemporaine*, L. Thiaw-Po-
Une (dir.), Paris, Stock, p. 379.

³⁷ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, Folio Essais, Éditions Gallimard, p. 14.

Comme chez Peirce, la signification des idées réside dans leur portée pratique pour Dewey. Les philosophes peuvent parfois donner l'impression qu'ils l'ont perdue de vue, c'est pourquoi il leur lancera une invitation à reconstruire la philosophie en s'intéressant à l'expérience humaine telle qu'elle est plutôt qu'à une illusoire certitude théorique. Il écrit : « Les philosophes se sont trop souvent efforcés de renoncer au travail réel impliqué dans la pénétration de la véritable nature de l'expérience, au bénéfice d'une sécurité et d'une certitude purement *théoriques*. »³⁸

Voyons maintenant d'autres notions importantes de la philosophie de Dewey ainsi que les liens étroits qu'elles entretiennent avec une expérience concrète renonçant définitivement à toute certitude, qu'elle soit ou non théorique.

1.2 INSTRUMENTALISME ET NATURALISME

Le pragmatisme, nous l'avons déjà mentionné, est un mouvement de pensée très diversifié. Celui de Dewey trouvera son expression particulière dans son instrumentalisme. Chez lui, « toute théorie est un outil, un instrument pour l'action et la transformation de l'expérience. »³⁹ Le *Cambridge Dictionary of Philosophy* en propose une définition qui nous permettra de plonger directement au cœur du pragmatisme de Dewey : « Deweyan instrumentalism is a general functional account of all concepts (scientific ones included) wherein the epistemic status of concepts and the rationality status of actions are seen as a function of their role in integrating, predicting, and controlling our concrete interactions with our experienced world. »⁴⁰

³⁸ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature (1925)*, traduit de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Collection Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 23.

³⁹ LALANDE, André (1960). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 8^e édition, Paris, PUF, p. 520. Il s'agit d'une définition portant sur l'instrumentalisme et renvoyant explicitement à Dewey.

⁴⁰ THE CAMBRIDGE DICTIONARY OF PHILOSOPHY, 3e édition (2015). Robert Audi (dir.), University of Notre Dame, Cambridge University Press, p. 521.

Pour sa part, Gouinlock présente une description de l'instrumentalisme de Dewey mettant en évidence son lien étroit avec l'agir humain et la vérité des propositions qui le guident.

The meaning of a concept is determined by the effects that are presumed to occur to the conceived entity when it functions in relation to other entities. The meaning of "glass," for example, is all of the functions of the material we call glass: it will shatter if dropped, will not be permeated by water but will be by light, will come into existence as the consequence of certain operations, and so on. Likewise, the meaning of a proposition is the consequences presumed to follow from the conditions specified in the proposition. The meaning of "this is a tree" is the sum of the tree's functions with its environment: it has roots, it grew from a seed, it can be cut with a saw, it is a shelter from sun and rain, etc. Meanings, then, are not something antecedently given and intuited, but are determined by experimental operations. To find the meaning of "glass," or of "tree," one must perform various operations with the things so denominated. The truth of a proposition is determined by performing the requisite operations and observing whether the results are in fact those entailed by the meaning of the proposition.⁴¹

L'instrumentalisme de Dewey renvoie à une conduite intelligente s'appuyant sur des concepts et des propositions comme instruments assurant une meilleure interaction avec le monde concret auquel nous appartenons. La vérité⁴² des propositions faisant usage de ces concepts ne sera pas à rechercher ailleurs que dans les conséquences des opérations pratiques qu'elles auront rendues possibles. On retrouve ainsi la portée pratique que Peirce associait aux idées dont la signification concerne précisément leurs conséquences concrètes. C'est l'impact qu'elles ont quant à nos façons d'interagir avec le monde qui en déterminent la signification ainsi que la validité et non le fait qu'elles constitueraient le

⁴¹ GOUINLOCK, James (année inconnue). *Introduction*, LW, Vol. 2 : 1925-1927, *The Public and Its Problems*, p. ix.

⁴² Nous précisons plus loin le sens particulier d'une vérité que Dewey préférera traiter en termes d'assertibilité garantie.

fidèle reflet de la réalité - ou un « miroir de la nature »⁴³ pour reprendre l'expression de Rorty.

Notre capacité de raisonner à l'aide de concepts ne nous arrache donc pas au monde, elle nous lie simplement à lui d'une façon autre que perceptuelle et affective. L'instrumentalisme fait ainsi écho au naturalisme de Dewey. Nous sommes, de par notre condition biologique, organiquement liés au monde de la Nature. En prenant acte de ce fait, Dewey évite le dualisme consistant à séparer le corps de la pensée. Pour mieux illustrer cette position, le dualisme de Descartes nous servira de contre-exemple. En faisant de notre pensée (*res cogitans*) une réalité distincte de la matière (*res extensa*), Descartes aura créé entre le monde et nous un fossé quasi infranchissable. Le *Cogito ergo sum* est à cet égard assez éloquent. Descartes doit d'abord se baser sur sa pensée et sur un raisonnement pour seulement ensuite pouvoir en déduire que lui-même existe bel et bien. Comme ce raisonnement ne lui semble pas prémuni contre l'erreur, Descartes devra ensuite s'en remettre en la croyance qu'un Dieu bon ne saurait nous tromper pour être assuré, qu'au-delà de notre pensée, il y a bel et bien une réalité matérielle et un corps nous appartenant en propre. C'est donc le surnaturel qui servira alors de garantie au monde naturel de l'homme et non l'inverse. Ce dualisme n'aura pas fini de faire couler beaucoup d'encre, comme le montreront par la suite les débats entre Malebranche, Foucher et Arnauld autour de la question de l'existence d'une réalité matérielle extérieure à la pensée⁴⁴. Après Descartes, la distinction kantienne du phénoménal et du nouménal, la problématique husserlienne du solipsisme, seront autant de « symptômes » des difficultés créées par une conception de notre rapport au monde affirmant d'emblée un écart entre lui et nous. Pour sa part, Dewey aura évité de telles difficultés puisqu'il partira de l'expérience de la Nature qui met en

⁴³ RORTY, Richard (2017). *La Philosophie et le miroir de la nature*, Paris, coll. l'ordre philosophique, Seuil.

⁴⁴ Dewey s'est lui-même colletailé à cette question dans un texte intitulé *The Existence of the World as a Logical Problem*. Sa position peut se résumer au passage que voici : « Hence never in any actual procedure of inquiry do we throw the existence of the world into doubt, nor can we do so without self-contradiction. We doubt some received piece of knowledge about some specific thing of that word, and then set to work, as best we can, to rectify it. » DEWEY, John (1915). *The Existence of the World as a Logical Problem*, MW, vol.8, pp. 96-97.

évidence le fait tout aussi évident que nous sommes profondément unis à elle. Il dira à ce propos :

L'idée que l'homme et l'expérience sont séparés de la nature est à ce point enracinée dans les esprits que l'association de ces deux mots apparaîtra à beaucoup comme un cercle carré. Pour qui la vit, diront-ils, l'expérience est certes une chose importante, mais elle est beaucoup trop aléatoire et sporadique pour comporter quelque implication importante que ce soit quant à la nature de la Nature. On dit, d'autre part, que la nature sans l'expérience est complète. Pour certains penseurs, en effet, les choses sont mêmes pires : pour eux, l'expérience n'est pas seulement quelque chose d'étranger à la nature qui lui est parfois surimposée; elle forme un voile ou un écran qui nous en isole, tant qu'on ne l'a pas, de quelque façon, « transcendée ». Ainsi en vient-on à introduire, au moyen de la raison ou de l'intuition, un élément non naturel et supra-empirique.⁴⁵

Dewey évite bien des difficultés liées à ce type de dualisme en mettant en évidence le fait que notre expérience nous unit directement et complètement à la Nature. La recherche de l'unité sera fondamentale chez Dewey. Cela teintera d'ailleurs toute son œuvre. Il aura été sur ce point fortement influencé par la pensée de Hegel⁴⁶ et cela même si on ne retrouve rien chez lui se rapprochant d'un esprit culminant au terme de l'histoire dans l'unité parfaite d'un savoir absolu. La connaissance restera chez Dewey un processus inachevé face à un monde toujours changeant. À l'idéalisme de Hegel, il opposera un naturalisme⁴⁷

⁴⁵ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature* (1925), trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Collection Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 29.

⁴⁶ Dans un texte biographique de 1930, Dewey explique comment les idées de Hegel répondaient à un besoin qui n'était pas qu'intellectuel : « Il y avait aussi cependant des raisons « subjectives » au fait que je fusse attiré par la pensée de Hegel : il remplissait une exigence d'unification qui, sans aucun doute, était un besoin émotionnel intense et une faim que seule pouvait satisfaire une matière intellectualisée. [...] La synthèse hégélienne du sujet et de l'objet, de la matière et de l'esprit, du divin et de l'humain, ne se réduisait cependant pas à une formule intellectuelle ; elle provoqua quelque chose comme un immense soulagement, une libération. Le traitement hégélien de la culture humaine, des institutions et des arts, impliquait la même dissolution des cloisonnements faciles et rigides, et avait pour moi un attrait spécial. » Dewey, John (2018), *De l'absolutisme à l'expérimentalisme* (1930), trad. de l'anglais par Guillaume Lejeune, Paris, Philosophie 2018/3 N° 138, Les Éditions de Minuit, p.15. On remarquera l'emploi par Dewey de l'expression « matière intellectualisée », laquelle exprime bien le rapport étroit entre les idées et la nature.

⁴⁷ Dewey qualifie lui-même son naturalisme de différentes façons : « Le titre de ce volume, *Expérience et nature*, est destiné à indiquer que la philosophie qui s'y trouve présentée peut être aussi bien désignée sous le nom de naturalisme empirique que celui d'empirisme naturaliste », ou bien encore, si l'on prend « expérience » dans sa signification habituelle, sous celui d'humanisme naturaliste. » DEWEY, John (2012).

consistant à penser la recherche d'unité dans la vie « d'un organisme qui cherche à s'adapter au milieu en rétablissant un équilibre perturbé. »⁴⁸ L'idée d'adaptation d'un organisme fait écho à la théorie de l'évolution de Darwin parue en 1859 dans *L'origine des espèces*. Dewey attribue une influence considérable à cette théorie, une influence telle qu'elle aura un impact aussi bien sur la connaissance, la morale, la politique que la religion. À ce compte, on pourrait sans doute parler ici d'une révolution. Voici ce qu'il écrit au sujet de l'influence de Darwin:

Les conceptions qui restèrent dominantes en philosophie de la nature et en philosophie de la connaissance pendant deux mille ans, et qui finirent par devenir un milieu familier pour l'esprit, reposaient sur l'hypothèse de la supériorité du fixe et du final. Elles reposaient sur le traitement du changement et de l'origine comme des signes de défaut et d'irréalité. En touchant à l'arche sacrée de la permanence absolue, et en considérant comme ayant une origine et un terme les formes qui avaient été conçues comme des types de fixité et de perfection, *L'Origine des espèces* a introduit une manière de penser qui, finalement, ne pouvait que transformer la logique de la connaissance, ainsi que le traitement des questions morales, politiques et religieuses.⁴⁹

En 1898, à l'université de Chicago, Dewey prononça une conférence publique portant le titre *Evolution and Ethics*. Cette conférence faisait écho à une conférence de Thomas Henry Huxley présentée quelques années auparavant dans le cadre des *Romanes Lectures* d'Oxford. Dewey constate d'abord que Huxley avait tendance à opposer le processus naturel de compétition permettant la survie des mieux adaptés au processus éthique de sympathie et de coopération visant à faire en sorte que le plus grand nombre possible puisse s'adapter et survivre⁵⁰. Bien que Dewey admette que le processus éthique comporte lui

Expérience et nature (1925), trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Collection Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 29.

⁴⁸ FABRE, Martin (2009). *Philosophie et pédagogie du problème*, Paris, Vrin, p. 19.

⁴⁹ DEWEY, John (2016). *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par L. Chataigné Ponteyo, C. Gautier, S. Madelrieux et E. Renault, sous la dir. de C. Gautier et S. Madelrieux, Paris, NRF Essais, Éditions Gallimard, pp. 19-20. L'influence de Darwin s'est exercée sur plusieurs auteurs s'inscrivant dans la mouvance pragmatiste. Ainsi, Wiener a pu montrer comment chacun des membres du *Metaphysical Club* de Cambridge s'est inspiré du darwinisme. WIENER, P.P., (1969). *Evolution and the Founders of Pragmatism*, Gloucester, Peter Smith.

⁵⁰ DEWEY, John (1898). *Evolution and Ethics*, EW, Vol. 5, p. 35.

aussi une part de lutte, il refusera de l'opposer radicalement au processus naturel. Faisant lui-même partie de ce processus, l'humain doit bien sûr conjuguer avec ses contraintes. Mais son environnement n'est pas synonyme que de contraintes, il représente d'abord les ressources avec lesquelles il peut composer. Il serait donc faux de croire que l'humain est en lutte constante avec la totalité de son environnement. Il l'est seulement avec l'aspect de celui-ci compromettant sa propre survie ou la qualité de sa vie. Ce n'est donc pas une lutte *contre* la Nature mais *dans* la Nature à laquelle nous sommes intimement liées. Comme cette Nature apporte constamment des changements à notre environnement, la seule manière de bien s'adapter consiste à faire preuve de flexibilité. Être seulement bien adapté aux conditions présentes ne suffira donc pas, comme le souligne Dewey lorsqu'il fait remarquer que si « one is fitted simply to the present, he is not fitted to survive. »⁵¹

La pensée est un processus qui a pour fonction de faciliter notre adaptation au monde. C'est en ce sens qu'elle est un instrument permettant d'être en lien avec lui et non une voie de sortie vers quelque arrière-monde intelligible et immuable. Pour Deledalle, le naturalisme de Dewey « ne se distingue pas de son instrumentalisme : tout est action biologique [...] toute distinction n'est jamais que fonctionnelle »⁵². Ailleurs, cela lui fera écrire que Dewey est « pour la logique de l'expérience concrète, de la croissance et du développement, pour la logique de la vie contre la logique formelle, responsable de tous les dualismes qui ont fait de l'expérience une maison divisée contre elle-même. Il est bien décidé à y rétablir partout et à y maintenir toujours la paix de l'unité. »⁵³

Dans cette recherche d'unité, la distinction traditionnelle entre théorie et pratique perdra de sa pertinence. En effet, la perspective instrumentaliste de Dewey implique que tous les ensembles de concepts formant une théorie, si abstraite soit-elle, trouvent leur signification dans leur portée pratique. La « *theôria* » ne sera donc plus une simple

⁵¹ *Ibid.*, p. 41.

⁵² DELEDALLE, Gérard (1954). *Histoire de la philosophie américaine*, De la Guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale, Paris, PUF, p. 68.

⁵³ DELEDALLE, Gérard (1967). *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey*, Paris, PUF, p. 51.

« *contemplation* » du monde, comme le veut l'étymologie grecque, mais une façon de le comprendre, d'interagir avec lui et d'ainsi le transformer. Cette perspective nous éloigne donc de la célèbre thèse sur Feuerbach de Marx et Engels, thèse selon laquelle les philosophes n'auraient qu'interprété le monde alors que l'important serait de le transformer.

Selon Dewey, la philosophie doit être mise à contribution pour réfléchir aux difficultés concrètes de son temps. Il s'y consacrera lui-même pleinement, notamment à travers son analyse de la notion d'expérience qui concerne aussi bien les problèmes de tous les jours que ceux de la science.

1.3 L'EXPÉRIENCE

La notion d'expérience est au cœur de la philosophie de John Dewey. Elle est d'ailleurs présente dans le titre de quelques-uns de ses ouvrages : *Experience and Nature*, *Experience and Education*, *Art as Experience*. Dans la thèse de doctorat qu'il a consacrée à ce thème⁵⁴, Gérard Deledalle a pu montrer que chaque période de l'œuvre de Dewey incarne une dimension particulière de l'expérience : l'expérience unitaire, organique, dynamique, instrumentale, transactionnelle.

Le passage qui suit d'*Expérience et nature* nous présente une description montrant clairement l'intention de Dewey d'ancrer sa pensée dans le cours naturel de nos vies. C'est de la vie elle-même, dans son unité, dans sa totalité et dans ses épreuves concrètes qu'il partira.

Commençons par observer que le mot « expérience », comme le suggère William James, est un mot « à double détente ». À l'image de ses congénères, vie et histoire, il inclut à la fois ce que (*what*) les hommes font et endurent, ce à quoi ils tendent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils croient, ce qu'ils subissent, et la manière (*how*) dont ils agissent ou dont ils pâtissent, leur manière de faire et de subir, de désirer et de se réjouir, de voir, de croire, d'imaginer – ou, pour dire les choses brièvement, les processus qui sont impliqués dans les expériences

⁵⁴ *Ibid*, p.51.

qu'ils font (*experiencing*). Le mot « expérience » désigne le champs planté, les grains semés, les moissons récoltées, les changements liés à l'alternance des jours et des nuits, du printemps et de l'automne, de l'humide et du sec, du chaud et du froid, observés comme tels, redoutés ou désirés; il désigne aussi celui qui plante et récolte, travaille et se réjouit, celui qui espère, craint, projette, invoque la magie ou la chimie pour lui venir en aide, celui qui se montre abattu ou triomphant. Il s'agit d'un mot « à double détente » en ce qu'il n'admet aucune division, dans sa première intégrité, entre acte et matière, sujet et objet, et en ce qu'il les intègre au sein d'une totalité non analysée.⁵⁵

L'intellectualisme désigne la théorie pour laquelle toute expérience est un mode de connaissance, de telle façon que tout ce qui peut en être l'objet doit être réduit et transformé jusqu'à pouvoir être défini dans les termes mêmes des objets de la science en tant que tels. Cette position intellectualiste va à l'encontre des faits de l'expérience première, car avant d'être des objets de connaissance, les choses sont d'abord appelées à être traitées, utilisées, appréciées ou subies. Bien avant qu'elles ne soient connues, nous les avons expérimentées directement, non cognitivement. Avant d'être une expérience comportant une possible dimension intellectuelle⁵⁶, l'expérience est d'abord un processus dynamique dans lequel l'humain interagit avec son environnement. Dans ce processus, il est à la fois actif et passif, il transforme un environnement qui le transforme à son tour. Dans le tout de ce rapport dynamique à la vie expérimentée dans son intégralité, les distinctions sont strictement conceptuelles et intellectuelles. Ces distinctions ne désignent pas des substances séparées qui coexisteraient dans la réalité. Elles sont les différents aspects d'une réalité qui n'existe elle-même que dans sa globalité et dans son unité, dans ce que Dewey qualifiait dans le passage cité précédemment de « totalité non analysée ».

Pour désigner ce processus dynamique et global dans lequel s'inscrit notre expérience, Dewey utilisera longtemps la notion d'interaction. Elle met de l'avant l'idée

⁵⁵ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature (1925)*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Collection Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, pp. 39-40.

⁵⁶ Cette dimension intellectuelle n'est elle-même apparue qu'avec l'émergence de certaines propriétés cognitives produites par une évolution qui aura mené à l'Homo sapiens. Ainsi, nous verrons bientôt comment Dewey inscrit la logique dans cette évolution biologique, lui refusant une origine qui serait autre que naturelle.

que les différentes constituantes de la vie « interagissent » de manière continue. Cependant en nous exprimant ainsi et même en insistant sur l'interrelation qui les unit, nous conférons à ces composantes une réalité distincte. C'est pourquoi Dewey optera plus tard⁵⁷ pour la notion de transaction, tentant ainsi de mieux marquer l'absence de frontières réelles entre les différents aspects de l'expérience *vécue* et *eue* dans son unité. Pour bien marquer le caractère de processus associé à la notion de transaction, Dewey refusera même d'attribuer à notre organisme une existence distincte, située dans l'espace et soumise à ce processus. Sur ce point, Deledalle écrivait :

L'organisme lui-même ne doit pas être considéré comme le lieu des transactions, il est transaction. Il semble qu'il ne l'est pas parce qu'il est engagé dans un grand nombre de transactions. [...] C'est parce que l'homme d'affaires est aussi père de famille, membre d'un groupe religieux, citoyen d'un État, etc. qu'on imagine qu'en dehors de son existence transactionnelle, c'est-à-dire en continuité avec la nature biologique et avec les divers groupements culturels, il possède une existence en soi, une essence, un esprit, une âme. Il n'en est rien.⁵⁸

La notion d'interaction ou de transaction met en relief la continuité dans laquelle s'inscrit notre expérience du monde. Notre expérience est temporelle et doit être pensée dans une durée mettant chaque moment en interrelation avec le passé et le futur. C'est ce que défend Dewey dans les termes suivants : « De ce point de vue, le principe de continuité de l'expérience signifie que chaque expérience, d'une part, emprunte quelque chose aux expériences antérieures et d'autre part, modifie de quelque manière la qualité des expériences ultérieures. »⁵⁹

⁵⁷ La notion est utilisée dans un ouvrage publié en 1949 en collaboration avec A.F. Bentley, *Knowing and the Known* (LW, vol. 16). Les chapitres abordant la notion de transaction ne sont pas de la main de Dewey, mais il écrira à Deledalle en 1950 que « si j'avais pensé plus tôt à cette façon de l'exprimer j'aurais probablement évité quelques-uns des malentendus attachés à mon emploi du mot « instrumentalisme ». DELEDALLE, Gérard (1954). *Histoire de la philosophie américaine, De la Guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale*, Paris, PUF, p. 68.

⁵⁸ DELEDALLE, Gérard (1954). *Histoire de la philosophie américaine - De la Guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale*, Paris, PUF, p. 68.

⁵⁹ DEWEY, John (1947). *Expérience et éducation (1938)*, trad. et introduction de M.A. Carroï, Paris, coll. « Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui », Éditions Bourreliers, p. 49.

Cette continuité de l'expérience s'inscrit dans le naturalisme de Dewey, dans une philosophie évolutionniste qui rompt avec une conception accordant plus d'importance à ce qui est fixe et immuable. Même si elles s'expriment dans un registre différent, les idées de Dewey rejoignent celles de deux autres philosophes de son époque ayant eux aussi accordé un rôle de premier plan à la dimension temporelle de l'expérience humaine : Martin Heidegger et Henri Bergson.

En effet, il est difficile de ne pas établir certains parallèles entre la notion deweyenne de continuité et la tentative heideggérienne de repenser la question de l'être dans l'horizon du temps⁶⁰. Comme chez Dewey, Heidegger voulait fonder son projet sur une expérience concrète de l'expérience de l'homme. Son analytique existentielle du Dasein devait préparer le terrain à son ontologie fondamentale. Il y a ici aussi des affinités évidentes entre le thème deweyen de l'unité de l'expérience et l'être-au-monde heideggérien⁶¹, l'idée d'une présence radicale au monde qu'aucune subjectivité transcendantale ne pourrait constituer, dans une perspective idéaliste comme chez Kant ou Husserl par exemple. L'humain est toujours déjà là⁶², sa conscience est toujours située, « au bord de la route, au milieu de la poussière⁶³ », pour reprendre une belle image de Sartre. Mais malgré ces points de comparaison possibles, tout les sépare. Heidegger n'aurait pas accepté d'aborder la question de l'être et du temps dans une perspective biologique. Chez Dewey, au contraire « le temps est une réalité biologique »⁶⁴. De plus Heidegger n'aurait pas voulu attribuer un rôle aussi important à la

⁶⁰ Rorty a consacré un texte à la relation entre ces deux penseurs qui ont, chacun à sa façon, tenté de dépasser une tradition semblant avoir oublié la caractéristique première de l'expérience humaine, sa temporalité. RORTY, Richard, (1993). « Dépasser la tradition, Heidegger et Dewey », in *Conséquence du pragmatisme*, Paris, Seuil, pp. 115-148.

⁶¹ Matthias Jung fait le même constat : « Interestingly enough, Dewey's argumentation here develops along the same lines Martin Heidegger followed in his early lectures in Freiburg, entitled « Hermeneutics of factivity » and in the analysis of being-in-the-world given in *Being and Time*. » JUNG, Mathias (2010). « John Dewey on Action », in *The Cambridge Companion to Dewey*, Cambridge, Cambridge University Press, p.156. Il établit aussi un parallèle avec Merleau-Ponty et sa *Phénoménologie de la perception*. Il précise qu'aucun d'entre eux ne semblaient connaître les travaux de Dewey.

⁶² C'est d'ailleurs par l'expression « être-là » que certains ont tenté de traduire le mot *Dasein*.

⁶³ SARTRE, Jean-Paul (1992). *Situations 1*, Paris, NRF, Éditions Gallimard, p. 31.

⁶⁴ DELEDALLE, Gérard (1967). *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey*, Paris, PUF, p. 522. Dans *Experience and Nature*, Dewey s'attache à élaborer une « métaphysique de l'expérience ». Son

science, alors que Dewey en fera un modèle qui doit guider notre façon de connaître le monde, y compris dans le domaine de l'éthique.

On pourrait aussi faire certains parallèles avec les idées de Bergson relatives à la durée. En faisant de l'organisme une transaction et non le lieu d'une transaction, à sa manière Dewey rejoint la critique bergsonienne d'une science qui a conceptualisé la durée en la spatialisant, plutôt qu'en l'abordant dans son irréductible continuité⁶⁵. On retrouve d'autres affinités entre les idées de Bergson et le pragmatisme en général. La préface de l'édition française du livre *Pragmatism* de James a été écrite par Bergson lui-même. Il y témoigne de son enthousiasme pour une approche qui ne pense plus la vérité sur le modèle classique de l'adéquation. « Le vrai, selon William James, ne copie pas quelque chose qui a été ou qui est: il annonce ce qui sera, ou plutôt, il prépare notre action sur ce qui va être. La philosophie a une tendance naturelle à vouloir que la vérité regarde en arrière : pour James elle regarde en avant. »⁶⁶ Cette idée d'une vérité projetée en avant dans le temps aura évidemment beaucoup d'attraits pour l'auteur de *L'évolution créatrice*.

Dewey avait lui-même une très haute opinion des travaux de Bergson. Il est très révélateur de constater quelles sont à ses yeux les principales contributions de Bergson.

The most important of his contributions is his argument that the meaning of life cannot be grasped through knowledge, that we can understand life only by

approche biologique tomberait sous le coup de la critique de la métaphysique formulée par Heidegger, une métaphysique qui, traditionnellement, aurait « oublié » de distinguer être et étant.

⁶⁵ Les fameux paradoxes de Zénon reposent essentiellement sur un temps conçu selon le modèle spatial d'unités discrètes séparées les unes des autres. La conclusion de Zénon devant ces paradoxes? Le monde sensible n'est pas « logique », fions-nous donc seulement à la pensée rationnelle et nions l'existence du mouvement. On ne saurait concevoir un écart plus marqué entre la pensée et le monde. Évidemment, on aurait envie de lui poser la question suivante : puisque ce raisonnement n'est pas compatible avec l'expérience empirique, alors ne serait-il pas plus naturel de se fier d'abord aux données sensibles et à l'évidence de l'existence du mouvement? Plusieurs siècles plus tard, dans son *Dictionnaire historique et critique*, Bayle utilisera les paradoxes de Zénon dans une tentative d'éclairer le problème de l'existence d'une réalité matérielle extérieure à la pensée, problème qui hantait les philosophes dans le sillage du dualisme cartésien, comme nous l'avons vu plus tôt.

⁶⁶ JAMES, William (1968). *Le pragmatisme*, traduction de E. Le Brun et introduction de H. Bergson, Paris, Flammarion, p. 15.

living it. Behaviors cannot be the objects of knowledge; they can be understood only through behaving or acting. It is true that this concept is not original with Bergson, but he has developed it more fully and more explicitly than has anyone else.

Another important contribution is Bergson's concept of continuous creation and continuous evolution, with the ever-present possibility of adding new elements. Again, although Bergson did not originate this idea, he has developed and explicated it in competent fashion.⁶⁷

Ainsi, pour Dewey, la principale contribution de Bergson est à l'effet que la véritable signification de la vie est dans la vie elle-même et non dans la connaissance que nous pouvons en avoir. Il sera important pour nous de garder cela à l'esprit en abordant les idées de Dewey. Elle nous offrira une clé d'interprétation décisive en nous évitant de perdre de vue la fonction purement instrumentale des idées, le fait qu'elles contribuent à orienter notre façon de vivre, sans prétendre pouvoir représenter cette vie telle qu'elle est vécue dans son immédiateté qualitative. L'idée de continuité et de création de possibilités nouvelles a aussi beaucoup d'affinités avec la conception deweyenne de l'expérience. On ne s'étonnera donc pas qu'il l'associe à l'une des contributions les plus significatives de Bergson, d'autant que cela s'inscrit parfaitement dans la foulée de la théorie de l'évolution. Cependant, cette même théorie de l'évolution et le naturalisme qui l'anime éloignera Dewey de certaines positions défendues par Bergson, notamment son dualisme faisant de l'esprit une réalité distincte de l'activité biologique du cerveau. Dewey s'oppose à un tel dualisme, Dewey pour qui la conscience⁶⁸ ne peut pas être conçue comme un épiphénomène, mais seulement en tant que fonction d'un organisme doté d'une intelligence lui permettant de mieux s'adapter à son environnement. Pour lui, il s'agit d'une intelligence

⁶⁷ DEWEY, John (1920). *Three Contemporary Philosophers*, MW, Vol. 12, p. 235.

⁶⁸ Précisons au passage que Dewey ne prise pas tellement l'usage d'un terme « purement « mentaliste » comme *conscience* » qui donne à penser qu'il y a interaction avec « quelque chose de mental au lieu de se faire avec des êtres humains biologico-culturels ». DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête* (1938), trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p.171, note 4.

créatrice⁶⁹ de solutions permettant de meilleures interactions avec un monde changeant. Sur ce point, Deledalle écrit : « L'expérience est cumulative et créatrice. Elle croît et donne naissance à de nouveaux organes ou instrumentalités. L'intelligence est une de ces instrumentalités dont le développement continu est la *causa essendi* des principes de la raison et du contenu de l'esprit. »⁷⁰

Pour Dewey, les principes issus de la raison ne peuvent donc plus être vus comme des *a priori* universels, immuables et incontestables. Ils sont eux-mêmes les produits d'un processus inscrit dans le temps et soumis aux changements. La logique elle-même est le fruit d'une évolution de notre pensée et non une armature formelle et atemporelle la rendant possible. Inutile donc de rechercher dans des principes rationnels un point fixe qui transcenderait le devenir et qui permettrait de juger chaque situation du haut d'une certitude immuable. C'est dans la durée, dans le mouvement de nos vies concrètes et changeantes que tout se joue. En éthique, cela se traduira par l'importance que Dewey accordera au singulier et au particulier. Il s'opposera ainsi directement à l'universalisme d'un Kant.

En éducation, le principe de continuité aura aussi un impact important, notamment en tentant de rendre le passé bien vivant, c'est-à-dire en le mettant au service des besoins présents. Le rôle central de l'éducation ne sera donc pas tant de transmettre un héritage, mais d'assurer le développement de l'intelligence des individus afin qu'ils puissent par eux-mêmes *créer* les moyens de mieux s'adapter à un présent se renouvelant constamment.

1.4 L'ÉDUCATION

Le thème de l'éducation occupe une place privilégiée dans l'œuvre de Dewey. Il y a consacré plusieurs ouvrages et il a lui-même participé, à Chicago en 1904, à la mise en place d'un laboratoire expérimental en éducation. Ses travaux sur le sujet ont eu beaucoup

⁶⁹ L'expression est tirée de *Creative Intelligence: Essays in the Pragmatic Attitude*. En plus des textes d'autres auteurs, on y retrouve un texte de Dewey (1917) intitulé « The Need for a Recovery of Philosophy » (MW, Vol. 10).

⁷⁰ DELEDALLE, Gérard (1967). *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey*, Paris, PUF, p. 521.

d'influence, notamment au Québec qui a vu plusieurs écoles s'inspirer de sa pédagogie de projet.

Dans *Comment nous pensons*, Dewey insiste sur la nécessité d'éduquer la pensée, car « penser est la seule méthode qui permette d'échapper à l'impulsion ou à la routine. Un être privé de la faculté de penser ne peut être dominé que par ses instincts et ses appétits, ceux-ci étant déterminés par les conditions du milieu extérieur et l'état intime de l'organisme »⁷¹. Plus loin, il ajoute que « la tâche de l'éducation pourrait se définir comme l'expérience émancipée et élargie. L'éducation prend l'individu, alors qu'il est encore plastique et avant qu'il ne soit cristallisé, sous l'action de l'expérience dispersée, et que ses habitudes intellectuelles ne soient devenues définitivement empiriques. »⁷² Aux yeux de Dewey, le développement de la pensée est à ce point important pour l'émancipation de l'être humain qu'il insistera pour la favoriser chez tout un chacun, indépendamment de son appartenance à une classe sociale particulière.

[...] the more one takes into account what intelligence itself adds to the joy and dignity of life, the more one should feel grieved at a situation in which the exercise and joy of reason are limited to a narrow, closed and technical social group and the more one should ask how it is possible to make all men participators in this inestimable wealth.⁷³

En regard de l'impact que peut avoir le développement des capacités intellectuelles, on comprend ainsi mieux pourquoi Dewey accordait autant d'importance à l'éducation. Nos sociétés ne peuvent cependant limiter leur responsabilité au seul souci de rendre l'éducation plus accessible. Cette éducation se doit aussi d'être efficace. Elle doit permettre aux individus de véritablement développer leurs habiletés intellectuelles. Cela s'avère plus important encore aujourd'hui, dans des sociétés de plus en plus complexes subissant des

⁷¹ DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil, p. 25. Curieusement, la traduction française renvoie à la première édition de *How We Think* de 1910 alors qu'une version plus étoffée a été publiée en 1933.

⁷² *Ibid.*, p. 34.

⁷³ DEWEY, John (1925). *The Development of American Pragmatism*, LW, Vol. 2, p. 21.

changements de plus en plus rapides⁷⁴. Or, l'éducation traditionnelle a généralement favorisé l'apprentissage des « *recettes du passé* » en contraignant les élèves à les apprendre par cœur, parfois sans même se soucier de leur donner la possibilité de comprendre quels problèmes ces productions intellectuelles cherchaient à résoudre. C'était là faire fi du credo pragmatiste qui ne voit de sens que dans la portée pratique des idées.

Dewey se fera donc très critique de l'école traditionnelle, mais cela n'en fera pas pour autant un défenseur inconditionnel des approches progressistes qui se développaient à son époque. Le principal reproche que leur fera Dewey consiste dans le fait que trop souvent ces approches se définissaient principalement sinon totalement dans leur opposition aux approches pédagogiques plus traditionnelles. Ces dernières étaient-elles par trop autoritaires en contraignant constamment l'élève dans ses activités ? Alors faisons tout le contraire et laissons-le libre de tout décider par lui-même. Dewey lancera donc un message très clair aux tenants d'une école nouvelle en les invitant à ne pas s'enfermer dans une opposition stérile qui occulterait les véritables besoins en cause.

À ceux qui ont le goût de regarder au loin, qu'ils n'oublient pas que le mouvement doit être adapté aux besoins et à l'ordre social existants, et qu'ils pensent à l'Éducation elle-même, plutôt qu'à un « ISME » quelconque, fût-ce à quelque chose comme le « progressivisme ». Car tout mouvement qui se met à penser en fonction d'un « isme » se trouve aussitôt si fortement appelé à réagir contre d'autres « ismes » qu'il est, à son insu, contrôlé par eux... Il se met à formuler ses principes par réaction contre eux, au lieu que ce soit par un examen constructif et compréhensif des besoins, des problèmes et des possibilités actuels.⁷⁵

⁷⁴ Par exemple, on parle aujourd'hui d'analphabétisme financier. On déplore le fait que face à des outils financiers de plus en plus complexes et face à la facilitation de l'accès au crédit, plusieurs jeunes mal formés et informés compromettent sérieusement leur avenir. « L'analphabétisme financier des jeunes compromet leur avenir », *Le Devoir*, 23 septembre 2010. Mais plus grave encore, l'analphabétisme fonctionnel qui touche près d'un québécois sur trois. Dans une société du savoir comme la nôtre, c'est là une réalité qui met clairement en évidence les enjeux entourant l'accès et la qualité de l'éducation.

⁷⁵ DEWEY, John (1947). *Expérience et éducation*, (1938), trad. et introduction de M.-A. Carroi, Paris, coll. « Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui », Éditions Bourrelliers, pp. 33-34.

Plutôt que de se définir ainsi en creux par la seule réaction aux excès d'une approche traditionnelle de l'enseignement, Dewey les exhortera à baser leur pédagogie sur une philosophie de l'expérience, une expérience qui sera « le concept opératoire de l'éducation nouvelle. »⁷⁶ Dans cette philosophie, les notions d'unité, de continuité et d'interaction serviront de grands principes orientant l'élaboration des programmes d'éducation et non de recette toute faite qu'il suffirait de reproduire mécaniquement. Là encore, Dewey invite les éducateurs à faire preuve d'intelligence en adaptant ces principes généraux aux contextes particuliers où ils interviennent. L'éducateur devra lui aussi mettre à l'œuvre une intelligence créatrice se mouvant à des réalités chaque fois nouvelles. En ce sens, l'éducation sera à sa façon expérimentale et trouvera une grande partie de son inspiration dans l'avenir et non dans un passé dont elle aurait pour seul objectif de préserver l'héritage. Mais qu'on ne se méprenne pas, il ne s'agit aucunement de faire table rase de ce passé fabuleusement riche en enseignements de toutes sortes. Ce serait là encore retomber dans l'excès d'une école progressiste rejetant systématiquement les manières de faire antérieures. L'important réside dans la manière de se rapporter à ce passé. En le regardant comme une façon d'éclairer le présent, nous lui conférons une véritable valeur aux yeux de l'élève, nous le maintenons vivant et signifiant. Ainsi, l'élève verra par lui-même l'utilité de s'approprier cet héritage plutôt que de n'y voir que les efforts à fournir pour éviter une sanction. Mais pris en lui-même, indépendamment de l'éclairage qu'il jette sur le présent, le passé est pratiquement sans valeur, il n'est que passé. « Le passé est éloigné de nos conditions d'existence ; il n'y a pas de raison de nous en occuper *comme* passé. L'enseignement de l'histoire aura une valeur morale dans la mesure où on l'utilisera pour analyser les conditions sociales présentes, c'est-à-dire où elle permettra de pénétrer dans la structure et dans le mouvement vital de la société. »⁷⁷

⁷⁶ CARROI, Marie-Anne (1947). « La pédagogie de Dewey », in John Dewey, *Expérience et éducation*, traduction et introduction de M.-A. Carroi, Paris, coll. « Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui », Éditions Bourreliers, p. 21.

⁷⁷ DEWEY, John (2004). *L'école et l'enfant (1902)*, trad. de L. S. Pidoux, Paris, Éditions Fabert, p. 107.

Dans *L'école et l'enfant*, Dewey aborde directement le thème de l'effort, thème si cher à une approche traditionnelle de l'enseignement. Il l'opposera à la notion de l'intérêt que les tenants d'une école progressiste privilégient avant toute chose. Il résume ainsi la position des deux camps. Les progressistes disent de l'approche traditionnelle et de son obsession de l'effort et de la discipline qu'elle est contre-productive, voire même contre-nature. En effet, disent-ils, « [i]l est absurde de supposer qu'un enfant acquiert une meilleure discipline intellectuelle ou mentale quand il aborde un sujet contre son gré que s'il s'y adonne avec un intérêt total et de tout son cœur. »⁷⁸ Si l'on veut être assuré qu'il y mettra l'énergie nécessaire, il faut que l'enfant porte une attention spontanée à la matière enseignée. On doit d'abord susciter l'intérêt chez l'enfant et non lui imposer un apprentissage de force en le menaçant de sanctions ou en tentant de le convaincre qu'il en verra lui-même l'intérêt plus tard. À cela les traditionnalistes répondent qu'au contraire, c'est l'effort en lui-même qui doit être priorisé et non l'intérêt, sans quoi nous ne préparerons pas adéquatement nos enfants à assumer pleinement les responsabilités qui les attendent. Or, de telles responsabilités ne sauraient être une suite ininterrompue de moments stimulants et intéressants. La vie comporte son lot de tâches ardues et c'est à cela qu'il faut les préparer. « La vie est trop sérieuse pour la ramener à une simple affaire d'agrément ou la réduire à la satisfaction continue d'intérêts personnels. »⁷⁹

Après avoir exposé les principaux arguments sur lesquels reposent les deux positions, Dewey montrera que chacune tend à se justifier par le rejet de la partie adverse, que « [c]haque théorie est forte par ses négations plus que par ses affirmations. »⁸⁰ On retrouve donc ici encore sa critique d'écoles de pensée qui empêchent trop souvent les éducateurs de baser leur approche sur les véritables besoins de l'enfant. Ce besoin est d'abord et avant tout de pouvoir porter son attention sur quelque chose qui n'est pas extérieur à lui, quelque chose qui est uni à lui, qui est en interaction et en continuité avec sa propre expérience et ses propres buts. Or, qu'il s'agisse de l'approche progressiste ou traditionnaliste, dans les

⁷⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 22.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 24.

deux cas l'enfant doit se pencher sur une matière sans lien avec ses propres projets. Dans un cas, on tentera de rendre le sujet moins rébarbatif en adoptant toutes sortes de stratégies visant à maintenir artificiellement l'intérêt de l'enfant, alors que spontanément le sujet abordé ferait que son attention irait ailleurs. Dans l'autre cas, on astreindra l'enfant malgré son absence d'intérêt en lui inculquant le culte de l'effort et le respect de l'autorité. Mais dans un cas comme dans l'autre l'attention de l'enfant sera divisée. Selon Dewey, « cette division de l'attention, avec la désintégration du caractère qui en résulte, est si grande qu'il y a de quoi nous dégoûter de l'enseignement. »⁸¹ Il proposera une vision de l'éducation reposant sur une conception différente de l'intérêt, une conception qui favorisera l'union plutôt que la division.

L'idée centrale de ce terme paraît être que l'individu se sent engagé, subjugué, accaparé par une activité à laquelle il reconnaît une certaine valeur. L'étymologie du mot intérêt : *inter-esse*, « être entre, dans l'intervalle », nous amène à cette idée que l'intérêt annihile la distance séparant une conscience des objets et des résultats de son activité ; c'est l'instrument qui opère leur union organique. [...] La racine de l'intérêt naturel est précisément ce caractère spontané, impulsif, de l'activité organique. L'intérêt, pas plus que l'impulsion, n'a besoin d'un stimulant externe.⁸²

Ainsi, en articulant son approche pédagogique à une notion de l'intérêt bien compris, Dewey voudra faire en sorte que l'enfant apprenne d'une manière à en ressentir par lui-même le besoin et le désir. Il n'y aura dès lors plus de distance entre le sujet abordé et lui puisqu'on verra alors à ce qu'il exerce son intelligence à résoudre des problèmes liés à ses propres projets. En basant son enseignement sur le lien qui unit organiquement l'enfant au monde, son monde, l'éducateur n'aura plus à maintenir artificiellement l'attention de l'enfant. Effort et intérêt seront naturellement au rendez-vous, sans qu'il n'y ait besoin de les susciter par des voies détournées, que ce soit par la sanction ou la récompense promise, ou encore par la multiplication des activités ludiques visant à *faire passer* la matière plus facilement. C'est en ce sens que la philosophie de l'éducation de Dewey repose sur sa

⁸¹ *Ibid.*, p. 27.

⁸² *Ibid.*, pp. 30-31.

philosophie de l'expérience. C'est dans la continuité et l'interaction de son expérimentation du monde que l'intelligence de l'enfant pourra se développer dans des conditions favorables. « L'éducation, si elle veut atteindre à ses fins, d'une part à l'égard de l'enfant, d'autre part à l'égard de la société, doit être fondée sur l'expérience, l'expérience qui est toujours l'expérience actuelle et vitale de quelqu'un. »⁸³

Ainsi que nous l'avons vu d'entrée de jeu, le but de l'éducation est d'éduquer la pensée, de favoriser le développement de l'intelligence des individus, de tous les individus, indépendamment de leur appartenance à une classe sociale donnée. Puisque le développement de cette intelligence passe par l'apprentissage de la logique, Dewey confiera à celle-ci un rôle central en éducation, y compris en matière d'éducation morale. Pour l'heure, nous allons traiter de la logique et préciser en quoi elle est aussi fondamentale en éducation. Nous aborderons ensuite les liens que la logique entretient avec une autre notion particulièrement importante dans la philosophie de John Dewey, l'enquête.

1.5 LA LOGIQUE ET L'ENQUÊTE

La notion d'enquête est au cœur de l'approche pragmatiste en général. Pour Jean-Pierre Cometti, elle « est probablement ce qui caractérise le mieux les voies que le pragmatisme a primitivement ouvertes : elle se démarque d'une conception statique de la raison; elle privilégie les processus et les démarches à l'œuvre dans la constitution des connaissances ».⁸⁴ Ailleurs, Cometti en fait même « un nouveau paradigme en

⁸³ DEWEY, John (1947). *Expérience et éducation (1938)*, trad. et introduction de M.A. Carroï, Paris, coll. Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui, Éditions Bourrelier, p.94. On retrouve dans d'un récent article intitulé « Des collèges classiques aux polyvalentes » une citation qui résume bellement le souci d'une expérience vivante. Elle est d'Adolphe Ferrière, un théoricien de l'école active qui écrivait en 1922 : « Il ne faut pas seulement réfléchir, il faut vivre. » (*Le Devoir*, 21 septembre 2010)

⁸⁴ COMETTI, Jean-Pierre (2010). *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p. 19.

philosophie »⁸⁵. Chez Dewey, elle occupera un rôle déterminant et fera l'objet de l'une de ses œuvres maîtresses *Logic: The Theory of Inquiry* publiée en 1938⁸⁶.

Les enquêtes entrent dans toutes les sphères de la vie et dans tous les aspects de ces sphères. Dans le cours ordinaire de l'existence, les hommes examinent; ils font intellectuellement le tour des choses, ils infèrent et jugent aussi « naturellement » qu'ils sèment et moissonnent, produisent et échangent des marchandises. En tant que mode de conduite, l'enquête peut être étudiée aussi objectivement que le sont les autres modes de comportement. [...] l'étude des faits objectifs de l'enquête est une affaire de grande importance pratique et intellectuelle.⁸⁷

Dans cette œuvre, Dewey abordera la logique dans une perspective qui tranche radicalement avec la tradition en ayant généralement fait une lecture formelle et décontextualisée. En droite ligne avec son naturalisme, Dewey proposera une logique ayant pour fondement notre réalité biologique. Ainsi, il allait « montrer [...] que la logique est naturaliste » et que l'enquête a « des fondements naturels biologiques».⁸⁸

Dewey consacra un chapitre entier de son ouvrage afin de démontrer comment, tout au long de l'histoire, différents philosophes « ont élaboré un type de théorie logique conforme à leurs théories de la nature et de l'homme. »⁸⁹ Dewey fera donc de même en adoptant une conception de la logique basée sur le caractère évolutif de l'humain et de sa pensée. Dans les mots de Deledalle, « la logique est un produit de l'histoire de la pensée humaine, elle est “une histoire naturelle de la pensée”, une explication génétique des phénomènes mentaux. »⁹⁰ À ce titre, la logique ne peut être comprise comme une architectonique transcendantale qui prétendrait échapper au processus évolutif de la pensée

⁸⁵ COMETTI, Jean-Pierre, « Reconstruction en philosophie (livre de John Dewey) », dans *Encyclopédie Universalis* en ligne.

⁸⁶ DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF.

⁸⁷ *Ibid.*, pp. 166-167.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 81.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 617.

⁹⁰ DELEDALLE, Gérard (1967). *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey*, Paris, PUF, p. 245.

et qui établirait *a priori* les conditions de possibilités de son exercice légitime⁹¹. Le fondement biologique de la logique aura donc une conséquence déterminante en regard de la position privilégiée que la notion de raison a traditionnellement occupée dans l'histoire de la philosophie occidentale. Dans la mesure où notre capacité de raisonner s'inscrit dans la continuité de notre relation organique et dynamique au monde, il n'y pas lieu de faire de la raison une entité transcendant ce monde. Elle est plutôt un instrument au service de notre adaptation à l'environnement et non quelque entité surnaturelle. Sur ce point, Dewey sera fidèle à son instrumentalisme et il se fera ironique en parlant de penseurs qui auront succombé à ce qu'on pourrait désigner comme l'obscurantisme de la Raison. Il affirme à ce propos qu'il « est surprenant de voir des auteurs qui rejettent énergiquement l'intervention du surnaturel ou du non-naturel dans tous les autres domaines de la science ne pas hésiter à invoquer la Raison ou l'Intuition *a priori* dans le domaine de la logique. »⁹² Comme si le siècle des Lumières, en rejetant la foi qui avait dominé le Moyen-Âge, avait voulu s'en remettre en toute confiance à une Raison qui acquerrait désormais la stature d'une puissance exceptionnelle, voire surnaturelle.

Dans *Comment nous pensons*, Dewey identifie trois sens différents au mot logique : i) la logique au sens large qui désigne le processus de pensée qui mène à une conclusion, indépendamment de la validité de ce processus ; ii) la logique au sens strict et formel, reposant sur des liens nécessaires ; et finalement iii) la logique au sens pratique. C'est cette dernière qui en constitue aux yeux de Dewey la forme la plus importante. On ne s'en étonnera guère considérant une perspective pragmatiste ayant pour projet de mettre les outils de la pensée au service de la vie concrète de l'être humain. Dans cette perspective, la logique ne sera pas une science de l'immuable et de l'indubitable, mais un art du contingent s'exerçant dans un contexte particulier afin de l'améliorer. Il écrivait : « Mais le « mot » logique s'emploie dans un troisième sens qui est à la fois plus vital et plus pratique ; il

⁹¹ La posture adoptée par Kant dans sa *Critique de la raison pure* serait jugée intenable par Dewey. Pour lui, non seulement la raison - ou ce qu'il préfère désigner comme l'intelligence- a besoin de l'expérience, mais elle s'est constituée dans et par cette expérience elle-même.

⁹² DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 83.

désigne les précautions systématiques – négatives et positives – prises pour mettre la réflexion à l’abri de l’erreur et lui permettre de fournir dans des conditions données les meilleurs résultats. »⁹³

Comme Dewey a d’entrée de jeu fondé sa logique dans une perspective biologique, on ne s’étonnera guère que, dans son sens pratique, elle joue chez lui un rôle aussi vital. Il ne voudra pas cependant limiter la logique à sa seule dimension pratique et morale. Il affirmait ainsi que « [l]es arguments ne manquent pas pour prouver que l’éducateur se préoccupe du logique au sens vital, pratique du mot. Mais il en faut peut-être pour montrer que le but intellectuel (en tant que distinct du but moral) de l’éducation comprend tout entier et exclusivement la logique en ce sens, à savoir dans celui de formation d’habitudes de penser vite et avec profondeur et soin. »⁹⁴

Ce n’est pas sans raison que Dewey confère un rôle aussi important à la logique en éducation, car c’est précisément cette logique qui permettra à chacun d’être libre. « La vraie liberté est intellectuelle, elle repose sur le pouvoir de penser, sur l’habileté à retourner les choses en tous sens, à les considérer sans idée préconçue, à juger si le degré et la nature de l’évidence nécessaire pour prendre une décision est ou non et, si elle ne l’est pas, à dire où et comment la chercher. »⁹⁵

Au lieu que d’être comprise comme un cadre rigide s’imposant à la pensée, la logique devient chez Dewey la condition même de sa liberté. La traductrice du livre *Expérience et éducation* écrit dans son introduction: « Cultiver la liberté, c’est cultiver les activités qui, guidées par la réflexion et le sens des responsabilités, aboutiront à une œuvre libre : car la

⁹³ DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil, p. 78.

⁹⁴ DEWEY, John (1947). *Expérience et éducation (1938)*, trad. et introduction de M.-A. Carroï, Paris, Collection Éducateurs d’hier et d’aujourd’hui, Éditions Bourrelis, p. 79. Notons au passage que Dewey décrit ici la pensée comme une habitude. On verra comment cette habitude gagnerait à intégrer certaines méthodes d’enquête ayant démontré leur efficacité à régler certains problèmes, y compris en éthique.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 91.

liberté sera créatrice ou elle ne sera pas »⁹⁶. Nous retrouvons ainsi la notion d'intelligence créatrice évoquée plus tôt. Le but de l'éducation est de favoriser le développement d'une telle intelligence. Grâce à son habileté à analyser plus rigoureusement et efficacement son environnement naturel et social, l'enfant pourra créer plus librement des solutions pratiques mieux adaptées à cet environnement. Ceci est tout aussi vrai de l'éducation morale dont la fonction première est de favoriser l'adaptation à notre environnement social. « Le but essentiel de l'éducation est de former le caractère [...] On peut appeler le caractère le pouvoir de s'adapter à la vie sociale, la capacité d'y fonctionner comme partie d'un tout. »⁹⁷

Dans ce processus d'adaptation, la logique comme l'enquête sont appelées à jouer un grand rôle pour tout humain, qu'il soit un enfant, un adulte, un scientifique ou simplement cet homme de la rue qui cherche à retrouver son chemin. C'est ce que nous allons voir en abordant maintenant la nature de la relation entre la notion de logique et celle d'enquête. Dewey expose sa théorie en ces termes :

Voici en bref ma théorie : toutes les formes logiques (avec leurs propriétés caractéristiques) apparaissent au cours de l'enquête et se rapportent au contrôle de l'enquête, contrôle institué pour que l'enquête puisse aboutir à des assertions garanties. Cette conception n'implique pas simplement que nous découvrons ou mettons en lumière des formes logiques quand nous faisons porter notre réflexion sur les procédés habituels de l'enquête. C'est bien entendu sa signification première; mais elle implique aussi que les formes ont leur *origine* dans les opérations de l'enquête; ou pour être plus précis, elle implique que, tandis que l'enquête sur l'enquête est la *causa cognoscendi* des formes logiques, l'enquête première est elle-même la *causa essendi* des formes que l'enquête sur l'enquête découvre.⁹⁸

⁹⁶ CARROI, Marie-Anne (1947). « La pédagogie de Dewey », in John Dewey (1947), *Expérience et éducation*, trad. et introduction de M.A. Carroï, Paris, Éditions Bourreliers, Collection Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui, p. 29.

⁹⁷ DEWEY, John (2004). *L'école et l'enfant (1902)*, trad. de L. S. Pidoux, Paris, Éditions Fabert, p. 106.

⁹⁸ DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 60. Ce passage est révélateur du lien qui lie la pratique à la théorie chez Dewey. Les formes logiques ne sont pas données a priori à la raison, mais elles émergent dans nos enquêtes pratiques singulières qui en sont la cause (*causa essendi*). L'enquête générale sur ces enquêtes particulières vise à connaître ces formes (*causa cognoscendi*). Ceci recoupe une distinction que nous verrons plus loin entre l'enquête scientifique et l'enquête

C'est donc dans le processus d'enquête lui-même que se créent les formes de la logique qui serviront ensuite à baliser nos façons de réfléchir. Si c'est dans les enquêtes courantes que ces formes prennent d'abord vie, c'est dans une enquête plus générale portant sur ces formes particulières qu'émergeront les canons de la logique, les formes de raisonnement qui ont fait leurs preuves et qui peuvent dès lors servir de modèles aux enquêtes subséquentes.

Les formes logiques ne constituent plus les *a priori* d'une raison pure complètement coupée de la réalité sensible. Au contraire, c'est historiquement et progressivement, à même les processus concrets de réflexion de l'humain, que se sont dégagées d'une multitude d'enquêtes particulières des façons de raisonner qui se sont avérées suffisamment concluantes et efficaces pour devenir des formes logiques fiables. Plusieurs années plus tôt dans *Reconstruction en philosophie*, Dewey écrivait : « Si la pensée est la façon d'effectuer une réorganisation délibérée de l'expérience, alors la logique est une formulation systématisée et clarifiée des procédures de pensée permettant à la reconstruction désirée de se produire de façon plus économique et plus efficace. »⁹⁹ Ces formes sont le fruit de généralisations basées sur les multiples enquêtes menées par la pensée humaine au cours de son histoire. Les formes les plus efficaces d'entre elles peuvent donc nous servir de modèles s'agissant de structurer nos enquêtes de manière à augmenter nos chances de résoudre intelligemment nos problèmes.

Pour Dewey, le modèle d'enquête de référence est celui de la science moderne dans son approche expérimentale. Celle-ci a produit des résultats si probants qu'il faut maintenant nous en servir pour reconstruire des sciences humaines comme la philosophie et

du sens commun. Alors que cette dernière vise l'usage et la jouissance de la logique dans des problèmes particuliers, l'enquête scientifique a pour but de produire de la connaissance sur la base des enquêtes particulières. Au prochain chapitre, nous retrouverons la même relation dans *Ethics*. D'une part, une vie morale et des enquêtes morales telles qu'elles sont vécues en pratique et d'autre part, une enquête scientifique qui en fait la théorie.

⁹⁹ DEWEY, John (2003). *Reconstruction en philosophie*, dans *Œuvres philosophiques*, J.-P. Cometti (dir.), trad. P. Di Mascio, Pau et Tours, Publications de l'Université de Pau, Farrago et Éditions Léo Scheer, pp. 122-123.

l'éthique. Toujours dans *Reconstruction en philosophie*, Dewey écrivait : « Pour la philosophie, la reconstruction doit porter sur ce point : elle doit faire pour le développement de l'enquête dans le domaine de l'humain, et donc, dans le domaine de l'éthique, ce que les philosophes de ces derniers siècles ont fait pour la promotion de l'enquête scientifique dans le domaine de la vie envisagée du point de vue physique et physiologique. »¹⁰⁰

Dewey élabore dans *Logique* une définition générale de l'enquête qui renoue avec le thème de l'unité que nous avons abordé précédemment.

L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié. [...] « Contrôlé ou dirigé » dans la formule ci-dessus réfère au fait que l'enquête est valable dans un cas donné dans la mesure où les opérations qu'elle comporte s'achèvent vraiment dans l'établissement d'une situation existentielle objectivement unifiée.¹⁰¹

Il faut noter dans ce passage qu'une situation indéterminée ou non unifiée ne renvoie pas à une évaluation qui serait subjective. C'est la situation par elle-même qui est objectivement, « intrinsèquement douteuse »¹⁰² selon Dewey. À moins d'un état pathologique qui entraînerait un « détachement de la réalité »¹⁰³, la difficulté posée par la situation et la solution de cette difficulté sont des réalités inscrites dans notre relation directe au monde. En tant qu'organisme vivant dans un environnement, ces difficultés et ces solutions concernent notre interaction avec lui. Elles ne sont donc pas de simples vues

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 27.

¹⁰¹ DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 169. Nous traiterons plus loin de la notion de qualité et du fait que l'expérience est d'abord eue de manière qualitativement unifiée, immédiate et globale, sans qu'il y ait d'emblée une dimension cognitive permettant d'y distinguer des éléments déterminés. C'est en sens que l'enquête part d'une situation indéterminée. C'est aussi la raison pour laquelle l'enquête devra d'abord clarifier la nature du problème. C'est à partir de là que pourront se dégager les « distinctions et relations constitutives » de ce qui fait l'objet de l'enquête. Nous aurons aussi l'occasion de revenir sur la notion de « contrôle » présente dans cette définition d'enquête.

¹⁰² *Ibid.*, p.170. Peut-être n'est-il pas inutile de préciser qu'ici « intrinsèquement » ne signifie pas *indépendamment* de tout rapport à un être qui doute. C'est dans la transaction unissant un être humain à son environnement que surgit l'expérience du doute. Ce doute est donc étroitement lié à la situation elle-même.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 170.

de l'esprit. Cela serait aussi absurde que d'affirmer que la faim du loup n'existe que dans son esprit et que toutes ses tentatives de la combler ne sont que lubies.

Les situations indéterminées ne font pas partie de l'enquête elle-même, elles en sont l'élément déclencheur ou ce que Dewey désigne comme un « antécédent de l'enquête »¹⁰⁴. Il caractérise ces situations indéterminées de différentes façons : « perturbées, ambiguës, confuses, pleines de tendances contradictoires, obscures, etc. »¹⁰⁵. La première étape de l'enquête elle-même consiste en l'institution du problème. Celui-ci n'apparaît que dans le processus lui-même, il ne préexiste pas à l'enquête. Il n'est donc pas « donné » mais créé, construit à même le processus d'enquête. Ainsi, il faut que l'enquête soit amorcée pour que la situation d'abord indéterminée puisse être jugée comme problématique de sorte qu'une enquête plus poussée soit jugée nécessaire. Cette étape est déterminante puisqu'elle orientera toute la suite du processus. « Découvrir ce que sont le ou les problèmes qu'une situation problématique pose à l'enquête, c'est être bien avancé dans l'enquête. Se méprendre sur le problème posé, c'est diriger l'enquête subséquente sur une mauvaise voie. »¹⁰⁶

La deuxième étape du processus d'enquête consistera à déterminer la solution du problème. Pour que cela soit possible, la situation ne peut pas être complètement indéterminée, car autrement rien ne permettrait d'orienter minimalement le cours de l'enquête. Sans aucune information sur les données initiales du problème, même la formulation du caractère problématique ne serait pas possible. Le processus d'enquête doit donc se baser sur certains faits fixant le pourtour du problème et les éventuelles solutions possibles. Selon le caractère plus ou moins familier de la situation problématique, le processus d'identification des possibles solutions pourra se réaliser plus ou moins rapidement. Dans les cas moins courants, les idées ne seront d'abord que de simples suggestions assez vagues, pour ensuite se présenter de plus en plus clairement. Dans le

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 170.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 170.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 173.

processus, une idée va éventuellement émerger comme étant susceptible d'être la solution au problème identifié dans le cours de l'enquête.

Quant à la dernière étape, elle consistera en la « mise en opération »¹⁰⁷ de la solution retenue afin de vérifier si elle produit effectivement les résultats anticipés. Avant cette mise en application, la solution envisagée comme étant la bonne sera une hypothèse qu'il restera à démontrer, c'est-à-dire à valider au moyen d'une expérimentation. Comme on est à même de le constater, c'est bien la science expérimentale moderne qui tient lieu de modèle pour l'enquête telle que la conçoit Dewey.

Dans *Comment nous pensons*, Dewey présente des exemples très concrets illustrant le processus par lequel une enquête passe d'une situation indéterminée et douteuse à une situation unifiée. Renvoyant à une situation de la vie courante, son exemple du tramway va comme suit :

L'autre jour étant en ville dans la 16^e rue, une horloge attire mon attention. Je vois que les aiguilles marquent 12h20. Cela me rappelle un rendez-vous que j'ai à 1 heure à la 124^e rue. Je me dis puisque le tram a mis une heure pour m'amener jusqu'ici, si je le prends pour retourner, j'arriverai sans doute trop tard. Je puis éviter cet inconvénient en voyageant par le tram souterrain (métro). Mais y a-t-il une station près d'ici? Si non, il se peut qu'à la chercher, je perde plus de vingt minutes. Je songe à ce moment au tram aérien et j'en aperçois un entre deux pâtés de maisons. Mais où est la station? Elle se trouve, soit plus haut, soit plus bas, à plusieurs pâtés de maison de la rue où je me trouve, je vais perdre du temps au lieu d'en gagner. Ma pensée me ramène au métro, il va plus vite que le tram ; en outre je me souviens qu'il passe plus près que le tram de la partie de la 124^e rue où je désire me trouver. Je me décide en faveur du métro et il arrive à destination à 1 heure.¹⁰⁸

Au-delà du fait qu'il montre en quoi l'enquête s'applique aussi aux petits problèmes de la vie quotidienne, l'intérêt de cet exemple est de préciser davantage les différentes étapes de l'enquête. En plus des trois étapes mentionnées précédemment, nous pouvons

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 175.

¹⁰⁸ DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil, pp. 95-96.

ajouter une étape consistant à identifier différentes solutions possibles et une étape permettant de juger laquelle de ces solutions semble être la meilleure. Nous nous retrouvons au final avec les cinq étapes que voici. La première étape consiste à prendre conscience d'une difficulté, la deuxième, à définir plus précisément cette difficulté, la troisième, à envisager des solutions possibles et ensuite, dans un quatrième temps, sur la base de certains raisonnements, à déterminer quelle hypothèse semble la plus susceptible de solutionner le problème. La cinquième et dernière étape consistera à mettre cette hypothèse en application. C'est cette mise en application qui déterminera si l'hypothèse était fondée. La vérification s'inscrit donc dans un processus temporel irréductible puisque rien ne permet de garantir *a priori* l'issue des événements. La véracité d'une hypothèse ne relève pas d'« événements mentaux »¹⁰⁹, mais de son efficacité à transformer une situation indéterminée en une situation déterminée et unifiée. En cela, le processus d'enquête peut prétendre à l'objectivité. Qu'il s'agisse de la situation d'un paysan placé devant le risque d'une mauvaise récolte, d'une scientifique placée devant les difficultés posées par une théorie particulière, dans tous les cas nous sommes en présence d'un humain qui mettra en place un processus d'enquête et qui se questionnera afin de solutionner sa difficulté. Mais quel que soit le degré d'abstraction des outils mobilisés pour y parvenir, tous doivent partir de et revenir à l'expérience concrète qui les unit au monde naturel. L'expérience constitue par conséquent l'élément unificateur de l'enquête, idée que Dewey exprime dans les termes suivants :

Dans les sciences de la nature, l'union de l'expérience et de la nature n'est pas perçue comme une monstruosité. Bien au contraire, pour que ses découvertes soient considérées comme authentiquement scientifiques, le chercheur doit utiliser la méthode empirique. Il est parfaitement clair, à ses yeux, que l'expérience, dès lors qu'elle est soumise à un contrôle précis, est la voie qui conduit aux faits et aux lois de la nature. C'est librement qu'il fait appel à la raison et au calcul ; il ne pourrait s'en passer. Il voit bien, toutefois, qu'au point de départ comme à l'arrivée d'une aventure théorique de ce genre il y a l'objet d'une expérience directe. La théorie peut certes intervenir tout au long du processus de raisonnement qui, dans un grand nombre de ses parties, s'écarte de

¹⁰⁹ DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 172.

ce qui fait l'objet d'une expérience directe. La vigne de la théorie qui s'y trouve suspendue n'en est pas moins attachée par les deux bouts au support de ce qui est observé. Le matériau sur lequel porte l'expérience est le même pour l'homme de la science et pour l'homme de la rue. Il n'est certes pas donné à ce dernier de pouvoir suivre le raisonnement qui intervient sans aucune préparation particulière. Les étoiles, les pierres, les arbres et les créatures rampantes n'en constituent pas moins un même matériau d'expérience, pour l'un comme pour l'autre.¹¹⁰

Qu'il soit une scientifique confrontée à un problème plus théorique ou cet homme de la rue cherchant le meilleur trajet pour arriver à sa destination à l'heure, c'est une nécessité pour l'être humain de savoir raisonner puisque son expérience le place régulièrement devant un avenir indéterminé¹¹¹, un avenir face auquel il doit pouvoir régler sa conduite le plus efficacement possible. Comme nous l'avons vu, l'enquête est le processus par lequel l'humain peut transformer une situation indéterminée en une situation déterminée et unifiée. La logique joue un rôle important dans ce processus puisqu'elle met à notre disposition des formes de raisonnement éprouvées dans le passé. Comme la capacité de raisonner et d'enquêter efficacement est vitale pour tout humain, on comprend que Dewey ait fait du développement de cette capacité le principal but de l'éducation. Un système d'éducation accessible et de qualité permettra en effet de former de jeunes esprits qui puissent mieux s'adapter en fonction de chaque cas particulier auquel ils seront continuellement confrontés. Il serait donc faux de prétendre que chaque enquête doit se faire en passant rigoureusement par toutes les étapes. Selon le contexte, il appartiendra à chacun de déterminer jusqu'où l'enquête devrait aller et dans quelle mesure chaque étape est nécessaire. Pour Dewey,

L'esprit éduqué est celui qui, dans une situation donnée, juge la portée à accorder à chaque étape. – L'esprit discipliné ou entraîné logiquement, but de l'éducation, c'est l'esprit capable de juger dans quelle mesure il faut insister,

¹¹⁰ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature (1925)*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Collection Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p.30.

¹¹¹ La vie n'est évidemment pas faite que d'incertitudes plaçant l'individu devant des choix difficiles. Le cours normal de la vie est réglé, régulé par les impulsions et les habitudes, sans qu'une pensée réfléchie ne soit nécessaire.

dans chaque cas particulier, sur chacune de ces étapes. Il n'y a aucune règle absolue; chaque cas doit être envisagé tel qu'il se présente, en prenant pour base son importance et l'ambiance¹¹² dans laquelle il se trouve. Dans un cas, il est aussi insensé, aussi illogique de se donner trop de mal, que s'en donner trop peu, dans un autre. D'une part, il peut se faire qu'une conclusion permettant d'agir avec promptitude et avec unité soit meilleure qu'une conclusion longuement différée; tandis que, de l'autre, il peut arriver qu'il vaille mieux retarder une décision pour longtemps, parfois même pour toute la durée d'une existence humaine. Un esprit formé est celui qui, dans chaque cas spécial, sait le mieux distinguer la dose nécessaire d'observation, d'idées, de raisonnement, d'expérimentation et qui profite le plus pour l'avenir des erreurs du passé. Ce qui importe, c'est que l'esprit s'intéresse à certains problèmes et soit exercé à se servir des méthodes utiles pour les aborder et en chercher la solution.¹¹³

Le but de l'éducation est de rendre l'individu à même de déterminer quel degré d'enquête est nécessaire ici et maintenant, en fonction du problème particulier auquel il est confronté. Il ne suffira donc nullement de lui enseigner une méthode d'enquête. Il lui faudra surtout savoir l'adapter selon ses besoins du moment. Et le seul outil auquel il pourra alors s'en remettre est son propre jugement. L'autonomie d'un individu passera donc avant tout par le développement d'une habileté intellectuelle. Sa liberté ne sera pas donnée d'emblée et elle devra faire l'objet d'une conquête progressive. Même si elles peuvent y contribuer, les connaissances ne garantiront pas son autonomie¹¹⁴. Les succès et insuccès du passé pourront bien sûr servir grandement, mais devant un avenir ouvert et indéterminé, en tant qu'organisme vivant s'inscrivant dans un environnement changeant et complexe, l'humain devra d'abord et avant tout faire bon usage de sa propre intelligence¹¹⁵, de sa propre capacité à mener des enquêtes qui lui permettront de formuler et valider des hypothèses qui

¹¹² En anglais, le terme utilisé par Dewey est « context » (MW, Vol.6, p. 241).

¹¹³ DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil, pp. 106-107.

¹¹⁴ À la rigueur, on pourrait même imaginer qu'une surabondance de connaissances pourrait nuire à notre capacité de raisonner adéquatement. Ce n'est pas sans raison que Dewey parle de « dose nécessaire » dans la citation précédente.

¹¹⁵ Dewey décrit la notion d'intelligence comme « une façon rapide de désigner de formidables méthodes d'observation, d'expérimentation, de réflexion et de raisonnement qui sont en constante évolution. » (DEWEY, John (2003). *Reconstruction en philosophie*, dans *Œuvres philosophiques*, J.-P. Cometti (dir.), trad. P. Di Mascio, Pau et Tours, Publications de l'Université de Pau, Farrago et Éditions Léo Scheer, p. 19)

sauront amener des solutions à ses propres problèmes, ceux de son temps, ceux de sa vie bien à lui.

Lorsque nos enquêtes sont concluantes, nous parvenons à ce que Dewey a désigné par l'expression anglaise « warranted assertibility », expression que Gérard Deledalle a traduite en français par « assertibilité garantie »¹¹⁶. « Si l'enquête commence dans le doute, elle s'achève par l'institution de conditions qui suppriment le besoin de doute. On peut désigner ce dernier état de chose par les mots *croyance* ou *connaissance* [...] je préfère les mots « assertibilité garantie ».¹¹⁷

Dewey rejette l'idée qu'il puisse y avoir une connaissance immédiate liée à l'intuition. La connaissance est toujours médiée par l'enquête qui l'a rendue possible. Ainsi, les enquêtes sont les conditions de possibilité de la connaissance. Cependant, cela ne signifie d'aucune façon que les enquêtes ne s'appuient pas sur des assertions garanties par des enquêtes antérieures, bien au contraire. Il nous faut toutefois préciser le statut de celles-ci dans le contexte d'une enquête spécifique en cours de réalisation. Ces connaissances ne sont pas alors garanties par l'enquête en cours, elles sont seulement utilisées dans celle-ci comme des moyens déjà disponibles susceptibles de concourir à identifier la solution appropriée au problème qu'elle vise à résoudre. Les connaissances sont sélectionnées et utilisées précisément parce qu'elles ont un rôle à jouer dans la présente enquête. Si après coup on juge qu'elles ne sont pas pertinentes en regard du problème en question, elles seront mises de côté. C'est dans l'articulation et la transformation progressive¹¹⁸ de l'enquête que se fera la sélection des matériaux vraiment utiles à la résolution du problème.

¹¹⁶ Le terme « assertabilité » est plus répandu maintenant que le terme « assertibilité » utilisé par Deledalle.

¹¹⁷ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête* (1938), trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 63.

¹¹⁸ Frega propose une analyse riche et détaillée de la structure du jugement à l'œuvre dans la notion d'enquête deweyenne. Il y distingue trois actions : « 1. *La transformation contrôlée* (de la situation indéterminée en situation déterminée); 2. *L'articulation* (de la situation indéterminée en situation problématique); 3. *La reconstruction* (d'un nouvel état d'équilibre). » FREGA, Roberto (2006). *Pensée, expérience, pratique - Essai sur la théorie du jugement de John Dewey*, Paris, L'Harmattan, p. 288.

Dans l'enquête, Dewey distingue d'une part les propositions et de l'autre le jugement s'appuyant sur ces propositions pour parvenir à identifier la solution. L'effectuation et la conclusion du processus d'enquête sont distinctes du contenu propositionnel. Ce même contenu pourrait être repris à l'identique dans une autre enquête, par exemple un principe comme « il faut respecter son prochain » pourrait servir dans différentes situations. Par contre, l'usage qui en sera fait à chaque fois sera spécifique à une problématique particulière.

On a analysé le jugement pour montrer qu'il est un processus continu de résolution d'une situation indéterminée, troublée, en une situation unifiée d'une manière déterminée par des opérations qui transforment l'objet originellement donné. Le jugement, distingué des propositions qui sont singulières, plurielles, génériques et universelles, est individuel, puisqu'il s'occupe de situations qualitatives uniques.¹¹⁹

Le jugement pratique, en tant qu'opération menée dans une enquête singulière, doit pouvoir s'appuyer sur des propositions, lesquelles sont des connaissances plus ou moins générales validées à divers degrés de garantie par des enquêtes menées antérieurement ou concurremment. Une enquête donnée se base évidemment sur des enquêtes antérieures fournissant des connaissances déjà disponibles. Souvent aussi, elle s'accompagne de sous-enquêtes utiles à la clarification de certains aspects nécessaires à l'enquête principale. Par exemple, un employeur placé devant la décision de sanctionner ou non un employé trop souvent absent devra traiter certaines sous-questions. Il pourra s'agir de valider certains faits (Pierre était-il vraiment malade?) ou de préciser certaines règles applicables (que disent exactement les règles sur l'absence au travail?). Une fois ces sous-enquêtes conclues, les informations disponibles deviennent des matériaux fiables, garantis par d'autres enquêtes et prenant la forme de propositions prises pour acquises dans l'enquête principale : « Pierre était malade », « le nombre maximal de congés de maladie autorisés est de x », etc. Lorsqu'utilisées dans l'enquête portant sur la question de sanctionner ou non,

¹¹⁹ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF., p. 367. Nous aborderons le thème de la « situation qualitative unique » dans la prochaine section.

ces propositions n'ont plus pour fonction de décrire un phénomène (la présence ou non de Pierre, le contenu des normes du travail applicables), mais de guider le jugement visant à trancher le problème (Pierre devrait-il être sanctionné ou non?).

Nous avons ici un bon exemple du changement de paradigme appelé par la posture instrumentaliste de John Dewey. Le but premier de l'enquête est de résoudre un problème et non pas de produire la vérité au sens traditionnel d'adéquation de nos connaissances avec les faits. Bien sûr, certaines enquêtes auront un tel but¹²⁰, celui de produire des connaissances fiables, crédibles et valides, mais ce ne sera pas toujours le cas. Dans plusieurs enquêtes, ces connaissances ne seront pas le but de l'enquête elle-même, mais seulement un moyen de la mener à terme avec plus de chance de réussir. Une connaissance fiable garantie par un processus rigoureux a plus de chance de nous mener à une solution appropriée qu'une connaissance erronée. C'est la fonction occupée par la connaissance qui est en cause. Le but n'est pas de produire des connaissances aussi fiables pour la seule satisfaction de les posséder, mais d'abord parce que de telles connaissances sont nécessaires pour exercer au mieux le jugement pratique visant à régler nos problèmes concrets¹²¹. Nous sommes alors dans une logique de la pratique et non celle de la théorisation « pure », coupée de ses implications pour l'expérience humaine.

Cela sera tout aussi vrai de la théorie éthique dont la finalité sera de produire des modèles d'enquête à même de résoudre efficacement nos problèmes éthiques. Elle sera un instrument intellectuel ayant une portée pratique. Non seulement son point d'arrivée sera-t-il l'action, mais son point de départ aussi puisque cette théorie devra se constituer et se valider empiriquement et expérimentalement. La théorie ne sera donc pas donnée d'emblée, elle devra plutôt se construire progressivement via une expérience d'abord vécue immédiatement et qualitativement avant d'être connue et exprimée dans un langage.

¹²⁰ Ce sera le cas des enquêtes scientifiques que nous distinguerons plus loin des enquêtes du sens commun.

¹²¹ Ce qui n'exclut en rien qu'on puisse parfois rechercher et produire des connaissances pour le seul plaisir de la chose.

1.6 QUALITÉ, CONNAISSANCE ET LANGAGE

La notion de qualité est essentielle à une bonne compréhension de la philosophie de Dewey. À ce propos, Richard Bernstein affirme que « Dewey's analysis of quality is one of the most interesting and original features of his philosophy. »¹²² Selon lui, la notion de qualité est « a key for understanding his theory of experience, inquiry and value. »¹²³

Pour Dewey, une expérience est eue avant que d'être connue. En cela, il s'opposait à une tradition faisant d'emblée des qualités un objet de connaissance. Les qualités sont d'abord eues, éprouvées, perçues, senties mais pas immédiatement connues. Ce n'est que parce que nous pouvons répéter nos expériences que nous parvenons à isoler certains traits caractéristiques rendant possible l'élaboration d'un langage et de connaissances. Bernstein écrit :

Firstly, qualities have been understood as objects of knowledge; they have been taken as the basic cognitive elements that are known by direct awareness or acquaintance. Dewey persistently argued that qualities *per se* are not directly known, if by this we mean that we have immediate, non-inferential, logically indubitable knowledge of them. Qualities, though not directly known, are directly experienced, felt, or had. The importance of this distinction between knowing and having cannot be underestimated, for Dewey argued that we encounter or experience the world in ways which are not primarily cognitive. To know anything we must go beyond what is immediately present, and classify and discriminate it. We, of course, can and do know that we directly experience qualities, but this knowledge claim about our experience is not to be confused with the direct experiencing of a quality. Furthermore, experiencing qualities is a necessary, though not a sufficient condition for knowledge. Each occurrence of a quality is unique, though qualities can be classified and consequently serve as signs. For example, each occurrence of the red of a traffic light is unique, though in each instance it serves the same function. Again we must be careful not to confuse the direct experience of a quality with its functional use in a sign situation. Nor should we think that direct experiencing of qualities is some primitive experience that occurs at an idealized moment in

¹²² BERNSTEIN, Richard J. (1961). « Dewey's Metaphysics of Experience », in *Journal of Philosophy*, Vol. 58, No. 1, 5 Janvier 1961, p. 5.

¹²³ *Ibid.*, p. 5.

the history of an individual. We have direct experiences of qualities throughout our lives.¹²⁴

Ces qualités directes que nous expérimentons au quotidien seront source de connaissances précisément parce que nous les expérimentons de manière continue, ce qui nous permet de découvrir progressivement certaines corrélations entre elles. L'expérimentation de certaines qualités s'accompagne régulièrement de telles autres qualités de sorte que la présence des unes devient un signe que les autres qualités vont probablement se réaliser. Bien que banale, cette description d'une expérience que nous faisons tous directement et régulièrement explique d'une manière entièrement naturelle comment la capacité de connaître a pu émerger progressivement chez un être biologique. Elle permet de lier ensemble le caractère absolument unique de chaque expérience avec le caractère général de la connaissance et la capacité d'inférence qu'elle rend possible, ce que Dewey exprime de la manière suivante :

Les qualités immédiates dans leur « immédiateté » sont, comme nous l'avons vu, uniques, non-récurrentes. Mais en dépit de leur unicité existentielle elles sont capable, *dans le continuum de l'enquête*, de devenir des caractéristiques distinctives, qui délimitent (circonscrivent) et identifient un « genre d'objets ou d'événements ». Dans la mesure où les qualités ont une capacité fonctionnelle identique en tant que moyens d'identification et de démarcation des genres, les objets sont du même genre quelque différentes que soient leurs qualités immédiates. [...] Le résultat est que la présence de certaines qualités immédiates est si intimement liée à certaines autres qualités non-immédiates qu'on en peut en inférer ces dernières.¹²⁵

La théorie de la connaissance de Dewey est donc naturaliste et expérimentale. C'est dans la continuité de l'expérience que se constitue nos connaissances et nos capacités

¹²⁴ *Ibid.*, p. 6.

¹²⁵ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, pp. 330-331.

cognitives. Si l'épistémologie¹²⁶ s'était limitée à observer comment se construisent naturellement nos connaissances, elle ne se serait pas transformée en une « industrie de l'épistémologie »¹²⁷ ayant, dans la foulée d'un Kant, cherché les conditions (transcendantales) de la connaissance en dehors de l'expérience elle-même, ailleurs que dans la continuité qui la caractérise et ailleurs que dans la constance de certaines qualités récurrentes malgré leur expression à chaque fois singulière. La connaissance est un phénomène naturel qui trouve son explication dans un environnement lui-même naturel¹²⁸. Ce que semble avoir perdu de vue une « industrie épistémologique » qui « présuppose que la connaissance n'est pas une fonction naturelle ou un événement naturel, mais un mystère. »¹²⁹

S'il existe un mystère pour Dewey, ce n'est pas dans la possibilité des connaissances en général, mais plutôt dans l'existence d'individus particuliers inscrite dans une expérience à la fois continue et changeante. Il écrit :

Individuality conceived as a temporal development involves uncertainty, indeterminacy, or contingency. Individuality is the source of whatever is unpredictable in the world. [...]

The mystery of time is thus the mystery of the existence of real individuals. It is a mystery because it is a mystery that anything which exists is just what it is. We are given to forgetting, with our insistence upon causation and upon the necessity of things happenings as they do happen, that things exist as just what they qualitatively are. [...]

¹²⁶ Notons que le terme n'a pas la même signification dans la tradition philosophique anglo-saxonne et francophone. Dans la première, il renvoie à la théorie de la connaissance et non pas à la philosophie des sciences comme c'est souvent le cas dans la tradition francophone.

¹²⁷ DEWEY, John (2016). *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie*, trad. de L. Chataigné Ponteyo, C. Gautier, S. Madelrieux et E. Renault, C. Gautier et S. Madelrieux (dir.), Paris, NRF Essais, Éditions Gallimard, p. 224.

¹²⁸ Naturel et social comme nous le verrons bientôt, car pour se développer, se consolider et se valider, nos connaissances devront s'exprimer dans le langage d'une communauté.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 97.

Change is going to occur anyway, and the problem is the control of change in a given direction. The direction, the quality of change, is a matter of individuality.¹³⁰

Si la temporalité qui caractérise l'expérience est ce qui fait le mystère de l'individualité, ce sera aussi ce qui confèrera aux individus non seulement leur unicité, mais aussi leur possibilité de « contrôler » les changements. C'est ce qui permet à Dewey d'affirmer que le temps est d'abord et avant tout une « opportunité »¹³¹. Dans cette perspective, on comprend mieux pourquoi Dewey accordait autant d'importance à la logique en éducation. C'est avec elle que s'accroît significativement le contrôle d'un individu sur son environnement changeant. Et c'est en ce sens aussi que l'on pouvait dire de l'intelligence qu'elle était créatrice, puisqu'elle génère des conséquences qualitativement uniques. En offrant à un individu la possibilité de mieux contrôler son environnement, l'intelligence lui permet aussi de conquérir sa propre liberté par rapport aux changements inévitables qui y surviennent constamment. Selon Frega, « [c]'est ici que Dewey introduit l'impératif du contrôle et définit l'intelligence comme le trait qui qualifie toute action qui s'installe dans le changement et qui l'assume pour le maîtriser. »¹³²

Notre liberté, qui fait aussi notre responsabilité, résidera dans le fait de pouvoir mieux contrôler la *manière* dont nous assurons et assumons le contrôle sur les changements qui

¹³⁰ DEWEY, John (1940). *Time and individuality*, LW, Vol.14, pp. 111-112.

¹³¹ *Ibid.*, p.111. On pourrait ici faire un parallèle avec les idées d'Emmanuel Lévinas. Chez lui, la temporalité permet d'échapper aux règnes de la permanence constante, de la totalité, de l'identité, pour faire place à une éthique de l'altérité. Dans les deux cas, le caractère absolument unique de l'expérience sera pleinement assumé. Chez Lévinas cependant, la temporalité, l'altérité et la singularité seront associées à une transcendance qui sera aussi la trace d'un « Dieu qui vient à l'idée ». Sur ce point et bien d'autres, malgré certains parallèles possibles, tout sépare ces deux philosophes. Là où Lévinas voudra faire du temps la possibilité d'espérer au-delà du tragique de la condition humaine, Dewey voudra voir une opportunité d'améliorer notre condition en contrôlant davantage ce qui peut l'être, et cela dans la perspective d'une foi commune complètement laïcisée. LÉVINAS, Emmanuel (1992). *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin. DEWEY, John (2011). *Une foi commune* (1934), trad. de l'anglais (États-Unis) par P. Di Mascio, Paris, Éditions La Découverte.

¹³² FREGA, Roberto (2006). *Pensée, expérience, pratique - Essai sur la théorie du jugement de John Dewey*, Paris, L'Harmattan, p. 199. Frega va sans doute trop loin en associant le contrôle à une maîtrise. Le contrôle que nous exerçons sur les transformations de notre environnement est limité. Il signifie que nous pouvons les influencer, mais cela sans certitude aucune quant à ce qui adviendra exactement. C'est en ce sens que la singularité de chaque contexte demeure un mystère.

surviennent. Nous pouvons nous donner des moyens de mieux orienter encore ces changements, notamment en contrôlant mieux nos propres processus d'enquête et de prise de décision.

Ce qui est vrai des individus l'est tout autant des recherches menées en éthique. Elles gagneront à s'inscrire dans une logique expérimentale visant ultimement l'élaboration d'outils permettant d'accroître notre contrôle sur les changements qui affectent nos vies, aussi bien sur un plan individuel que collectif¹³³. La posture naturaliste et expérimentale de Dewey aura donc des implications importantes pour une théorie éthique et une théorie des valeurs. Nous aurons l'occasion de les examiner en détails dans les chapitres 2 et 3. Précisons dès maintenant que, dans une telle perspective, toute tentation et toute tentative de chercher une validité de nos connaissances en dehors de l'expérience elle-même devra être exclue de l'équation.

Cela tranchera radicalement avec la position d'un Kant qui, via son éthique, voulait refonder une métaphysique mise à mal par les conclusions de la *Critique de la raison pure*. Seule la raison pratique¹³⁴ pouvait permettre à la métaphysique d'accéder légitimement au règne nouménal, à la vérité des choses *elles-mêmes*. Pour Kant, l'existence d'un règne nouménal, c'est-à-dire d'un monde intelligible au-delà du phénomène, est attestée par une moralité qui, pour être fondée, doit nécessairement reposer sur la liberté de l'être humain. Or, cette liberté n'aurait aucun sens selon lui s'il ne se donnait lui-même la loi morale. C'est en cela qu'il voyait la nécessité d'une participation de l'humain à un monde intelligible. « Et

¹³³ Par exemple, Dewey reprochera aux idéaux démocratiques de considérer l'individualité comme quelque chose d'acquis, sans qu'il soit besoin de favoriser son développement. « The weakness of the philosophy originally advanced to justify democratic movement was that it took individuality to be something given ready-made; that is, in abstraction from time, instead of as a power to develop. » (DEWEY, John (1940). *Time and individuality*, LW, Vol.14, p. 111)

¹³⁴ À ce sujet, Grondin écrit : « La voie de la raison pratique représente la seule issue qui soit encore à la disposition de la métaphysique. [...] Kant déclare que l'orientation pratique demeure le seul tremplin qui puisse encore nous mener à la transcendance ». (GRONDIN, Jean (1989). *Kant et le problème de la philosophie : L'a priori*, Paris, Vrin, p.108)

ainsi des impératifs catégoriques sont possibles pour cette raison que l'idée de liberté me fait membre d'un monde intelligible. »¹³⁵

La notion de métaphysique apparaîtra aussi dans l'œuvre de Dewey, mais elle aura chez lui une portée le plus souvent¹³⁶ naturaliste, renvoyant à des traits caractéristiques observables empiriquement dans l'expérience. Parler de la « nature humaine » par exemple, ne signifiera pas pour Dewey chercher quelque concept *a priori* définissant une fois pour toute l'essence humaine. Il s'agira simplement d'isoler certains aspects communs aux humains en général, sans prétendre définir l'humain une fois pour toute et sans nier le fait que tout un chacune est individuellement et qualitativement unique. C'est en tant que connaissance générale mobilisée dans nos enquêtes qu'une conception de l'être humain peut jouer adéquatement sa fonction. Or, cela est possible sans nier nos individualités et sans tenter de les circonscrire une fois pour toute dans une définition immuable. Cela est incompatible avec une philosophie assumant pleinement une théorie de l'évolution des espèces. Si la connaissance de ce qui fait généralement l'humain aujourd'hui est possible, cette connaissance ne peut pour autant prétendre être vraie - ou garantie - de toute éternité. Elle est cependant suffisamment fiable et stable pour fournir des repères utiles et efficaces à nos enquêtes actuelles.

Pour jouer cette fonction instrumentale, aussi bien dans nos enquêtes individuelles que collectives, nos connaissances devront d'abord se constituer dans un langage fait de symboles dont les significations seront partagées par les membres d'une communauté linguistique. *Logique* sera à cet égard très utile pour comprendre la fonction de ces symboles et leur lien avec le caractère singulier de chaque contexte dans lesquels ils peuvent être utilisés. À l'aide des distinctions opérées par John Dewey, nous saisirons mieux l'originalité et la portée d'une épistémologie qui lie le caractère général de la

¹³⁵ KANT, Emmanuel (1785). *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Delbos, Paris, Delagrave, p. 194.

¹³⁶ Chez Dewey, ce terme sert parfois aussi à critiquer la métaphysique au sens de discours abstrait et purement spéculatif, sans lien avec la « vraie » vie.

connaissance à la diversité indéfinie d'expériences par ailleurs aussi uniques que changeantes. Nous aurons ainsi la possibilité de penser et pratiquer le singulier de l'expérience tout en nous offrant les *bons services* d'une fonction cognitive qui rend possible un savoir du général. Renonçant à toute quête de certitudes définitives, ce savoir sera fiable et crédible, mais il n'aura plus aucune prétention à l'universalité et à l'infailibilité.

Pour bien comprendre la démarche de Dewey, il nous faut aborder quelques distinctions qu'il opère entre les termes signification, signe, symbole, relation, référence et connexion. Ils nous aideront à comprendre comment la « matrice culturelle » constituée par le langage peut interagir avec la « matrice biologique »¹³⁷ sans pour autant se confondre avec elle. Nous verrons en définitive comment « les structures biologiques préparent le chemin de l'enquête délibérée. »¹³⁸ Cela illustre une fois de plus comment notre auteur se refuse à opposer les capacités cognitives de l'humain à sa condition biologique. Cette dernière a été nécessaire à l'émergence de l'intelligence et des connaissances, mais elle est néanmoins insuffisante si elle ne s'accompagne pas d'une matrice culturelle portée par un langage. C'est ce dernier qui est doté de propriétés intellectuelles permettant de raisonner d'une manière partiellement indépendante de la matrice biologique et de produire des connaissances valides.

Dans *Logique*, Dewey traite de la notion de signification de manière à en faire une représentation qui renvoie à un « accord dans l'action ». Si le symbole¹³⁹ qui la porte est affaire de convention, ce vers quoi « signifie » ce symbole, ce dont il est la représentation, est en bout de ligne ce qui est commun dans des conditions existentielles partagées par un

¹³⁷ Les expressions « matrice biologique » et « matrice culturelle » sont utilisées par Dewey dans *Logique*. Nous les utiliserons sans guillemets à partir d'ici.

¹³⁸ DEWEY, John, (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 81.

¹³⁹ Dewey dit du symbole qu'il « est synonyme de mot en tant que mot, c'est-à-dire en tant que significations véhiculées par le langage. » (*Ibid.*, p. 111) Il le distingue de l'usage commun qui en fait plutôt « un pouvoir de représentation émotionnelle », comme dans « un crucifix, un habit de deuil » par exemple. (*Ibid.*, p. 111. n. 3)

groupe¹⁴⁰. Le mot « chien » comme symbole a une signification qui renvoie à certains types de réalités concrètes qu'une communauté désignera de la même façon. Si j'émetts le son correspondant au mot « chien » tout en désignant autre chose que ce que la convention entourant l'usage du terme implique, mes interlocuteurs ne comprendront pas la signification de ce que je dis. Si le symbole est convention, une convention qui changera selon les langues et les dialectes (chien, dog, hund, canis, etc.), ce dont il est la représentation est sur un plan existentiel la même chose : tel animal possédant telles et telles caractéristiques. « Le son ou la marque existentielle particulière qui tient la place de *chien* ou de *justice* dans des cultures différentes est arbitraire ou conventionnel en ce sens que bien qu'ayant des *causes*, son existence n'a pas de *raison* d'être. Mais *dans la mesure* où il est un moyen de communication, sa signification est commune parce qu'elle est constituée de conditions existentielles. »¹⁴¹

Dans le cas contraire, il n'y aura pas de communication possible sans l'usage de mot commun ou la mise en place d'un processus de traduction. Une fois cette dernière réalisée, la signification commune, la communication sera rendue possible malgré l'emploi de symboles différents.

L'usage des termes communs ayant des significations communes renvoie à des pratiques elles-mêmes communes. Les différentes significations portées par le langage d'une matrice culturelle donnée trouvent ainsi une correspondance dans la matrice biologique, elles sont liées par l'usage, ce qui ne serait pas le cas si les significations étaient elles aussi, comme les symboles, une question de convention. Nous nous retrouverons alors devant une série indéfinie de conventions renvoyant à de nouvelles conventions, sans pouvoir en fixer la signification dans une expérience commune, que celle-ci renvoie à un

¹⁴⁰ On pourrait bien sûr faire ici des comparaisons avec la célèbre distinction « signifié et signifiant » de Ferdinand de Saussure, mais cela nous éloignerait de notre propos qui n'est certainement pas de présenter une théorie du langage. Il nous suffira de comprendre comment Dewey le conceptualise et l'associe à l'émergence de certaines propriétés logiques rendant la connaissance et l'enquête possibles.

¹⁴¹ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête* (1938), trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 107.

événement singulier (la première guerre mondiale) ou à un aspect de l'expérience en général (éprouver de la souffrance).

Aucune convention ne peut échapper à la nécessité d'un ancrage existentiel. Les symboles mathématiques, malgré leurs caractères purement formels, renvoient à l'usage quant à la façon de les manipuler en tant que symboles. Les nombres eux-mêmes renvoient à des distinctions qui ont une « force opérationnelle », qui induisent des comportements différents dans les communications entre personnes d'une même langue. « Un son, une marque physique ne font partie du langage qu'en vertu [...] de leur force opérationnelle commune. »¹⁴²

Dewey est bien conscient que toute communication ne se traduit pas par des actions communes. L'« entreprise commune » qu'il évoque peut être la compréhension d'un phénomène à travers la description et les explications qu'en donnera un auteur. Ce peut être aussi l'expérience commune résultant d'une œuvre artistique. La communication va donc bien au-delà de « conséquences communes en ce sens qu'elles sont partagées immédiatement à titre personnel. »¹⁴³ Je peux lire *Voyage au bout de la Nuit* de Céline et vivre une expérience esthétique et existentielle puissante ayant un lien assez direct avec ce que Céline exprimait à travers la signification des mots employés. Mais cette communication n'a d'action commune que dans la manière d'interpréter les mots utilisés. Il n'y a de commun que de manière générale, les mots, les phrases, les événements relatés ayant pour chacun des résonances particulières. Sur le plan existentiel, ils produiront une expérience qualitativement unique. « Commun » ne signifie donc pas « identique », rien ici qui pourrait impliquer une parfaite correspondance. Sans doute pourrait-on parler d'une convergence *suffisante* rendant possible des accords dans l'action. L'essentiel ici se jouera dans la coordination des actions autour d'expériences partagées. Il ne s'agit donc

¹⁴² *Ibid.*, p.108.

¹⁴³ *Ibid.*, p.108.

aucunement de viser une connaissance parfaitement identique qui serait expérimentée exactement de la même façon par chacun.

Par exemple, même si la mort est un phénomène dont nous pouvons tous avoir une interprétation générale commune¹⁴⁴, elle peut générer des réactions sensiblement différentes en regard du vécu propre à chacun. Les symboles que sont les mots peuvent avoir un sens général partagé par la plupart des membres d'une même communauté linguistique, mais ils s'inscrivent toujours dans un contexte spécifique qui leur donnera une signification particulière et une « saveur » qualitative unique selon l'expérience de chacun et de chacune. Et cela sera vrai aussi du point de vue d'un même individu qui ne fera jamais l'expérience de la mort de la même façon à travers les différentes périodes de sa vie¹⁴⁵.

Le mot environnement, même s'il désigne globalement la même réalité que celle qu'il pouvait avoir chez Dewey et d'autres penseurs de son temps, est chargé aujourd'hui d'une signification particulière. Il renvoie à un même élément de l'expérience humaine, mais celui-ci prend dans la culture propre à notre époque une signification différente du fait même qu'il est devenu un objet de préoccupation de plus en plus largement partagé. Cela illustre bien comment les mots que nous manipulons, bien qu'ils soient des conventions arbitraires qui ne les lient pas en tant que symboles aux particularités du contexte spécifique de leur usage, sont néanmoins chargées d'une signification qui, elle, est en lien avec ce contexte. Les mots comme les idées ne sont pas neutres et leurs significations est nécessairement fonction d'un contexte et des enjeux qu'il pose.

Le caractère général et conventionnel du symbole lui confère des propriétés formelles et intellectuelles opérationnalisées par le langage. La signification de ces symboles dans une communication particulière permet, du fait même de leur caractère général, d'avoir un

¹⁴⁴ Précisons toutefois que des croyances diverses peuvent se rencontrer sur le sujet et que, même sur un plan biologique, des critères différents peuvent s'opposer s'agissant de déterminer à quel moment exactement on peut déclarer la mort d'un individu.

¹⁴⁵ On rejoint ainsi le célèbre aphorisme d'Héraclite pour qui « *on ne baigne jamais deux fois dans le même fleuve* ».

sens commun pour les interlocuteurs. Elle introduit des éléments de constance dans une situation constamment en train de se transformer.

Nous retrouvons ainsi un élément de réponses à une des difficultés que nous avons associé dans l'introduction à la notion de valeur. Nous avons alors posé la question de savoir comment le caractère très général des valeurs pouvait faire qu'on arrive tout de même à s'entendre sur le fait qu'elle renvoie à certains comportements assez définis. Par exemple, comment une notion aussi générale que le respect peut-elle être associée dans une culture à certains comportements précis? Cela est rendu possible en vertu de l'usage d'un terme propre à une culture, à l'accord dans l'action quant à ce que signifie tel ou tel symbole. Cela explique aussi bien les convergences de vue que les divergences puisque la signification générale portée par l'usage d'un symbole implique des ressemblances mais non une parfaite identité, chaque cas étant par ailleurs strictement unique sur le plan qualitatif.

C'est donc la « plasticité » du langage qui fait le miracle de la communication et celui de la connaissance. La distinction que fait Dewey entre le « symbole » et le « signe » nous aidera à le mettre en évidence. Pour ce faire, il nous faut d'abord préciser que le langage ne sera possible que si les symboles sont partie prenante d'une « constellation de significations en relation ».¹⁴⁶ Il n'est possible que dans la mesure où les significations sont codifiées et partagées dans un groupe privé plus restreint ou dans un usage public et élargi. Ces codes peuvent aussi être spécialisés et servir à des fins particulières, comme dans la marine, pour reprendre un exemple de Dewey. Cette codification inclut la manière de manipuler les symboles. Dans la mesure où le langage s'incarne dans des pratiques, il n'a rien d'une activité abstraite échappant aux conditions d'un contexte, bien au contraire. Ces conditions peuvent être favorables ou non à la qualité d'une communication, laquelle peut réussir ou échouer à divers degrés.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 109.

Le symbole est un signe artificiel, produit d'une convention entre membres d'une communauté linguistique. Ce peut être le mot en tant qu'objet graphique ou en tant qu'événement sonore.¹⁴⁷ Ce signe artificiel se distingue des signes naturels que l'on rencontre dans l'expérience. Par exemple de la fumée « signe » de l'existence d'un feu, une trace de pas indiquant le passage d'un animal ou d'un humain, le nuage signe d'une pluie possible, etc. Dewey réservera le terme « *signe* » pour désigner le « *signe naturel* » et le terme « *symbole* » pour le « signe artificiel ».

Il ajoutera une autre distinction qui consiste à associer la notion de « *signe* » (signe naturel) à celle de « *sens* » et au symbole (signe artificiel) celle de « *signification* ». Nous aurons donc deux couples : le couple « *signe-sens* » et le couple « *symbole-signification* ». En tant que signe, la fumée a le sens de feu, le signe nuage a le sens de « *pluie possible* », etc. Il y a donc entre le signe et le sens la représentation d'une connexion réelle entre des choses existantes. La différence que Dewey introduit entre le couple « *signe-sens* » et « *symbole-signification* » établit la dimension proprement intellectuelle du couple « *symbole-signification* ». Les symboles vont en effet rendre possible un discours qui n'est plus directement lié aux connexions réelles et naturelles qui lient le signe et un sens. Le discours peut se « libérer » des connexions entre des événements réels et explorer plusieurs des innombrables relations possibles entre les significations dont il manie les symboles. Dewey rend ainsi compte de cette relation :

La fumée en tant que chose ayant certaines qualités observables, n'est le signe du feu que lorsque cette chose existe et qu'on l'observe. Son pouvoir de représentation, pris en soi, est très restreint, car il n'existe qu'à des conditions déterminées. La situation est très différente quand la *signification* « fumée » est incorporée dans une existence, comme un son ou une marque sur du papier. La qualité d'existence est alors subordonnée à la fonction de représentation. Non seulement le son peut être produit pratiquement à volonté, de sorte que nous n'avons pas à attendre qu'il se présente mais, ce qui est plus important, la

¹⁴⁷ Pour Dewey, la notion de langage s'étend jusqu'aux produits des arts et de l'industrie de sorte que le symbole sera aussi chez lui monuments, temples, etc. Nous ne nous attarderons pas sur ces objets en particulier. Contentons-nous d'affirmer qu'il semble avoir raison de leur attribuer une « lisibilité » qui est conditionnée par une culture partagée.

signification quand elle est incorporée dans une existence indifférente ou neutre est libérée de sa fonction de représentation. Elle n'est plus enchaînée. On peut la mettre en relation avec d'autres significations du système linguistique : non seulement avec celle du feu, mais avec des significations apparemment sans relation avec celle-là, comme la friction, les changements de température, l'oxygène, la constitution moléculaire, et en faisant intervenir des symboles-significations, les lois de la thermodynamique.¹⁴⁸

L'autonomie du discours à l'endroit de la matrice biologique est donc bien réelle. Il n'est plus alors soumis à la seule fonction de représenter des conditions existentielles passées, présentes ou futures. Plus que simplement utile sur un plan pratique pour communiquer, la malléabilité des symboles est ainsi au fondement de nos capacités intellectuelles. Nous pouvons discourir et réfléchir indépendamment de conditions matérielles spécifiques. C'est en cela précisément que les propriétés formelles de la logique naissent avec le langage. Du fait de leur généralité intrinsèque, les symboles permettent d'établir des relations qui ne sont pas directement et exclusivement en lien avec les connexions réelles qui lient empiriquement le signe et le sens.

Des nuages de formes, grandeur et couleur déterminées peuvent être le signe pour nous qu'il va pleuvoir. Ils présagent la pluie. Mais le *mot* nuage mis en connexion avec d'autres mots appartenant à une constellation de symboles nous permet de mettre en relation la signification d'être un nuage et des choses aussi différentes que les différences de température et de pression, la rotation de la terre, les lois du mouvement, et bien d'autres.¹⁴⁹

Ainsi, le langage en plus de rendre possible une chose aussi utile que la communication pour les membres d'un groupe, et à travers elle la constitution et la consolidation d'une culture, fournit les conditions de possibilité de la logique. Notre capacité de raisonner repose sur le fait de pouvoir manier des symboles à l'intérieur d'une constellation d'interrelations les unissant les uns aux autres. Ce qui n'est possible que parce

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 112.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 113.

que les symboles ont un caractère général échappant aux circonstances particulières de leur usage dans un contexte donné.

Dans *Comment nous pensons*, Dewey s'opposait à une approche éducative qui voudrait éviter de *se payer de mots* en n'insistant pour n'enseigner *que les choses*. Il s'exprimait alors dans les termes suivants :

Prise à la lettre, la maxime « Enseignez les choses, non des mots », ou « Enseignez les choses avant les mots », serait la négation de l'éducation ; elle limiterait la vie mentale à de simples adaptations matérielles et sensorielles. Apprendre au sens propre, ne signifie pas apprendre des choses, mais apprendre le sens (m) des choses, et ce processus implique l'usage des signes ou du langage dans son sens générique. Si la guerre faite aux symboles par les réformateurs pédagogiques était poussée jusqu'au bout, elle entraînerait la suppression de la vie mentale;¹⁵⁰

Il réaffirmera aussi l'importance des symboles en éducation dans un essai intitulé « Growth in Activity » :

Man has an interest in, and ability to use, symbols. His intellectual development is bound up in their use. There has been a much-needed revulsion against their over-utilization in early education and a protest against an undue linguistic element in the training of the young child. Yet without symbols there can be no intellectual development. Our minds travel outwards in space and time only through symbols which stand for these things.¹⁵¹

Aucune vie intellectuelle n'est possible sans symboles. Pour autant, il ne s'agira pas de favoriser une approche purement verbale de l'éducation, une éducation qui serait sans relation avec des besoins réels et les intérêts à même de motiver les élèves. Nous avons déjà vu comment notre philosophe-pédagogue s'opposait à cette conception de l'éducation. Il s'agira plutôt de mettre en évidence la nécessité pour la pensée de pouvoir se distancer un temps de l'expérience sensible et immédiate afin de pouvoir se réaliser en tant que capacité

¹⁵⁰ DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil, p. 234.

¹⁵¹ DEWEY, John (1937). *Growth in Activity*, LW, Vol. 11, pp. 245-246.

réflexive, laquelle doit pouvoir s'appuyer sur des relations logiques établies entre les différents symboles-significations d'une matrice culturelle.

Toutefois, cette indépendance des symboles à l'endroit des conditions spécifiques où ils apparaissent est relative. Sans ancrage dans un contexte de communication, les symboles pourraient prendre différentes significations. Les mots ne trouveront leur pleine signification qu'en regard d'un contexte donné et la dynamique d'une communication. Son indépendance relative par rapport au contexte sera aussi celle de la possibilité d'erreurs. Le langage permet d'explorer différentes relations entre les significations portées par des symboles, mais il ne garantit en rien, par lui-même, la correspondance entre ces significations et le réel. La validité ne pourra pas se déterminer de par les seules relations entre symboles. La dimension empirique de la matrice biologique ainsi qu'une approche expérimentale devront fournir les garanties que les symboles à eux seuls ne peuvent offrir.

Une autre distinction campera plus clairement encore les interrelations de la matrice biologique et de la matrice culturelle. Avec cette distinction, nous allons décliner en trois sens différents la notion de « relation ». Si on considère le fait que raisonner consiste essentiellement à établir des relations, alors on comprend mieux l'importance de cette distinction. Le terme « relation », lui-même, désignera les liens entre les différents symboles les uns par rapport aux autres. Le terme « référence » désignera le lien entre les symboles et l'existence. Enfin, le terme de « connexion » désignera les liens des choses entre elles. C'est parce qu'il existe de telles connexions entre les choses et parce que les symboles-significations comportent des « références » à l'existence que l'inférence devient possible et vérifiable empiriquement. Nous pouvons non seulement établir des « relations » entre les symboles sur un plan strictement logique, mais plus important encore, ces relations peuvent être validées par l'expérimentation de « connexions » entre les choses. Au prochain chapitre, nous évoquerons avec *Reconstruction en philosophie* la notion de « changements interdépendants » qui renvoie à ces connexions que nous pouvons expérimenter entre différents aspects de l'expérience, des connexions qui nous permettent

de détecter des corrélations récurrentes¹⁵² donnant naissance à des connaissances. C'est en ce sens que la conception de Dewey renvoie à un empirisme expérimental. Sans la vérification de connexions validées par des expérimentations empiriques répétées, les relations que nous pourrions établir entre les symboles que nous manipulons logiquement ne seraient pas garanties. Pas plus que nos expériences isolées qui, à elles seules, ne peuvent nous assurer qu'il y a des corrélations constantes, des connexions nécessaires pouvant être expérimentées parce que l'expérience est temporelle et continue. Sur la seule base d'une expérience immédiate et isolée, sans des expérimentations multiples, nous ne pourrions pas savoir qu'il y a une corrélation récurrente et fiable, une connexion entre tel événement agissant constamment comme signe d'un autre événement. C'est d'ailleurs pour cette raison que Dewey rejetait l'empirisme classique qui reposait sur le postulat d'une connaissance immédiate, directement présente dans nos perceptions. Pour Dewey, l'expérience immédiate est d'abord eue qualitativement avant de pouvoir être connue symboliquement. Nous pouvons élaborer et valider nos connaissances en faisant usage de symboles-significations précisément parce qu'il existe une référence allant de la matrice culturelle des symboles à la matrice biologique dans laquelle nous expérimentons régulièrement des connexions et des corrélations. Il y a donc une continuité mais pas de parfaite adéquation entre les deux matrices. La signification de cette continuité des deux matrices « exclut, d'une part, rupture complète et, d'autre part, simple répétition d'identité. »¹⁵³ Sans la référence de l'une à l'autre, sans les connexions expérimentées sur le plan existentiel, l'intelligence pourrait évoluer à vide et produire des conclusions valides sur un plan strictement logique, mais non vérifiables sur le plan empirique. La plus parfaite cohérence théorique n'aurait jamais la possibilité de démontrer sa pertinence autrement que d'un point de vue strictement et purement logique et formelle. Si puissante soit donc notre capacité de raisonner, elle n'aurait aucun intérêt en regard de nos besoins réels si elle n'était pas aussi en mesure de se valider en se référant à nos conditions existentielles. Autrement

¹⁵² Ces corrélations se présentent logiquement sous la forme d'une relation de type « si-alors ».

¹⁵³ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête* (1938), trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 81.

dit, si elle ne pouvait pas mener des enquêtes débouchant sur des situations qui sont vécues directement sur le plan qualitatif comme étant stables et unifiées.

Il est maintenant temps de donner un peu plus de corps aux symboles que nous manipulons, cela en les dotant de la capacité de « retenir précisément les qualités des choses. »¹⁵⁴ Si nos idées n'avaient pas la propriété de rendre compte de ces qualités, elles seraient purement symboliques, complètement dépourvues de significations et coupées de référence au réel. L'idée de « fleur » ne pourra jamais porter par elle-même tout ce qui fait l'expérience sensible d'une fleur singulière. Mais dans sa référence à la matrice biologique et dans sa relation avec d'autres symboles de la matrice culturelle, elle s'inscrit dans un réseau de notions, dans une « constellation de significations » la dotant des « traits caractéristiques » de ce qui fait *généralement* l'expérience d'une fleur. Ces traits caractéristiques peuvent non seulement être reconnus par le biais de la perception ou de l'imagination, mais aussi communiqués grâce aux symboles-significations partagés par les membres d'une matrice culturelle. La relative indépendance de cette matrice culturelle rend aussi possible l'établissement de relations entre le symbole fleur et d'autres symboles (plante, végétaux, décoration, etc.) et cela, sans devoir passer directement par les connexions réelles existant¹⁵⁵ dans la matrice biologique. Ainsi, la notion de fleur possède certaines caractéristiques à partir desquelles on peut établir d'innombrables relations sans pour autant s'appuyer sur une expérience directe et concrète de telle ou telle fleur et des différents constats que son observation rend possible.

Du fait même qu'un symbole s'applique à ce qu'il y a de commun dans la notion de fleur, il ne portera jamais les détails constitutifs d'une fleur particulière. Il faudra établir des relations entre plusieurs symboles traduits dans de nombreuses propositions afin de rendre compte d'une partie des caractéristiques de cette fleur. Il s'agira en fait d'une infime partie,

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 116.

¹⁵⁵ Cette propriété des symboles-significations sera au cœur de la notion de « dramatic rehearsal » que nous aborderons au chapitre suivant. Elle renvoie à la possibilité de tester différentes lignes de conduite sans avoir à les réaliser concrètement.

car les observations et les propositions qui les exprimeraient pourraient être indéfinies, ne serait-ce que parce que la fleur est soumise à un changement constant. Selon telle observation menée à tel moment dans telles conditions, *cette* fleur possède ou ne possède pas telle, telle et telle caractéristique : sa tige comporte une excroissance à la base, il lui manque un pétale, sa couleur a changé en même temps que l'éclairage qu'elle reçoit, etc.

Plusieurs des caractéristiques spécifiques à cette fleur pourraient être tirées d'une observation comparative et systématique. Mais ce qui fera l'objet d'une définition générale ne sera *que ce qui* est commun à l'ensemble des fleurs. La spécificité de ce qui fait cette fleur singulière observée à un moment donné dans des conditions particulières échappera inévitablement à cette définition générale. Toutefois, le fait de renoncer à ses caractéristiques spécifiques se fera au profit d'une connaissance générale rendant possible des inférences fiables basées sur les relations entre les symboles-significations.

La valeur de la connaissance générale est indéniable et ce n'est pas sans raison que la tradition occidentale lui a conféré très tôt un rôle central dans notre rapport au monde. Chez les Grecs, cela s'est traduit dans une cosmologie faisant des formes produites par la connaissance la réalité ultime. L'idéalisme objectif de Platon l'incarne de manière exemplaire. N'existe véritablement que ce qui est une forme immuable échappant totalement au devenir. Dans cette cosmologie, le particulier, le singulier n'est qu'imperfection¹⁵⁶ puisqu'il est soumis au changement, changement qui ne rend pas possible une véritable connaissance, laquelle ne peut être une connaissance que de ce qui est certain et immuable.

Nous pouvons accorder une valeur cardinale à la production de connaissances générales sans adhérer à cette cosmologie. Nos connaissances pourront servir pleinement nos besoins réels dans la mesure où elles s'accompagnent de symboles se référant à des conditions existentielles spécifiques et uniques. L'observation de la matrice biologique

¹⁵⁶ C'est dire comment une telle vision du monde déprécie l'expérience empirique au profit d'un idéal de perfection ne pouvant exister réellement que comme forme pure, non souillée par des conditions matérielles.

nous fait expérimenter de telles spécificités et les symboles de la matrice culturelle permettent d'en rendre compte avec plus ou moins de précision selon la richesse du vocabulaire de cette matrice. Sans les symboles appropriés, l'observation même de la spécificité des choses serait plus ardue. Sans eux, nous ne disposerions pas d'une grille de lecture du monde, orientant et structurant nos perceptions. L'expression de nos perceptions serait très limitée et, par le fait même, notre capacité de raisonner à partir de nos observations.

Les symboles comportent une forme de généralité dans la mesure où ils peuvent être attribués à plusieurs éléments différents et distincts de la matrice biologique. Cette caractéristique conditionne aussi la possibilité de former des connaissances générales. Il ne saurait donc être question de remettre en question la valeur épistémologique de ce que le langage a rendu possible. Il faut toutefois réaliser ce que cela implique quant aux limites du discours symbolique s'agissant de rendre compte de la spécificité d'une situation toujours unique tissée de relations particulières. Les connaissances et le langage permettent d'en rendre compte en partie et de s'en libérer en partie, mais jamais ils ne pourront s'approcher de toute sa richesse qualitative particulière et constamment changeante. Les observations et les distinctions possibles sont indéfinies de sorte qu'une enquête ne pourra jamais traiter qu'une infime partie de l'ensemble des connexions possibles, sans compter l'ensemble des innombrables relations logiques que l'on pourrait établir. Sans les habitudes et nos expériences passées, il serait impossible de déterminer à quel aspect accorder de l'importance. Nous serions littéralement noyés dans les innombrables possibilités empiriques et symboliques. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'une *sélection naturelle* opère assez spontanément dans notre manière d'interagir et d'inférer. La matrice culturelle et nos habitudes conditionnent fortement les éléments qui feront l'objet de notre attention. Sans une telle capacité, nous pourrions difficilement survivre biologiquement et socialement. Nous serions proprement dysfonctionnels, car aucune coordination et planification efficace ne pourraient se faire sans un minimum de capacité à distinguer les éléments importants des éléments secondaires ou insignifiants. Nous serions noyés dans un

ensemble de stimuli qualitatifs de toutes sortes. Nous pourrions porter notre attention à un bruit lointain alors qu'un objet menacerait directement notre intégrité¹⁵⁷.

Les qualités particulières d'une chose, d'un événement, d'une personne, etc., peuvent donc être partiellement portées au langage. La richesse de vocabulaire aidera un individu ou un groupe à rendre compte de la diversité des qualités pouvant être expérimentées dans des situations données, mais les symboles utilisés, quelle que soit leur quantité et leur précision, ne seront jamais ces qualités elles-mêmes. Ils en seront l'expression nécessairement imparfaite et limitée. L'infinie diversité de la matrice biologique ne peut être que très partiellement reproduite dans la matrice culturelle et les connaissances qu'elle rend possible. Il y aura toujours un écart entre notre langage, nos connaissances et l'expérience qualitative immédiate que nous pouvons avoir du monde. Cet écart sera vrai aussi bien dans le contexte d'une enquête scientifique que dans celui d'une enquête du sens commun. Nous allons conclure ce chapitre en comparant ces deux formes d'enquête. Nous verrons comment Dewey arrive à les distinguer tout en préservant la continuité qui les unit l'une à l'autre. Nous rejoindrons ainsi notre préoccupation de penser ensemble savoir et savoir-faire.

1.7 L'ENQUÊTE SCIENTIFIQUE ET L'ENQUÊTE DU SENS COMMUN

Dewey publiait en 1930 un texte au titre plutôt déroutant : *Qualitative Thought*. Déroutant parce que nous associons le plus souvent la pensée à une dimension intellectuelle, à une capacité de raisonner en établissant des liens entre des idées ou entre des symboles-significations, pour reprendre la terminologie de Dewey dans *Logique*. Il semble beaucoup moins habituel de concevoir la pensée sous l'angle de la qualité. Non pas au sens où la pensée comme processus cognitif serait *de qualité* parce que menée

¹⁵⁷ Cette évidence illustre déjà la difficulté qu'il y a à vouloir distinguer radicalement le monde des faits de celui des valeurs. Notre expérience nous montre comment certains faits sont plus importants que d'autres, comment certains aspects de nos vies ont plus de valeur parce que nous en avons expérimenté les conséquences. Au chapitre 4, nous verrons avec Putnam que faits et valeurs sont « enchevêtrés » dans l'expérience humaine.

rigoureusement, de manière cohérente et pertinente, mais au sens où la pensée serait elle-même qualitative¹⁵⁸. Autrement dit, la pensée ne serait pas distincte de notre expérience immédiate, elle s'incarne en elle et elle est vécue elle-même qualitativement. Dewey exprime cette idée dans les termes suivants :

The world in which we immediately live, that in which we strive, succeed, and are defeated is preeminently a qualitative world. What we act for, suffer, and enjoy are things in their qualitative determinations. This world forms the field of characteristic modes of thinking, characteristic in that thought is definitely regulated by qualitative considerations. Were it not for the double and hence ambiguous sense of the term "common-sense," it might be said that common-sense thinking, that concerned with action and its consequences, whether undergone in enjoyment or suffering, is qualitative.¹⁵⁹

Quelques années plus tard, en 1938 dans *Logique*, Dewey reviendra sur la dimension qualitative d'une enquête du sens commun qu'il distinguera alors de l'enquête scientifique. Selon lui, « l'histoire des sciences et le présent état des sciences prouvent que la mise en relation systématique des faits et des conceptions dépend de l'élimination du qualitatif en tant que tel et de sa réduction à une formulation non-qualitative »¹⁶⁰. Les enquêtes scientifiques sont ainsi pour Dewey non qualitatives alors qu'au contraire, les enquête du sens commun « ont une matière et des opérations qualitatives »¹⁶¹.

¹⁵⁸ Sur ce point précis, on pourra se référer à un récent article de Pappas intitulé « John Dewey's Radical Logic, The Fonction of the Qualitative Thinking », in *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, Vol. 52, no. 3, 2016. Il aborde aussi la notion de qualité dans son ouvrage consacré à Dewey : PAPPAS, Gregory F. (2008). *John Dewey's Ethics – Democracy as Experience*, Bloomington, Indiana University Press). Stuhr en traite aussi dans un article intitulé « Dewey's Notion of Qualitative Experience », in *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, Vol. 15, no. 1, 1979.

¹⁵⁹ DEWEY, John (1930). *Qualitative Thought*, LW, vol. 5, p. 243.

¹⁶⁰ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, pp.126-127. Les italiques sont de Dewey. On peut penser qu'il voulait indiquer par là que l'élimination en question n'est pas totale. Même le discours scientifique le plus formel que l'on puisse imaginer est incarné dans une expérience humaine vécue qualitativement. Sur la question d'une science non qualitative, il est intéressant de noter que la recherche de type qualitative s'est longtemps vue refuser son caractère scientifique. Pourtant, elle peut elle aussi produire des connaissances générales n'ayant pas un lien immédiat et direct avec une expérience qualitative vécue dans sa singularité.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 126.

Si ces deux formes d'enquête font appel à des connaissances, leur rapport à celles-ci est toutefois différent. Dewey formule cette différence comme suit : « Les enquêtes du sens commun impliquent nécessairement la connaissance de certaines choses, mais dans le but de résoudre des problèmes d'usages et de jouissance, et non comme dans l'enquête scientifique dans le seul but de connaître. Dans cette dernière, il n'y a pas d'implication matérielle *directe* des êtres humains dans l'environnement *immédiat*. »¹⁶²

Dewey prend bien soin d'utiliser les italiques pour les termes « directe » et « immédiat ». En effet, l'enquête scientifique a le plus souvent pour but de produire des connaissances générales qui ne se sont pas immédiatement en lien avec la résolution d'un problème singulier. Pour ce faire, elle manipule les symboles d'une matrice culturelle et disciplinaire afin d'établir des relations logiques entre les significations portées par ces symboles¹⁶³. En ce sens, elle se détache d'une enquête du sens commun qui loge à l'enseigne de « l'utilisation et la jouissance qualitative de l'environnement »¹⁶⁴. C'est néanmoins à des situations qualitativement singulières que vont indirectement contribuer les connaissances issues des enquêtes scientifiques. La distinction entre sens commun et science ne consiste donc pas à les opposer, mais à en montrer la complémentarité.

Dewey décrit plus loin les conclusions auxquels il est parvenu : « (a) L'objet et les procédés scientifiques naissent des problèmes et des méthodes directes du sens commun [...] et (b) réagissent sur ces derniers d'une façon qui affine, étend et libère énormément le contenu et les moyens dont dispose ce sens commun. »¹⁶⁵

¹⁶² *Ibid.*, p. 122.

¹⁶³ Nous retrouvons ici la distinction abordée plus tôt entre le symbole-signification propre à une matrice culturelle et le signe-sens de la matrice biologique. Le premier s'inscrit dans une dimension intellectuelle alors que le deuxième renvoie à une dimension existentielle. Malgré l'autonomie relative du symbole-signification par rapport à des phénomènes singuliers de notre expérience concrète, il n'en demeure pas moins qu'il renvoie ultimement à eux.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 126.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 127.

Évidemment, ce qui est vrai de l'enquête scientifique en général sera vrai aussi des recherches menées en éthique. La théorie éthique s'élaborera sur la base d'expériences que nous faisons régulièrement dans des enquêtes du sens commun visant à résoudre des problèmes moraux. Cet ancrage dans une pratique préexistante sera clairement affirmé dans *Ethics*. Comme nous le verrons au prochain chapitre, Dewey entendait développer une « theory of the moral life » d'abord en fonction de la vie morale elle-même et non sur la base de quelques présupposés théoriques détachés de nos expériences concrètes. Ce travail de théorisation aura d'abord pour but de produire de la connaissance générale qui est le propre de toute enquête scientifique. En retour, les connaissances scientifiques pourront servir à nos enquêtes du sens commun en aidant à comprendre plus clairement *ce* que nous faisons et *pourquoi* nous le faisons au moment de résoudre un problème particulier. Ces mêmes connaissances générales pourront aussi jouer un rôle normatif en déterminant quelles méthodes ont démontré, expérimentalement, leur pertinence et leur efficacité. À ce propos, Dewey dira que :

[n]ous savons que certaines méthodes d'enquête sont meilleures que d'autres, de la même façon que nous savons que certaines méthodes utilisées en chirurgie, dans la culture, dans la construction des routes, dans la navigation, etc., sont meilleures que d'autres. Il ne s'agit, en aucun de ces cas, que les « meilleures » méthodes sont idéalement parfaites, ni qu'elles sont régulatrices ou « normatives » de par leur conformité à une certaine forme absolue. Ce sont les méthodes qui, expérimentées jusqu'à ce jour, apparaissent comme les meilleures méthodes pour parvenir à certains résultats, tandis que l'abstraction de ces méthodes fournit une norme ou loi (relative) permettant d'entreprendre des essais nouveaux¹⁶⁶.

La continuité de l'enquête scientifique et de l'enquête du sens commun est ainsi pleinement assumée par Dewey, ce qui rejoint notre souci de penser ensemble le savoir et le savoir-faire de l'éthique. Ceci est vrai aussi bien de la théorie de l'éthique que de la théorie de la valuation. Dans chacun des cas, il nous faudra mettre en évidence la relation entre, d'une part, les pratiques courantes en matière d'enquête éthique et le rôle qu'y jouent les

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 168.

valeurs et, d'autre part, la conceptualisation adéquate de ces phénomènes. De là, il sera possible de réfléchir à ce que pourrait être une bonne méthode d'enquête en éthique et comment il serait possible de l'expérimenter afin de la valider et l'améliorer. Nous y reviendrons au chapitre 4.

Une grande partie des efforts de Dewey aura été de vouloir combler le prétendu fossé qui opposerait le domaine de l'éthique à celui de la connaissance scientifique. Dans ce qui suit, nous montrerons que ses efforts n'auront pas été vains et que l'enquête scientifique peut s'appliquer à l'éthique. C'est ce que soutient Dewey lorsqu'il écrit « [p]our la philosophie, la reconstruction doit porter sur ce point : elle doit faire pour le développement de l'enquête dans le domaine de l'humain, et donc, dans le domaine de l'éthique, ce que les philosophes de ces derniers siècles ont fait pour la promotion de l'enquête scientifique dans le domaine de la vie envisagée du point de vue physique et physiologique. »¹⁶⁷

Le défi est de taille car il y a une grande différence entre le contexte dans lequel évolue la recherche scientifique portant sur des phénomènes strictement physiques et une recherche scientifique ayant pour objet l'éthique et l'exercice du jugement pratique.

L'une travaille dans un environnement mieux défini et mieux contrôlé, alors que l'autre doit opérer dans des conditions où le raisonnement pratique menant à des décisions doit se faire de façon plus approximative, beaucoup moins contrôlée et donc moins facile à valider.¹⁶⁸ C'est d'ailleurs pour cette raison que l'enquête scientifique a pu servir de modèle de référence de l'enquête expérimentale puisqu'elle s'exécute de façon plus systématique et rigoureuse que ce qui peut être réalistement attendu du jugement pratique mis à l'œuvre dans le contexte d'une enquête du sens commun. Ce dernier doit se faire flexible afin de

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹⁶⁸ À ce sujet, Dewey écrivait: « The scientific man has the advantage of working under much more narrowly and exactly controlled conditions, with the aid of symbols artfully devised to protect his procedure. For that reason it is natural and proper that we should, in our formal treatises, take operations of this type as standards and models, and should treat ordinary "practical" reasonings leading up to decisions as to what is to be done as only approximations. » (DEWEY, John (1924). *Logical Method and Law*, MW, Vol. 15, p.68)

s'adapter à des situations changeantes. Une recherche scientifique portant sur l'éthique ne peut donc pas se déployer aussi facilement, car elle doit conjuguer avec des conditions moins propices à la mise en place de procédures rigoureuses menant à des assertions garanties aussi solidement que dans le cadre d'une enquête scientifique portant sur des éléments strictement physiques ou physiologiques. Ceci explique sans doute l'absence encore aujourd'hui d'une théorie des valeurs à même de générer un minimum de consensus scientifique.

Ce premier chapitre avait d'abord pour but de brosser un portrait général de la philosophie de John Dewey afin de faire voir à partir de quel contexte conceptuel il nous fallait interpréter sa théorie éthique et sa théorie de la valuation. Nous avons souhaité faire voir comment son naturalisme et son pragmatisme offrait la possibilité d'éviter plusieurs des dualismes qui ont jalonné l'histoire de la philosophie occidentale. De la sorte, nous nous sommes donnés les moyens de ne pas opposer le corps à l'esprit, l'humain à son environnement, le naturel au culturel, la subjectivité à l'objectivité, les émotions à l'intelligence, la théorie à la pratique, la science au sens commun, le savoir au savoir-faire, les faits aux valeurs, pour ne nommer que les oppositions les plus importantes.

S'inscrivant dans la foulée de la théorie de l'évolution de Darwin, la pensée réfléchie, synonyme d'enquête pour Dewey¹⁶⁹, n'est en rien ce qui nous distinguerait radicalement de la nature. Bien au contraire, cette pensée est un moyen privilégié d'adapter plus efficacement notre conduite à un environnement naturel et social changeant. Elle nous unit à lui dans une expérience continue faite à la fois de stabilité et de changement. Et ce sera précisément dans la découverte de certaines corrélations entre différents changements que la connaissance sera possible. Nos connaissances ne sont pas le produit de quelque Raison transcendante, mais le fruit d'une longue évolution naturelle nous ayant permis de

¹⁶⁹ Il écrivait à ce sujet : « Il aurait été possible dans les pages précédentes d'employer l'expression « pensée réfléchie » en lieu et place du mot « enquête ». » (DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête* (1938), trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p.79)

découvrir certaines constances dans une expérience pourtant chaque fois nouvelle et unique.

C'est cette même évolution qui aura donné naissance à notre capacité de raisonner. La logique est chez Dewey d'origine biologique. Elle repose sur un langage dont les symboles nous offrent la possibilité de raisonner, nous dotant ainsi d'une certaine autonomie face à notre condition biologique. Cette autonomie est toutefois relative, car quelle que soit la cohérence et la rigueur de nos raisonnements, la validité de nos conclusions ne pourra jamais être assurée que par et dans une expérience concrète. La connaissance est donc empirique et expérimentale chez Dewey. Contrairement à ce que défendait l'empirisme classique, la connaissance n'est pas donnée dans l'expérience, car celle-ci est d'abord vécue qualitativement, d'une manière immédiate et globale ne comportant pas d'emblée une dimension intellectuelle. Ce n'est qu'à la suite d'un processus d'enquête qu'une connaissance pourra être produite et validée. Chez Dewey, la vérité ne sera pas l'objet d'une connaissance immédiate, mais le résultat d'un processus en faisant une assertion garantie.

Progressivement produites et validées dans la continuité même de l'expérience, les connaissances occupent un rôle de premier plan dans les processus d'éducation. Considérant leur utilité, on comprend aisément que nos sociétés accordent des ressources considérables aux activités consistant à les transmettre et à les développer. Dans sa forme traditionnelle, l'enseignement a favorisé le plus souvent leur transmission en valorisant le culte de l'effort nécessaire à leur apprentissage. Quitte parfois même à perdre de vue la fonction des connaissances et à valoriser la connaissance pour la connaissance et non pour sa contribution à une meilleure adaptation aux changements inévitables qui surgissent dans l'expérience. À cela, Dewey opposait une éducation plaçant les besoins de l'élève au cœur du processus. Le but de l'éducation deviendra alors moins l'acquisition de connaissances que le développement de sa capacité à les mobiliser adéquatement en fonction des besoins liés à la situation particulière qui est la sienne. Favoriser l'autonomie de l'élève par le développement de ses habiletés intellectuelles devient ainsi la priorité, y compris en éducation morale. Le prochain chapitre consacré à l'éthique et la conduite humaine nous

donnera un portrait plus complet de ce en quoi devrait consister une éducation morale inspirée des idées d'un John Dewey.

CHAPITRE 2 : ÉTHIQUE ET CONDUITE HUMAINE

2.0 PRÉSENTATION

Ce chapitre sera l'occasion pour nous d'aborder trois ouvrages importants dans lesquels John Dewey expose sa conception de l'éthique et de la conduite humaine¹⁷⁰. Le premier de ces ouvrages est *Reconstruction in Philosophy* publié en 1920. On y retrouve un chapitre intitulé en français « Reconstruction dans l'éthique ». Ce dernier sera particulièrement utile à notre compréhension du projet deweyen d'une reconstruction théorique de l'éthique. Cette reconstruction mettra en évidence le besoin en éthique de s'intéresser au contexte spécifique et singulier de chaque situation problématique. Dewey y mettra aussi en évidence la nécessité pour la théorie éthique de déboucher sur des méthodes d'enquête pratique. C'est dire les affinités d'une telle théorie avec une éthique appliquée soucieuse de conjuguer le savoir au savoir-faire.

Le deuxième ouvrage qui sera abordé dans ce chapitre est *Human Nature and Conduct*. Il fut publié en 1922, deux ans seulement après *Reconstruction in Philosophy*. Malgré leur proximité dans le temps, *Human Nature and Conduct* traite d'idées différentes qui enrichiront largement notre compréhension de la conception deweyenne de l'éthique et de la conduite humaine. Nous verrons notamment le rôle déterminant que Dewey attribue aux habitudes, ce qui nous amènera à clarifier leur relation avec la réflexivité que nous privilégions dans notre pratique de l'éthique appliquée¹⁷¹.

¹⁷⁰ Nous verrons que Dewey associe plus directement l'éthique à la résolution de dilemmes à résoudre alors que la conduite humaine est décrite en termes de « continuité de l'action », une continuité liée aux traits de caractère ainsi qu'à des habitudes individuelles et collectives influençant fortement nos actes.

¹⁷¹ Nous avons déjà mentionné dans l'avant-propos que nos enseignements et nos interventions en éthique appliquée favorisaient une approche réflexive davantage qu'une approche normative mettant l'accent sur la conformité aux normes.

Le troisième et dernier ouvrage sur lequel nous nous pencherons est la deuxième édition de *Ethics*¹⁷² publiée en 1932. Bien qu'il s'agisse de la réédition d'un ouvrage d'abord paru en 1908, la nouvelle version ayant été complètement révisée et largement réécrite¹⁷³, elle peut être jugée représentative de la conception plus tardive de l'éthique deweyenne¹⁷⁴.

Ethics sera aussi très utile à notre compréhension de la conception deweyenne de l'éthique, notamment dans sa manière de distinguer une « moralité coutumière » d'une « moralité réflexive » et cela sans pour autant les opposer complètement.

2.1 RECONSTRUCTION EN PHILOSOPHIE

En 1948, alors que plus de vingt-cinq années se sont écoulées depuis la première édition de *Reconstruction in Philosophy*, Dewey signe une préface dans laquelle il critique durement le type de travail intellectuel qui allait bientôt dominer la recherche et l'enseignement de la philosophie aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon. Il exprime cette critique dans un passage que nous avons partiellement cité au chapitre précédent. Nous le citerons plus longuement cette fois, car il est extrêmement révélateur du projet de reconstruction qui anime alors Dewey, celui de ramener la philosophie aux problèmes concrets de la vie actuelle des humains.

Chez les philosophes d'aujourd'hui, on ne croit pas vraiment que la philosophie ait quelque chose de pertinent à dire sur les problèmes contemporains : on préfère s'intéresser à l'amélioration des techniques philosophiques, à la critique

¹⁷² Cet ouvrage a été écrit en collaboration avec James Hayden Tufts. Au moment de la première édition de 1908, Tufts est professeur au département de philosophie alors dirigé par Dewey à l'Université du Michigan.

¹⁷³ Dans la préface de 1932, les auteurs se demandent même s'il ne serait pas plus exact de parler d'un nouveau livre et non d'une simple réédition : « It is a fair question whether to call this edition of 1932 a revision or a new book. The basic plan remains the same; perspective and setting have changed. About two-thirds of the present edition has been newly written, and frequent changes in detail will be found in the remainder. » (DEWEY, John (1932). *Ethics, revised edition*, LW, Vol. 7, p. 3)

¹⁷⁴ Comme nous nous référerons exclusivement à la deuxième partie écrite par Dewey lui-même, dans ce qui suit nous simplifierons le propos en renvoyant à *Ethics* sans préciser à chaque fois qu'il s'agit d'une œuvre collective.

des systèmes du passé. Ces deux préoccupations peuvent certes se comprendre. Mais ce n'est pas en privilégiant la forme au détriment du contenu substantiel – comme c'est le cas de ces techniques qui ne sont utilisées que pour développer et affiner des compétences de plus en plus purement formelles – que l'on travaillera à la reconstruction de la philosophie. Ce n'est pas non plus par un surcroît d'érudition historique qui n'éclaire en rien les problèmes auxquels l'humanité est aujourd'hui confrontée. [...] À l'évidence on a maintenant besoin d'une tout autre reconstruction que celle qui se manifeste aujourd'hui.¹⁷⁵

Dans la préface de l'ouvrage *Reconstruction en philosophie* que signe Richard Rorty, ce dernier précise que Dewey renvoie alors « aux disciples de Bertrand Russell et de Rudolf Carnap [...] qui devaient bientôt prendre le pouvoir dans la plupart des départements de philosophie aux États-Unis. Ils livrèrent bataille sous la bannière de « l'empirisme logique », mouvement qui se transformera pour donner ce que l'on appelle aujourd'hui « philosophie analytique » »¹⁷⁶.

On pourrait penser que le projet de reconstruction promu par Dewey ne trouve sa justification qu'en regard des tendances qui se faisaient jour alors en philosophie. Il faudra pourtant adopter une perspective plus large qui dépasse le seul horizon de la philosophie. C'est à l'aune d'une représentation du monde radicalement transformée par les avancées de la science que s'imposait alors et s'impose encore le besoin de reconstruction en faveur d'un « nouveau paradigme en philosophie ».¹⁷⁷ Dans un vocabulaire qui n'est pas sans évoquer le célèbre ouvrage de Koyré, *Du monde clos à un univers infini*, Dewey explique comment la science moderne nous a amené à une vision d'un monde placé sous le signe du changement, un monde radicalement différent de celui d'un passé où il était encore possible de croire que nous pouvions le comprendre « en une formule unique » :

À la place d'un univers clos, la science nous confronte désormais à un univers infini dans le temps et dans l'espace, sans aucune limite, de quelque nature

¹⁷⁵ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, pp. 24-25.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁷⁷ Le titre du premier chapitre de *Reconstruction* est précisément « Pour un nouveau paradigme en philosophie ». *Ibid.*, p. 59.

qu'elle soit, un univers infini dont la structure interne est infiniment complexe. Il s'agit donc aussi d'un monde ouvert, infiniment varié, un monde pour lequel le mot d'univers, au sens ancien, ne convient pas. Il est si multiple et varié qu'il ne peut être résumé ou appréhendé en une formule unique. Le changement plutôt que la fixité est désormais une mesure de réalité ou de l'énergie de l'être ; le changement est omniprésent. Les lois auxquelles s'intéresse l'homme moderne sont des lois de mouvement, de génération, de conséquence. Il parle de loi là où les anciens parlaient de genre et d'essence, car ce qu'il souhaite, c'est une corrélation entre des changements, une capacité à déceler un changement qui intervient en correspondance avec un autre changement. Il ne cherche pas à définir et à délimiter quelque chose qui, au-delà du changement, demeure constant. Il cherche à définir un ordre constant de changement. Le mot « constant » est utilisé dans les deux cas, mais le sens du mot n'est pas le même. Dans un cas, il s'agit de quelque chose de constant dans l'existence, physique ou métaphysique; dans l'autre, il s'agit de constance dans la fonction et l'opération. Dans le premier cas, la constance est une forme d'être indépendant, dans le second, c'est une formule de description et de calcul de changements interdépendants.¹⁷⁸

Cette vision d'un monde constitué de part en part par des changements interdépendants aura une incidence directe sur la façon de concevoir les valeurs, notamment en évitant de les substantiver ou de les réifier, ce qui sera facilité par le fait de les concevoir comme le résultat chaque fois unique d'interactions en constant changement. Nous avons déjà ainsi une meilleure idée de ce qui pourrait expliquer la difficulté de les théoriser adéquatement¹⁷⁹.

Comme nous le verrons maintenant, le paradigme des « changements interdépendants » conditionnera fortement la manière dont Dewey abordera la reconstruction d'une éthique qui ne pourra plus se théoriser, contrairement à la tendance qui a largement dominé la tradition, par la recherche d'un bien unique.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 118.

¹⁷⁹ Le paradigme des « changements interdépendants » expliquera aussi pourquoi la théorie des valeurs de Dewey sera plutôt une théorie de la valuation défendant l'idée d'un continuum d'opérations (désirer, évaluer) en constante interaction.

2.1.1 THÉORISATION DE L'ÉTHIQUE ET PLURALITÉ DES BIENS

D'emblée Dewey constate le fait que nos idées, en matière morale¹⁸⁰, ont déjà été affectées par la démarche scientifique et les changements importants qu'elle a engendrés dans notre manière d'appréhender et comprendre les phénomènes naturels. En éthique, cela s'est traduit par le fait que « [l]es biens et les fins se sont multipliés, les règles se sont adoucies pour devenir des principes, et les principes se sont transformés en méthode de compréhension. »¹⁸¹

En ce sens, on serait tenté de croire que tout n'est pas à refaire et que l'éthique n'a pas à se reconstruire sur des bases complètement nouvelles. Ainsi, le titre du chapitre, *Reconstruction dans l'éthique*, serait approprié puisqu'aucune reconstruction radicale de l'éthique n'est requise. Le travail à accomplir serait plutôt celui d'une consolidation et d'une amélioration en vue d'une théorisation plus adéquate. Cependant, même si des transformations encourageantes avaient déjà cours, aux yeux de Dewey une erreur importante continuait d'affecter la plupart des théories. Cette erreur consistait à croire que l'éthique devait se limiter à l'identification d'un seul bien, le *summum bonum*, ce bien ultime et unique vers lequel toute action doit tendre. Pour lui, « l'éthique a été comme hypnotisée par l'idée que son mandat consiste à découvrir quelque but ou bien final, quelque loi suprême et ultime. Tel est bien l'élément commun aux différentes théories. »¹⁸² Telle serait l'erreur commune aux principales théories éthiques qui ont jalonné l'histoire de la philosophie occidentale aux dires de Dewey.

On peut établir un lien entre l'idée d'un bien ultime et fixe et une tradition philosophique qui aurait « oublié », selon Heidegger, la temporalité de l'expérience humaine au profit d'une métaphysique de la présence permanente. Cette croyance en un

¹⁸⁰ Rappelons que Dewey ne distingue pas l'éthique de la morale et utilise les deux termes comme des synonymes.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 217. Les idées de Dewey faisaient donc écho à ce qui émergeait déjà dans la pratique de son temps. En ce sens, elles ont un ancrage empirique.

¹⁸² *Ibid.*, p. 217.

« cosmos ordonné et strictement délimité, dans lequel le repos est supérieur au mouvement »¹⁸³, est une croyance que les sciences naturelles ont fait progressivement disparaître. Même si Dewey ne la mentionne pas ici, on peut penser que la théorie de l'évolution de Darwin est un bon exemple des changements radicaux introduits par le développement des sciences. Pourquoi en effet l'espèce humaine devrait-elle être liée à une finalité unique et invariable alors qu'elle est elle-même soumise aux changements constants de son environnement naturel et social?

Si une théorisation plus adéquate de l'éthique doit se concrétiser, elle devra par conséquent prendre d'abord acte des changements auxquels nous sommes constamment soumis en faisant pour l'éthique ce que la méthode scientifique a fait pour les sciences naturelles. Notre compréhension de la vie morale doit donc elle-même *évoluer* en appliquant la démarche scientifique « aux disciplines morales et sociales »¹⁸⁴. Cette évolution consistera à réaliser qu'il n'y a pas un seul mais plusieurs biens individualisés en éthique. C'est ce que précise Dewey en affirmant que :

On peut se demander si cette nouvelle application n'exigerait pas précisément que nous évoluions vers une croyance en une pluralité de biens et de fins individualisées fluctuants et mobiles, et vers la croyance que les principes, les critères et les lois sont des instruments intellectuels pour l'analyse de situations uniques ou individuelles. [...] Nous constaterons alors que la situation concrète, dans sa dimension unique et ultime du point de vue moral, livre son principal enseignement : c'est l'intelligence et non plus la moralité qui en est le centre de gravité et le pivot.¹⁸⁵

Comme les biens sont changeants et diversifiés, on comprend mieux en quoi l'intelligence et la réflexion doivent occuper un rôle de premier plan en éthique et pourquoi les individus doivent faire preuve d'autonomie dans l'exercice du jugement. On ne saurait sous-estimer à quel point une telle conception s'oppose radicalement à une tradition ayant

¹⁸³ *Ibid.*, p. 218.

¹⁸⁴ *Ibid.*, pp. 218-219.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 219.

privilegié la recherche d'un principe unique précisément pour échapper à « l'irrégularité des cas particuliers »¹⁸⁶. L'idée que « chaque situation morale est unique et porte en elle sa propre notion du bien »¹⁸⁷ lui est complètement étrangère. De fait, on pourrait se demander si la proposition deweyenne n'est pas à ce point opposée à la tradition dominante qu'il aurait été plus juste de parler non pas d'une reconstruction *dans* l'éthique mais d'une reconstruction complète *de* l'éthique, d'une refondation sur des bases complètement nouvelles. En effet, les idées avancées par Dewey impliquent de renverser complètement la perspective. L'éthique ne sera plus une question de principes premiers ou de vérité ultime, mais affaire d'intelligence dans la résolution des problèmes concrets chaque fois uniques. Dans ce contexte, l'éthique aura ultimement une dimension pratique consistant à l'exercice d'un jugement lui-même pratique. Elle résidera d'abord et avant tout dans notre capacité à mener des enquêtes réglant intelligemment et efficacement nos problèmes moraux. Une théorisation adéquate de l'éthique doit par conséquent clarifier de quelle manière devrait s'exercer le jugement pratique, par quelles étapes il nous faut passer pour parvenir à des conclusions ayant de meilleures chances de produire des résultats valables. Ultimement, la théorie éthique aura donc une portée pratique en nous indiquant *comment* l'enquête morale est appelée à trancher nos conflits moraux. En ce sens, elle doit contribuer à mieux identifier le « bon bien ».

Des désirs contradictoires s'affrontent et des biens apparents sont en concurrence. On a besoin de trouver la bonne ligne de conduite, le bon bien. L'enquête est donc requise : observation des détails, de la configuration de la situation, analyse de ses différentes composantes, clarification de ce qui est obscur, mise de côté des traits les plus récurrents ou les plus évidents, projections des conséquences des différents modes d'action qui apparaissent, adoption d'une décision qui servira d'hypothèse provisoire jusqu'à ce que les conséquences que l'on attendait et pour lesquelles elle avait été choisie soient comparées avec les conséquences réelles [...] Cette enquête est affaire d'intelligence.¹⁸⁸

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 219.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 219.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 220.

Le « bon bien » ne pourra donc plus être défini a priori d'un point de vue strictement théorique. Il sera plutôt le résultat d'un processus intellectuel engagé dans un contexte à partir duquel l'identification du « bon bien » devra se faire. Serait-ce à dire que chaque situation possède son bien propre, sa solution unique en fonction du problème particulier qu'elle pose? Dewey n'ira pas jusque-là. Pour lui « il n'y a pas [...] autant de finalités qu'il y a de situations spécifiques¹⁸⁹ ». Nous disposons, dit-il, de « biens naturels tels que la santé, la richesse, l'honneur ou la renommée, l'amitié, la jouissance esthétique, l'éducation »¹⁹⁰. Il les distingue des « biens moraux tels que la justice, la tempérance, la bienveillance, etc. »¹⁹¹. Selon les cas, il nous faudra identifier laquelle de ces « finalités générales »¹⁹² sera à même de résoudre la difficulté rencontrée ici et maintenant. Quel est le bien à privilégier lorsqu'il est en conflit avec d'autres? Voilà la question à laquelle devra s'attaquer l'enquête morale, voilà le dilemme que le jugement pratique aura à trancher.

La finalité qui sera jugée comme ce qu'il faut privilégier dans un contexte donné est une idée générale. Elle permet d'orienter l'enquête vers une solution qui devrait posséder des caractéristiques souhaitées. Si en tant qu'instrument intellectuel guidant l'enquête, l'idée est générale, la *manière* de l'appliquer est pour sa part particulière et unique. Nous retrouvons ici une des caractéristiques que nous avons attribuées aux symboles dans le premier chapitre. En tant que symboles, ils sont généraux et possèdent la propriété de pouvoir être utilisés dans une grande diversité de situations. C'est précisément cette propriété qui rend le raisonnement possible. Le caractère général des symboles que nous utilisons nous dote de la capacité à établir librement des liens entre des concepts sans que ceux-ci n'aient à s'individualiser dans une action concrète. Liée à notre capacité

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 222.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 222.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 222.

¹⁹² Dewey utilise l'expression « finalités générales » dans *Reconstruction en philosophie* : « La santé, la richesse, le travail, la tempérance, l'amabilité, la courtoisie, l'éducation, le talent esthétique, le sens de l'initiative, le courage, la patience, l'esprit d'entreprise, l'application et une multitude d'autres finalités générales sont reconnues comme des biens. » *Ibid.*, p. 225. Dans *Théorie de la valuation*, nous retrouverons la même idée sous l'expression de « fins générales ». Celles-ci seront alors associées explicitement à la notion de valeur. Dans *Reconstruction*, Dewey privilégie plutôt le terme « bien », mais il lui arrive d'utiliser le terme « valeur » comme nous le verrons un peu plus loin.

d'imaginer, le raisonnement nous permet d'explorer intellectuellement certains liens existant entre les idées sans avoir à les mettre en œuvre. C'est ce qui permet à Dewey d'affirmer que la conclusion du jugement pratique n'est qu'une hypothèse provisoire. Elle n'est que le résultat d'une démarche essentiellement intellectuelle¹⁹³. Comme hypothèse, sa validité ne sera connue qu'après sa mise en œuvre et en fonction des conséquences qu'elle générera. Comme idée générale, comme fin généralisée, le bien naturel ou moral qui aura influencé le processus décisionnel a une fonction purement instrumentale¹⁹⁴. Il n'est pas le but visé, mais une idée qui aura servi, intellectuellement, à identifier ce but. Ce dernier sera lui unique et spécifique à la situation. Si la décision a effectivement produit les conséquences escomptées, on devrait alors pouvoir constater que la nouvelle situation possède les traits caractéristiques associés à la finalité générale ayant servi à orienter l'enquête.

La santé, la richesse, l'éducation, la justice ou la gentillesse en général ne veulent rien dire. L'action est toujours spécifique, concrète, individualisée, unique. [...] Ce n'est pas l'homme en général, mais un individu particulier qui souffre de tel mal particulier et cherche à recouvrer sa santé, de sorte que pour lui, la santé ne signifie pas exactement ce qu'elle signifie pour un autre mortel.¹⁹⁵

Qu'un de ces biens ait pu servir à orienter le cours d'une enquête ne signifie pas cependant qu'il puisse être isolé complètement des autres. Un cours d'action peut bien sûr viser une finalité générale donnée, la santé par exemple, mais cela n'implique en rien l'absence de considération pour les autres biens naturels et moraux nécessaires au bien-être

¹⁹³ Avec *Théorie de la valuation* traitée au prochain chapitre, nous apporterons des précisions importantes concernant la dimension intellectuelle à l'œuvre dans un processus de décision. Ce processus est aussi constitué d'une dimension affectivo-motrice, laquelle occupe un rôle important sur le plan de la motivation à agir. Autrement dit, délibérer, ce n'est pas seulement établir des liens (plus ou moins) logiques entre des idées, c'est aussi être (plus ou moins) attaché aux aspects concrets de la matrice biologique à laquelle ces idées renvoient. C'est en ce sens que la pensée elle-même, comme nous l'avons vu au précédent chapitre, est qualitative. Elle s'exprime à l'aide de symbole, mais elle n'est pas pour autant purement « formelle ». Son contenu est aussi vécu qualitativement.

¹⁹⁴ *Théorie de la valuation* nous fera voir que ces finalités sont en réalité des moyens.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 223.

général d'un individu. Dewey n'hésitera pas à qualifier de « fanatique » une conduite qui se consacrerait à la recherche d'une seule finalité, d'un seul bien au détriment des autres.

2.1.2 ÉGALITÉ ET INTERRELATION DES BIENS NATURELS ET MORAUX

À l'encontre d'une longue tradition philosophique, nous avons vu jusqu'ici comment Dewey mettait de l'avant l'idée qu'il n'y a pas un seul bien mais plusieurs. Ces biens, qu'ils soient naturels ou moraux, se présentent comme des idées générales qui doivent être adaptées en fonction de circonstances particulières. Il ira maintenant un pas plus loin en affirmant que non seulement les biens sont diversifiés, mais aussi qu'il n'y a aucune hiérarchie entre eux. Pour le dire autrement, il n'y a pas de biens « meilleurs » que d'autres. En tant qu'instruments intellectuels, les biens sont égaux au sens où leur importance relative sera toujours fonction des besoins spécifiques d'un contexte. D'un point de vue intellectuel, ce ne sont strictement que des idées. Notre attachement à certaines d'entre elles variera selon les enjeux spécifiques d'un problème. Pourquoi une personne devrait-elle s'intéresser à l'idée générale de liberté si le problème auquel elle est confrontée concerne principalement sa santé? Bien sûr, puisqu'on ne peut pas isoler les biens les uns des autres, ceci n'implique pas que les interactions entre eux ne seront pas prises en compte. Si un choix privilégiant la santé devait compromettre sérieusement la liberté d'un individu, sans doute cherchera-t-il une solution plus équilibrée ayant moins d'impact négatif sur d'autres aspects importants de sa vie, notamment sa liberté. L'absence de hiérarchie entre les biens signifie seulement qu'a priori, rien ne détermine lequel devra avoir préséance dans la résolution d'un problème particulier. Pour Dewey, « [l]es fins et les biens d'une situation donnée sont équivalents en valeur, prestige et dignité aux fins et aux biens d'une autre situation. Tous méritent la même attention intelligente. »¹⁹⁶

En tant que finalités générales, ces idées ont toutes une valeur pour l'humain. Ce n'est pas sans raison que ces « finalités généralisées » se sont formées et cristallisées au

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 232.

sein des matrices culturelles dans lesquelles évoluent les individus. Et comme ces matrices ont elles-mêmes une histoire constituée de problèmes parfois plus criants, ce n'est pas sans raison non plus que certaines finalités seront davantage valorisées à certaines périodes. On ne saurait s'étonner, par exemple, qu'il soit plus souvent question de patriotisme en période de guerre. Pas plus qu'on ne doit s'étonner que dans une société fortement individualiste la notion de patriotisme paraît tomber en désuétude. Que ce soit sur un plan personnel ou collectif, ces idées sont des biens ayant une importance indéniable en général et plus particulièrement selon les contextes. Comme le souligne Dewey, « [c]e sont des instruments d'intelligence utiles à la promotion d'une réponse individualisée dans une situation particulière. »¹⁹⁷

Recentrer la théorie éthique de manière à mieux assurer la cohérence et l'efficacité de nos pratiques de résolution de problèmes représente un moyen efficace de nous éloigner des débats *purement* théoriques qui en ont trop souvent jalonné l'histoire. Dès lors, il ne s'agira plus de se mettre à la recherche « des conceptions universelles dans lesquelles se subsumaient les cas particuliers »¹⁹⁸. Il s'agira plutôt d'adopter une approche qui a permis aux sciences physiques de devenir ce qu'elles sont devenues puisque « [a]près tout nous ne faisons que plaider pour l'adoption, dans le domaine de la réflexion éthique, de la logique qui a contribué à donner au jugement sur les phénomènes physiques à la fois sûreté, rigueur et fécondité. »¹⁹⁹

L'avantage de l'approche empirique et expérimentale de la science est de fournir à la théorie éthique la possibilité de chercher une validation dans sa mise en pratique. « Validation et démonstration deviennent expérimentales et imposent de s'interroger sur les conséquences. »²⁰⁰ De même qu'une décision individuelle reste une hypothèse provisoire qui demande à être validée par ses conséquences pratiques, de même la théorie est d'abord

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 226.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 220.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 221.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 230.

l'articulation d'une ensemble cohérent d'hypothèses que nos pratiques pourront ensuite confirmer ou infirmer, en partie ou en totalité. Cette approche a donc le net avantage d'échapper à des débats théoriques stériles en se dotant de moyens de validation et d'invalidation. Dewey défend cette idée en affirmant que :

Pour l'instant, il nous suffit de remarquer que les notions, les théories, les systèmes, même lorsqu'ils sont très élaborés et très cohérents, n'en doivent pas moins être considérés comme de simples hypothèses. On les accepte non pas comme des fins, mais comme autant de points de départ pour des actions qui se chargeront de les mettre à l'épreuve. Comprendre cela, c'est débarrasser le monde de tous les dogmes rigides, c'est reconnaître que les conceptions, les théories et les systèmes de pensées sont toujours ouverts au développement par l'usage, c'est mettre en pratique la morale selon laquelle nous devons être attentifs à des raisons de les modifier tout autant qu'à des raisons de les affirmer. Ce sont des instruments comme tous les instruments; leur valeur ne réside pas en eux-mêmes, mais dans leurs capacités de travail, telles qu'elles se révèlent dans les conséquences de leur utilisation.²⁰¹

Se joue aussi dans cette relation de la théorie à des expérimentations concrètes un enjeu déterminant pour l'éthique appliquée. La théorie éthique que Dewey met de l'avant a une portée directement pratique. Il ne s'agit pas de présenter des connaissances générales ou des règles particulières mais de produire « des méthodes efficaces d'enquête ». Pour Dewey,

[I]a morale n'est pas un catalogue d'actes ou un ensemble de règles à appliquer comme une ordonnance ou une recette de cuisine. L'éthique a besoin de méthodes spécifiques d'enquête et de bricolage : des méthodes d'enquête pour repérer les difficultés et les maux à résoudre, des méthodes de bricolage afin d'élaborer des plans à utiliser comme hypothèses de travail pour résoudre les problèmes repérés. L'enjeu pragmatique de cette logique des situations individualisées est de faire en sorte que l'attention de la théorie se déplace des idées générales vers l'élaboration de méthodes efficaces d'enquête.²⁰²

²⁰¹ *Ibid.*, p. 201.

²⁰² *Ibid.*, p. 226.

L'idée d'associer la théorie éthique à une visée pratique est une illustration éloquente de la manière dont Dewey rejette les dualismes qui ont marqué la tradition philosophique. Mais plus important encore pour nous est cette idée que la finalité d'une théorie éthique adéquate est de produire des méthodes d'enquête, des « méthodes spécifiques » et des « méthodes efficaces ». Cette conception du rôle de la théorie éthique renvoie directement à la question des modèles de prise de décision utilisée en éthique appliquée. La synthèse critique que nous opérerons au chapitre 4 nous offrira l'occasion de réfléchir à la forme que pourraient prendre de telles méthodes d'enquête spécifiques à l'éthique. Les différentes étapes de l'enquête que nous avons explicitées au précédent chapitre nous donnent d'emblée une idée générale de ce à quoi une telle méthode pourrait ressembler.

Outre cette association de l'éthique à la production de méthodes d'enquête, Dewey défend une autre idée contrastant fortement avec les théories éthiques antérieures, soit celle consistant à opposer « les biens moraux – comme les vertus – et les biens naturels – comme la santé, la sécurité économique, l'art et la science. »²⁰³ Sans grande surprise si on considère l'importance de la continuité de l'expérience pour John Dewey, on ne saurait distinguer autrement que sur un plan intellectuel les biens naturels des biens moraux. Sur le plan existentiel, ces biens sont indéniablement interreliés et cela au sens où une enquête donnée ne saurait faire abstraction des uns pour ne porter son attention que sur les autres. D'innombrables exemples pourraient l'illustrer. Imaginons une personne confrontée à un sérieux problème de santé. Comment croire que ses efforts en vue d'un rétablissement ne devront pas passer par des vertus comme la persévérance ou le courage? On peut au besoin distinguer ces biens, mais il serait vain de vouloir les opposer en prétendant accorder une plus grande valeur aux biens moraux tout en dévalorisant ce qui ne serait « que » naturel. C'est précisément parce que nous sommes des êtres naturels ayant des besoins naturels que ces biens moraux ont de l'importance à nos yeux. Ils ont pour fonction de nous aider à résoudre ou prévenir plusieurs des problèmes associés à notre condition biopsychosociale.

²⁰³ *Ibid.*, p. 228.

Quel serait l'intérêt d'une disposition comme la persévérance si notre condition ne générerait jamais de situation où elle pourrait faire une différence?

De plus, le rejet de l'opposition des biens moraux aux biens naturels contribue à mettre en évidence « la signification morale des sciences naturelles »²⁰⁴. Eu égard à la posture prise par Dewey face à cette distinction, les questions morales ne sont plus la chasse gardée de certains spécialistes. Les sciences naturelles pourront aussi contribuer à mieux résoudre certains problèmes. La possibilité d'un travail interdisciplinaire passera d'abord par le rejet de ce qui relève d'un autre dualisme artificiel n'ayant rien à voir avec notre condition réelle. Dewey écrit : « Lorsque la physique, la chimie, la biologie, la médecine contribuent à la détection de problèmes humains concrets et au développement de plans visant à les résoudre et à soulager la condition humaine, elles deviennent morales en rejoignant le dispositif de la science ou de l'enquête morale. [...] Elle [l'éthique] gagne à son service des agents efficaces. »²⁰⁵

Des agents « efficaces » certes, mais aussi « indispensables si l'on considère la complexité qui entoure les enjeux éthiques de certaines problématiques. Pensons à la question des manipulations génétiques ou aux enjeux entourant les applications de plus en plus diversifiées de l'intelligence artificielle. Les exemples ne manquent pas pour mettre en évidence le besoin parfois vital de mettre à contribution les collaborations interdisciplinaires. Ceci est vrai pour certains enjeux plus collectifs, mais on le constate aussi dans les processus de résolution de problèmes plus individuels. Par exemple, dans les délibérations de comité d'éthique clinique qui ont à rendre des avis concernant une décision souvent liée à une seule personne : fin de traitement, contention, etc. Non seulement ces comités sont-ils constitués de membres issus d'horizons disciplinaires variés mais plus encore, la loi leur en fait obligation. C'est dire la valeur que l'on attribue à cette

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 229. Personnellement, nous nous interrogeons même sur la pertinence de les distinguer. Autrement dit, biens moraux et biens naturels seraient une seule et même chose.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 229.

interdisciplinarité dans la résolution de certains problèmes éthiques complexes où les biens à considérer sont tout sauf exclusivement « moraux ».

Quelques années plus tard dans *Human Nature and Conduct*, Dewey défendra sensiblement la même idée. Les questions morales ne concernent pas une “province séparée”. Tout ce qui peut éclairer nos pratiques doit être mis à contribution. Il exprime cette idée de la manière suivante : « [...] everything that can be known of the human mind and body in physiology, medicine, anthropology, and psychology is pertinent to moral inquiry [...] Moral science is not something with a separate province. It is a physical, biological, and historic knowledge placed in a human context where it will illuminate and guide the activities of men. »²⁰⁶

Le rejet d’un dualisme opposant les sciences naturelles à l’enquête morale devrait ainsi mettre un terme « au conflit stérile et usant entre naturalisme et humanisme »²⁰⁷. L’enjeu est de taille car ce dualisme constitue pour Dewey « le plus lourd fardeau que l’humanité ait à porter, c’est-à-dire le divorce entre le registre de l’idéal et de la morale d’une part, et celui du matériel, du mécanique et du scientifique d’autre part »²⁰⁸. La perspective empirique et expérimentale que Dewey veut introduire en éthique doit non seulement s’inspirer de la méthode de la science, elle doit aussi pouvoir se servir des expertises que le développement de la science et des techniques ont rendues possibles puisqu’il est « impératif de recourir à tous les matériaux intellectuels requis pour résoudre les cas particuliers. »²⁰⁹

²⁰⁶ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct, An Introduction to Social Psychology*, New York, Henry Holt and Company, pp. 295-296.

²⁰⁷ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p. 230.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 230.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 230.

2.1.3 FINALITÉS INTRINSÈQUES ET INSTRUMENTALES

Dans le chapitre de *Reconstruction* consacré à l'éthique, Dewey s'attaquera à un autre dualisme, celui consistant à opposer des finalités intrinsèques à des finalités instrumentales, ces dernières étant souvent *déconsidérées* comme n'ayant « d'importance que comme moyens pour atteindre des biens intrinsèques. »²¹⁰ À ses yeux, cette opposition n'est rien moins que « tragique »²¹¹ et nous « devrions prendre pleinement conscience de la vanité et de la légèreté de ces valeurs [finalités ou biens intrinsèques] qui se contentent d'être finales sans jamais devenir des moyens utilisables pour l'enrichissement d'autres sphères de la vie. »²¹² Autrement, à quoi bon parler de certaines finalités prétendument supérieures sur le plan moral si pour ce faire on ne s'intéresse pas aux moyens concrets de les actualiser? À quoi bon des biens intrinsèques s'ils ne s'inscrivent pas dans la continuité d'une vie qui se poursuivra au-delà de leur actualisation ici ou là? Peut-on vraiment opposer les moyens aux fins alors que chacun de ces termes n'a de sens qu'en fonction de l'autre? À quoi bon des moyens sans considération pour les fins visées? Et à quoi bon des fins sans les moyens de les atteindre? À quoi bon l'atteinte de la santé, par exemple, si celle-ci était considérée comme une fin en soi qui devait exclure la visée d'autres biens tout aussi essentiels à une vie équilibrée? Et comment pourrait-on valoriser la santé si nous n'accordons aucune valeur réelle à tout ce qui pourrait contribuer à la maintenir ou la rétablir?

Plusieurs avantages sont liés au fait de ne pas dévaloriser la dimension instrumentale de l'agir humain. D'abord sur le plan social, on évite ainsi de déconsidérer ce qui n'est pas directement associé à de prétendues « finalités supérieures ». Ce phénomène social était déjà présent chez les Grecs pour qui tout « ce que l'on ne considère que comme instrumental doit nécessairement être rangé du côté de l'esclavage »²¹³. Certaines tâches

²¹⁰ *Ibid.*, p. 226.

²¹¹ *Ibid.*, p. 226.

²¹² *Ibid.*, p. 228. On remarquera qu'ici Dewey parle de valeurs alors qu'il était question de « biens » un peu plus tôt ou encore de « finalités générales ». C'est là un exemple de l'inconstance assez caractéristique de la manière dont Dewey fait usage de différents termes pour désigner la même chose.

²¹³ *Ibid.*, p. 227.

seraient moins dignes que d'autres parce qu'associées à des fins jugées « inférieures »²¹⁴. Dewey se fera assez cinglant à l'endroit des tenants de telles approches et dénoncera le fait que « cette doctrine de la supériorité de certaines fins apporte aide, confort et soutien à tous les savants, spécialistes, esthètes et théologiens socialement isolés et irresponsables. Cette doctrine protège la vanité et l'irresponsabilité de leur vocation au regard des autres, et elle les protège de l'autocritique. »²¹⁵

Du point de vue de l'éthique appliquée, on peut y voir un appel à s'intéresser plus activement et concrètement aux moyens d'actualiser certaines finalités. L'autre avantage d'une théorie de l'éthique qui prendrait acte de l'importance des moyens se traduit dans le fait d'accorder plus d'importance aux détails, aux conséquences précises et aux moyens tout aussi précis de les faire advenir. C'est à ce prix seulement qu'il sera possible d'éviter les « généralités abstraites » et d'améliorer les processus d'enquête.

La raison, mot prestigieux en éthique, est actualisée grâce aux méthodes qui permettent d'observer en détail les besoins, les contextes, les obstacles et les ressources liés aux situations concrètes et d'élaborer des plans intelligents en vue d'une amélioration. Les généralités abstraites et distantes favorisent les conclusions hâtives qui prétendent « aller au-devant de la nature », et on regrette alors les conséquences fâcheuses que l'on attribuera à quelque perversité naturelle ou à un destin tortueux. Par contre, déplacer le problème vers l'analyse d'une situation spécifique rend l'enquête obligatoire comme elle rend impérative l'observation attentive des conséquences.²¹⁶

Notons dans ce passage que Dewey fait de « l'observation attentive des conséquences » un impératif. Une méthode d'enquête appropriée devra en prendre acte. On peut aussi en conclure que non seulement « le diable est dans les détails » comme le veut une expression populaire, mais que la vertu aussi se joue dans les détails. Les finalités générales que sont les biens pour Dewey ont ceci de précieux qu'elles nous fournissent une

²¹⁴ *Ibid.*, p. 227. Dewey place lui-même le mot entre guillemets.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 228. Sans doute serait-il naïf de croire que ce phénomène *de la tour d'ivoire* aurait complètement disparu en faveur de l'égalitarisme pénétrant progressivement la culture démocratique des sociétés modernes.

²¹⁶ *Ibid.*, pp. 230-231.

série limitée de grandes finalités qui ont prouvé leur valeur, elles fournissent d'emblée certaines orientations potentiellement utiles à une enquête. Pour Dewey, « [s]i les besoins et les carences d'une situation spécifique désignent l'amélioration de la santé comme finalité et comme bien, alors pour cette situation, la santé est le bien ultime et suprême, et non un moyen en vue de parvenir à quelque chose d'autre. »²¹⁷ Comme idée générale, la notion de santé est alors des plus utiles. Et sa valeur comme idée tient précisément à son caractère général, c'est-à-dire au fait qu'elle s'applique à plusieurs situations différentes. Cependant, cette portée plus large s'est réalisée au détriment des détails spécifiques aux circonstances dans lesquelles se pose ici et maintenant la question de savoir par quels moyens concrets résoudre ce problème de santé. Aux yeux de Dewey, « [c]e problème particulier n'est semblable qu'à lui-même; il n'est la copie de rien d'autre. »²¹⁸ Ceci est tout aussi vrai des moyens de le résoudre. Nos pratiques antérieures nous fournissent bien sûr un large éventail de moyens d'action qui ont déjà fait leur preuve, qui ont déjà montré leur efficacité et sont devenus des pratiques généralisées. Leur actualisation intelligente devra cependant passer par la prise en compte des détails propres à un contexte et le problème qu'il pose. Si indispensables soient-elles, nos finalités ne sont rien sans les moyens de les atteindre et ces moyens seront inefficaces si nous ne sommes pas suffisamment attentifs aux spécificités de leur champ d'application.

Ceci vaut aussi bien pour la science en général que pour une enquête particulière. Le savoir sur lequel s'appuie le praticien doit l'aider à régler les problèmes particuliers en fonction des détails spécifiques qui les accompagnent. Son savoir doit donc l'outiller pour gérer le singulier de son intervention et pour cela il ne pourra pas s'appuyer seulement sur des connaissances générales, aussi solides et utiles soient-elles. Un savoir-faire sera tout aussi nécessaire. Dewey affirme à ce propos que :

[d]ans l'exacte mesure où le médecin est un artiste dans son travail, il attend de sa science, quel que soit son degré d'exhaustivité et d'exhaustivité, qu'elle lui

²¹⁷ *Ibid.*, p. 232.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 225.

fournisse des outils pour enquêter sur le cas individuel en question et il attend des méthodes de prédiction qu'elles livrent une stratégie permettant de traiter le cas particulier qui se présente à lui. Quelle que soit l'étendue de son savoir, plus il aborde les cas individuels avec un cadre nosographique type et avec un protocole thérapeutique standard, plus il régresse et redescend au niveau de la routine mécanique. Son intelligence et son action deviennent rigides et dogmatiques au lieu de rester libres et souples.²¹⁹

Le lien qu'établit ici Dewey entre le travail libre et souple de l'intelligence n'est pas sans évoquer la créativité que nous avons abordée au premier chapitre en parlant d'une « intelligence créatrice ». C'est en ce sens que Dewey peut associer le travail d'un bon médecin à celui de l'artiste²²⁰. Le médecin sera un artiste précisément parce qu'il n'aura pas appliqué mécaniquement une recette toute faite en fonction d'une science du général, mais parce qu'il aura su adapter son intervention aux circonstances particulières, prenant en compte les détails qui les différencient des autres. Sans cette considération des détails, l'enquête risque d'échouer ou, à tout le moins, de ne pas être optimale.

Qu'une théorie de l'éthique propose des connaissances très générales en lien avec la vie morale des individus et des groupes est beaucoup plus que simplement utile. Ces connaissances nous offrent une vue d'ensemble, ce qui est proprement indispensable si on veut pouvoir se repérer minimalement face à la complexité des aspects déterminants de cette vie morale. Mais si indispensable puisse être un portrait général, son intérêt sera limité si cela ne nous rapproche pas davantage de la prise en compte des détails qui caractérisent une situation singulière, qualitativement unique et constamment changeante.

Quelques années après *Reconstruction*, dans *Expérience et nature* publié en 1925, Dewey écrit que les « penseurs se retirent souvent trop loin ». Il précise toutefois qu'un « certain degré de retrait leur est tout de même nécessaire »²²¹. Nous retrouvons ainsi la

²¹⁹ *Ibid.*, pp. 224-225.

²²⁰ Sur la question de la créativité de l'action humaine, on pourra se référer à l'excellent ouvrage de Joas : JOAS, Hans (1999). *La créativité de l'agir*, trad. de l'allemand par P. Rusch, Paris, Les Éditions du Cerf.

²²¹ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature (1925)*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, coll. Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 369. Dans le dernier chapitre, Dewey présente

nécessité de penser ensemble le lien entre le savoir du général et le savoir-faire du singulier. Comme nous l'avons vu au précédent chapitre, l'enquête scientifique a pour visée de produire des connaissances. La grande portée de ces dernières servira à un vaste ensemble d'individus qui pourront les utiliser comme moyens de se repérer dans le « tintamarre instantané » et la « vive clarté du présent »²²². Ce présent, avons-nous déjà dit, n'est pas immédiatement connu, il est d'abord eu qualitativement. Sans un minimum de connaissances produites par nos enquêtes individuelles et collectives antérieures, nous serions complètement aveuglés par ce présent. Nous ne disposerions que de nos impulsions et nos habitudes pour tenter de nous adapter à ces particularités. Cependant, nos connaissances ne peuvent pas être que « très générales » ou que « très spécifiques ». Nous avons besoin d'un savoir général et d'un savoir plus spécifique. Nous devons pouvoir passer d'un registre à l'autre de manière à organiser efficacement les informations utiles à la résolution d'un problème particulier. Or ce problème particulier, c'est aussi celui d'une théorie qui ne peut pas se construire indépendamment de ce qui se passe effectivement dans nos pratiques. Aussi bien les enquêtes particulières que nous menons dans nos vies quotidiennes que l'enquête générale portant sur ces enquêtes particulières doivent être attentives à certains détails. Traditionnellement, les théories éthiques étaient relativement peu soucieuses de s'élaborer sur la base d'observations empiriques de ce qui se passe dans la vie morale, ce qui a pu se traduire par des idées très générales qui ne correspondaient que vaguement aux processus réels par lesquels les problèmes concrets étaient abordés et traités dans le cours des enquêtes du sens commun engagées à résoudre des problèmes singuliers. Bien sûr, ces enquêtes particulières font appel à un savoir qui a une portée plus limitée, un savoir qui « signifie être familier avec quelque chose ou quelqu'un »²²³. Dewey rechigne à en faire une véritable connaissance puisqu'il nie la possibilité d'une connaissance

la fonction de la philosophie comme étant « une critique des critiques », l'enquête générale sur les enquêtes particulières en somme. *Ibid.*, p.360.

²²² *Ibid.*, p. 369.

²²³ DEWEY, John (2016). *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*. trad. de l'anglais (États-Unis) par L. Chataigné Ponteyo, C. Gautier, S. Madelrieux et E. Renault, sous la dir. de C. Gautier et S. Madelrieux, Paris, NRF Essais, Éditions Gallimard, p. 8. Le propos n'est pas de Dewey mais des traducteurs.

immédiate. Néanmoins, la familiarité liée au fait d'être régulièrement engagé dans certaines pratiques impliquant les mêmes objets, les mêmes processus et les mêmes personnes mène à une forme de savoir commun et à un savoir-faire indispensables à nos enquêtes particulières. C'est ce qui lui permet d'écrire que « [l]es hommes ont essayé certains actes, ils ont enduré certaines souffrances et connu certaines difficultés. [...] C'est tout cela qui participe de l'expérience. Comme on vient de le voir, elle débouche sur une certaine capacité organisée d'action. »²²⁴

S'il ne reposait que sur des connaissances très générales, le savoir commun et le savoir-faire seraient très inefficaces de sorte que notre « capacité organisée d'action » serait elle-même très limitée. Nous avons donc besoin de connaissances à des degrés variables de généralité, mais nous avons aussi besoin de nous intéresser aux détails spécifiques d'une situation qualitativement unique.

Le fait de s'intéresser aux détails sera important pour une autre raison. Ce sera le moyen privilégié de comprendre *pourquoi* exactement une enquête n'a pas produit les résultats escomptés. En effet,

[n]os échecs moraux renvoient à quelque faiblesse de disposition, à quelque absence de sympathie, à quelque préjugé qui nous pousse à évaluer le cas concret trop vite ou trop mal. Une grande ouverture d'esprit, une sensibilité aiguë, une attention aux intérêts qui nous permettent d'entreprendre avec intelligence le travail d'analyse et de décision : tels sont les traits moraux distinctifs et les vertus, telle est l'excellence morale.²²⁵

L'excellence en matière éthique ne pourrait aucunement s'actualiser par la seule possession de connaissances générales et par la simple adhésion à des principes moraux aussi généreux que généraux. S'intéresser aux détails en procédant à des analyses rigoureuses nous offre d'abord la possibilité de prendre de meilleures décisions et aussi de

²²⁴ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, pp. 136-137.

²²⁵ *Ibid.*, p. 220.

tirer profit de celles qui se seront avérées des échecs au moment de leur mise en application. Plutôt que de s'enfermer dans un pessimisme impuissant face à nos inévitables échecs moraux, l'analyse des causes les expliquant nous permettra d'améliorer nos processus de décision ultérieurs. Ni pessimisme, ni optimisme, cela ouvrira la voie à un méliorisme représentant, pour John Dewey, le critère ultime de la moralité.

2.1.4 OPTIMISME, PESSIMISME ET MÉLIORISME

Le pessimisme est une doctrine qui mène à la paralysie. En déclarant que le monde est intégralement mauvais, elle rend futile tous nos efforts pour découvrir les causes des maux spécifiques auxquels on peut remédier. Elle anéantit à la base toute tentative pour rendre ce monde meilleur et plus heureux. Par ailleurs, il est vrai que l'optimisme à tous crins, avec ses tentatives de dénégation du mal, est un écueil tout aussi redoutable.

Après tout, l'optimisme qui présente ce monde comme le meilleur possible peut être considéré comme le plus cynique des pessimismes.²²⁶

Si certains ont pu penser que Dewey faisait preuve d'un optimisme naïf oubliant trop facilement le caractère parfois tragique de l'existence, ils seront peut-être rassurés par le passage précédent. Si optimisme il y a chez lui, il consiste à penser qu'il est possible d'améliorer les choses. Dewey rejettera donc toute vision qui voudrait se réduire à une forme d'optimisme ou de pessimisme et adoptera un méliorisme qui veut « croire que les conditions spécifiques qui existent à un moment donné peuvent toujours être améliorée. »²²⁷ Ce « méliorisme suscite la confiance en un espoir raisonnable »²²⁸, écrit-il. Ce méliorisme permet surtout à Dewey d'explicitier ce qui fait à ses yeux la finalité de la moralité. Ce ne sera pas une fin fixe et prédéterminée comme le voulaient traditionnellement les théories éthiques. Ce sera plutôt la croissance elle-même, l'amélioration continue de notre capacité à résoudre nos problèmes moraux. Pour lui,

²²⁶ *Ibid.*, p. 234.

²²⁷ *Ibid.*, p. 235.

²²⁸ *Ibid.*, p. 235.

« seule la croissance elle-même est une « fin » morale »²²⁹. Et il précise que la « fin n'est plus un terme ou une limite à atteindre : c'est le processus actif de transformation de la situation existante. Ce n'est pas la perfection comme but final qui constitue le but de l'existence, mais un processus permanent de perfectionnement, de maturation, d'élaboration. »²³⁰

Cette vision des choses amène Dewey à réinterpréter ce que signifierait une expression telle que « c'est une bonne personne ». Cette signification ne peut être établie selon un critère commun déterminant une fois pour toute ce qu'est le bien puisque ce dernier sera toujours fonction de la situation et de la trajectoire particulière d'une personne. Ainsi, pour Dewey, on ne saurait utiliser les mêmes critères pour juger toutes les personnes : « Cette conception, qui cherche les fins de l'action dans les circonstances de la situation réelle, ne pourra appliquer le même critère de jugement à tous les cas. Lorsqu'un des facteurs de la situation est une personne cultivée et aisée, les critères moraux seront plus élevés que s'il s'agissait d'une personne sans sophistication ni culture. »²³¹

Ce sera en regard de sa croissance ou non par rapport au stade précédent qu'une expression comme « c'est une bonne personne » pourra avoir un sens. Dewey affirme à ce propos que « [l]'homme mauvais est celui qui devient moins bon, qui décline, même s'il a été bon par le passé. L'homme bon est celui qui devient meilleur, même s'il a été moralement indigne. »²³² Une telle posture amènera également Dewey à revoir la notion de faute. Celle-ci représentera désormais moins ce qu'il faut « expier » ou « pardonner » que

²²⁹ *Ibid.*, p. 234.

²³⁰ *Ibid.*, p. 233.

²³¹ *Ibid.*, p. 232. On pourrait subodorer ici une forme d'élitisme qui réaffirmerait par des voies détournées l'idée d'une valeur morale plus ou moins « élevée » selon le degré de culture - et plus étonnant encore - selon l'aisance économique des agents moraux. Ce ne semble pas être le sens du propos de Dewey qui met surtout en évidence la nécessité de juger de l'amélioration morale d'un individu en fonction du contexte dans lequel il évolue, ce qui implique de tenir compte de sa condition socioéconomique et de l'éducation qu'il a reçue.

²³² *Ibid.*, p. 233.

des « leçons quant à de mauvaises utilisations de l'intelligence et des indications quant à une meilleure façon de procéder dans l'avenir. »²³³

Cette perspective mélioriste aura aussi un impact sur sa conception du bonheur. Comme tous les autres biens, le bonheur ne saurait constituer une chose fixe que l'on pourrait posséder. Au contraire, pour Dewey une vision si statique du bonheur serait sa négation même puisque « il n'y a de bonheur que dans le succès »²³⁴. Or le succès, poursuit-il, « signifie succession, progression, anticipation. C'est un processus actif... Il suppose donc que les obstacles soient surmontés, des failles et des sources de problèmes éliminées. »²³⁵ La perspective mélioriste aura enfin une incidence sur la conception de l'éducation morale défendue par Dewey. Sa signification toute entière réside dans celle d'amélioration de sorte que pour lui éthique et éducation sont une seule et même chose. Il soutient même que si « l'on ajoute quelques mots sur la question de l'éducation, c'est seulement pour suggérer que processus éducatif et processus éthique ne font qu'un. Ce dernier n'est en effet qu'un processus d'amélioration de l'expérience. »²³⁶

Cette conception invite d'abord à nous éviter de considérer l'éducation comme une simple « préparation » à une vie future, comme si ce qui était important ne pouvait pas concerner le présent et les besoins actuels qu'il génère. On retrouve ici la conception de l'éducation que nous avons présentée au précédent chapitre, une conception qui accorde une place importante aux intérêts de l'enfant, à ce qui est signifiant pour lui en regard de sa situation actuelle. Dewey affirme ainsi que « [l]'éducation, c'est tirer du présent tout ce qui sert à la croissance. »²³⁷ Bien sûr, cette croissance fera en sorte que plus tard l'individu pourra mieux conjuguer avec ses problèmes du moment. Il ne s'agit pas ici d'opposer les besoins futurs aux besoins présents, seulement de mettre en évidence le caractère immédiat

²³³ *Ibid.*, p. 231.

²³⁴ *Ibid.*, p. 236.

²³⁵ *Ibid.*, p. 236.

²³⁶ *Ibid.*, p. 240.

²³⁷ *Ibid.*, p. 241.

du besoin de croissance, celui qui consiste à apprendre comment s'améliorer en fonction des ressources actuelles de l'expérience.

La plus belle chose que l'on puisse dire d'un processus d'éducation, comme par exemple dans le cadre de la scolarité, est qu'il rend son sujet capable de poursuivre ce processus au-delà de son cadre initial, c'est-à-dire de le rendre plus sensible aux conditions favorables à la croissance et plus à même d'en profiter. L'acquisition d'une compétence, la maîtrise d'un savoir ou un bagage intellectuel ne sont pas des fins mais des signes de développement et des moyens de poursuivre ce développement.²³⁸

Ceci ne sera pas vrai que de l'enfant, mais de l'adulte aussi puisque tout « individu est engagé dans un processus de croissance tout au long de sa vie. »²³⁹ C'est en ce sens que Dewey pouvait faire de « la croissance ou la reconstruction permanente de l'expérience »²⁴⁰ la finalité de la moralité et, comme nous venons de le voir, de l'éducation elle-même.

2.1.5 UTILITARISME ET RECONSTRUCTION

Nous concluons notre traitement de *Reconstruction en philosophie* par l'exposition des critiques de Dewey à l'endroit de l'utilitarisme. Cette critique sera nuancée et montrera quels aspects de l'utilitarisme méritent d'être pris en compte dans l'élaboration de la « théorie éthique qui est aujourd'hui possible »²⁴¹. Le regard qu'il portera sur cette théorie sera fonction des besoins présents. Et ce développement d'une théorie adaptée ne se réalisera jamais aussi bien qu'en prenant acte des acquis rendus possibles par l'utilitarisme ainsi qu'en considérant ses erreurs et les conséquences néfastes qu'il a pu engendrer. En ce

²³⁸ *Ibid.*, pp. 241-242.

²³⁹ *Ibid.*, p. 241.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 241.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 236.

sens, le méliorisme que Dewey a associé au nécessaire développement moral de l'individu vaut ainsi pour les théories elles-mêmes²⁴².

Comme pour la plupart des théories éthiques, la première erreur commise par l'utilitarisme a été d'adhérer à l'idée qu'il n'y a qu'un seul bien, une finalité ultime et fixe : maximiser le plaisir. Or, il est clair qu'une telle finalité ne peut rendre compte de la diversité des « finalités générales » nécessaires à la résolution des différents problèmes. Cette fois, ce sera la santé, là la sécurité, ici la liberté, etc. Nous retrouvons ici l'idée d'une pluralité de biens défendues par Dewey. En favorisant uniquement la recherche des plaisirs, l'autre difficulté posée par l'utilitarisme réside dans le fait que cela se traduit par la « dévalorisation » de ce qui rend le plaisir possible. Nos activités ne sont plus dès lors « valables » par elles-mêmes, mais seulement en tant que moyens de mener à la seule chose digne de bonheur, le plaisir. Cette deuxième critique rejoint le rejet deweyen d'un dualisme opposant des « finalités intrinsèques » à des « finalités instrumentales » puisqu'un « tel point de vue traite les activités concrètes et les intérêts spécifiques non pas pour eux-mêmes ou comme des éléments constitutifs du bonheur, mais comme de simples moyens extérieurs de connaître des plaisirs. »²⁴³ Conçu ainsi, le plaisir est associé à un événement futur relayant les activités présentes à une fonction strictement instrumentale. Comme pour la conception traditionnelle de l'éducation valorisant l'effort en reportant à plus tard l'utilité des connaissances qu'il permet d'acquérir, l'hédonisme sur lequel repose l'utilitarisme fait en sorte que le présent n'a pas de valeur pour lui-même, il ne sert qu'à préparer le futur.

Un autre des impacts négatifs de l'utilitarisme a été de favoriser « l'instinct d'acquisition de l'homme [...] aux dépens de son instinct de création »²⁴⁴. Cela pourrait donner à penser qu'il y a une contradiction ici avec les idées avancées précédemment. En effet, vouloir « posséder » n'est-ce pas privilégier le présent sans sacrifier aux risques d'une

²⁴² Dans *Ethics*, nous verrons Dewey faire de même avec la théorie kantienne. Bien que critique à son endroit, il montrera que de certains aspects doivent être retenus, notamment parce qu'ils corrigent certaines des erreurs liées à l'utilitarisme.

²⁴³ *Ibid.*, p. 237.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 238.

création visant des possessions futures et incertaines? Pourquoi faudrait-il lâcher la proie pour l'ombre? Pourquoi la cigale et non la fourmi? Dewey n'a-t-il pas assez insisté sur la valeur du présent en refusant de ne le concevoir que comme une simple « préparation » du futur? La possession n'est-elle pas dès lors plus importante que la création?

Le problème que pose pour Dewey la conception purement instrumentale de la créativité réside dans le fait qu'elle nie par le fait même sa valeur intrinsèque. Bien sûr, qui dit créativité dit aussi risques et possibilités d'échecs. Néanmoins, sans créativité aucun développement significatif ne pourra advenir et si possession il y a, ce ne sera jamais que de ce que nous avons déjà. Le méliorisme défendu par Dewey n'est possible qu'en regard d'une créativité qui permet le développement des capacités individuelles et collectives. Et ce développement n'est pas un mal à supporter aujourd'hui en vue d'une possession future. Il renvoie au besoin *actuel* d'un développement continu, en phase avec les changements eux aussi continus de notre environnement. Et plus ces changements seront rapides, plus la créativité et la capacité d'adaptation se feront vitales pour les individus comme pour les groupes. Pensée adéquatement pour Dewey, « [I]a vie morale ne risque plus de tomber dans le formalisme et la répétition rigide. Elle devient souple, vitale et vivante. »²⁴⁵

Le besoin vital de créativité vaudra aussi pour les théories éthiques. Nous devons les réinventer à la lumière des conséquences engendrées par les théories passées. Si l'utilitarisme a pu avoir des conséquences négatives, cela ne change rien au fait qu'il a aussi permis des avancées très importantes sur le plan d'une théorisation adéquate de l'éthique. Comme l'affirme lui-même Dewey :

[l'utilitarisme] a marqué des points décisifs, notamment par son insistance à délaissier les généralités vagues au profit du spécifique et du concret. Il a fait passer les réalisations humaines avant la loi au lieu de subordonner l'humanité à une loi extérieure. [...] Il a toujours encouragé une attitude réformatrice. Grâce à lui, le bien, sujet de la morale, est devenu naturel, humain, proche des biens naturels de la vie. Il s'est toujours opposé aux conceptions surnaturelles

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 231.

ou matérialistes de la moralité. Et surtout, l'idée que c'est le bien-être du groupe qui constitue l'épreuve suprême a trouvé grâce à lui sa place dans notre imaginaire.²⁴⁶

Comme nous sommes à même de le constater, malgré les critiques légitimes que l'on peut adresser à l'utilitarisme, nous lui devons beaucoup et Dewey est conscient de tout ce qu'il doit lui-même à cette théorie. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin, au moment d'aborder *Ethics*. L'analyse plus élaborée qu'y fait Dewey permettra de préciser davantage en quoi l'utilitarisme a joué un rôle important dans le développement d'une théorie éthique adéquate, notamment en attirant l'attention sur la question des conséquences. Il montrera aussi les limites d'une approche qui voudrait se limiter à ne prendre en compte que les conséquences, sans considération pour la motivation de l'agent moral. Ce faisant, il montrera que la théorie éthique de Kant, malgré les sérieux problèmes qu'elle pose, avait-elle aussi des choses à nous enseigner. En somme, Dewey continuera de reconstruire et d'améliorer pour les besoins de son temps une théorie éthique qui se sera appuyée sur les leçons livrées par les théories passées.

Nous allons maintenant nous intéresser à une autre œuvre importante de Dewey, *Human Nature and Conduct*, parue deux ans après *Reconstruction en philosophie*. Dans le cadre de la présente thèse, cette œuvre est d'un grand intérêt car elle met en évidence le rôle déterminant joué par les habitudes dans la conduite humaine. Sans ces habitudes, nos comportements ne pourraient s'inscrire dans la stabilité nécessaire à la continuité de l'expérience. Il nous faudra par conséquent voir comment il est possible de conjuguer notre besoin de stabilité avec celui de créativité que Dewey vient de mettre en évidence avec *Reconstruction*. En effet, n'y a-t-il pas une tension évidente entre l'idée de créativité et celle d'habitude? Les habitudes ne sont-elles pas quelque chose de répétitif et de rigide par définition? Rigidité et répétition qui semblent être autant de caractéristiques s'opposant au méliorisme éthique défendu par Dewey. Voyons quels éclairages cet ouvrage pourra apporter à ces questions et bien d'autres.

²⁴⁶ *Ibid.*, pp. 236-237.

2.2 HUMAN NATURE AND CONDUCT

Dans *Human Nature and Conduct*, Dewey met en évidence le rôle déterminant des habitudes, aussi bien sur le plan individuel que collectif. Publié en 1922, cette œuvre peut être considérée comme l'expression de la théorie éthique deweyenne parvenue à maturité. Sur ce point, Welchman écrit :

Though this work does not represent the end of the evolution of his thinking either about the nature of value or about the social and political implications of his conceptions of human values, Dewey was to remain unwaveringly committed to the essentials of the ethical theory he had worked out by 1922. Thus *Human Nature and Conduct* marks the end of an important phase in the development of his thought.²⁴⁷

Human Nature and Conduct a la particularité de renvoyer à une autre discipline que la philosophie. Dewey l'associera à une psychologie sociale en montrant que notre conduite est d'abord le fruit d'habitudes forgées au creuset de notre appartenance, pour reprendre le vocabulaire de *Logique*, à une matrice culturelle. Une théorie éthique adéquate ne pourra donc faire l'économie de cette dimension essentielle de la conduite humaine, de sa « nature » si on considère le titre *Human Nature and Conduct*. Avant de poursuivre plus avant avec la description de ce que Dewey accole à la notion de « nature humaine », il importe de rappeler le sens qu'il associe au terme « nature », car ce vocabulaire pourrait donner à penser qu'il s'aventure alors au-delà de l'expérience pour s'exprimer sur le plan d'une métaphysique. Il sera d'autant plus tentant de le faire que Dewey aura régulièrement utilisé le terme « métaphysique », notamment dans *Expérience et nature*.

Loin de vouloir faire œuvre ontologique en prétendant se prononcer sur l'essence des choses au-delà de l'expérience immédiate et changeante, Dewey utilise les termes

²⁴⁷ WELCHMAN, Jennifer (1995). *Dewey's Ethical Thought*, Ithaca & London, Cornell University Press, p. 9.

« nature » et « métaphysique » pour renvoyer à des « traits généraux »²⁴⁸ de l'expérience. Autrement dit, il s'intéresse aux principales caractéristiques que la continuité de l'expérience nous permet d'observer dans la régularité de certains phénomènes. Dans la pensée de Dewey²⁴⁹, des termes tels que « nature » ou « métaphysique » ne sont donc pas incompatibles avec une approche empirique de la connaissance. Il y aura néanmoins une certaine ambiguïté puisqu'il fera lui-même usage du terme « métaphysiques » pour dénoncer certains abus, et cela tout en s'en réclamant au nom d'un programme métaphysique naturaliste. Citons à ce sujet un article de Berstein :

Dewey frequently used « metaphysics » as a term of abuse. Metaphysics was viewed as a discipline that reified important functional distinctions into ontological dualities and claimed to have access to a realm not available to other man. Consequently, there is a widespread belief that Dewey, like the positivist, was hostile to all metaphysical investigations. But this is a mistake; a more careful look at Dewey shows that, while critical of what he took to be a certain type of metaphysics, he outlined a program for a naturalistic metaphysics which is attempted to carry out in *Experience and Nature* as well as a number of later articles.²⁵⁰

On peut donc se consacrer à *Human Nature and Conduct* sans se laisser distraire par ce qui pourrait ressembler à une métaphysique incompatible avec l'empirisme expérimental de Dewey. La psychologie sociale qu'il mettra de l'avant dans cet ouvrage renvoie ultimement à une théorie de l'action permettant, comme nous le verrons maintenant avec Thayer, de rapprocher notre compréhension de la conduite humaine de la connaissance scientifique.

²⁴⁸ Voici un passage où Dewey s'exprime sur le sujet : « the fact [is] that the natural world has generic as well as specific traits, and that in the one case as in the other experience is such as to enable us to arrive at their identification. » (DEWEY, John (1949). *Experience and Existence : A Comment*, LW, Vol. 16, p. 388.)

²⁴⁹ Il s'agit bien sûr ici de sa pensée après une période initiale fortement imprégnée d'idéalisme et d'hégélianisme. Welchman permet de situer dans le temps cette période. (WELCHMAN, Jennifer (1995). *Dewey's Ethical Thought*, Ithaca and London, Cornell University Press, p. 5.)

²⁵⁰ BERNSTEIN, Richard J. (1961). "Dewey's Metaphysics of Experience", *Journal of Philosophy*, Vol. 58, No. 1, Janvier 1961, p. 5.

2.2.1 PSYCHOLOGIE SOCIALE ET THÉORIE ÉTHIQUE

Le sous-titre de *Human Nature and Conduct* est « An introduction to Social Psychology ». Sur la question de l'évolution de la pensée de Dewey depuis des perspectives psychologiques vers des considérations plus directement philosophiques, citons Horace S. Thayer et son *Meaning and Action* :

It becomes clear from these early writings in psychology, and in later continuous elaborations and reflections of their fundamental insights, that Dewey was gradually developing a general theory of human action. That is, the way he apparently envisaged an integration of moral values and scientific knowledge was to show how – on theoretical level - these were related aspects of what in actual fact was the case when purposive human behavior took place. The theory of action became the matrix for resolving the most pressing problems of philosophy. The theory would serve as a general explanation of the conditions initiating a process of reflective and active behavior – a coordination of activities-directed to establishing certain satisfactions and the conscious changes in the relations between the acting individual and the environment.²⁵¹

En intégrant à son analyse les aspects psychologiques de l'action, Dewey se donnait le levier nécessaire pour établir un pont entre les connaissances scientifiques de son époque et les questions philosophiques entourant les valeurs morales. Voilà ce qui constituait à ses yeux la tâche principale de la philosophie : établir une continuité entre l'enquête scientifique et l'enquête philosophique²⁵². Bâtir un tel pont était indispensable s'agissant d'éloigner la théorie éthique de considérations beaucoup trop générales pour pouvoir rendre compte de la vie morale dans la complexité des détails qui la constituent. Les nouvelles connaissances issues de la psychologie lui permettaient de traiter de la conduite humaine dans son fonctionnement réel. De là, il devenait possible de situer le processus réflexif dans

²⁵¹ THAYER, Horace S. (1981). *Meaning and Action : A Critical History of Pragmatism*, Indianapolis – Cambridge, Hackett Publishing Company, p. 232.

²⁵² Welchman propose une interprétation plus personnelle de la volonté deweyenne de concilier science et philosophie. Elle l'associe à une crise professionnelle en ce que Dewey pouvait voir dans les avancées de la science de son temps une remise en question radicale de sa carrière philosophique. « His crisis was professional: had scientific progress rendered his chosen career obsolete? » (WELCHMAN, Jennifer (1995). *Dewey's Ethical Thought*, Ithaca and London, Cornell University Press, p. 14.)

une théorie générale de l'action intégrant aussi bien la dimension biologique, psychologique que sociale de l'expérience²⁵³.

Avec *Human Nature and Conduct*, nous serons d'abord appelés à réaliser le rôle déterminant que jouent les habitudes dans la conduite humaine. Par la suite, nous pourrons mieux situer le rôle de la pensée réfléchie par rapport à celui des habitudes, mais aussi par rapport aux impulsions et aux désirs. Voyons d'abord ce que dit Dewey lui-même du sous-titre de son ouvrage : « An introduction to Social Psychology » :

Perhaps the sub-title requires a word of explanation. The book does not purport to be a treatment of social psychology. But it seriously sets forth a belief that an understanding of habit and of different types of habit is the key to social psychology, while the operation of impulse and intelligence gives the key to individualized mental activity. But they are secondary to habit so that mind can be understood in the concrete only as a system of beliefs, desires and purposes which are formed in the interaction of biological aptitudes with a social environment.²⁵⁴

Pour qui veut comprendre le rôle des désirs, des croyances et des buts dans nos actions, l'environnement social est donc déterminant. Il est premier et c'est à partir de lui seulement qu'un individu pourra exercer son jugement. La compréhension du rôle fondamental des habitudes créées par la société et en société facilitera la compréhension de ce qui permet à un individu de réguler sa conduite de manière intelligente. On ne saurait donc négliger cet aspect déterminant d'une vie morale qui est fondamentalement sociale. « Morality is social »²⁵⁵ conclura Dewey avec le tout dernier chapitre de *Human Nature and Conduct*.

²⁵³ La *Théorie de la valuation* qu'il proposera quinze ans plus tard peut être vue comme le résultat de cette intégration. Dewey explicitera alors le lien direct unissant nos impulsions, nos besoins, nos désirs et le processus réflexif qui rend possible l'évaluation d'une action envisagée. La dimension affectivo-motrice sera intégrée à la dimension intellectuelle dans une même notion, celle de la valuation.

²⁵⁴ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 3.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 216.

Dewey amorce son analyse de la conduite dans les termes suivants : « Give a dog a bad name and hang him. Human nature has been the dog of professional moralists, and consequences accord with the proverb. Man's nature has been regarded with suspicion, with fear, with sour looks, sometimes with enthusiasm for its possibilities but only when these were placed in contrast with its actualities. »²⁵⁶

La remarque introductive de Dewey est particulièrement instructive, car elle met en relief une tendance très présente aujourd'hui encore. Celle qui consiste à regarder l'humain d'abord et avant tout comme étant « trop humain », un être doté d'une morale trop souvent défaillante. S'il nous arrive parfois d'être éblouis par les qualités morales de certaines personnes ou, plus généralement, par la beauté de certains idéaux, ce sera le plus souvent par contraste avec ce qui fait l'ordinaire de la conduite humaine. Il faudrait pourtant savoir encore s'étonner de ce que la conduite humaine a d'exceptionnel dans sa capacité à résoudre - la plupart du temps assez bien d'ailleurs - plusieurs des problèmes de la vie, ceux du quotidien comme ceux plus graves qui chamboulent parfois le cours régulier des choses. Il y aurait bien sûr beaucoup à redire sur telle ou telle décision particulière. Pour autant, il ne faudrait pas perdre de vue ce que cette capacité humaine a de précieux comme produit d'une longue évolution ayant permis l'émergence d'une intelligence capable d'analyses, de réflexions et de décisions qui ne soient pas que de simples réflexes, impulsions ou désirs. Ceux-ci auront néanmoins « leur mot à dire » chez Dewey, ils auront une fonction motrice indispensable à une bonne compréhension de ce qui est à la source de nos motivations et nos évaluations.

La prudence et la recherche de sagesse sont chez l'humain un phénomène naturel déjà à l'œuvre et non un bel idéal qu'il faudrait le convaincre de poursuivre. S'il s'intéresse à la connaissance, c'est qu'il sait que cela pourra contribuer à améliorer son sort. Dans *Expérience et nature*, Dewey se fera très clair sur ce point en soutenant que « [a]ttaché à la prudence, sinon à ce que l'on appelle de façon honorifique la « sagesse », l'homme ne prise

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 4.

la connaissance qu'en raison de ses effets sur les chances d'atteindre ce qui est bon et d'éviter ce qui est mauvais. Nous sommes faits ainsi, et il ne sert à rien d'y voir une vérité idéale»²⁵⁷.

Pour cette raison, au-delà des problèmes de théorisation qu'elle pose, notamment sur le plan de la conceptualisation des valeurs, l'éthique existe déjà dans notre habileté avérée à résoudre le plus souvent correctement les problèmes grands et petits du quotidien. Elle n'a donc pas à être refondée sur des bases complètement nouvelles. Prenons plutôt acte de cette capacité bien réelle qui est déjà la nôtre et voyons comment il est possible de contribuer à son développement et son amélioration. Cela commence par le besoin de mieux comprendre cette intelligence pratique dont nous savons faire usage. C'est ainsi que théorie et pratique, conceptualisation et application pourront se compléter. Comprenons mieux ce que nous faisons quand nous résolvons nos problèmes et, de là, voyons comment il sera possible d'améliorer le processus puisque, comme le formule Dewey, « [w]hat cannot be understood cannot be managed intelligently. »²⁵⁸ Notre conduite est déjà imprégnée d'intelligence. Cela est indéniable, mais insuffisant si nous voulons pouvoir utiliser cette intelligence pratique le mieux possible. Pour cela, il nous faudra en comprendre mieux les rouages. C'est à cette tâche que *Human Nature and Conduct* se consacre.

Dans la préface de 1930, huit ans après la première parution, Dewey précise ce qu'il entend par morale. Il lui confère une portée très large englobant tous les aspects importants de la vie humaine.

[...] the word *Morals* was used in English literature with a meaning of broad sweep. It included all the subjects of distinctively humane import, all of the social disciplines as far as they are intimately connected with the life of man

²⁵⁷ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature (1925)*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, coll. Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 78. Notons au passage que Dewey évoque « les chances d'atteindre ce qui est bon ». C'est là une façon d'exprimer la dimension probabiliste que nous associerons à l'éthique au chapitre 4.

²⁵⁸ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 3.

and as they bear upon the interests of humanity. The pages that follow are intended as a contribution, from one point of view, to Morals thus conceived.²⁵⁹

En situant d'emblée la morale dans une expérience humaine comprise globalement, Dewey renoue avec le rejet d'un dualisme qu'il dénonçait déjà dans *Reconstruction en philosophie*, un dualisme qui opposait les biens moraux aux biens naturels. Il s'oppose ainsi à l'idée d'une pureté morale, d'un idéal moral qui se ferait « refuge » ou « asile », pour reprendre ses propres mots, nous donnant ainsi un prétexte pour « échapper à des responsabilités exigeantes ».²⁶⁰

Même si Dewey aborde la conduite humaine sous l'angle de la psychologie, cela ne se traduira pas par un repli sur la conscience privée de soi. Bien au contraire, c'est au grand air, en pleine lumière et aux yeux de tous que s'élaborera son analyse puisque « [...] the severance of morals from human nature ends by driving morals inwards from the public open out-of-doors air and light of day into obscurities and privacies of an inner life. The significance of the traditional of free will is it reflects precisely a separation of moral activity from nature and the public life of men. »²⁶¹

On comprend mieux ainsi pourquoi Dewey associait *Human Nature and Conduct* à une psychologie *sociale*. Puisqu'elle s'inscrit dans un environnement commun, la conduite humaine peut faire l'objet d'observations sur lesquelles se construiront des connaissances fiables. Cela sera une des prémisses de *Théorie de la valuation* dans laquelle Dewey insistera fortement pour aborder le phénomène de la valuation dans le champ observable et public de la conduite. Nul béhaviorisme réducteur ici, mais le souci d'élaborer un savoir sur lequel asseoir une compréhension commune, crédible et valide. Bien qu'il y ait des affinités évidentes avec le béhaviorisme méthodologique d'un Watson, Dewey n'adhérera pas au modèle explicatif d'un comportement pensé strictement en termes de stimulus-réponse.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 228.

²⁶⁰ Nous traduisons “escape from tiresome responsibilities”. *Ibid.*, p. 8.

²⁶¹ *Ibid.*, pp. 8-9.

Dans un article intitulé «The Reflex Arc Concept in Psychology»²⁶², il démontrera comment nos comportements ne peuvent être conçus simplement en termes de réponses à un stimulus. Si tel était le cas, nous aurions un organisme qui réagirait à toutes les impulsions auxquelles le soumet un environnement continuellement changeant²⁶³. Il y a donc une forme de sélection des stimuli rendant l'organisme à même de coordonner différentes opérations dans un circuit qui ne peut se réduire à une séquence linéaire de stimulus-réponse. La position de Dewey renvoie à une psychologie fonctionnelle qui imprègne fortement *Human Nature and Conduct* dans la mesure où l'importance qu'il attribue aux habitudes est directement liée au besoin de s'adapter à une matrice à la fois naturelle et sociale. L'analyse à laquelle il se livre dans «The Reflex Arc Concept in Psychology» est complexe et son traitement détaillé nous éloignerait inutilement de *Human Nature and Conduct*. Pour les fins de notre argumentation, nous nous limiterons à citer Mattias Jung qui nous présente un portrait clair et succinct de ce qui est en jeu dans l'analyse de Dewey :

²⁶² DEWEY, John (1896). «The Reflex Arc Concept in Psychology», in *Psychological Review III*, (July 1896), p. 357-370. Dewey reprendra ce texte avec de légères modifications dans *Philosophy and Civilization* paru en 1930 sous le titre «The Unit of Behavior». (DEWEY, John (1931). "The Reflex Arc Concept in Psychology" (1896, reprinted as "The Unit of Behavior"), LW, Vol. 16, pp. 233-248). L'article de Dewey est une critique anticipée de ce qui allait devenir la doctrine béhavioriste. Comme chez Watson, son approche peut être qualifiée de méthodologique dans la mesure où, sans nier l'existence d'états mentaux, il souhaite privilégier l'observation empirique des comportements et préfère se priver de l'introspection afin de pouvoir assurer la scientificité de la démarche. La position de Dewey est associée à une psychologie fonctionnelle mettant de l'avant l'idée que nos comportements et nos états mentaux ont pour fonction de contribuer à notre adaptation à l'environnement. Dewey a joué un rôle de premier plan dans le développement des thèses fonctionnalistes. «In the 1890's Dewey was the leader of the Chicago school of «functional psychology». Dewey's paper of 1896, "The Reflex Arc Concept in Psychology", was an important event in the history of American psychology as well as in the development of his own philosophy.» (THAYER, Horace S. (1981). *Meaning and Action : A Critical History of Pragmatism*, Indianapolis-Cambridge, Hackett Publishing Co., p.184.) Pour Deledalle, Dewey «est un des pionniers de la psychologie contemporaine. Son article sur «L'arc-réflexe en psychologie» marque une date importante de l'histoire de la psychologie.» (DELEDALLE, Gérard (1995). *John Dewey*, Paris, coll. Pédagogues et Pédagogies, PUF, p. 5)

²⁶³ Dans *Logique*, Dewey en donnera un exemple convaincant : «La théorie qui identifie les stimuli avec une succession d'excitations sensorielles et spécifiques ne peut pas rendre compte de réponses aussi unifiées et continues que la chasse à court et la chasse à l'affût. Selon cette théorie, l'animal devrait faire à chaque étape une «réponse» nouvelle et isolée à tout ce qui se présenterait sur son chemin. Il devrait réagir aux pierres, aux buissons, aux dénivellations et à la nature du terrain par tant d'actes indépendants qu'il n'y aurait pas de continuité de la conduite.» (DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 89)

As Dewey points out, the idea of a *reflex arc* as governing action, the most advanced tool of understanding the elementary unit of behavior in his time, still pays too much tribute to the dualistic schemas of outdated psychologies (i.e. body/mind, perception/action, etc.) by only translating them into a mechanical conjunction of stimulus and response. These “preconceived and preformulated ideas of rigid distinctions between sensations, thoughts and act,” Dewey argues, should be substituted by more integrated approaches in which the “character of sensation, idea, and action [is interpreted] from their place and function in the sensorimotor circuit.”²⁶⁴

La critique à laquelle procédait Dewey dans son article de 1896 ouvrait donc la voie à une compréhension de la conduite humaine évitant de dissocier dans l’action les éléments cognitifs, sensoriels, corporels et émotionnels qui interagissent constamment entre eux. Il refusait ainsi tout dualisme qui viendrait miner la possibilité de procéder à un traitement scientifique du comportement humain. Aucune introspection ne sera nécessaire pour sonder la conscience morale et intime de chacun puisque la pensée, plutôt que d’être artificiellement et conceptuellement isolée du comportement observable, sera désormais comprise comme étant une phase de celui-ci, une phase importante cependant puisque sa fonction sera de faire en sorte que ce comportement soit le mieux adapté²⁶⁵ possible à l’environnement naturel et social.

Mais pour qu’une telle approche puisse être adoptée, il fallait d’abord lutter contre une conception « puritaine », laquelle voyait dans la considération de choses (bassement) matérielles une dégradation de la morale, voire son pervertissement. Pour Dewey, c’est sur la base de notre expérience concrète qu’il nous faut penser la morale. Faire autrement, en séparant la morale de l’étude scientifique des faits observables, aura eu selon lui des conséquences extrêmement dommageables pour l’humanité.

²⁶⁴ Comme le mentionne Jung, beaucoup des débats actuels entourant l’intelligence artificielle et les sciences cognitives sont liés à ces questions (JUNG, Mathias (2010). « John Dewey on Action », *The Cambridge Companion to Dewey*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 148).

²⁶⁵ Précisons ici qu’il ne suffit toujours de s’adapter à cet environnement, il faut aussi par moment le transformer.

For the neglect of sciences that deal specifically with facts of the natural and social environment leads to a side-tracking of moral forces into an unreal privacy of an unreal self. It is impossible to say how much of the remediable suffering of the world is due to the fact that physical science is looked upon as merely physical. It is impossible to say how much of the unnecessary slavery of the world is due to the conception that moral issues can be settled within conscience or human sentiment apart from consistent study of facts and application of specific knowledge in industry, law and politics.²⁶⁶

En refusant d'enfermer la morale dans la sphère privée de la conscience, Dewey ouvrait donc la voie à une approche scientifique des faits entourant nos « forces morales » effectives, à notre capacité avérée et observable de réguler notre conduite dans le monde. S'il adhère à l'idée d'un développement de connaissances plus fiables en matière de morale, Dewey n'en a pas pour autant une vision angélique. Une morale mieux comprise ne fera pas disparaître les maux de la vie. Au contraire, puisqu'elle refusera de détourner le regard de ce que sont véritablement les conditions de l'expérience humaine, une telle conception devra assumer pleinement aussi bien les biens que les maux qui la ponctuent. En refusant de la couper de la réalité et de ses difficultés, cette morale contribuera à résoudre nos problèmes concrets plutôt qu'à s'en désintéresser au nom de quelque idéal de pureté. En adoptant une posture plus empirique et expérimentale, nous pourrons mieux tirer profit de nos échecs. Nos maux ne seront pas que des maux. Ils ne seront pas simplement mis sur le compte d'une impureté morale, d'un manque de bonne volonté ou d'intégrité. Ils seront envisagés sous l'angle des difficultés réelles d'un environnement social souvent complexe. En développant nos connaissances de la conduite humaine telle qu'elle est vraiment et non telle qu'elle est idéalisée, nous nous donnons les moyens concrets d'améliorer nos pratiques et de réduire les maux de la vie, mais sans pour autant prétendre les éliminer. Ni pessimisme, ni optimisme, nous renouons ici avec le méliorisme de *Reconstruction en philosophie*.

Such a morals would not automatically solve moral problems, nor resolve perplexities. But it would enable us to state problems in such forms that action

²⁶⁶ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 10.

could be courageously and intelligently directed to their solution. It would not assure us against failure, but it would render failure a source of instruction. It would not protect us against the future emergence of equally serious moral difficulties, but it would enable us to approach the always recurring troubles with a fund of growing knowledge which would add significant values to our conduct even when we overtly failed—as we should continue to do. Until the integrity of morals with human nature and of both with the environment is recognized, we shall be deprived of the aid of past experience to cope with the most acute and deep problems of life. Accurate and extensive knowledge will continue to operate only in dealing with purely technical problems. The intelligent acknowledgment of the continuity of nature, man and society will alone secure a growth of morals which will be serious without being fanatical, aspiring without sentimentality, adapted to reality without conventionality, sensible without taking the form of calculation of profits, idealistic without being romantic.²⁶⁷

Le futur demeurera toujours incertain, seul un usage intelligent de nos ressources permettra de conjuguer au mieux avec le fait indéniable que « toute action est une invasion du futur, de l'inconnu. »²⁶⁸ Mais l'incertitude qui accompagne nos actions n'exclut pas leur continuité et leur régularité. C'est ce que la notion d'habitude va mettre en évidence.

2.2.2 LA FONCTION SOCIALE DES HABITUDES

Afin de comprendre le rôle que les habitudes jouent dans notre conduite, Dewey va d'abord établir qu'elles sont des fonctions, comme le sont des fonctions physiologiques telles que respirer ou digérer par exemple²⁶⁹. En ce sens, les habitudes sont des manières de faire liées au besoin vital de nous adapter à notre environnement. Dewey dira aussi des habitudes qu'elles sont un art au sens où elles requièrent des habiletés et de la discipline afin de maîtriser certaines techniques. Elles sont donc acquises, contrairement aux fonctions physiologiques qui, elles, sont innées et involontaires.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 11.

²⁶⁸ Nous traduisons: « All action is an invasion of the future, of the unknown ». *Ibid.*, p. 10.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 14.

Elles sont acquises dans un environnement et sous l'influence de celui-ci. Les habitudes, comme dispositions de la personne, n'appartiennent pas à un soi²⁷⁰ qui serait coupé et indépendant du monde. Elles sont notre transaction avec lui. Elles l'utilisent, le façonnent tout en ayant été façonnées par lui. Comme fonctions, « elles incorporent l'environnement »²⁷¹, elles sont liées à lui et se traduisent par des habiletés motrices que l'on peut observer objectivement. Les habitudes, dit-il, sont des outils actifs qui déterminent nos façons d'interagir. Elles n'ont donc rien de passif. Elles agissent directement sur notre comportement. Elles conditionnent aussi bien nos désirs que le fait de prioriser une chose plus qu'une autre dans le cours d'une délibération. En définitive, les habitudes font notre conduite morale puisqu'elles affectent même le processus réflexif qui en réoriente le cours régulier au besoin. En les « ramenant sur terre », en traitant l'habitude telle une fonction et un art s'incarnant dans une façon de faire, Dewey mettait en évidence non seulement la possibilité de pouvoir les étudier objectivement, mais aussi la possibilité de les transformer au besoin. Il en rend compte en affirmant que :

It brings morals to earth, and if they still aspire to heaven it is to the heaven of the earth and not another world. Honesty, chastity, malice, peevishness, courage, triviality, industry, irresponsibility are not private possessions of a person. They are working adaptations of personal capacities with enviroing forces. All virtues and vices are habits which incorporate objective forces. They are interactions of elements contributed by the make-up of an individual with elements supplied by the out-door world. They can be studied as objectively as physiological functions, and they can be modified by change of either personal or social elements.²⁷²

Le fait d'aborder les habitudes sous l'angle des comportements observables a donc non seulement l'avantage de rendre possible une analyse objective d'un aspect important de la conduite humaine, mais aussi celui tout aussi déterminant de se donner les moyens de les modifier si nécessaire. Et de préciser Dewey, cela est vrai aussi bien des habitudes

²⁷⁰ Nous traduisons ainsi le terme "self" utilisé par Dewey.

²⁷¹ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 15.

²⁷² *Ibid.*, p. 16.

individuelles que collectives. Étant des manières de faire que l'on peut associer à un art, à une technique utilisant les ressources à sa disposition, une habitude peut être modifiée pour mieux jouer sa fonction, celle de s'adapter aux besoins présents de son environnement.

S'incarnant dans des habitudes observables, la conduite humaine est avant tout un phénomène social. Si nous vivions isolés les uns des autres, nous développerions des habitudes qui seraient les nôtres, tout simplement. Mais ce n'est pas le cas. Notre environnement naturel est un environnement social. Notre conduite n'a pas à devenir sociale, elle l'est déjà, naturellement. Toute conduite est une conduite partagée en ce que le comportement humain a inévitablement un impact, aussi minime soit-il, sur ce qui l'entoure. Notre conduite est tissée d'habitudes créées dans et par un environnement social. Ce même environnement social est à son tour affecté par les conduites qui y ont cours. Et il réagit en conséquence. Dewey écrit: « Some activity proceeds from a man: then it sets up reactions in the surroundings. Others approve, disapprove, protest, encourage, share and resist. Even letting a man alone is a definite response. Envy, admiration and imitation are complicities. Neutrality is non-existent. Conduct is always shared;»²⁷³

S'inscrivant dans un monde naturel commun, nos habitudes ne pouvaient pas être indépendantes de l'influence de celui-ci, aussi bien sur un plan physiologique que social. Sur un plan strictement physiologique, elles sont adaptées dans la mesure où elles accomplissent efficacement les fonctions biologiques permettant à notre organisme de survivre et, dans la mesure du possible, de bien vivre. Ce qui biologiquement implique une vie en santé au sens où toutes les fonctions de notre organisme jouent adéquatement leur rôle. Socialement, nos habitudes seront adaptées selon les conséquences qu'elles génèrent et les réactions qu'elles suscitent chez nos semblables. Il est bien sûr tentant de ne voir là que de plates évidences, mais il faut aller au-delà pour réaliser la signification de ce phénomène social pour la théorie éthique. Cela implique qu'elle ne pourra pas se penser adéquatement si elle n'intègre pas l'idée d'adaptation, laquelle s'exprime socialement dans

²⁷³ *Ibid.*, p. 16.

des phénomènes d’approbation, de désapprobation et de sanction. L’éthique ne pourra pas être conçue strictement en termes de « bonne conscience », d’intégrité face à soi-même et d’authenticité. Aucun individu ne saurait justifier sa conduite du haut d’une moralité qu’il aurait définie en lui-même, par lui-même et pour lui-même. Sans la déterminer complètement, les attentes de l’environnement social devront faire partie de l’équation morale²⁷⁴. Nous y reviendrons avec *Ethics*.

Ceci ne signifie pas que nos habitudes ont pour seule origine les coutumes et les réactions du groupe. Nos habitudes individuelles ont une certaine similarité d’abord et avant tout parce que nous sommes tous confrontés à des situations similaires. Nous avons donc tendance à réagir d’une manière elle-même similaire. Les conséquences étant sensiblement les mêmes pour chacun, il s’ensuit que nos réactions ne sont pas complètement différentes et que nos attentes à l’endroit des autres se rejoignent sur plusieurs points.

Même si elles ont pour effet de la renforcer, voire de l’imposer dans une certaine mesure, l’homogénéité des comportements ne tient pas seulement aux us et coutumes d’un groupe. Elle tient aussi à notre condition humaine, ou à la « nature humaine » selon la terminologie adoptée par Dewey. Comme nous l’avons déjà précisé plus tôt, le terme « nature » ne désigne pas ici quelque « essence », mais simplement le fait que, malgré le caractère unique de nos expériences respectives, celles-ci partagent plusieurs traits communs renvoyant à des besoins biologiques, psychologiques et sociaux équivalents à défaut d’être identiques dans leurs expressions particulières. Et comme tous les groupements humains expérimentent des situations comportant certains traits communs, notamment notre condition biologique et le besoin de sécurité qu’elle génère, on ne s’étonnera pas de trouver des normes comparables dans plusieurs traditions par ailleurs

²⁷⁴ Cela rejoint certaines analyses de Taylor, par exemple lorsqu’il écrit que « [l]’authenticité ne s’oppose pas aux exigences qui transcendent le moi : elle les appelle. » TAYLOR, Charles (1991). *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, coll. L’essentiel, Édition Bellarmin, p.58.

assez différentes. En établissant un lien entre les habitudes et l'environnement commun et non seulement avec les coutumes, on ouvre la voie à la nécessité de modifier certaines coutumes en fonction des changements qui surviendront inévitablement dans l'environnement. Si la coutume était la seule source justifiant les habitudes, on voit mal comment elles pourraient être appelées à changer. Bien qu'elles ne soient pas le seul facteur conditionnant les comportements, les coutumes ont néanmoins une influence déterminante sur des habitudes individuelles, lesquelles sont largement formées en fonction des coutumes existantes. À ce sujet, dans *Human Nature and Conduct* Dewey affirme que « [t]o a considerable extent customs, or widespread uniformities of habit, exist because individuals face the same situation and react in like fashion. But to a larger extent customs persist because individuals form their personal habits under conditions set by prior customs. »²⁷⁵

Les habitudes individuelles sont donc façonnées par les coutumes d'un groupe, elles-mêmes influencées par les besoins d'adaptation liés à notre condition humaine. Ces habitudes individuelles ne manqueront pas d'épouser les formes particulières développées au fil du temps dans le groupe d'appartenance, d'autant que ce groupe exerce une pression en ce sens. En reproduisant dans nos habitudes individuelles les habitudes du groupe, nous contribuons directement à faire en sorte que les coutumes perdurent dans le temps d'une manière relativement stable. Dewey peut donc à raison qualifier les habitudes de « assertive, insistent, self-perpetuating »²⁷⁶.

Cependant, il ne s'agira pas d'affirmer la supériorité du groupe sur l'individu, mais son antériorité. L'individu naît dans un groupe imprégné d'une culture qui le façonnera indéniablement et profondément. En même temps, c'est seulement à travers les habitudes des individus que se perpétuent celles du groupe, lequel n'existe pas autrement qu'en tant que regroupement d'individus. Opposer l'individu au groupe est donc un autre dualisme auquel il nous faut résister. Pour Dewey, l'idée d'une priorité de la société sur l'individu

²⁷⁵ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 43.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 58.

est absurde et renvoie à une « métaphysique insensée »²⁷⁷ qu'il associe au plaisir de manipuler des concepts sans s'encombrer des faits²⁷⁸. Or les faits nous présentent une évidence des plus banales : « some pre-existent association of human beings is prior to every articular human being who is born into the world »²⁷⁹ En ce sens, on peut seulement dire du groupe qu'il est antérieur, mais non qu'il est supérieur et plus important que les individus qui le composent. Ce sont deux aspects d'un même phénomène.

La constance qui caractérise les habitudes se traduit inévitablement par une résistance aux changements, une résistance que l'on peut qualifier de naturelle. Il est donc injustifié de la traiter d'emblée comme une absence de bonne volonté ou d'ouverture. Tout projet de transformer les habitudes, chez le groupe comme l'individu, doit prévoir qu'un tel changement ne peut se réaliser que progressivement. De plus, que le nécessaire changement n'apparaisse d'abord évident qu'à un nombre plus restreint d'individus n'a rien d'étonnant si on considère l'inertie inhérente aux habitudes portées par une large majorité des membres.

Les habitudes du groupe que sont les coutumes ont donc une influence déterminante sur notre conduite. Selon Dewey, elles façonnent aussi bien nos désirs, nos croyances que nos buts²⁸⁰. En retour, nos conduites individuelles vont progressivement transformer notre environnement naturel et les habitudes collectives du groupe. Et plus les changements se

²⁷⁷ Dewey écrivait : « To talk about the priority of « society » to the individual is to indulge in nonsensical metaphysics. » (DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 59.) Nous avons ici un exemple de l'emploi péjoratif que Dewey fait parfois du terme « métaphysique » alors qu'il lui arrive d'associer lui-même son projet à une métaphysique. Mais comme nous l'avons plus tôt, il s'agit chez lui d'une métaphysique naturaliste qui s'intéresse aux faits et évite de se limiter à « manipuler des concepts » (*ibid.*, p.44).

²⁷⁸ Dewey écrivait : « The problem is due to pleasure taken in manipulating concepts, and discussion goes on because concepts are kept from inconvenient contact with facts ». (*ibid.*, p.44).

²⁷⁹ *ibid.*, p. 59.

²⁸⁰ Il écrivait : « [...] shape the desires, beliefs, purposes of those who are affected by them. » (*ibid.*, p. 46)

feront rapides, plus le besoin se fera sentir de transformer la moralité coutumière par une moralité réflexive²⁸¹.

Même s'il a mis en évidence la fonction sociale des habitudes et l'influence déterminante du groupe sur les habitudes individuelles, Dewey ne remet pas pour autant en question le « facteur individuel ». Bien sûr, comme individus nous expérimentons et adaptons à notre manière les habitudes héritées de nos différents groupes d'appartenance. Toutefois, ce facteur individuel doit être considéré comme une variable parmi d'autres, une variable qui ne rend pas compte à elle seule de la totalité de l'expérience humaine. Nul besoin de se réfugier dans quelque idéalisme transcendantal au prétexte que toute expérience serait nécessairement celle d'un individu et de sa conscience propre. Celle-ci résulte de conditions objectives préalables. L'erreur de l'idéalisme d'un Husserl aura été de faire de la conscience de soi le seul élément de l'expérience alors qu'elle n'en est qu'un moment. Il s'agit donc de la situer à sa juste place de manière à lui faire exercer au mieux sa fonction. Or cette fonction est sociale, elle renvoie au besoin pour un individu de s'adapter à un environnement naturel qui est en même temps un environnement social.

Le développement du caractère et de l'intelligence de chacun l'aidera à mieux s'adapter à son environnement social. C'est là le rôle de l'éducation morale. Elle ne signifie pas que l'individu doive apprendre à penser exclusivement en fonction des intérêts et des normes de la société puisque, comme nous l'avons vu, Dewey ne privilégie pas les intérêts collectifs au détriment des intérêts individuels. Bien au contraire, la démocratie incarnera à ses yeux l'idéal d'une société permettant de fédérer les intérêts individuels et collectifs en accordant une chance à chacun de réaliser ses aspirations. En parlant des idées de Dewey, Cometti écrit : « La démocratie est la forme de société dans laquelle tout homme possède une chance, et sait qu'il la possède – et nous pourrions ajouter : une chance à laquelle aucune limite possible ne peut être assigné, une chance véritablement infinie, la chance de

²⁸¹ Les expressions « moralité coutumière » et « moralité réflexive » sont empruntées à *Ethics* que nous aborderons plus loin dans ce chapitre.

devenir une personne. Bref, l'égalité est l'idéal de l'humanité, l'idéal dans la conscience duquel la démocratie vit et évolue. »²⁸²

Avant d'être une forme de gouvernement, la démocratie est un idéal pour Dewey, un idéal très étroitement associé à l'éthique. Et comme l'éthique, la démocratie sera expérimentale. « Dans la démocratie, comme dans l'enquête, les processus à l'œuvre sont de nature expérimentale ; ils s'accordent avec la nature même de l'intelligence humaine, la continuité de l'expérience et le caractère transactionnel de l'éducation. Ses finalités sont de nature éthique²⁸³. »

L'intelligence humaine représente l'outil dont dispose chaque personne pour mieux s'adapter au monde changeant et incertain dans lequel s'inscrit sa condition biopsychosociale. Ce n'est que dans une société lui offrant la possibilité de développer une intelligence vraiment créatrice qu'elle pourra avoir la chance de réaliser concrètement ses aspirations. La forme particulière de la société offrant véritablement les conditions d'un épanouissement individuel est encore et toujours à réinventer. La démocratie est en ce sens un processus continu d'expérimentation sociale. Elle met à l'épreuve de la réalité différentes hypothèses adoptées et expérimentées collectivement. C'est dans la libre collaboration d'une société en constante reconstruction que peut se réaliser progressivement l'idéal de la démocratie. C'est précisément dans le processus d'éducation de chacun des individus - en dehors desquels n'existe aucune société - que se joue la possibilité de création de formes nouvelles, constamment renouvelées et mieux adaptées, de vivre-ensemble.

L'éducation ne concerne évidemment pas que les enfants, elle concerne tout aussi bien les adultes et à ce titre selon Dewey « les institutions de la vie adulte doivent être

²⁸² COMETTI, Jean-Pierre (année inconnue). *John Dewey*, in Encyclopédie Universalis en ligne.

²⁸³ *Ibid.*

jugées à leur capacité à favoriser un processus continu d'éducation »²⁸⁴. C'est pour lui leur seule et unique valeur : « On peut définir la démocratie de bien des façons, mais du point de vue moral, l'exigence démocratique consiste à juger institutions politiques et organisations industrielles en fonction de leur contribution au développement général de chacun des membres de la société. »²⁸⁵

Voilà ce que nous enseignait déjà quelques années plus tôt Dewey dans *Reconstruction en philosophie*. Le propos de Dewey dans *Human Nature and Conduct* montre bien que la démocratie représente un idéal. Pour lui elle est encore immature et tend davantage à l'imitation qu'à la création de nouvelles habitudes liés aux nouveaux besoins de l'environnement²⁸⁶.

Que ce soient des habitudes associées à des perspectives plus conservatrices ou plus progressistes, le constat de Dewey est à l'effet que l'attachement à ses habitudes de pensée tient dans les deux cas à une admiration liée au fait que ces habitudes ont fait leur preuve antérieurement. Ces croyances sont souvent valorisées parce que nous y sommes déjà attachés et non parce qu'elles sont pertinentes dans la résolution d'un problème actuel. Elles ont pu être raisonnables en leur temps, voire indispensables pour mener à bien certains projets, mais ce qui les rend raisonnables aujourd'hui dépend de nos problèmes et projets actuels. Il écrit : « The genuine heart of reasonableness (and of goodness in conduct) lies in effective mastery of the contradictions which *now* enter into action. To be

²⁸⁴ J. Dewey, *Reconstruction en philosophie*, dans *Œuvres philosophiques*, J.-P. Cometti (dir.), trad. P. Di Mascio, Pau et Tours, Publications de l'université de Pau, Farrago et Éditions Léo Scheer, 2003, p. 152.

²⁸⁵ *Ibid.*, p.155.

²⁸⁶ Dewey écrivait : « In theory, democracy should mean of stimulating original thought and evoking action deliberately adjusted in advance to cope with new forces. In fact it is still so immature that its main effect is to multiply occasions for imitation ». (DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 48)

satisfied with repeating, with traversing the ruts which in other conditions led to good, is the surest way of creating careless about present and actual good. »²⁸⁷

Ainsi, l'individu comme le groupe devra savoir remettre en question ses habitudes, incluant son attachement à des croyances qui sont des habitudes de pensée. Et c'est souvent parce que certains individus ont d'abord remis en question certaines habitudes du groupe que celui-ci a pu réaliser le caractère moins raisonnable de certaines d'entre elles. Même s'il a insisté pour faire de la moralité un phénomène social, Dewey ne négligera pas pour autant l'identité et la volonté individuelle. Il le fera en montrant comment elles ne sont pas simplement influencées par nos habitudes, identité et volonté sont ces habitudes elles-mêmes.

2.2.3 HABITUDES, VOLONTÉ ET IDENTITÉ

Les habitudes sont généralement perçues comme des outils passifs²⁸⁸ attendant qu'on les utilise selon les besoins du moment. Et pourtant, l'expérience montre que certaines habitudes s'imposent avec force même si nous les jugeons néfastes. Ce qui illustre comment elles agissent sur nous même si nous voudrions qu'il en soit autrement. Les habitudes sont donc actives, elles ont un pouvoir sur nous. Elles sont beaucoup plus qu'une disposition bonne ou mauvaise, elles font corps avec notre identité selon Dewey. Nous sommes l'habitude, « we are the habit »²⁸⁹ écrivait-il. Il en fera même quelque chose de plus intime que nos choix conscients et délibérés. Les habitudes sont notre volonté elle-même selon Dewey.

²⁸⁷ *Ibid.*, pp. 48-49. Italique de Dewey. On peut faire ici un parallèle entre ce qu'il disait des tenants d'une approche traditionnelle de l'éducation et des tenants d'une approche nouvelle. Dewey leur reprochait toutes deux d'oublier les besoins de l'enfant en s'enfermant dans une conception trop rigide.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 21. Dewey utilise alors l'expression « passive tools ».

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 21 : « It [the habit] overrides our formal resolutions, our conscious decisions. When we are honest with ourselves we acknowledge that a habit has this power because it is so intimately a part of ourselves. It has a hold upon us because we are the habit. »

They [bad habits] teach us that all habits are affections, that all have projectile power, and that a predisposition formed by a number of specific acts is an immensely more intimate and fundamental part of ourselves than are vague, general, conscious choices. All habits are demands for certain kinds of activity; and they constitute the self. In any intelligible sense of the word will, they are will. They form our effective desires and they furnish us with our working capacities. They rule our thoughts, determining which shall appear and be strong and which shall pass from light into obscurity.²⁹⁰

Notre volonté n'est donc pas seulement affectée par nos habitudes, elle est ces habitudes. Ce sont elles qui forment nos désirs et notre manière de trancher les situations problématiques où des désirs contradictoires s'opposent. Elles sont aussi bien le moteur de l'action que de nos pensées. Elles conditionnent très fortement l'importance que nous accorderons à certaines idées ainsi que notre tendance à en laisser d'autres en arrière-plan. Dewey fera des habitudes une forme de filtre qui détermine quel matériel pourra atteindre notre perception et notre pensée²⁹¹. Si notre conduite est déterminée en bonne partie par notre pensée et que cette dernière est grandement façonnée par nos habitudes, c'est dire leur influence et leur importance en éthique.

Cela aura évidemment des incidences directes dans un processus de délibération. Il est en effet possible que les « réflexes habituels » prennent le dessus si la délibération n'est pas menée avec un minimum de recul critique²⁹². Les solutions du passé seront alors rapidement privilégiées alors qu'elles sont possiblement peu adaptées au nouveau contexte.

Mieux encore, la qualité des délibérations d'un individu est elle-même une question d'habitudes. S'il n'est pas rigoureux même face à des décisions importantes, il le sera sans doute moins encore s'agissant des questions moins conséquentes du quotidien. Mener une bonne délibération est elle-même une habitude à cultiver afin d'ouvrir la voie à l'influence

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 21.

²⁹¹ *Ibid.*, p.32: « The medium of habits filters all the material that reaches our perception and thought. »

²⁹² Ce phénomène, qui n'a rien que de très naturel, met particulièrement bien en évidence la plus-value du dialogue dans l'élaboration d'une délibération. Qui est mieux placé qu'autrui pour remettre en question mes habitudes de pensée?

de l'intelligence. Un petit détour par *Comment nous pensons* nous aidera à développer davantage le lien que Dewey pouvait établir entre les habitudes et la délibération.

Si dans les questions importantes, la pensée, la recherche, la réflexion sérieuse sont réduites au minimum, il n'est pas logique de s'attendre à ce que ces facteurs interviennent lorsqu'il s'agit de questions d'importance moindre. En outre l'habitude de scruter activement, de délibérer avec soin, lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes vitaux relatifs à la conduite, est la meilleure garantie que l'orientation générale de l'esprit sera influencée par la raison.²⁹³

Le souci d'évaluer les conséquences d'une action est elle-même une habitude pouvant être cultivée afin d'élargir la portée et la qualité d'une délibération. Aurais-je une vision plutôt étroite ou large de la communauté qui sera touchée par cette action? Vais-je oublier complètement certains acteurs? Aurais-je tendance à privilégier les conséquences à court terme seulement? Accorderais-je plus de poids à certaines normativités ou à certaines valeurs plus que d'autres? Ce sont autant d'éléments conditionnés par les habitudes d'une personne, par ce qui fait son identité et sa volonté. La qualité des résultats de ses délibérations en matière morale sera à la mesure de la manière habituelle de les mener.

Nos habitudes elles-mêmes doivent donc faire l'objet d'un contrôle intelligent, ce qui commencera par le fait de prendre conscience de leurs rôles et de leur importance dans la conduite humaine. Le souci d'adapter nos habitudes constitue aussi une bonne disposition à cultiver. Cela passe par le fait d'être attentif aux conséquences qu'elles génèrent. Plus conscient de leurs conséquences, il deviendra possible de les transformer par d'autres habitudes mieux adaptées. Cependant, la difficulté de les transformer est bien réelle considérant la force d'inertie des habitudes. Elle semble même insurmontable si on fait de la volonté l'équivalent d'habitudes qui ont la fâcheuse tendance à se perpétuer. Comment en effet provoquer un changement si notre identité et notre volonté ne sont que répétition et régularité? Comment briser le moule des habitudes si celles-ci façonnent même notre

²⁹³ DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil, p. 75.

volonté de le faire? Ne sommes-nous pas dès lors condamnés d'avance à l'influence de celles-ci et à n'être que ce que nous sommes déjà?

Ce serait conclure trop vite en présumant que toutes les habitudes sont purement mécaniques et incapables d'échapper à la routine. L'habitude d'apprendre, l'habitude de faire appel à son intelligence plutôt qu'à la spontanéité des désirs, l'habitude de créer plutôt que répéter, tout cela concourt à la possibilité de mieux s'adapter en remettant en question certaines manières de faire ou de penser. Si, pour reprendre une métaphore utilisée par Dewey, il est vrai que les habitudes ont la propension à *comporter des sillons*, il est faux de croire que cela concerne toutes les habitudes. L'instabilité de l'environnement oblige l'organisme à s'adapter en remplaçant certaines habitudes par d'autres. La capacité de se faire sensible et flexible face aux changements nécessaires est elle-même une habitude que nous pouvons développer. Quelques années plus tard, Dewey écrivait dans *Expérience et nature* que « [p]lus un organisme apprend, plus les premiers termes du processus historique qui est le sien sont conservés et intégrés dans sa phase présente, et plus il a à apprendre, et ce afin de se maintenir en mouvement, afin d'éviter la mort et la catastrophe. »²⁹⁴

Ce travail constant d'adaptation ne requiert en rien que les habitudes du passé soient relayées aux oubliettes, bien au contraire. Plusieurs d'entre elles méritent d'être conservées et cultivées minutieusement puisqu'elles ont prouvé depuis longtemps leur pertinence. C'est d'ailleurs sur certaines d'entre elles qu'il faudra miser pour réussir à transformer une habitude inadaptée par une autre jugée plus appropriée. Il ne suffira pas de simplement vouloir un changement particulier d'habitude, il faudra surtout se donner les moyens concrets d'y arriver. Bien sûr, la détermination de la personne qui poursuit cet objectif sera un facteur nécessaire. Si cette personne possède l'habitude d'être persévérante, cela contribuera significativement à son objectif. Mais quoique nécessaire, ce ne sera pas suffisant, car la visée d'une finalité particulière ne peut faire l'économie de la prise en

²⁹⁴ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature* (1925), traduit de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Éditions Gallimard, Collection Bibliothèque de Philosophie, p. 260.

compte des moyens de l'atteindre²⁹⁵. Or, ces moyens sont ceux rendus possibles dans un environnement donné et c'est précisément dans cet environnement que les habitudes concernées se sont ancrées assez profondément pour générer systématiquement le comportement habituel remis en question. La seule (bonne) intention de modifier ce comportement ne sera pas suffisante si elle ne s'accompagne pas d'une transformation de cet environnement.

Conditions have been formed for producing a bad result, and the bad result will occur as long as those conditions exist. They can be no more dismissed by a direct effort of will than the conditions which create drought can be dispelled by whistling for wind. It is reasonable to expect a fire to go out when it is ordered to stop burning as to suppose that a man can stand straight in consequence of a direct action of thought and desire. The fire can be put out only by changing objective conditions; it is the same with rectification of bad posture.²⁹⁶

Cependant, il n'est pas suffisant de prendre en compte la nécessité de modifier le contexte favorisant la répétition d'une habitude à changer. Il faut aussi savoir quelle nouvelle habitude est visée par la transformation. Par exemple, comment développer une bonne posture assise si celle-ci nous est complètement inconnue? Pour Dewey, « [o]nly the man whose habits are already good can know what good is. »²⁹⁷

L'idée que nous devons déjà avoir une idée de ce qui est bien pour pouvoir ensuite la mettre en pratique n'est pas sans rappeler la position d'Aristote dans son *Éthique à Nicomaque*²⁹⁸. Selon le Stagirite, la vertu ne peut être pratiquée que si on en a d'abord la

²⁹⁵ Soulignons ici que le rapport que Dewey établit entre une finalité et les conditions de sa réalisation se retrouvera aussi dans sa théorie de la valuation. Nous verrons alors comment il est improductif de séparer les buts que nous poursuivons des moyens d'y parvenir. L'évaluation d'une fin visée par la conduite ne pourra pas faire l'économie de l'analyse des moyens d'y arriver. Dewey faisait même des moyens et des fins « *two names for the same reality*. » (DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 28.)

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 24. On peut établir un lien ici entre les idées de Dewey et la notion plus récente d'environnement capacitant telle qu'elle a été développée à partir des travaux de Falzon. Nous proposons quelques références à ses travaux dans la bibliographie.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 26.

²⁹⁸ ARISTOTE (1987), *Éthique à Nicomaque*, traduction de J. Tricot, Paris, coll. Bibliothèque des Textes Philosophiques, Librairie Philosophique J.Vrin, p. 88.

connaissance, une connaissance elle-même tributaire d'une pratique préalable. Aristote sortait de ce cercle vertueux en défendant la nécessaire imitation de l'homme prudent, du *phronimos* qui tenait lieu d'étalon de mesure de l'excellence morale.

Dewey lui reproche toutefois d'avoir oublié le rôle joué par les coutumes du groupe et les habitudes personnelles dans l'identification de ce *phronimos*. En effet, comment pouvons-nous désigner telle ou telle personne comme sage si nous n'avons pas déjà une idée de ce qu'est la sagesse? La notion d'habitude permet de sortir de ce cercle vertueux en inscrivant le développement de nos connaissances morales dans la continuité de nos expérimentations individuelles et collectives. Ainsi, même ce qui semble immédiat et apparemment instinctif peut être compris, selon Dewey, comme le résultat d'habitudes inconscientes. Il écrit : « Immediate, seemingly instinctive, feeling of the direction and end of various lines of behavior is in reality the feeling of habits working below direct consciousness. »²⁹⁹

Que la plupart de nos habitudes soient inconscientes rend bien sûr leur influence sur nous plus déterminante. Comment en effet contrôler ce qui nous contrôle à notre insu? Si cette influence est positive, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter mais ce ne sera pas toujours le cas évidemment. Pour notre auteur, de bonnes habitudes, même chez une personne peu éduquée moralement, se traduiront généralement par des bonnes décisions. Le contraire sera vrai aussi des mauvaises habitudes, lesquelles se traduiront généralement par des décisions moins avisées.

Pour Dewey, le caractère d'une personne est le résultat d'une interpénétration d'habitudes, une interpénétration qui n'est jamais totale cependant. Un caractère faible sera celui d'une personne qui n'aura pas su intégrer entre elles les différentes tendances déterminées par ses habitudes. Cela se traduira par un caractère instable, difficilement prévisible, mal préparé à conjuguer avec les problèmes d'un environnement. D'une certaine

²⁹⁹ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 26.

manière, nous retrouvons ici l'équivalent de la thèse de l'unité des vertus défendues par Aristote. Les habitudes doivent interagir entre elles et se constituer en un organisme fonctionnel à même de coordonner, selon les besoins présents, les habitudes appropriées. À titre d'exemple, une disposition telle que la confiance est certainement souhaitable dans plusieurs situations de la vie, mais il peut s'avérer parfois nécessaire de prendre une certaine distance critique, de savoir analyser adéquatement une situation afin d'évaluer si celle-ci exige une attitude différente. L'habitude de faire confiance et de ne pas se méfier systématiquement doit parfois être pondérée par une certaine prudence.

Il ne s'agira pas pour autant de faire la liste des différentes habitudes qui composent notre personnalité. Il s'agit plutôt d'être attentif au fait que certaines manières de faire et traits de caractère peuvent avoir de problématiques dans leurs occurrences. Si on juge que cela est nécessaire, on pourra alors tenter d'apporter les changements nécessaires, des changements qui ne peuvent pas être ceux d'une personne crispée dans sa volonté de changer ceci ou cela. Cela ne saurait suffire puisque cette volonté est déterminée par des habitudes qui agissent directement sur elle, y compris celle qui devrait être modifiée. Des stratégies consistant à être attentif aux contextes favorisant telle ou telle réaction pourront aider à être plus vigilant lorsqu'ils se pointent à l'horizon. Un changement ne pourra se faire alors que progressivement, alors que l'individu aura de plus en plus souvent réussi à remplacer sa réaction habituelle par une autre mieux adaptée. Le changement ne sera donc pas fait dans une volonté « désincarnée », coupée des actes habituels qui sont les siens. Le soi est donc pensé ici dans son inévitable transaction dans le monde, jamais complètement détaché de son milieu, de ses ressources et de ses contraintes, lesquelles incluent aussi les habitudes avec lesquelles il doit conjuguer.

Il n'y aura pas chez Dewey quelque chose comme la bonté intrinsèque d'un caractère doté d'une bonne volonté. Pour lui, ce ne sont pas les motivations, les bonnes dispositions qui comptent par elles-mêmes, pas plus que les seules conséquences d'une action particulière. Dewey cherchera à éviter les deux extrêmes en montrant qu'il ne faut pas dissocier la volonté, le caractère ou les dispositions d'une personne de ses actes et de leurs

conséquences. C'est dans leurs interactions et leurs conséquences en général, considérées au-delà d'un seul acte isolé, qu'il faut appréhender la relation entre ces différents éléments.

[...] deeds cannot be judged properly without taking their animating disposition as well as their concrete consequences into account. The reason, however, lies not in isolation of disposition from consequences, but in the need for viewing consequences broadly. *This* act is one of a multitude of acts. If we confine ourselves to the consequences of this one act we shall come out with a poor reckoning. Disposition is habitual, persistent. It shows itself therefore in many acts and in many consequences.³⁰⁰

Quelle que soit la valeur que l'on attribue à une bonne disposition, l'honnêteté par exemple, celle-ci s'inscrira toujours dans un contexte contingent et partiellement imprévisible. Le fait qu'une bonne disposition se traduise habituellement par des conséquences souhaitables relève d'une probabilité, d'une tendance générale, jamais d'une certitude. Cela ne signifie pas que nous n'avons aucune connaissance fiable quant aux vertus de telle ou telle bonne disposition, bien au contraire. L'expérience nous a montré comment elle était habituellement valable et efficace. Mais bien qu'on puisse s'y fier en général, la pertinence de son application à un cas particulier demeurera toujours incertaine. Une personne peut bien se targuer d'agir de manière intègre face à une décision donnée, rien ne permet de présumer de l'issue de celles-ci. Mais, selon Dewey, « the trouble is that we are not content with modest probabilities »³⁰¹. Nous cherchons naturellement des certitudes, des solutions sans failles ne laissant aucune place au doute ou à la critique. Bien qu'elles soient indispensables et jouent un rôle déterminant dans notre conduite, les habitudes à elles seules, si bonnes soient-elles en général, ne peuvent prétendre contrôler totalement le domaine moral.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 34.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 37. C'est pourtant à des « probabilités modestes » qu'il nous faudra nous accrocher. Si modestes d'ailleurs que nous devons les interpréter en termes de « probabilités qualitatives ». Nous y reviendrons au chapitre 4.

La même prétention au contrôle total est présente dans l'utilitarisme lorsqu'il entend procéder à un calcul précis des conséquences³⁰². Un calcul d'autant moins fiable, selon Dewey, qu'il s'appuie sur ce qu'il y a de plus imprévisible : le plaisir et la souffrance. Pour lui, toutes ces tentatives d'associer la morale à un élément sur lequel nous aurions un parfait contrôle³⁰³ montre que notre orgueil a joué un rôle dans cette prétention déraisonnable :

Human conceit has played a great part. It has demanded that the whole universe be judged from the standpoint of desire and disposition, or at least from that of the desire and disposition of the good man. The effect of religion has been to cherish this conceit by making men think that the universe invariably conspires to support the good and bring the evil to naught. By a subtle logic, the effect has been to render morals unreal and transcendental. For since the world of actual experience does not guarantee this identity of character and outcome, it is inferred that there must be some ulterior truer reality which enforces an equation that is violated in life.³⁰⁴

Dewey s'opposera à cette perspective transcendante et se refuse à l'idée que la vraie moralité ne soit pas de ce monde. Nous retrouverons chez lui une approche plus modeste s'attachant à ce qui est sous notre contrôle, ici et maintenant. Et comme ce contrôle est nécessairement limité, il sera d'autant plus important de ne pas négliger les aspects de la conduite sur lesquels nous pouvons agir :

An honestly modest theory will stick to the probabilities of tendency, and not import mathematics into morals. It will be alive and sensitive to consequences as they actually present themselves, because it knows that they give the only instruction we can procure as to the meaning of habits and dispositions. But it will never assume that a moral judgment which reaches certainty is possible. We have just to do the best we can with habits, the forces most under our

³⁰² Dewey dira des utilitaristes : « They want a mathematical equation of act and consequence. » *Ibid.*, p. 37.

³⁰³ En faisant de la *bonne volonté* le seul critère de la moralité en opposant cette bonne volonté à toute considération pour les conséquences de l'action, Kant ne faisant pas autre chose que de rechercher un fondement universel évacuant l'incertitude de la sphère morale.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 37.

control; and we shall have our hands more than full in spelling out their general tendencies without attempting an exact judgment upon each deed.³⁰⁵

Aux dires de Dewey, les habitudes sont les principales forces sous notre contrôle. À nous donc de prendre conscience de leur influence en ne se laissant pas contrôler inconsciemment par elles. C'est le rôle que sera appelée à jouer l'intelligence. Mais avant d'aborder son rôle, il faut traiter deux autres variables indispensables à une bonne compréhension de l'action humaine : les impulsions et les désirs.

2.2.4 IMPULSIONS ET DÉSIRES

Même si elles sont fondamentales pour comprendre la conduite humaine, les habitudes ne sont pas premières car elles sont d'abord conditionnées par des activités instinctives. À la naissance, nous sommes fortement dépendants d'adultes contribuant à développer des habitudes qui imprégneront graduellement nos différentes manières de conjuguer avec l'environnement. Sans cette aide, ce sont nos instincts, nos impulsions qui détermineraient nos comportements. Sans éducation, notre conduite serait aveugle et purement instinctive.

Les instincts naturels de l'humain sont les mêmes partout. Ils ne sont pas propres à une culture particulière. Les instincts de chacun sont similaires, mais les coutumes dans lesquels ils s'expriment sont très diversifiées comme le mentionne Dewey en écrivant que « [t]he same original fears, angers, loves and hates are hopelessly entangled in the most opposite institutions. »³⁰⁶ On ne peut donc pas faire des coutumes et des institutions dans lesquelles elles s'organisent le résultat direct des instincts naturels de l'humain. Si tel était le cas, il n'y aurait pas une telle diversité entre les cultures. Malgré leurs caractères similaires entre les êtres humains, nos instincts naturels ont été modifiés par leur interaction avec des environnements culturels différents. Avant de voir comment cela se produit, il

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 38.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 67.

nous faut d'abord prendre acte du rôle premier, moteur, que nos instincts³⁰⁷ jouent. En tant qu'impulsions, que réactions immédiates, ils constituent selon Dewey le pivot de la réorganisation des activités³⁰⁸. On ne saurait bien comprendre les transformations individuelles et collectives si nous ne prenons pas acte de la fonction occupée par les impulsions dans les interactions d'un environnement social.

Any impulse may become organized into any disposition according the way it interacts with surroundings. Fear may become abject cowardice, prudent caution, reverence for superiors or respect for equals; an agency for credulous swallowing of absurd superstitions or for wary scepticism. A man may be chiefly afraid of the spirits of his ancestors, of officials, of arousing the disapproval of his associates, of being deceived, of fresh air, or of Bolshevism. The actual outcome depends upon how the impulse of fear is interwoven with other impulses. This depends in turn upon the outlet and inhibitions supplied by the social environment.³⁰⁹

Cette description met en relief plusieurs éléments entourant la notion d'impulsion. Il faut bien sûr parler *des* impulsions puisqu'il s'agit d'un processus continu dans lequel une multitude d'impulsions se succèdent, s'interpénètrent en interagissant entre elles. Sans l'influence de nos habitudes et celle de l'intelligence, ces impulsions seraient aveugles. Tout objet, tout événement ne serait qu'une suite d'impulsions, sans signification particulière nous permettant de réorienter notre conduite. Leur signification ne devient possible que dans un « médium social mature ».³¹⁰

La colère de l'animal n'est rien d'autre pour lui qu'une décharge aveugle d'énergies. Sa colère n'est même pas la colère. Elle est eue, point. Aucune connaissance, aucun qualificatif. L'expérience de ce que nous appelons la colère est simplement vécue, immédiatement, purement, impulsivement. Chez l'humain, cette même colère peut prendre

³⁰⁷ Instincts et impulsions sont des synonymes pour Dewey (*Ibid.*, p. 45, note 1).

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 67 : « Impulse are the pivots upon which the re-organisation of activities turn, they are agencies of deviation, for giving new directions to old habits and changing their quality. »

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 69.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 65: « It depends upon interaction with a matured social medium ».

différentes significations en fonction des contextes : profonde indignation morale, irritation passagère, cause d'un meurtre, etc. Le même phénomène physiologique pourra donc être interprété de diverses manières et se traduira par des réactions différentes selon l'environnement social. Certaines formes de colères pourront être jugées légitimes et socialement acceptables alors que d'autres seront fortement condamnées³¹¹. Le collectif pourra se doter de normes générales face à certaines formes d'expression de la colère. Cependant, la forme particulière qu'elle prendra ici et maintenant sera toujours singulière et la réaction du collectif sera elle-même spécifique à chaque circonstance particulière. Malgré cela, le groupe possède des habitudes généralisées³¹² qui conditionnent fortement la manière dont ses membres gèrent leurs impulsions. La singularité des impulsions n'exclut en rien la régularité qui les caractérise et les canalise en fonction de la norme sociale. Les habitudes des individus d'un groupe font en sorte que des impulsions chaque fois uniques possèdent des caractéristiques récurrentes, notamment celles de produire des conséquences semblables. Et parce que nous expérimentons ces conséquences, nous voudrions privilégier des habitudes qui se traduisent le plus souvent par des conséquences positives. Ce qui ne n'est possible que parce que les impulsions sont malléables et non une réaction incontrôlable et identique d'un individu et d'un groupe à l'autre. Si les cultures varient, c'est précisément parce que les impulsions comportent une certaine plasticité. Celle-ci se vérifie, comme nous l'avons vu, dans le fait que les impulsions de l'enfant sont façonnées à travers l'éducation prodiguée par son groupe d'appartenance.

Nous disons donc des impulsions qu'elles sont chaque fois singulières tout en étant formatées par les habitudes du groupe. Nous disons aussi qu'elles comportent une forme de plasticité qui rend possible leur transformation. Les groupes ont cependant tendance à privilégier la conformité et une certaine docilité. La plasticité des impulsions est

³¹¹ L'exemple de la violence conjugale illustre bien comment le même phénomène peut susciter des réactions très différentes selon les époques et la sensibilité particulière des cultures. Ce qui était un problème largement passé sous silence il n'y a pas si longtemps encore est maintenant pris très au sérieux. Ces comportements violents suscitent socialement des réactions de désapprobation de plus en plus généralisées.

³¹² Plus le groupe sera homogène, plus augmentera la probabilité que les réactions des membres soient semblables.

principalement utilisée pour amener l'individu à adopter les coutumes du groupe, beaucoup moins souvent pour explorer d'autres possibilités que celles que les autorités du groupe ont jugé bon de privilégier et d'enseigner³¹³.

Dewey constate que nos idéaux sont imprégnés d'un certain paradoxe. D'une part, nous valorisons l'idée d'un but ultime et statique³¹⁴ qui, une fois atteint, ne requerrait plus d'efforts en comblant définitivement tous nos désirs. Et de l'autre nous valorisons le courage, l'effort, la persévérance, le dépassement de soi, l'originalité, la liberté, etc. De la sorte, « [w]e reach out to the opposite extreme of our ideal of fixity, and under the guise of a return to nature dream of a romantic freedom, in which *all* life plastic to impulse, a continual source of improvised spontaneities and novel inspirations »³¹⁵.

Cet idéal contradictoire se traduit trop souvent par une incapacité à saisir les nouvelles possibilités qui s'offrent à nous. Plutôt que de remettre en question nos habitudes, nous avons tendance, aussi bien individuellement que collectivement, à attendre que survienne une situation de crise³¹⁶.

Le défi sera donc de permettre à l'intelligence de pénétrer nos habitudes de manière à ce que celles-ci s'adaptent mieux aux circonstances. D'abord parce qu'elle peut contribuer à mieux réagir face aux problèmes en évitant une réaction purement spontanée ; ensuite, parce qu'elle peut analyser l'impact de nos habitudes et nous amener à les modifier avant qu'elles ne génèrent elles-mêmes des problèmes parce que mal adaptées à un environnement constamment changeant. Toutefois, ce travail de l'intelligence sur nos habitudes requiert la reconnaissance de la fonction occupée par les impulsions ou les instincts sur notre comportement. Ils sont selon Dewey la « source indispensable de notre

³¹³ *Ibid.*, p. 70.

³¹⁴ Nous retrouvons ici la critique que faisait Dewey d'une tradition qui aura privilégié l'idée d'un seul bien, immuable et indépendant des circonstances.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 72.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 73: « Instead of constantly utilizing unused impulse to effect continuous reconstruction, we waited till an accumulation of stresses suddenly break through the dike of custom. »

libération »³¹⁷, car ils permettent de rencontrer les exigences particulières d'une nouvelle situation. Bien qu'il ne le formule pas ainsi, on pourrait sans doute introduire dans l'explication la notion de qualité. Le lien immédiat qui unit notre organisme à son environnement génère des impulsions liées directement à ses caractéristiques spécifiques. Ces caractéristiques particulières sont des aspects qualitatifs uniques qui permettent à l'organisme de modifier « en temps réel » sa conduite. Il peut le faire sur la base des habitudes acquises, d'une manière plutôt « mécanique » ou de façon délibérée, après avoir jugé de l'action appropriée en fonction des aspects qualitatifs particuliers du contexte.

Une « théorie morale valide » devra donc éviter de souscrire aux théories associant le bien à un but fixé une fois pour toute, mais sans pour autant rejoindre celles qui « idéalisent l'impulsion pure » dont la spontanéité serait gage de « liberté humaine ». On comprend que, même sans le désigner nommément, Dewey avait probablement en tête les idées de Nietzsche en écrivant les lignes que voici : « Generalizing these distinctions, a valid moral theory contrasts with all those theories which set up static goals (even when they are called perfection), and those theories which idealize raw impulse and find in its spontaneities an adequate mode of human freedom. »³¹⁸

Ni l'équilibre définitif d'un monde parfait placé sous l'égide d'Apollon, non plus que celui de la spontanéité et des impulsions de Dionysos, le monde de Dewey sera un monde ne niant ni le rôle des impulsions, ni le besoin d'équilibre et de stabilité d'un organisme vivant. Dans ce monde, nos goûts et nos désirs auront leur place autant que la spontanéité avec laquelle ils peuvent s'exprimer. L'intelligence devra néanmoins contribuer à déterminer quand et comment cette spontanéité a lieu d'être et quand elle doit plutôt être réfrénée.

Le lien de l'intelligence aux habitudes et aux impulsions se concrétisera par le biais des désirs. L'intelligence a une fonction critique qui n'est pas directement productive alors

³¹⁷ *Ibid.*, p. 75.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 75.

que les désirs, eux, le sont. Contrairement à un intellect plus détaché, analytique et contemplatif, les désirs ont un aspect plus « synthétique » nous unissant à notre environnement.

Intellect is critical, unproductive while desire is generative. In its dispassionateness intellect is aloof from humanity and its needs. It fosters detachment where sympathy is needed. Its cultivates contemplation when salvation lies in liberating desire. Intellect is analytic, taking things to pieces; its device are the scapel and testube. Affection is synthetic, unifying.³¹⁹

Ce passage montre comme il serait contreproductif de ne faire reposer la conduite humaine que sur le travail d'une intelligence coupée de tout ce qui pourrait motiver l'agir. Nous verrons dans *Théorie de la valuation* comment Dewey insistera fortement sur la nécessité de ne pas opposer la dimension cognitive de l'expérience humaine à sa dimension affective. Ce sont deux fonctions complémentaires et indispensables de l'agir humain. Le reconnaître est un premier pas décisif pour une théorisation adéquate de l'éthique, mais ce sera insuffisant si nous ne nous dotons pas d'une conceptualisation appropriée des désirs. Dewey va donc clarifier sa conception des désirs en nous invitant à ne pas commettre l'erreur de les définir qu'en fonction des objets sur lesquels ils portent. Si on veut bien comprendre la fonction des désirs dans un organisme vivant, on doit d'abord comprendre qu'ils ne surgissent que si cet organisme rencontre une difficulté interrompant le cours régulier de ses activités. Ce qui fera alors l'objet d'un désir est ce qui, s'il était présent, pourrait rétablir l'équilibre dans l'environnement³²⁰.

Contrairement à l'impulsion qui n'est que réaction spontanée, le désir comporte une dimension intellectuelle, celle d'une idée de la fin à viser afin de combler le besoin éprouvé par le biais des impulsions. Sans les habitudes nous fournissant la connaissance des moyens de combler ce besoin, le désir pourrait difficilement se fixer sur un objet précis. L'exemple de la faim permettra à Dewey d'illustrer son propos :

³¹⁹ *Ibid.*, p. 171.

³²⁰ *Ibid.*, p. 172.

A hungry man could not conceive food as good unless he has actually experienced, with the support of enviring conditions, food as good. The objective satisfaction comes first. But he finds himself in a situation where the good is denied in fact. It then lives in imagination. The habit denied overt expression asserts itself in idea. It sets up the thought, the ideal, of food. This thought is not what is sometimes called thought, a pale bloodless abstraction, but is charged with the motor urgent force of habit. Food as a good is now subjective, personal. But it has its source in objective conditions and it moves forward to new objective conditions. For it works to secure a change of environment so that food will again be present in fact. Food is a « subjective » good during a temporary transitional stage from one objet to another.³²¹

Le désir comporte donc une dimension idéationnelle ou subjective, celle qui consiste à connaître l'objet susceptible de satisfaire un besoin vécu lui immédiatement et existentiellement en tant qu'impulsion. Cette dernière ne comporte pas d'idée, elle ne sait pas ce qu'elle cherche³²² dira Dewey. L'idée de nourriture renvoie à un aspect personnel, subjectif au sens où il est intellectuel. Dewey qualifie cela de phase transitoire, une phase temporaire dans la mesure où elle s'inscrit dans un processus global comprenant des interactions physiques continues avec l'environnement. Il n'y a donc pas d'un côté une dimension intellectuelle de l'expérience et de l'autre une dimension corporelle complètement distincte. Il y a une unité et une transaction constante entre des aspects idéationnels et des aspects sensori-moteurs.

Pour qu'une personne affamée puisse avoir une idée de la nourriture comme bien permettant de satisfaire son désir, il lui aura d'abord fallu avoir expérimentée directement cette satisfaction. C'est cette expérimentation préalable qui lui a enseigné que la nourriture est ce dont elle a besoin. Une fois qu'elle aura expérimenté le fait que la nourriture a effectivement comblé ce besoin, elle pourra maintenant se représenter en imagination la manière de le satisfaire. En amont de ce travail de l'imagination et de la pensée, se trouve néanmoins une phase objective de l'expérience liée à une satisfaction vécue directement et non pas imaginée. Dewey écrit :

³²¹ *Ibid.*, p. 39.

³²² *Ibid.*, p. 175 : « Impulse does not know what it is after. »

A genuine appreciation of the beauty of flowers is not generated within a self-enclosed consciousness. It reflects a world in which beautiful flowers have already grown and been enjoyed. Taste and desire represent a prior objective fact recurring in action to secure perpetuation and extension. Desire for flowers comes after actual enjoyment of flowers. But it comes before the work that makes the desert blossom, it comes before cultivation of plants. Every ideal is preceded by an actuality; but the ideal is more than a repetition in inner image of the actual. It projects in securer and wider and fuller form some good which has been previously experienced in a precarious, accidental, fleeting way.³²³

Cette citation met en relief le rôle limité de la phase transitoire que Dewey associait à l'aspect subjectif et intellectuel de l'expérience. Ce facteur individuel ne détermine pas à lui seul les conditions rendant possible l'expérience immédiate associée à la beauté d'une fleur³²⁴. Ce que l'individu éprouve et apprécie est causé par un environnement. Il peut bien sûr réagir à sa manière, mais cette réaction est produite par l'environnement dans lequel il expérimente quelque chose qui n'est pas seulement lui-même, mais lui-même dans son rapport à ce qui l'entoure. Les désirs sont eux-mêmes des faits qui émergent dans un contexte. Ils en font partie de sorte qu'ils vont éventuellement se traduire par une conduite qui transformera à son tour cet environnement. L'individu pourra ainsi contribuer à « sécuriser » ce que son expérience lui a fait éprouver comme étant un bien, soit dans la citation précédente le fait d'expérimenter la beauté d'une chose. Il pourra cultiver, au propre comme au figuré, le sens de la beauté qu'une expérience particulière et concrète lui a permis de découvrir. L'impulsion qui a rendu physiologiquement possible l'expérience qualitative immédiate de la beauté d'une fleur a donc précédé, comme le dit Dewey, le désir de beauté. Il a d'abord fallu l'expérimenter avant de la désirer. Ensuite, cela s'est traduit intellectuellement par des idées quant aux moyens rendant possibles une telle expérience : cultiver un jardin, acheter un bouquet, etc. C'est en ce sens que le désir, dans son aspect idéationnel, renvoie à une phase transitoire. Il part d'impulsions exprimant des

³²³ *Ibid.*, p. 20.

³²⁴ À l'encontre d'une certaine sagesse populaire, il semble que l'adage selon lequel « beauty is in the eye of the beholder » ne soit pas tout à fait exact. Sauf à préciser que l'œil regarde quelque chose qui n'est pas lui, soit un objet placé dans un environnement. Sans un minimum de conditions biopsychosociales communes, on voit mal comment les humains pourraient s'entendre même partiellement sur la valeur de telle ou telle expérience esthétique.

besoins vécus immédiatement et mènent à des idées susceptibles de les combler. Cette phase transitoire, comme nous le verrons en détails avec *Théorie de la valuation*, s'accompagnera d'une évaluation qui permettra de distinguer le désiré du désirable. Cette étape sera nécessaire puisque les problèmes moraux, comme nous l'enseignera bientôt *Ethics*, sont des problèmes où des désirs incompatibles entrent en conflit. Tout le travail de l'intelligence sera donc de déterminer quel désir devrait être priorisé. Autrement dit, selon une expression empruntée à Dewey dans *Reconstruction en philosophie*, il s'agira de déterminer quel est le « bon bien » dans les circonstances.

Comme nous pouvons le constater, la manière dont Dewey articule les relations entre impulsions, besoins, désirs, satisfactions et idées des biens n'est pas sans avoir des implications importantes. Nous y reviendrons au prochain chapitre consacré à la théorie deweyenne de la valuation. Mentionnons pour le moment que s'y joue la question de la validité de nos jugements de valeurs. Ce n'est pas sans raison que Dewey insistait pour faire du désir et de l'objet qu'il vise une simple phase intellectuelle ou idéationnelle, dans un processus comportant par ailleurs une dimension objective renvoyant à des faits vérifiables, soit à des expériences que nous pouvons valider et partager avec d'autres. Ainsi, même si l'action humaine est constituée d'éléments qui comportent une dimension intellectuelle et personnelle, la pensée peut sans dualisme aucun se référer à la dimension biopsychosociale d'une expérience partagée dans un environnement naturel et social commun, ce qui ouvre la voie à des connaissances fiables pouvant légitimement orienter nos conduites. Ces connaissances comportent des jugements de valeur exprimant ce que l'expérience nous a permis d'identifier comme des biens, qu'ils soient naturels ou moraux selon une distinction que Dewey utilisait dans *Reconstruction en philosophie*. Bien que garanties, nos connaissances ne seront jamais absolument certaines. Elles comportent des degrés de fiabilité leur conférant une plus ou moins grande crédibilité. Nous retrouvons ainsi la notion « d'assertion garantie » présentée au premier chapitre. Comme nous l'avons vu, celle-ci permet de récuser la conception traditionnelle d'une vérité-adéquation pour défendre une conception d'une connaissance validée à différents degrés en fonction de nos enquêtes et nos expérimentations antérieures. Dans l'exemple de la faim, la validation du fait que la nourriture est un bien naturel se vérifie quotidiennement. On pourrait

difficilement remettre en question le jugement de valeur faisant de la nourriture une chose importante pour l'humain et un moyen efficace de combler le besoin exprimé par l'impulsion liée à la faim. C'est sur la base de ce type de connaissances que l'intelligence pourra exercer, à défaut d'un contrôle certain ou total, un certain degré de contrôle sur son environnement. Voilà ce que nous allons maintenant aborder.

2.2.5 CONNAISSANCE, INTELLIGENCE ET CONTRÔLE

Nous avons utilisé l'exemple de la faim afin de montrer comment certaines connaissances nous permettent de savoir comment combler certains besoins. La première chose que Dewey voudra mettre en évidence à propos de ces connaissances est qu'elles ne relèvent pas, selon ses mots, d'un « agent spécial », d'une « faculté unique », d'un « instinct distinct », d'un « organe séparé » ou d'une conscience ayant une « juridiction séparée »³²⁵. Bien au contraire, nos connaissances sont liées directement aux processus naturels de la vie. Elles sont le produit d'une activité, celle de connaître précisément³²⁶. Et comme toute activité, celle de connaître comporte elle aussi des impulsions, des habitudes et des désirs. Ne pas le reconnaître nous mènerait de nouveau à un dualisme opposant l'esprit à la nature. Sur ce point, Dewey écrit que « [t]he isolation of intellectual disposition from concrete empirical facts of biological impulse and habit-formation entails a denial of the continuity of mind with nature. »³²⁷

Sur le plan d'une théorie éthique, cela aura pour conséquence d'éviter de faire de ce qui régule nos comportements quelque chose relevant d'un « domaine indépendant »³²⁸. Il nous faut donc partir de l'expérience concrète et observer ce qui se passe vraiment lorsque nous sommes engagés dans l'activité consistant à résoudre un problème éthique. Nous réalisons alors que ce processus ne comporte pas qu'un aspect cognitif. Des impulsions

³²⁵ *Ibid.*, p. 184. Nous traduisons.

³²⁶ *Ibid.*, p. 130 : « Some activities result in knowledge, as others result in other things. »

³²⁷ *Ibid.*, p. 130.

³²⁸ *Ibid.*, p. 185. Nous traduisons.

sont impliquées et les habitudes jouent un rôle pivot déterminant. En somme, bien que la réflexion soit essentielle, elle n'est pas la seule variable et elle est elle-même influencée par d'autres variables, principalement les habitudes sans lesquelles nous ne pourrions pas même connaître. Dans la citation qui suit, Dewey montrera que c'est précisément avec nos habitudes que nous connaissons. La description détaillée que présente Dewey est très riche d'enseignement, aussi allons-nous le citer tout du long avant de la commenter plus avant.

We compare life to a traveler faring forth. We may consider him first at a moment where his activity is confident, straightforward, organized. He marches on giving no direct attention to his path, nor thinking of his destination. Abruptly he pulled up, arrested. Something is wrong in his activity. From the standpoint of an onlooker, he has met an obstacle which must be overcome before his behavior can be unified into a successful ongoing. From his own standpoint, there is a shock, confusion, perturbation, uncertainty. For the moment he doesn't know what hit him, as we say, nor where he is going. But a new impulse is stirred which become the starting point of an investigation, a looking into things, a trying to see them, to find out what is going on. Habits which were interfered with begin to get a new direction as they cluster about the impulse to look and see. The blocked habit of locomotion gives him a sense of where he *was* going, of what he had set out to do, and of the ground already traversed. As he looks, he sees definite things which are not just things at large but which are related to his course of action. The momentum of the activity entered up persists as a sense of direction, of aims; it is anticipatory project. In short, he recollects, observes and plans.

The trinity of these forecasts, perceptions and remembrances form a subject-matter of discriminated and identified objects. These objects represent habits turned inside out. They exhibit both onward tendencies of habit and the objective conditions which have been incorporated within it. Sensations in immediate consciousness are elements of action dislocated through the shock of interruption. They never, however, completely monopolize the scene; for there is a body of residual undisturbed habits which is reflected in remembered and perceived objects having a meaning. Thus out of shock and puzzlement there gradually emerges a figured framework of objects, past, present, future. These shade off variously into a vast penumbra of vague, unfigured things, a setting which is taken for granted and not at all explicit presented. The complexity of the figured scene in its scope and refinement of contents wholly upon prior habit and their organization. The reason a baby can know little and an experienced adult know much when confronting the same thing is not because the latter has a "mind" which the former has not, but because one has already formed habits which the other has still to acquire. The scientific man and the

philosopher like the carpenter, the physician and politician know with their habits not with their “consciousness”.³²⁹

Pour Dewey, notre expérience est d’abord celle d’une activité généralement organisée, dans laquelle les choses se coordonnent de manière continue, sans même que nous ayons à réfléchir à cette coordination. Nous allons simplement de l’avant en fonction d’habitudes et notre organisme coordonne différentes activités dans un processus continu en grande partie inconscient. C’est en ce sens que Dewey pouvait dire des habitudes qu’elles sont actives. Nous n’avons pas à tout moment à nous demander quelle est l’étape suivante pour ensuite mettre à exécution l’habitude appropriée. Cette coordination se fait par elle-même, sans nécessairement être guidée par une intention consciente quant à la finalité de l’action. Les habitudes requises³³⁰ s’exécutent en fonction des ajustements nécessités par l’environnement, sans qu’aucune réflexion ne doive s’appuyer sur des connaissances pour orienter le comportement. À moins qu’un événement ne vienne en interrompre brusquement le cours régulier, l’activité est continue et constante.

Ce n’est qu’en cas d’interruption de l’activité que l’habitude de réfléchir occupera plus activement le devant de la scène. Mais pour qu’elle puisse opérer efficacement, il lui faudra discriminer, parmi toutes les informations possibles offertes par son environnement, celles qui seront nécessaires au processus de stabilisation du cours de l’activité. Techniquement, les éléments sur lesquelles l’attention pourrait se porter sont indéfinis. Elle pourrait se tourner vers la couleur, la texture, la forme de tel ou tel objet ; elle pourrait s’intéresser à la distance entre le corps et un autre obstacle, à la température ambiante, à l’heure de la journée, la période de l’année, à la météo annoncée, à un souvenir évoqué par un parfum dans l’air, etc. Sans l’habitude de s’intéresser à ce qui est pertinent ici et maintenant, l’enquête requise ne pourrait pas s’orienter efficacement et progressivement en fonction de ce qui émergerait dans son processus même. Il pourra suffire qu’un nouvel

³²⁹ *Ibid.*, pp. 127-128.

³³⁰ Dewey préférera éviter d’associer ces habitudes pratiques à des connaissances, réservant ce terme pour la réflexion et l’appréciation consciente. *Ibid.*, p. 178.

élément surgisse pour qu'elle doive se réorienter aussitôt. L'enquête doit être orientée, avoir « un sens de la direction » comme l'écrivait Dewey dans la citation précédente. En fonction d'habitudes déjà opérantes, l'enquête pourra ainsi « discriminer et identifier certains objets ». Ceux-ci ne sont pas donnés et connus d'emblée. Ils n'apparaissent comme objets distincts qu'en fonction des besoins spécifiques de l'enquête en cours et selon son orientation générale. Avec *Logique* qui ne paraîtra que plus tard, on pourrait dire qu'avant le processus d'enquête, l'expérience est vécue de manière qualitativement unifiée, ne comportant pas d'éléments distincts. Des objets n'apparaissent distinctement qu'en fonction d'une enquête active. C'est pour cette raison que Dewey pouvait la définir, comme nous l'avons vu, dans les termes suivants :

L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié. [...] « Contrôlé ou dirigé » dans la formule ci-dessus réfère au fait que l'enquête est valable dans un cas donné dans la mesure où les opérations qu'elle comporte s'achèvent vraiment dans l'établissement d'une situation existentielle objectivement unifiée.³³¹

La situation initiale est indéterminée parce que le processus d'enquête qui s'amorce au moment où un événement interrompt le cours des événements est vécue qualitativement de manière unifiée, sans que des « distinctions et relations constitutives » n'aient émergé de l'enquête elle-même. De la même manière, le processus d'enquête sera concluant s'il conduit à une « situation existentielle objectivement unifiée », une situation qui sera alors celle de l'individu concerné dans sa relation directe à son environnement. L'enquête elle-même, dans sa dimension intellectuelle³³², renvoie comme nous l'avons vu plus tôt, à une phase subjective ou encore cognitive, qui nous permet de discriminer les éléments utiles,

³³¹ DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 169.

³³² Évidemment, malgré sa dimension cognitive centrale, l'enquête repose aussi sur des opérations physiques consistant, par exemple, à communiquer avec certaines personnes pour obtenir des informations, à consulter des documents, à écrire, etc. En somme, elle s'incarne dans une pratique.

soient les matériaux propositionnels qui nourriront le jugement pratique qu'est l'enquête³³³. Et si nous distinguons ces éléments parmi tous ceux qui pourraient l'être, c'est parce que nos habitudes opèrent en continu. Sans ces habitudes comprises comme outils actifs³³⁴, nous n'aurions pas la capacité de connaître ce qui est nécessaire à une enquête particulière. La transformation et l'articulation de l'enquête s'effectue en temps réel, dans le processus même de l'enquête et cela ne serait pas possible sans le soutien actif des habitudes.

Tout ceci nous permet de mieux comprendre l'intérêt de Dewey pour une psychologie qui l'aura amené à mettre en évidence la fonction centrale occupée par les habitudes dans la conduite humaine. Nous verrons maintenant que l'imagination a aussi un rôle important à jouer. C'est grâce à elle qu'il sera possible d'exercer un contrôle intelligent sur notre conduite. Avec la notion de « dramatic rehearsal », nous verrons comment la délibération représente une méthode grâce à laquelle il est possible de tester des cours possibles d'action possible sans avoir à les mettre en pratique.

Deliberation is an experiment in finding out what the various lines of possible action are really like. It is an experiment in making various combinations of selected elements of habits and impulses, to see what the resultant action would be like if were entered upon. But the trial is in imagination, not in overt fact. The experiment is carried on by tentative rehearsals in thought which do not affect physical facts outside the body. Thought runs ahead and foresees outcomes, and thereby avoids having to await the instruction of actual failure and disaster. An act overtly tried out is irrevocable, its consequences cannot be blotted out. An act tried out in imagination is not final or fatal. It is retrievable.³³⁵

Le rôle de la délibération consistera donc à identifier les conséquences possibles d'actions elles-mêmes possibles. Pour autant, même si elle est tournée vers des possibilités futures, la délibération s'inscrit toujours dans une activité présente. Elle libère et développe

³³³ Ceci renvoie à la distinction que nous avons faite entre les propositions sur laquelle s'appuie l'enquête pour progresser et le jugement pratique qu'est l'enquête elle-même. Ce jugement concerne aussi bien le processus que le résultat de l'enquête, les deux étant intimement liés dans une relation de moyen-fin.

³³⁴ Nous avons vu plutôt que Dewey les décrivait comme des « active tools ».

³³⁵ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 132.

des possibilités futures de la situation actuelle. Il n'est sans doute pas inutile d'insister sur ce point, car malgré son caractère évident il est relativement facile de le perdre de vue. Comme la délibération repose sur une imagination anticipant les conséquences possibles de certains cours d'action, on peut aisément oublier l'espace-temps qui nous en sépare. Cela a pour résultat de nous amener à penser que la fin visée est un point situé dans un espace qu'il nous suffirait de franchir. Or, ce n'est pas le cas, car la fin visée est en fait un moyen qui n'existe qu'au présent. Elle oriente *maintenant* l'action en tant qu'outil intellectuel. Ce que sera qualitativement la situation existentielle produite ultérieurement échappe à notre capacité d'anticipation. Nous pouvons en appréhender certains aspects en général, mais le détail de sa « texture » qualitative particulière est impossible à prévoir autrement que de manière très approximative. C'est d'ailleurs pourquoi Dewey rejetait la prétention de l'utilitarisme à calculer des plaisirs futurs. La finalité qui sera choisie servira de repère pour « libérer l'action présente de sa perplexité et sa confusion »³³⁶, celle qui était à l'origine du besoin d'enquêter. C'est le sens du contrôle que Dewey associe à l'enquête, celui de « diriger » et non de « maîtriser »³³⁷ complètement ce qui adviendra. Sa fonction sera d'orienter la conduite à suivre dans un environnement global composé de plusieurs éléments vagues et indéterminés.

The « end » is the figured pattern at the center of the field through which runs the axis of conduct. About this central figuration extends infinitely a supporting background in a vague whole, undefined and undiscriminated. At most intelligence but throws a spotlight on that little part of the whole which marks out the axis of movement. Even if the light is flickering and the illuminated portion stands forth only dimly from the shadowy background, it suffices if we are shown the way to move.³³⁸

La fin de l'action est donc bel et bien un moyen, un moyen de contrôler notre conduite en lui fournissant maintenant, au présent, une orientation générale. Cette dernière

³³⁶ *Ibid.*, p. 261. Nous traduisons.

³³⁷ « L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée de la situation indéterminée... » (DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 169)

³³⁸ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 132.

émerge d'un fond indistinct, indéterminé et agit telle une boussole fournissant une direction à suivre. En mettant ainsi l'emphase sur le caractère indéterminé de l'environnement, on pourrait penser que Dewey force le trait et pourtant il n'en est rien. Nous avons insisté plus tôt pour situer la délibération au présent et cela même si l'imagination qui caractérise la « dramatic rehearsal » nous tourne vers les possibilités futures. En tant que possibilités, celles-ci sont strictement intellectuelles. Leur seul mode d'existence possible maintenant ne peut être qu'idéationnel. Le résultat de la délibération produira une idée qui déterminera l'orientation générale de la conduite à suivre. Selon une distinction que l'on présentera dans *Théorie de la valuation*, cette orientation générale est une fin-en-vue distincte de la « fin » en tant qu'achèvement existentiel du processus. Mais dès lors que nous nous engageons dans l'exécution de la décision prise, nous naviguerons en « terre inconnue », c'est-à-dire que chacune des étapes suivantes dans ses détails qualitatifs sera unique et imprévisible. Au mieux, pourrons-nous en avoir une vague idée avec un degré de précision proportionnel à sa distance dans le temps. Pour éviter de creuser l'écart entre la fin visée et le résultat réel atteint, il faudra s'assurer de contrôler davantage les étapes qui nous en séparent. Ce contrôle accru est possible en traduisant la fin visée par une série de moyens intermédiaires qui déterminent un cours d'action relativement bien défini. Sans cela, la fin visée serait trop « vague » et « impressionniste » pour être vraiment utile. Ce ne serait à la rigueur qu'un simple rêve comme l'explique Dewey dans ce qui suit.

« End » is the name for a series of acts taken collectively—like the term army. "Means" is a name for the same series taken distributively - like this soldier, that officer. To think of the end signifies to extend and enlarge our view of the act to be performed. It means to look at the next act in perspective, not permitting it to occupy the entire field of vision. To bear the end in mind signifies that we should not stop thinking about our next act until we form some reasonably clear idea of the course of action to which it commits us. To attain a remote end means on the other hand to treat the end as a series of means. To say that an end is remote or distant, to say in fact that it is an end at all, is equivalent to saying that obstacles intervene between us and it. If, however, it remains a distant end, it becomes a mere end, that is a dream. As soon as we have projected it, we must begin to work backward in thought. We must change what is to be done into a how, the means whereby. The end thus re-appears as a series of "what nexts," and the what next of chief importance is the one nearest the present state of the one acting. Only as the end is converted into means is it definitely conceived, or intellectually defined, to say nothing of being

executable. Just as end, it is vague, cloudy, impressionistic. We do not know what we are really after until a course of action is mentally worked out. Aladdin with his lamp could dispense with translating ends into means, but no one else can do so.³³⁹

La relation étroite entre le but de l'action et les moyens nécessaires à son atteinte sera au centre de la *Théorie de la valuation* que nous aborderons au prochain chapitre. Dewey lui accordera beaucoup d'importance, car se joue dans cette relation la possibilité même d'un traitement scientifique des valeurs. Avant de nous intéresser aux détails de cette théorie, nous allons nous pencher sur un dernier ouvrage qui complétera notre présentation de la conception deweyenne de l'éthique. Avec *Ethics*, nous verrons que, sans pour autant cesser de jouer une fonction essentielle dans la conduite humaine, les habitudes du groupe incarnées dans une moralité coutumière auront lentement déplacé leur centre de gravité vers une moralité réflexive.

2.3 ETHICS

Ainsi que nous l'avons mentionné au début de ce chapitre, la deuxième version de *Ethics* parue en 1932 a été complètement révisée et largement réécrite par rapport à la version de 1908. Nous pouvons donc considérer cette nouvelle version comme un portrait fidèle de la conception de l'éthique défendue par Dewey alors qu'il est parvenu dans le dernier droit de sa longue trajectoire intellectuelle.

Ethics nous permettra d'articuler une morale réflexive qui se distinguera d'une morale coutumière sans pour autant s'y opposer radicalement. Nous aurons ainsi deux composantes importantes d'une éthique qui mettra de l'avant l'importance de la réflexivité, sans toutefois négliger les normes du milieu. Notre traitement de *Ethics* se concentrera principalement sur des éléments complétant à ce qui a déjà été présenté avec *Reconstruction in Philosophy* et *Human Nature and Conduct*.

³³⁹*Ibid.*, pp.28-29.

2.3.1 UNE THÉORIE DE LA VIE MORALE

La préface de 1932 présente ainsi le but de *Ethics* :

The aim in this, as in the earlier edition, is to induce a habit of thoughtful consideration, of envisaging the full meaning and consequences of individual conduct and social policies, and to aid the student with tools and method. As tools, the processes in which morals took form, and certain of the notable conceptions by which the moral consciousness has been interpreted. As method, the open mind toward new values as well as toward those tested by experience, and persistent effort to pursue analysis and inquiry until underlying principles or assumptions are reached and examined.³⁴⁰

Les habitudes ne sont donc pas opposées à la réflexion. Réfléchir de façon rigoureuse est aussi une habitude que *Ethics* voudra encourager. Pour ce faire, les auteurs³⁴¹ souhaitent proposer « des outils et [une] méthode ». Cependant, ce qui est associé à ces deux notions est plutôt étonnant au premier regard. Par outils, on entend ici « les processus par lesquels les morales prennent formes et les conceptions notables qui ont servi à interpréter la conscience morale. »³⁴² L'outil n'est donc pas une technique particulière, mais une conception de la vie morale, une théorie en somme. Nous retrouvons ainsi une perspective instrumentaliste faisant des idées des outils ayant une portée pratique.

Quant à la méthode, *Ethics* la décrit d'une manière qui là encore ne relève pas tant d'une technique comme d'une attitude face aux questions morales : ouverture d'esprit face à de nouvelles valeurs aussi bien qu'à l'endroit de celles tester dans l'expérience, efforts persistants dans l'analyse et dans l'enquête afin d'examiner les principes et les présupposés sous-jacents³⁴³. Cette manière de présenter le but visé par *Ethics* n'est pas sans avoir de liens avec l'importance que *Human Nature and Conduct* accordait aux habitudes. Ce sera

³⁴⁰ DEWEY, John (1932). *Ethics – Preface to the 1932 Edition*, LW, Vol. 7, p. 3.

³⁴¹ Comme nous l'avons mentionné au début du présent chapitre, *Ethics* a été écrit par Tufts et Dewey. Ce dernier est l'auteur de la deuxième partie à laquelle nous renverrons. Nous nous référerons donc à Dewey seulement dans ce qui suit et non « aux auteurs ».

³⁴² *Ibid.*, p. 3. Nous traduisons certains passages de la citation précédente.

³⁴³ Idem.

d'ailleurs l'un des premiers constats de Dewey dans la deuxième partie intitulée « Theory of the Moral Life ». Bien que *Ethics* défende l'idée d'une morale réflexive, d'aucune façon il ne s'agira de l'opposer diamétralement à une moralité basée sur la coutume tissant les habitudes des membres du groupe. Sur un plan conceptuel, on peut bien sûr les distinguer clairement et mettre en évidence la différence entre les deux. Cette différence en sera cependant une de degrés et la question sera de savoir où situer le « centre de gravité » : dans la coutume ou dans la réflexion morale?

The intellectual distinction between customary and reflective morality is clearly marked. The former places the standard and rules of conduct in ancestral habit; the latter appeals to conscience, reason, or to some principle which includes thought. The distinction is as important as it is definite, for it shifts the centre of gravity in morality. Nevertheless the distinction is relative rather than absolute. Some degree of reflective thought must have entered occasionally into systems which in the main were founded on social wont and use, while in contemporary morals, even when the need of critical judgment is most recognized, there is an immense amount of conduct that is merely accommodated to social usage.³⁴⁴

Bien qu'on ne puisse pas les opposer radicalement, le passage d'une morale dont le centre de gravité est la coutume à une morale mettant l'accent sur la réflexion n'en fut pas moins une révolution. *Ethics* associe le début de cette révolution aux philosophes grecs et aux prophètes juifs. Toute la première partie de l'ouvrage, écrite par Tufts, est consacrée à décrire le long processus historique par lequel le poids des coutumes a progressivement laissé place à une conception plus réflexive de la morale. Dans la deuxième partie écrite par Dewey, ce dernier soutient que :

[he change was revolutionary not only because it displaced custom from the supreme position, but even more because it entailed the necessity of criticizing existing customs and institutions from a new point of view. Standards which were regarded by the followers of tradition as the basis of duty and

³⁴⁴ DEWEY, John (1932). *Ethics, revised edition*, LW, Vol. 7, p. 162.

responsibility were denounced by prophet and philosopher as the source of moral corruption³⁴⁵.

On peut ainsi dire de la morale réflexive mise de l'avant par *Ethics* qu'elle décrit un phénomène qui existe déjà. L'histoire a progressivement généré une manière d'adapter nos conduites accordant plus de poids à la réflexion. En ce sens, la théorie morale que défend *Ethics* peut prétendre décrire une vie morale préexistante à son effort de conceptualisation³⁴⁶. Nous sommes donc engagés ici dans une démarche comportant une dimension empirique. Cette démarche visera à décrire une pratique de la morale réflexive déjà à l'œuvre et non à imposer un modèle théorique prescrivant un idéal moral agissant comme un nouveau standard devant désormais guider la pratique. C'est ainsi que l'on peut interpréter le titre général de la deuxième partie d'*Ethics* : « Theory of the moral life ».

Cette théorie morale ne sera donc pas radicalement différente de la pratique morale de tel ou tel individu tentant d'orienter sa propre conduite. Théorie et pratique s'inscrivent plutôt dans une continuité³⁴⁷ grâce à laquelle les principales articulations de la théorie trouveront leurs origines aussi bien que leur validation dans l'observation de pratiques opérantes et, à maints égards, efficaces. On ne saurait imposer par une espèce de coup d'État, une façon complètement nouvelle de penser et pratiquer l'éthique au motif que tout ce qui préexiste n'aurait aucune valeur morale³⁴⁸. Bien au contraire, les pratiques existantes sont le fruit d'une longue évolution et d'une adaptation constante à un environnement changeant. Nous possédons d'emblée des habitudes en matière morale, des habitudes qui

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 162.

³⁴⁶ Pour autant, la conceptualisation a un rôle à joué dans le processus descriptif puisqu'elle oriente les observations subséquentes. « [C]es constructions [constructions conceptuelles antérieures] peuvent être utiles à titre d'hypothèses quand on les utilise pour diriger l'observation et l'expérimentation. » (DEWEY, John (1993). *Logique : La théorie de l'enquête*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 82) Le processus de théorisation s'inscrit ainsi dans une logique de l'abduction naviguant entre induction et déduction. Nous y reviendrons au chapitre 4.

³⁴⁷ Il s'agit bien sûr de la continuité que nous avons déjà établie entre l'enquête scientifique et l'enquête du sens commun dans le premier chapitre.

³⁴⁸ Nous avons abordé cette idée avec *Human Nature and Conduct* où Dewey montrait que les théories avaient rejeté trop souvent nos pratiques réelles au prétexte qu'elles étaient impures en regard d'un idéal moral supérieur.

nous permettent de vivre relativement bien, tant sur le plan physique, psychologique que social. Autrement dit, nous possédons déjà une certaine compétence en matière éthique. Ce qu'il nous faut, c'est une conception adéquate de ce qui est à l'œuvre de manière à pouvoir mobiliser et consolider cette compétence de manière plus consciente et plus efficiente. C'est en ce sens que la théorie que mettra de l'avant *Ethics* pourra servir d'outil guidant notre conduite. Les théories doivent se former à partir de pratiques existantes et ces pratiques peuvent ensuite se servir de ces théories comme de méthodes ayant fait leur preuve dans les enquêtes morales menées antérieurement par des individus confrontés à la question de savoir comment agir.

No fundamental difference exists between systematic moral theory - the general theme of this Second Part of our study - and the reflection an individual engages in when he attempts to find general principles which shall direct and justify his conduct. Moral theory begins, in germ, when any one asks "Why should I act thus and not otherwise"³⁴⁹

Le besoin d'une théorie contribuant à orienter la conduite se fait plus fortement sentir dans les périodes de changements rapides. C'est le cas aujourd'hui et c'était déjà le cas en 1932 alors que Dewey évoquait rien de moins qu'une « dislocation des vieilles habitudes et des traditions »³⁵⁰. C'est dans ces périodes que des conflits vont émerger plus fréquemment que dans celles où un environnement plus stable fait en sorte que les us et coutumes suscitent moins de doutes et d'incertitudes quant à la conduite à adopter. Des habitudes bien ancrées vont alors opérer en générant moins de malaises remettant en cause la moralité coutumière. Dans le cas contraire, un conflit émergera et suscitera le questionnement à l'origine d'une enquête quant au cours d'action à privilégier. Pour Dewey,

[m]oral theory cannot emerge when there is positive belief as to what is right and what is wrong, for then there is no occasion for reflection. It emerges when men are confronted with situations in which different desires promise opposed goods and in which incompatible courses of action seem to be morally justified.

³⁴⁹ DEWEY, John (1932). *Ethics, revised edition*, LW, Vol. 7, p. 163.

³⁵⁰ *Ibid.*, p.164. Nous traduisons.

Only such a conflict of good ends and of standards and rules of right and wrong calls forth personal inquiry into the bases of morals.³⁵¹

Conflit des désirs, conflit des biens, conflit des fins poursuivies, conflit entre règles, c'est précisément dans de telles situations que la vie morale trouve son origine. Et c'est dans de tels conflits qu'une meilleure compréhension théorique de la vie morale permettra de chercher une solution de manière « plus consciente et plus systématique ». En ce sens, « what is called moral theory is but a more conscious and systematic raising of the question which occupies the mind of any one who in the face of moral conflict and doubt seeks a way out through reflection. »³⁵²

Notons comment Dewey met ici la théorie éthique explicitement en lien avec sa portée pratique. *Ethics* est donc en phase avec le propos de Dewey dans *Reconstruction en philosophie*. De fait, le lien nécessaire de la théorie aux pratiques était déjà pleinement affirmé dans l'édition de 1908 :

Growth of Theory from Practical Problems. — Of one thing we may be sure. If inquiries are to have any substantial basis, if they are not to be wholly up in the air, the theorist must take his departure from the problems which men actually meet in their own conduct. He may define and refine these; he may divide and systematize; he may abstract the problems from their concrete contexts in individual lives; he may classify them when he has thus detached them; but if he gets away from them he is talking about something which his own brain has invented, not about moral realities. On the other hand, the perplexities and uncertainties of direct and personal behavior invite a more abstract and systematic impersonal treatment than that which they receive in the exigencies of their occurrence.³⁵³

Tout en prenant racine dans les pratiques existantes, la théorie éthique nous donne la possibilité de prendre un certain recul. Elle présente une vue d'ensemble plus « abstraite et systématique », moins directement affectée par les « perplexités et incertitudes » vécues

³⁵¹ *Ibid.*, p.164.

³⁵² *Ibid.*, p.164.

³⁵³ DEWEY, John (1908). *Ethics*, MW, Vol. 5, p. 197.

dans les cas particuliers qui nous occupent et préoccupent³⁵⁴. Pour constituer une expérience morale, la situation doit toutefois générer un véritable conflit en opposant deux choses que l'on juge bonnes et non simplement une chose jugée bonne à une autre que l'on sait mauvaise mais que l'on désire malgré tout. Dewey donne comme exemple l'employé de banque qui envisagerait de dérober un montant à son employeur tout en sachant pertinemment qu'un tel vol ne saurait être justifié moralement. Il n'est pas alors placé devant un doute quant à ce que serait la bonne conduite à suivre, seulement devant la tentation de donner préséance à son désir de s'enrichir³⁵⁵.

Le premier rôle d'une théorie adéquate sera donc de faire prendre conscience de ce que l'expérience morale surgit là où il y a conflit et avec lui, un doute quant au comportement à adopter. Partant d'une compréhension appropriée de la dimension morale de l'expérience humaine, l'agent moral cherchera consciemment à expliciter le conflit propre au problème rencontré. Il pourra dès lors trancher le conflit en fonction des particularités du contexte où il surgit. Son réflexe ne sera donc pas de chercher les différents principes applicables, mais de comprendre la nature exacte du problème moral³⁵⁶ auquel il est confronté en l'exprimant en termes de conflit. Le premier changement de perspective introduit par une conception adéquate de la signification de la vie morale consiste donc à orienter le regard d'abord et avant tout vers l'identification des problèmes rencontrés et non vers les principes, d'origine coutumière ou rationnelle, susceptibles de les

³⁵⁴ Ceci rejoint une distinction que faisait Dewey dans *Human Nature and Conduct*. D'une part, des désirs qui nous lient étroitement au monde et de l'autre une intelligence qui analyse plus froidement la situation. La théorie permet à l'intelligence de mieux organiser l'information nécessaire à l'enquête, mais cette enquête doit s'enraciner dans une situation empreinte de désirs. Des désirs qui, comme vient de le préciser Dewey, sont en tension dans le cas d'un problème éthique, ce qui suscite l'incertitude qui générera un besoin d'enquête.

³⁵⁵ DEWEY, John (1932). *Ethics, revised edition*, LW, Vol. 7, p. 165. *Théorie de la valuation* introduira une distinction éclairante entre le désiré et le désirable. Dans l'exemple de l'employé de la banque, il ne s'agit pas de trancher entre deux choses désirées et désirables, mais entre une chose désirée et une autre désirable. Dans l'exemple de l'employé de la banque, l'individu peut avoir évalué que son désir de s'enrichir n'est pas désirable sur le plan moral, sans pour autant modifier sa conduite en résistant au désir d'un gain. Autrement dit, il ne vit pas un dilemme moral. Nous reviendrons sur cette distinction au prochain chapitre.

³⁵⁶ Dans le précédent chapitre, l'analyse plus détaillée de la notion d'enquête a montré qu'il s'agit de la deuxième étape d'un processus passant d'abord par la prise de conscience de l'existence d'un problème.

résoudre. Les principes ont aussi un rôle important à jouer, mais ils ne seront pas premiers contrairement à ce que suggère l'étymologie du mot latin « principium ».

Après avoir amené l'agent moral à mieux définir la nature du problème rencontré, une théorie morale pourra contribuer de deux autres façons à la recherche de sa solution. D'abord en établissant différentes postures intellectuelles pouvant contribuer à identifier la solution la mieux adaptée. Une longue tradition a permis de concevoir plusieurs manières de conjuguer avec les difficultés inhérentes à la vie morale. Il serait pour le moins étonnant qu'elle ne puisse pas offrir des points de vue éclairants quant aux différents moyens dont nous disposons³⁵⁷. Ensuite, cette théorie aura pour fonction d'amener l'agent moral à mener sa réflexion de manière plus systématique, en lui évitant de perdre de vue certains aspects de la situation que ses propres habitudes pourraient l'amener à négliger. En somme, une théorie adéquate de la vie morale ne change pas le matériau premier que sont les innombrables difficultés qui la traverse, mais il lui procure des outils permettant de lui donner une forme mieux définie. De la sorte, le jugement pourra s'exercer de manière plus efficace et cohérente en menant à des conclusions ayant davantage de chances de résoudre ces difficultés. La théorie morale « pourra rendre le choix personnel plus intelligent, mais de préciser Dewey, elle ne peut se substituer à la décision personnelle qui doit se prendre à chaque fois où il y a un doute sur le plan moral. »³⁵⁸ Toute théorie qui prétendrait proposer des solutions toutes faites serait donc en contradiction avec « la nature même d'une moralité réflexive. »³⁵⁹

Ainsi, une théorie de la vie morale peut bel et bien se construire sur la base d'expériences particulières afin d'en dégager les traits caractéristiques. Parmi ces traits, dans la continuité de ce qu'Aristote en disait déjà en son temps, on retrouve le fait que la

³⁵⁷ Nous verrons plus loin (section 2.3.3) que ces moyens peuvent être les vertus à privilégier, les conséquences à anticiper ou encore, les devoirs à respecter; autant de perspectives ouvertes par différentes écoles de pensée de la tradition philosophique occidentale.

³⁵⁸ *Ibid.*, p.166: « It can render personal choice more intelligent, but it cannot take the place of personal decision, decision, which must be made in every case of moral perplexity. » Nous traduisons.

³⁵⁹ *Ibid.*, p.166. Nous traduisons.

vie morale est ponctuée d'actes moraux ayant pour caractéristique d'être choisis volontairement et en toute connaissance de cause. Le choix doit aussi être celui d'un « caractère formé et stable »³⁶⁰ en mesure d'orienter son action en fonction de buts définis³⁶¹.

De ce point de vue, enfants et personnes inaptes ne sont donc pas des agents moraux puisqu'ils ne savent pas vraiment ce qu'ils font³⁶². Dans la mesure où la maturité et l'aptitude sont des notions comportant des degrés, on hésitera sans doute à établir une frontière aussi nette entre des actes proprement moraux, parce que conscients et volontaires, et d'autres ne l'étant pas. Cela étant, il n'en demeure pas moins nécessaire de se doter de critères établissant les pourtours de l'acte moral. Ne serait-ce que sur le plan de la responsabilité juridique des personnes, cette question est incontournable. Sur le plan théorique, elle l'est tout autant puisqu'elle détermine l'objet même qu'elle entend conceptualiser. Ici, cet objet sera le choix volontaire d'une personne confrontée à un conflit mettant en tension des désirs contradictoires. Ainsi conçue, la théorie morale concernera au premier chef la résolution des dilemmes moraux.

2.3.2 LE SOI ET LA RESPONSABILITÉ MORALE

Il serait faux de croire que pour autant les habitudes et les traits de caractère ne sont pas concernés par la théorie morale. Que celle-ci ait pour principal objet la résolution des dilemmes moraux ne signifie en rien que l'identité de l'individu ne fait pas partie des éléments qu'une théorie morale doit prendre en compte. Bien au contraire, la conception de l'éthique mise de l'avant dans *Ethics* accorde un rôle essentiel à ce qui sera thématiquement sous le vocable « self » que nous traduirons par « soi ». Un soi qui pèsera de tout son poids sur l'issue d'une délibération visant à solutionner un dilemme moral. Ce dernier devra être

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 167.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 166.

³⁶² *Ibid.*, p. 168.

tranché en fonction de la « sorte de soi » que chacun choisira de privilégier³⁶³. L'identité - que *Human Nature and Conduct* associait étroitement aux habitudes d'un individu - est en grande partie le résultat des choix antérieurs. Ainsi, un caractère instable incapable de délibérer adéquatement serait pour Dewey le produit de l'ensemble des choix qui ont mené à cette instabilité.³⁶⁴

Prise au pied de la lettre, cette position peut sembler particulièrement exigeante, voire même en porte-à-faux avec une conception naturaliste de l'éthique. Comment en effet rendre l'individu responsable de tout ce qu'il est alors qu'il est pour beaucoup le résultat des influences multiples de son environnement naturel et social? Sans pour cela déresponsabiliser totalement l'individu, il est peut-être excessif de vouloir associer aussi étroitement identité et choix individuels. Les nuances à apporter sont liées à la notion d'interaction. Bien sûr, nous sommes grandement façonnés par un environnement et une histoire personnelle et collective dont nous ne sommes qu'un des acteurs. En ce sens, vouloir faire de chacun de nous le seul et unique responsable de tout ce qui le constitue en propre est difficilement défendable. Cependant, ne pas considérer le contrôle que nous avons malgré tout quant à notre manière d'interagir avec cet environnement serait tout aussi peu défendable. Ni responsabilité totale, ni absence de responsabilité, nous sommes ici devant une forme de responsabilité partagée faisant en sorte que nous sommes individuellement et collectivement liés par nos influences réciproques. Nos actions ont non seulement une influence sur ce que nous devenons mais aussi sur notre environnement et vice versa. Et c'est précisément pour cette raison, toute naturelle, que nous sommes en

³⁶³ Évidemment, cette idée n'est pas sans avoir certains accents existentialistes. On pourrait dire que nous ne sommes pas d'emblée définis et que nous pouvons choisir ce que nous sommes. Nous faisons bien sûr ici référence aux idées de Sartre, notamment celles qu'il défendait dans *L'existentialisme est un humanisme*. Même si certaines comparaisons sont possibles, il y a toutefois une différence importante entre la conception de l'éthique d'un Dewey et celle d'un Sartre. Alors que chez ce dernier la liberté est totale et donnée d'emblée, elle est chez Dewey synonyme d'une conquête progressive, en fonction d'un processus d'améliorations possibles. Chez lui, la moralité coutumière a sa place en éthique, ce qui n'est pas le cas d'un Sartre dont la conception radicale de la liberté humaine rend plus problématique l'élaboration d'une conception commune de la moralité.

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 167 : « Conduct may be eccentric and erratic just because a person in the past has formed that kind of disposition. An unstable character may be the product of acts deliberately chosen aforetime. »

droit d'avoir des attentes à l'endroit des autres, de la même façon qu'ils sont en droit d'en avoir à notre endroit. Et ces attentes peuvent tout aussi bien porter sur certains traits de caractère puisque ceux-ci, incontestablement, ont des impacts directs sur notre conduite, que celle-ci ait ou non une portée morale.

Tous les actes, même volontaires, n'ont pas une portée morale, du moins immédiate. Il serait même malsain, voire maladif, de vouloir conférer une telle portée à nos actes et de voir en chacun d'entre eux des enjeux moraux à soupeser. Et c'est sans compter comment une telle attitude aurait pour résultat d'interrompre le cours régulier de nos activités quotidiennes.

May acts be voluntary, that is, be expressions of desire, intent, choice, and habitual disposition, and yet be morally neutral, indifferent? To all appearances the answer must be in the . We rise in the morning, dress, eat, and go about our usual business without attaching moral significance to what we are doing. These are the regular and normal things to do, and the acts, while many of them are performed intentionally and with a knowledge of what we are doing, are a matter of course. So with the student's, merchant's, engineer's, lawyer's, or doctor's daily round of affairs. We feel that it would be rather morbid if a moral issue were raised in connection with each act; we should probably suspect some mental disorder if it were, at least weakness in power of decision.³⁶⁵

Pour autant, on ne peut pas isoler complètement chacune de nos actions au motif qu'elles n'ont pas une incidence immédiate sur un plan moral. Procéder de la sorte consisterait à extraire l'essentiel de notre conduite de la sphère morale. Comment concilier ceci avec l'idée voulant que tout ne doit pas être moralisé? La réponse à cette question consiste d'une part à affirmer qu'on ne doit pas *systématiquement* tout interpréter sous l'angle d'un questionnement moral. D'autre part, on doit *globalement* porter une certaine attention aux implications morales de notre conduite habituelle. Ici, il sera utile de mettre de l'avant la notion de continuité de l'expérience. Même si isolément plusieurs de nos actes n'ont pas une portée morale immédiate, il n'en demeure pas moins que pris globalement ils

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 167.

conditionnent fortement l'environnement dans lequel nos actions morales futures devront être prises. Nos actes influencent non seulement l'environnement mais tout autant le soi puisque, cumulativement, ces actes définissent une identité que Dewey associe à nos habitudes et nos traits de caractères. Même s'ils n'ont pas par eux-mêmes une qualité morale, Dewey dira de ces actes qu'ils sont les « préconditions d'autres actes ayant eux-mêmes une valeur significative. »³⁶⁶

Cette manière de considérer la relation de nos actes amoraux et nos actes moraux se reflétera dans la notion de conduite qui exprime « la continuité de l'action »³⁶⁷ pour Dewey. Une continuité qu'il associe aux traits de caractères les plus caractéristiques d'une personne, les « tendances permanentes » qui influenceront constamment nos actes. Il dit d'ailleurs à ce propos que « our actions not only lead up to other actions which follow as their effects but they also leave an enduring impress on the one who performs them, strengthening and weakening permanent tendencies to act. This fact is familiar to us in the existence of habit. »³⁶⁸

Human Nature and Conduct nous a déjà invités à voir les habitudes comme étant actives et non simplement comme un aspect passif du soi pouvant être mobilisé au besoin. En tant qu'éléments constituant l'identité même du soi, les habitudes agissent directement sur notre motivation à agir. Si on veut établir une théorie morale sur des bases adéquates, il nous fait prendre acte de ce fait et faire de la motivation un principe actif lié directement à l'identité du soi.

Unless this unity is perceived and acknowledged in theory, a motive will be regarded as something external acting upon an individual and inducing him to do something. When this point of view is generalized, it leads to the conclusion that the self is naturally, intrinsically, inert and passive, and so has to be stirred or moved to action by something outside itself. The fact, however, is that the

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 169: « Yet these acts are preconditions of other acts having significant value. » Nous traduisons.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 169.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 170.

self, like its vital basis the organism, is always active; that it acts by its very constitution, and hence needs no external promise of reward or threat of evil to induce it to act.³⁶⁹

Dewey propose ensuite une description du développement moral d'un enfant qui sera progressivement amené à considérer ses actes au-delà de la réponse spontanée à un besoin immédiat.

We commence life under the influence of appetites and of direct response to immediate stimuli of heat and cold, comfort and pain, light, noise, etc. The hungry child snatches at food. To him the act is innocent and natural. But he brings down reproach upon himself; he is told that he is unmannerly, inconsiderate, greedy; that he should wait till he is served, till his turn comes. He is made aware that his act has other connections than the one he had assigned to it: the immediate satisfaction of hunger. He learns to look at single acts not as single but as related links in a chain. Thus the idea of a *series*, an idea which is the essence of conduct, gradually takes the place of a mere succession of disconnected acts.³⁷⁰

Cette description renvoie directement au continuum de la valuation que la théorie du même nom nous permettra de découvrir au prochain chapitre. Ce continuum va de l'impulsion immédiate et du désir à l'évaluation plus systématique de la valeur d'une action envisagée. La description qui précède serait aussi une explication génétique du développement biopsychosocial de la conduite morale. Nous apprenons progressivement à ne pas faire de notre action une série d'actes isolés résultant de nos impulsions et de nos désirs. Lorsqu'elle est susceptible de poser problème, l'action est soumise à une évaluation. C'est là une habitude qui nous est inculquée dès le jeune âge, celle d'une pensée réfléchie qui nous évite de succomber trop facilement à des réactions impulsives ou à la satisfaction de désirs ne tenant pas compte de leurs conséquences néfastes.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 289.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 169.

Il n'y aura aucune frontière étanche entre des actes moraux consistant à trancher un dilemme et des actes amoraux de la vie quotidienne si ce n'est le fait qu'ils sont tous liés au caractère moral du soi. Selon les circonstances, la même décision relativement banale pourra prendre une signification morale. Dewey présente l'exemple³⁷¹ du trajet devant nous mener à une destination donnée. Il est possible qu'une personne ait une préférence marquée pour le trajet le plus agréable mais aussi le plus long. Ce qui serait généralement la décision la plus banale du monde prend une autre signification si ce même trajet impliquait l'impossibilité de parvenir à temps à une rencontre importante. L'exemple illustre bien sûr le rôle du contexte, mais aussi le fait que les questions ayant une portée morale ne concernent pas que les dilemmes difficiles. Encore une fois, il ne s'agit pas de vouloir moraliser tout acte en lui conférant une importance disproportionnée. Il s'agit plutôt de mettre en évidence l'idée que la dimension morale de nos actes, le fait qu'il y ait ou non un enjeu moral, est affaire de degré et de contexte. Selon les circonstances, ce qui fait habituellement l'objet d'une décision spontanée peut acquérir une signification morale plus importante et exiger que l'individu soit plus vigilant. Notamment, en ne perdant jamais de vue le fait que, cumulativement, ses actes isolés auront une portée morale³⁷². À chacun, selon le contexte, de déterminer ce qui peut être ici l'objet d'une décision spontanée et là le résultat d'une analyse plus réfléchie.

Plusieurs décisions sont prises de manière relativement spontanée. On ne saurait pour autant négliger l'intérêt d'une réflexion *a posteriori*. Une telle réflexion aura l'avantage de pouvoir considérer les conséquences provoquées par nos actes. Que ceux-ci aient été plus spontanés ou le résultat d'une délibération élaborée, l'analyse des conséquences concrètes est une dimension déterminante d'une théorie morale s'appuyant sur la continuité de l'expérience comme source de validation de nos habitudes d'action. Réfléchir à la corrélation existant entre nos actions et leurs conséquences, c'est se donner la possibilité

³⁷¹ *Ibid.*, p. 169.

³⁷² *Ibid.*, p. 169. Dewey écrit: « There is no hard and fast line between the morality indifferent and the morality significant. »

d'améliorer notre conduite future en fonction des résultats de nos enquêtes morales antérieures.

We plunge at first into action pushed by impulse, drawn by appetite. After we have acted and consequences which are unexpected and undesired show themselves, we begin to reflect. We review the wisdom or the rightness of the course which we engaged in with little or no thought. Our judgment turns backward for its material; something has turned out differently than we anticipated, and so we think back to discover what was the matter. But while the material of the judgment comes to us from the past, what really concerns us is what we shall do the next time; the function of reflection is prospective. We wish to decide whether to continue in the course of action entered upon or to shift to another. The person who reflects on his past action in order to get light on his future behavior is the conscientious person. There is always a temptation to seek for something external to the self on which to lay the blame when things go wrong; we dislike to trace the cause back to something in ourselves. When this temptation is yielded to, a person becomes irresponsible; he neither pins himself nor can be pinned down by others to any consistent course of action, for he will not institute any connection of cause and effect between his character and his deeds.³⁷³

Difficile donc aux yeux d'un Dewey de nous déresponsabiliser complètement de nos actes au motif que des facteurs extérieurs ont pu mener à des conséquences indésirables. Bien que ce puisse être le cas parfois, ces facteurs ne changent rien au fait que notre conduite et notre caractère sont intimement liés et conditionnent fortement le résultat de nos actes. Il conclut même son analyse en affirmant qu'ils sont moralement identiques : « morally one and the same thing »³⁷⁴.

Cela a tendance à être occulté par une morale coutumière qui situe plutôt le centre de gravité dans les règles du groupe. Ce qui ne sera pas le cas d'une morale réflexive qui voudra accorder une plus grande importance aux habitudes constitutives de l'identité d'un soi. Dans la mesure où les habitudes individuelles sont pour beaucoup le reflet des habitudes du groupe, on ne saurait opposer complètement ces deux perspectives. Il s'agit

³⁷³ *Ibid.*, p. 171.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 173.

plutôt de s'assurer de la pertinence d'une théorie morale qui n'aura pas occulté indûment le facteur individuel. Celui-ci contribue directement et significativement à une vie morale qui ne saurait être pensée adéquatement qu'en récusant le dualisme opposant trop souvent l'individu au groupe. Nous aurons maintenant à nous attaquer à un autre dualisme qui a très souvent polarisé les théories éthiques, celui qui consiste à opposer complètement les conséquences de l'acte aux motivations de l'agent moral. Cela nous rapprochera d'une théorie éthique ayant tiré profit des enseignements livrés par les grandes écoles de pensée qui ont jalonné l'histoire de la philosophie occidentale.

2.3.3 CONSÉQUENCES ET MOTIVATION : LE BIEN, LE DEVOIR ET LA VERTU

Bien longtemps après l'éthique des vertus d'un Aristote qui avait insisté sur l'importance des « habitus », l'histoire de la philosophie occidentale a vu émerger des théories qui mettaient l'accent sur les conséquences de l'action et d'autres qui voulaient plutôt inscrire la moralité de l'action dans la seule motivation de l'agent moral. Cette dernière conception peut être associée aux idées d'un Kant et à son rejet de la prise en compte des conséquences au profit d'une moralité reposant exclusivement sur la bonne volonté et le respect des devoirs. De l'autre côté, nous retrouvons la perspective utilitariste d'un Bentham qui ne retiendra dans l'équation morale que la variable liée aux conséquences et cela indépendamment de toute considération pour la motivation ou l'intention de l'agent.

Pour Dewey, prise de manière unilatérale, chacune de ces conceptions est intenable puisque, qu'on le veuille ou non, chacune des perspectives nous renvoie à l'autre. Comment en effet isoler les intentions des conséquences qu'elles produisent? À l'inverse, comment évaluer la valeur morale de certaines conséquences sans prendre en considération les intentions de l'agent moral? Dewey illustre l'absurdité de cette position en prenant pour exemple une opération médicale qui aurait débouché sur la mort d'un patient. Pris sur un plan strictement conséquentialiste, les actes du chirurgien ayant mené à ce résultat devraient être qualifiés d'immoraux et ce malgré son intention louable de sauver une vie. À moins d'une situation de négligence avérée de la part du chirurgien, le condamner

moralement au motif que les conséquences ont été désastreuses est injustifiable. Dewey ne conclut pas pour autant qu'il faille associer la moralité de nos actes à la seule motivation qui en est à la source. Il rejettera tout autant l'utilitarisme de Bentham que la bonne volonté kantienne. Il accorde toutefois le mérite à la position défendue par Bentham d'éviter de justifier trop facilement certains actes aux conséquences moins heureuses au seul motif que les intentions étaient nobles. Ce que la position de Kant autorise puisque le seul fait d'agir par bonne volonté - par pur devoir – suffit à qualifier un acte de moralement acceptable, indépendamment des conséquences désastreuses qu'il a entraînées. On le voit bien, les deux écoles de pensée, prises à la lettre, mènent toutes deux à des conclusions moralement intenable. On ne saurait pas plus situer la moralité de nos actes dans nos seules intentions que dans leurs seules conséquences.

On peut toutefois se servir de ces conceptions pour se doter d'une conception plus complète de la vie morale. L'utilitarisme aura mis en évidence le facteur intellectuel, soit les conséquences qui, au moment de la prise de décision, ne peuvent être considérées qu'en tant qu'idées. Pour sa part, en associant directement la moralité d'un acte à la motivation de l'agent, Kant aura mis en évidence le rôle que les dispositions d'une personne sont appelées à jouer dans notre conduite morale.

The theoretical value of the utilitarian position consists in the fact that it warns us against overlooking the essential place of the intellectual factor, namely, foresight of consequences. The practical value of the theory which lays stress on motive is that it calls attention to the part played by character, by personal disposition and attitude, in determining the direction which the intellectual factor takes.³⁷⁵

Pour peu qu'on n'isole pas complètement la variable « conséquences » de la variable « motivation », ces deux théories ont quelque chose à nous enseigner. Déterminée par le caractère d'une personne, la motivation aura une influence directe sur le « contrôle des

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 175.

conséquences »³⁷⁶. Autrement dit, l'identité du soi influencera fortement la motivation à privilégier ou non telles ou telles conséquences. La délibération ne sera donc pas désincarnée, elle sera en grande partie le résultat de tout ce qui a mené à ce qu'est aujourd'hui le soi. Comme nous l'avons vu avec *Human Nature and Conduct*, son identité se forge à partir de ses habitudes, des habitudes que Dewey associait directement à la volonté. Dans *Ethics*, il établira un lien entre cette volonté, les impulsions, les désirs et la pensée : « « Will », in the sense of unity of impulse, desire, and thought which anticipates and plans, is central in morals just because by its very nature it is the most constant and effectual factor of consequences. »³⁷⁷

Ce n'est pas sans raison que Dewey utilise le terme « volonté » en le plaçant entre guillemets. Dans l'unité qu'il vient d'établir entre les impulsions, les désirs et la pensée, Dewey indique clairement qu'on ne saurait concevoir la volonté comme une faculté distincte lui conférant un pouvoir particulier sur notre conduite. La motivation d'un individu n'est donc pas une question de volonté ou de bonne volonté comme chez Kant. Elle est le fruit d'une interaction continue entre des facteurs organiques, psychologiques et sociaux. De la même manière, Dewey refusera de faire de la raison une faculté distincte qui produirait a priori, indépendamment de l'expérience, des idées rationnelles fondant les devoirs moraux liés à notre conduite. En ancrant sa théorie morale dans la vie morale elle-même, une vie faite d'habitudes, d'impulsions, de désirs et de pensée réfléchie, il s'opposera radicalement à l'idée d'une « Raison » fondatrice de nos devoirs moraux. Une Raison substantivée qu'il décrit ainsi :

"Reason" is now thought of not as intelligent insight into complete and remote consequences of desire, but as a power which is opposed to desire and which imposes restrictions on its exercise through issuing commands. Moral judgment ceases to be an exercise of prudence and circumspection and becomes a faculty,

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 177.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 176.

usually termed conscience, which makes us aware of the Right and the claims of duty.³⁷⁸

Comme nous l'avons vu au précédent chapitre avec *Logique*, l'intelligence³⁷⁹ n'est plus une faculté inhérente à l'espèce humaine, mais le produit d'une longue évolution qui a permis l'apparition d'un animal possédant la capacité particulièrement développée de raisonner. La logique, avons-nous dit alors, est biologique. La première vertu du naturalisme adopté par Dewey consistait précisément à penser l'humain dans son unité intrinsèque avec la nature. Si nous disposons de connaissances en matière morale, celles-ci sont le fruit de nos expériences antérieures et non le produit d'une intuition a priori rendu possible par une faculté nommée « Raison ».

Dans *Theory of valuation*, Dewey va défendre un empirisme expérimental qui s'oppose à l'idée que les valeurs soient directement héritées d'une faculté telle que la raison. Tout en s'opposant à l'émotivisme qui sévissait alors, Dewey intégrera en un tout unifié la dimension affectivo-motrice et la dimension intellectuelle de la conduite humaine. Toutefois, avant de nous attaquer à cette théorie, il nous faut aborder un dernier aspect important de la théorie éthique de Dewey, soit son hypothèse voulant que trois « facteurs indépendants » et irréductibles l'un à l'autre soient constitutifs de l'expérience morale : le bien, le devoir et la vertu.

En 1930 à Paris, Dewey prononça un discours en anglais à la Société française de philosophie. Il avait pour titre « Three Independent Factors in Morals ». Dans son ouvrage consacré à l'éthique de Dewey, Pappas en fait une pièce maîtresse de la morale deweyenne³⁸⁰. Dans sa conférence de 1930, Dewey montrait que la complexité de la vie morale fait en sorte qu'il n'est pas possible de la réduire à une seule variable. Qu'il s'agisse des biens que l'on désire, des devoirs qui nous interpellent ou des vertus qui sont attendues

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 176.

³⁷⁹ Terme que Dewey préfère à celui de « raison ».

³⁸⁰ PAPPAS, Gregory F. (2008). *John Dewey's ethics : democracy as experience*, Bloomington, Indiana University Press, p. 94.

de nous, l'expérience humaine est telle qu'elle ne peut se résumer à un dénominateur commun facilitant nos prises de décision. Chacune de ces trois variables peut légitimement revendiquer sa place dans l'équation morale.

Historiquement, les théories éthiques ont eu tendance à occulter cette complexité de la vie morale en privilégiant une variable au détriment des autres. Nous nous sommes ainsi retrouvés avec trois grands types de théories. Dans son ouvrage consacré à l'éthique de Dewey, Pappas en donne la description suivante: « Hence, moral theories have been classified according to whether they take the good (teleological-consequentialist theories), virtue (virtue ethics), or duty (deontological theories) as their central category or source of moral justification. »³⁸¹

Dans la deuxième version de *Ethics* parue en 1932, Dewey assumera pleinement ce changement apporté à sa théorie. Selon ses propres dires, la première version de 1908 faisait du bien le facteur premier de la conduite morale. La bonne conduite consistait alors à se donner un but produisant de bonnes conséquences. Nous étions alors en présence d'une conception téléologique et conséquentialiste. Dans une lettre au professeur Fries en 1933, Dewey explique que cela était implicite et sans doute inconscient. Ce n'est que plus tard qu'il a pleinement réalisé qu'il défendait, sans le réaliser vraiment, une conception privilégiant le bien plutôt que le devoir ou la vertu. Le changement de perspective s'est fait, écrit-il, avec la « perception that there are three independent factors which have influences the development of morals and that many of our moral problems come from the necessity of uniting them when we act. »³⁸²

Il est important de noter que le changement concerne la théorie³⁸³ et non la pratique. Dans les faits, nous devons déjà assumer des décisions qui mettent en présence des aspects

³⁸¹ *Ibid.*, p. 93.

³⁸² Lettre de John Dewey au professeur Horace S. Fries. 26 décembre 1933. Pastmaster, The Correspondance of John Dewey, 1871-1952 (I-III). Volume 2: 1919-1939.

³⁸³ *Ibid.* Dewey écrit que « [t]he theoretical change is in the direction of a sharper distinction between different strands in moral. »

en lien avec le bien, le devoir et la vertu. Nous désirons déjà atteindre certaines fins que nous jugeons porteuses de bonnes conséquences. Dans la mesure où nos actes ont des impacts sur autrui, nous sommes aussi conscients que nous avons certains devoirs et que les autres attendent de nos comportements qu'ils témoignent de certaines vertus. Ce ne sont donc pas nos pratiques³⁸⁴ qui sont en question, mais la théorie éthique qui voudrait en rendre compte adéquatement.

Dès lors, nous ne pouvons pas privilégier nos seuls intérêts pas plus qu'il n'est souhaitable de nous sacrifier sur l'autel du bien collectif. Dans *Ethics*, Dewey défendra une conception inclusive de l'intérêt. Agir sur le plan moral en tentant de concilier au mieux le bien, le devoir et la vertu, c'est faire en sorte de choisir ce qui est acceptable à la fois pour soi et son groupe d'appartenance. L'intérêt personnel comme l'intérêt collectif sont pour Dewey des phases secondaires d'un intérêt compris plus largement comme « le bien-être et l'intégrité des groupes sociaux dont nous formons une partie »³⁸⁵. Nous avons d'une part des désirs qui visent des conséquences souhaitées. D'autre part, certains devoirs s'imposent aux membres du groupe et à ses institutions afin de générer des conditions sociales favorables au bien commun. De plus, certaines attitudes, certaines dispositions se traduisent par des comportements qui favorisent une meilleure cohabitation entre les membres, notamment parce que ces vertus (la générosité, la tempérance, la patience, le respect, pour ne nommer que certaines d'entre elles) produisent habituellement des conséquences favorables. Nous ne pouvons donc pas faire du bien, pas plus que du devoir ou encore de la vertu, la variable exclusive de la vie morale.

Il est tout aussi naturel pour les êtres humains d'avoir des désirs et des buts personnels que d'avoir des attentes et des obligations les uns à l'endroit des autres. De la même manière, il est fréquent de voir l'humain approuver ou désapprouver certains comportements jugés appropriés et en désapprouver d'autres jugés inacceptables. Ce sont là

³⁸⁴ Du moins, lorsque ces pratiques réussissent à conjuguer adéquatement bien, devoir et vertu.

³⁸⁵ Nous traduisons « [...] the welfare and integrity of the social groups of which we form a part. » (DEWEY, John (1932). *Ethics, revised edition*, LW, Vol. 7, p. 299.)

des phénomènes qu'il nous est possible d'observer quotidiennement. Et Dewey de conclure pour nous : « From out of the mass of phenomena of this sort there emerge the generalized ideas of Virtue or Moral Excellence and of a Standard which regulates the manifestation of approval and disapproval, praise and blame. »³⁸⁶

Le présent chapitre nous a permis de présenter la conception deweyenne de l'éthique et de la conduite humaine à travers trois ouvrages importants de John Dewey. Le premier d'entre eux, *Reconstruction en philosophie*, aura été déterminant dans la mesure où il nous amène à adopter une perspective radicalement différente de celle privilégiée par la tradition philosophique occidentale. Il nous aura permis d'éviter l'erreur consistant à prétendre définir une fois pour toute ce qu'est le bien. Au contraire, il faut plutôt déterminer quel est le bien spécifique à telle ou telle situation en fonction du problème qu'elle pose. Cela fera aussi en sorte de rejeter l'idée qu'il puisse y avoir une hiérarchie préalable entre les différentes valeurs. L'importance qu'elles prendront dans la résolution d'un problème découlera directement de la nature particulière de celui-ci.

Ainsi l'éthique ne se traduira plus par des grands principes déterminant a priori ce qui est bien. Le « bon bien », pour reprendre une expression de Dewey, sera celui qu'une enquête spécifique identifiera en fonction des besoins d'un contexte donné. Cette enquête devra donc s'intéresser aux détails de ce contexte et prendre en compte les conséquences possibles des actions envisagées. Selon Dewey, le but même de la théorie éthique sera de produire des méthodes d'enquête permettant d'identifier le « bon bien » de manière efficace. Autrement dit, théorie et pratique, enquête scientifique et enquête du sens commun, savoir et savoir-faire devront désormais se conjuguer.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 309.

C'est pourquoi une reconstruction de la théorie éthique était jugée nécessaire par Dewey. De même que chaque individu doit chercher à constamment améliorer sa conduite, de même tout projet de théorisation de l'éthique doit tendre à s'améliorer en s'appuyant sur différentes sources de connaissances, notamment les théories antérieures. Dans *Reconstruction en philosophie*, Dewey soulignait la contribution importante d'un utilitarisme ayant su mettre en évidence la nécessité de s'intéresser aux détails spécifiques d'un contexte. Les deux autres ouvrages abordés dans ce chapitre, *Human Nature and Conduct* et *Ethics*, nous ont montré ce qu'il est possible de retenir de deux autres théories importantes de la tradition occidentale : l'éthique des vertus d'Aristote et l'éthique du devoir de Kant. Au final, nous avons conclu qu'une théorisation adéquate de l'éthique doit intégrer les différentes dimensions de l'action. La détermination du « bon bien » ne peut se faire sans tenir compte des conséquences de l'action, des vertus que sont les bonnes habitudes de l'agent moral ainsi que des devoirs incarnant les attentes du milieu à son endroit.

Cependant, tout projet de méliorisme théorique doit s'abreuver à d'autres sources que les théories antérieures. Il devra tirer son savoir de nos expériences morales actuelles ainsi que des autres disciplines contribuant à une meilleure compréhension de la conduite humaine. Ce fut le cas de *Human Nature and Conduct* dans lequel Dewey menait son labour sur le plan d'une psychologie sociale mettant en évidence le rôle de premier plan des habitudes. Ses analyses en proposaient une acception très large incluant les manières de faire et de penser, les dispositions morales et les traits de caractère individuels ainsi que les coutumes du groupe. Dewey faisait de ces habitudes des fonctions contribuant à une meilleure adaptation à l'environnement. Contrairement aux fonctions physiologiques, ces fonctions peuvent être modifiées, ce qui ouvre la voie à la possibilité de remettre en question celles qui s'avèrent moins adaptées suite à une transformation de l'environnement.

Dewey défendra le caractère instrumental d'habitudes qu'il désigne en tant qu'*outils actifs*. Il mettra en évidence leur influence sur la conduite humaine, une influence telle qu'elles ne constituent rien de moins, selon lui, que notre identité et notre volonté. Les habitudes filtrent littéralement ce qui parvient à nos perceptions et à nos pensées. Ainsi,

tout en privilégiant d'abord le développement de l'intelligence en éducation morale, Dewey n'aura pas perdu de vue l'importance des habitudes, incluant les dispositions morales. Toute enquête destinée à résoudre un problème moral est fortement influencée par ces habitudes. Une approche réflexive de l'éthique ne doit donc pas sous-estimer leur importance déterminante. Cependant, elle devra continuer de défendre le rôle central d'une réflexivité à même de déterminer quand certaines habitudes sont adaptées à un problème et quand elles doivent être remises en question.

C'est précisément le besoin de remettre en question certaines habitudes que *Ethics* aura mis de l'avant. Dans ce troisième et dernier ouvrage, nous avons vu comment historiquement nous avons évolué depuis une moralité coutumière vers une moralité réflexive. Si la stabilité des sociétés traditionnelles pouvait se satisfaire de solutions morales tirées directement de la coutume du groupe, ce sera de moins en moins le cas devant la rapidité avec laquelle se transforment les sociétés actuelles de plus en plus complexes et de moins en moins homogènes sur un plan culturel et moral. Dans ce contexte, une approche réflexive de l'éthique s'impose puisqu'elle est la seule capable de s'adapter efficacement aux changements rapides de notre environnement naturel et social.

Ethics aura aussi été l'occasion de montrer que nous avons une responsabilité morale face à ce que nous sommes. Sans tout moraliser en voulant faire de chaque comportement et de chaque choix un enjeu décisif, Dewey nous y invitait à être attentifs à l'effet cumulatif de nos actions puisque, comme l'a montré *Human Nature and Conduct*, notre conduite générale se traduit en habitudes constituant aussi bien notre identité que notre volonté d'agir. Ainsi, ce que nous faisons façonne une identité influençant en retour ce que nous ferons et deviendrons. Le méliorisme, que Dewey a retenu comme le seul critère de la moralité, implique que nous soyons sensibles à la portée de nos actes lorsqu'on les considère dans leur ensemble et non de manière isolée. Nous devons ainsi mieux assumer la « sorte de soi » que nous devenons progressivement à travers notre conduite morale habituelle.

Dewey y voyait une responsabilité morale individuelle à laquelle nous avons préféré substituer une responsabilité partagée. Comme l'environnement social et la culture qu'il porte ont une profonde influence sur le développement des individus, notamment à travers les processus d'éducation, il nous a semblé difficile de limiter cette responsabilité aux seuls individus. En somme, comme l'écrivait Dewey dans une formule aussi brève qu'efficace : « Morality is social »³⁸⁷.

Pour autant, la capacité réflexive de chacun et de chacune ne permet pas d'échapper à l'exigence de savoir répondre de ses actes. Cette exigence n'est pas seulement un devoir moral. Elle représente d'abord un fait, un fait social. Nous vivons dans un environnement dans lequel nos actions ont des impacts sur les autres et ceux-ci nous demandent d'en rendre compte. Ce constat ne sera pas qu'une évidence cependant. Nous en verrons plus clairement la portée au moment de mettre en lumière les avantages d'une méthode d'enquête éthique passant entre autres par l'explicitation des valeurs en jeu dans une prise de décision. Cette façon de faire a le net avantage de renforcer significativement notre capacité à prendre de meilleures décisions et à en justifier le caractère raisonnable auprès des autres. Cela fera partie des analyses que nous mènerons dans le chapitre 4. D'abord, il nous faudra clarifier la fonction occupée par les valeurs, ce à quoi contribuera le prochain chapitre consacré à la théorie de la valuation de John Dewey.

³⁸⁷ DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p.216.

CHAPITRE 3 : LA THÉORIE DE LA VALUATION

3.0 PRÉSENTATION

Ce chapitre aura pour objectif de présenter la théorie de la valuation de John Dewey en traitant plus spécifiquement l'ouvrage éponyme de 1939.

Theory of Valuation est d'abord parue dans l'Encyclopedia of Unified Science. Cet article est le résultat d'une demande faite à Dewey de produire une synthèse de ses idées sur les valeurs, sujet qu'il avait déjà traité plus ou moins systématiquement dans différents écrits à diverses étapes de son parcours intellectuel³⁸⁸. Il a l'avantage de broser un portrait général de la pensée de John Dewey sur la question des valeurs, c'est donc principalement sur lui que nous baserons notre exposé de sa théorie. Au besoin, nous renverrons à d'autres textes où sont présentés des idées susceptibles d'éclairer certains aspects que le texte de 1939 ne permet pas de traiter adéquatement.

Commençons par le titre : *Theory of Valuation*. Dewey utilise le terme « valuation » plutôt que celui de « valeur ». Il faut d'abord mentionner qu'il aurait longuement hésité sur le choix du titre qui allait coiffer sa théorie. Il aurait d'abord envisagé le titre « Empirical Axiology » puis celui de « Empirical Theory of Value »³⁸⁹ avant de retenir celui que nous connaissons aujourd'hui. Le fait de retenir le terme valuation n'est évidemment pas un hasard. Il a l'avantage d'englober à la fois les valeurs comme nom et les évaluations comme activités. La notion de valuation permet de penser les valeurs comme les produits d'un processus véritablement actif et dynamique et non comme des entités immuables établies en amont de la conduite humaine.

³⁸⁸ En voici une liste non exhaustive : *The Field of « Value », Experience and Nature, Some Questions about Value, Logic, The Theory of Inquiry, Human Nature And Conduct, Valuation Judgments and Immediate Quality, Further as to Valuation as Judgment.*

³⁸⁹ EAMES, Samuel Morris (1970). « Dewey's Theory of Valuation », in *Guide to the Works of John Dewey*, edited by Jo Ann Boydston, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, p. 183, note 2.

Dans ce chapitre, nous allons voir que Dewey présente une théorie tout à fait cohérente avec son pragmatisme. Nous verrons que sa théorie s'inscrit naturellement dans la foulée des idées que nous en avons présentées dans les chapitres précédents. Nous verrons notamment qu'il réussit à montrer que sa théorie, en tant que théorie, ne doit pas être opposée à une pratique de la valuation et qu'au contraire, c'est directement sur une telle pratique qu'elle débouche³⁹⁰.

Nous situerons d'abord *Théorie de la valuation* dans son propre contexte en montrant quel problème philosophique Dewey tentait de résoudre. Nous le verrons ainsi s'opposer au courant mentaliste dans sa forme la plus radicale : l'émotivisme. Ce dernier a beaucoup à voir avec ce que Dewey avait désigné ailleurs comme la « phase « subjectiviste » de la philosophie européenne »³⁹¹. L'*a priorisme* sera aussi la cible des arguments qu'il déploiera pour soutenir l'empirisme expérimental qui caractérise sa position. Comme nous le verrons, cette posture empirique est au centre de son projet consistant à mettre la méthode scientifique au service des questions relatives à la conduite humaine.

3.1 LES PROBLÈMES DE LA VALUATION

Fidèle à l'idée qu'une enquête doit viser à résoudre un problème, Dewey commencera par situer les difficultés auxquelles sa théorie cherchera à trouver des solutions. À l'époque, la principale difficulté consistait au fait d'être confronté à des conceptions radicalement opposées. Nous avons, d'une part, une posture émotiviste faisant des valeurs de simples « épithètes émotionnelles »³⁹² et de l'autre, une posture rationaliste en faisant des « *a priori* » à toute expérience. De la sorte, la discussion s'exprimerait alors à travers des dualismes tels

³⁹⁰ Nous retrouvons ici les mêmes enseignements que ceux de *Reconstruction en philosophie* qui attribuait pour finalité à la théorie éthique de mener à des méthodes d'enquêtes efficaces dans la résolution de problèmes spécifiques.

³⁹¹ DEWEY, John (1993). *Logique - La théorie de l'enquête (1938)*, deuxième édition, trad. G. Deladalle, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, p. 92.

³⁹² DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939) in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p.67.

que « le réalisme opposé à l'idéalisme » ou encore « la subjectivité opposée à l'objectivité »³⁹³.

Pour Dewey, c'est précisément cette prétendue opposition entre le domaine de la subjectivité et de l'objectivité qui a mis à l'avant-scène le problème de la valuation. Elle s'est traduite par le rejet des valeurs du domaine des sciences naturelles.

Durant des siècles, disons jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles, on a considéré que la nature n'était telle qu'en vertu des *fins* qu'elle portait en elle. Ces fins représentaient déjà, à elles seules, un Être complet ou *parfait*. On croyait que tous les changements naturels luttait pour faire de ces fins les buts vers lesquels les conduisait leur propre mouvement. La philosophie classique a identifié *ens, verum et bonum*, et cette identification a été perçue comme une expression de la constitution de la nature en objet de science. Dans un tel contexte, on ne trouvait ni appel ni place pour distinguer dans la valuation et les valeurs un problème à *part entière* ; ce que l'on dénomme aujourd'hui valeurs était en effet considéré comme intégralement incorporé à la structure du monde. Il a fallu que les considérations téléologiques soient éliminées de chaque science naturelle, jusqu'à la physiologie et la biologie, pour que le problème de la valeur puisse surgir comme un problème distinct.³⁹⁴

N'étant plus associées à la structure du monde, les valeurs sont désormais opposées aux faits, les seuls considérés à même de rendre compte de la réalité des choses. La séparation marquée entre faits et valeurs est depuis omniprésente. Elle cautionne la prétention à l'objectivité d'une science qui affirme ne s'occuper que des faits. Par exemple, Koyré évoquait le « rejet par la pensée scientifique de toutes considérations basées sur les notions de valeur » ainsi que le « divorce total entre le monde des valeurs et le monde des faits ».³⁹⁵ On retrouve la même idée d'une séparation radicale entre le monde factuel,

³⁹³ *Ibid.*, p.68.

³⁹⁴ *Ibid.*, pp. 69-70.

³⁹⁵ KOYRÉ, Alexandre (1973). *Du monde clos à l'univers infini*, trad. de l'anglais par R. Tarr, Paris, Éditions Gallimard, p. 12.

apanage de la science, et celui des valeurs, chez un Russell pour qui « la science n'a rien à dire au sujet des "valeurs". »³⁹⁶

Le projet weberien d'inscrire la sociologie dans une posture purement descriptive ainsi que l'invitation à la neutralité axiologique chez tout sociologue soucieux de faire œuvre scientifique procèdent de la même présupposition, celle d'un fossé entre le monde des faits et celui des valeurs³⁹⁷. Et pourtant, de dire Dewey, les valeurs sont elles-mêmes du domaine empirique et poser le problème en opposant les faits aux valeurs est tout à fait arbitraire. Voilà comment il exprimait cette idée dès 1925 dans *Expérience et nature* :

Telle qu'elle apparaît habituellement dans la discussion philosophique, la valeur marque la tentative sans espoir de faire coïncider un fait empirique évident : la qualification des objets comme bons ou mauvais, et les libertés que prend la philosophie lorsque, isolant à la fois l'homme de la nature et les individualités qualitatives du monde, elle en fait une anomalie. Le philosophe érige un « domaine de valeurs » dans lequel il place toutes les choses précieuses qu'il a expulsées de l'existence naturelle grâce à des séparations artificiellement introduites. La sentimentalité, l'humour, l'enthousiasme, la tragédie, la beauté, la prospérité et la perplexité, bien que rejetés de la nature, identifiée à une structure mécanique, restent simplement ce qu'ils sont empiriquement et exigent une reconnaissance. C'est pourquoi ils sont rassemblés dans le domaine des valeurs, distingué par opposition du monde des choses existantes, si bien que la philosophie se retrouve avec un nouveau problème sur les bras : en quoi consiste la relation entre les deux « mondes »? Le monde des valeurs est-il celui d'un Être ultime et transcendant dont le monde de l'existence serait dérivé, ou qui en serait une forme dépravée? Ou ne s'agit-il que de la manifestation de la subjectivité humaine, un facteur survenant de quelque manière miraculeuse sur un ordre complet et achevé, au cœur de la structure physique? Ou bien existe-t-il des choses subsistantes aussi « réelles » que les événements physiques, anarchiquement dispersées parmi les êtres objectifs, mais qui ne seraient définies par aucune localisation spatiale ou temporelle, bien que par miracle

³⁹⁶ RUSSELL, Bertrand (1971). *Science et religion*, trad. de l'anglais par P.-R. Mantoux, Paris, coll. Folio / Essais, Éditions Gallimard, p. 12.

³⁹⁷ WEBER, Max (2002), *Le savant et le politique*, trad. de l'allemand par J. Freund, Paris, Éditions 10-18.

elles puissent parfois s'unir aux choses existantes? Avoir à choisir parmi ces conceptions de la valeur est arbitraire, parce que le problème est arbitraire.³⁹⁸

Le problème central aux yeux de Dewey n'est pas la question de l'existence d'un « domaine des valeurs » séparé ou non, mais de la « possibilité de propositions authentiques quant à la conduite humaine des affaires humaines. »³⁹⁹ L'enjeu ici est de savoir si nous pouvons valider de manière objectivable des propositions exprimant des jugements de valeurs. Pour lui, il est aberrant de remettre en question l'existence factuelle de comportements liés aux jugements de valeurs puisque « toutes les conduites humaines délibérées et projetées, qu'elles soient individuelles ou collectives, semblent influencées, sinon contrôlées, par des estimations de la valeur des fins à atteindre. »⁴⁰⁰

Ainsi, on ne saurait distinguer arbitrairement les valeurs du lieu même où elles se donnent à connaître, soit dans le champ des conduites humaines directement observables sur un plan factuel. La difficulté ne sera pas tant de pouvoir les aborder empiriquement, mais de mettre en place les conditions intellectuelles et sociales favorables à une approche empirique rejetée au nom d'une incompatibilité radicale entre le monde des faits et celui des valeurs. La principale difficulté est donc de nature culturelle et consiste à devoir transformer la manière dont le problème est d'emblée posé. Si les valeurs exercent leur influence dans la conduite humaine observable, alors ne succombons à aucun dualisme arbitraire et basons notre analyse sur ces mêmes éléments empiriques tirés de l'expérience. Ne rejetons pas cette idée au prétexte que nous sommes habitués depuis trop longtemps à les exclure d'emblée de toute observation empirique.

³⁹⁸ DEWEY, John (2012). *Expérience et nature* (1925), trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, Collection Bibliothèque de Philosophie Éditions Gallimard, pp. 356-357.

³⁹⁹ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation »(1939) in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 71.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, pp. 68-69.

3.2 L'USAGE LINGUISTIQUE

Le souci de s'ancrer dans l'expérience plutôt que dans des présupposés amène Dewey à s'intéresser au langage ordinaire. La manière même dont il présentera cette partie de son analyse est révélatrice de son souci d'aborder les valeurs sous l'angle des faits. Dewey écrira vouloir conclure « cette section introductive par quelques remarques sur certaines expressions linguistiques visant à désigner les faits-de-valeurs [*value-facts*] en propre. »⁴⁰¹

« Value-facts », on saurait difficilement mieux exprimer l'idée que les valeurs peuvent être abordées en tant que faits. Voyons maintenant ce qu'il arrive à tirer de l'analyse de l'usage linguistique des notions entourant la valuation. Dewey constate d'abord que le terme « value » est utilisé comme verbe (*to value*) ou comme un nom (*a value*). Il se demande ensuite lequel est premier, le verbe ou le nom. La primauté du nom signifierait selon lui qu'il y aurait des choses qui seraient des valeurs indépendamment de l'activité de les « valuer ». Ainsi les choses pourraient posséder des qualités que l'on pourrait identifier en termes de valeurs intrinsèques, indépendamment de l'existence d'une activité consistant à leur accorder ou non une telle valeur. Dans le cas où c'est le verbe « value » qui serait premier, alors le fait d'avoir une valeur ne préexisterait pas, selon Dewey, à celui de faire l'objet d'une activité lui en accordant.

Dewey poursuit son analyse en s'intéressant au sens du verbe « value ». Selon le dictionnaire, constate-t-il, ce verbe aurait un double sens: « valuing » et « valuation ». Il désigne d'abord la fait de priser [*prizing*] « au sens de tenir pour précieux, de chérir (et d'activités diverses mais proches comme honorer, estimer vivement) ». ⁴⁰² Mais le verbe « value » peut aussi avoir la signification de « évaluer [*appraising*] au sens de mettre une valeur sur, attribuer une valeur à. C'est alors une activité de mesure [*rating*], un acte

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 72.

⁴⁰² *Ibid.*, p. 74.

impliquant une comparaison, comme cela apparaît explicitement, par exemple, dans les estimations en termes monétaires des biens et des services. »⁴⁰³

Même s'il conclura plus loin que l'usage verbal aide moins qu'il ne provoque de confusion, Dewey trouve ce double sens significatif. D'abord, parce que le premier sens, celui de « priser » [*prizing*], renvoie à des personnes précises, ce qui selon Dewey fait en sorte que l'acte de priser comporte nécessairement une « qualité dite émotionnelle »⁴⁰⁴.

Pour sa part, le terme « évaluer » [*appraising*] serait davantage en lien avec « une propriété relationnelle des objets »⁴⁰⁵. Il aurait ainsi une dimension intellectuelle. Il y aurait donc entre les deux une distinction semblable à celle que l'on peut faire entre une « estimation » consistant à juger de la valeur d'une chose et l'« estime » qui renvoie à un attachement immédiat, plus personnel et plus émotionnel.

On le voit déjà, le double sens du verbe « value » suggère qu'il opère dans le registre des émotions et de l'intellect. Autrement dit, la valuation ne sera ni strictement affaire d'émotions, comme le défend l'émotivisme, ni strictement affaire de capacité intellectuelle, que celle-ci soit associée à la logique, à des idées ou encore à des *a priori* que seule la Raison serait à même de fournir pour orienter nos conduites. Pour le moment, Dewey ne prétend en rien tirer quelque preuve que ce soit de l'usage linguistique, il se contente d'indiquer que cet usage est révélateur de ce qui se joue autour du phénomène de la valuation. Pour l'heure, il ne prétend pas trancher entre les différents sens possibles. Plus prudemment, il décide d'utiliser « le mot « valuation » à la fois comme verbe et comme nom, de façon la plus neutre possible quant à ses implications théoriques, laissant à la

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 74.

discussion à venir le soin de déterminer ses liens avec « priser » [*prizing*], « évaluer » [*appraising*] », « profiter » [*enjoy*], etc. »⁴⁰⁶

3.3 L'ÉMOTIVISME

Dewey va ensuite aborder directement la théorie émotiviste. Sa principale cible sera Ayer qui avait publié quelques années plus tôt *Language, Truth and Logic*⁴⁰⁷. Selon la conception émotiviste, les expressions de valeur seraient l'équivalent d'exclamation, d'interjection, ne disant ou n'énonçant rien, ne faisant que montrer ou manifester un sentiment.

Ainsi l'expression « tu as mal agi en volant cet argent » signifierait simplement « tu as volé cet argent » suivi d'un point d'exclamation manifestant l'indignation suscitée par le vol. Pour Ayer, cité par Dewey, « [I]es termes éthiques ne servent pas seulement à exprimer des sentiments. Ils sont aussi faits pour en faire naître et ainsi stimuler l'action. »⁴⁰⁸ Ainsi la phrase « C'est ton devoir de dire la vérité » exprimerait un sentiment moral lié à un attachement à la vérité ainsi que le commandement « dis la vérité ».

Le but de l'argumentation de Dewey sera de montrer qu'il est d'autant plus superflu d'introduire la notion de sentiment que celle-ci ne sera pas vérifiable empiriquement. Il utilisera notamment l'exemple des pleurs d'un enfant. Ceux-ci peuvent très bien ne pas exprimer un sentiment lui-même indicateur d'une intention, par exemple « nourrissez-moi! ». Le même phénomène des pleurs d'un enfant peut très bien n'exprimer qu'une condition organique suscitant un malaise. Plus tard bien sûr, l'expérience de la vie aura montré à l'enfant que certains comportements induisent des réactions qu'il souhaitera favoriser ou non, mais rien dans le fait observable des pleurs ne peut mener à la preuve de l'existence d'un sentiment associé lui-même à une intention.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁴⁰⁷ AYER, Alfred Jules (1956). *Langage, vérité et logique* (1936), trad. de J. Ohana, Paris, Flammarion.

⁴⁰⁸ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939) in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 77.

Dewey ne rejette pas la possibilité que des états internes existent, ni même qu'on puisse élaborer une théorie sur eux, mais il remet en cause la pertinence d'y faire appel lorsqu'il s'agit de fonder une théorie du phénomène de la valuation, lequel est observable empiriquement et publiquement. Il écrit :

Or il n'est ni pertinent ni nécessaire de se demander face à des événements auxquels on assiste s'il existe bel et bien de tels états internes. Car, même s'il y en a, ils sont par définition entièrement privés, accessibles uniquement par introspection. Par conséquent, même s'il y avait une théorie légitime en termes d'introspection des états de consciences [...], il n'y a aucune raison de s'appuyer sur cette théorie pour rendre compte des phénomènes examinés. [...] Du point de vue d'un compte rendu empirique, cela n'a pas de sens, car l'interprétation invoque quelque chose qui n'est pas ouvert à l'examen et la vérification publics.⁴⁰⁹

C'est donc une question méthodologique qui est en jeu ici. Sans la possibilité de fonder une démarche sur « la pleine publicité des faits et des procédures »⁴¹⁰, il faudrait renoncer d'emblée au projet qui anime Dewey, celui d'inscrire sa théorie dans une perspective scientifique rigoureuse. Cependant, sa critique de l'émotivisme n'aura pas que des conclusions négatives, elle permettra aussi à Dewey de mettre en évidence la dimension sociale des expressions-de-valeurs.

En s'en tenant, à partir de maintenant, à ce qui, dans la description, a une signification empirique, à savoir, l'existence d'activités organiques qui suscitent certaines réponses chez les autres et qui peuvent être employées dans le but de les provoquer, on peut établir [...] [*que*] les phénomènes en question sont des phénomènes *sociaux*, « sociaux » signifiant simplement qu'il y a une forme de comportement relevant d'une interaction ou d'une transaction entre deux personnes ou plus. Une telle activité personnelle existe dès qu'une personne - comme une mère ou une infirmière - traite *comme un signe* un son produit par une autre personne dans un comportement organique plus large, et lui répond en tant que tel au lieu d'y réagir selon son existence première.⁴¹¹

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 82.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 101.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 83.

En tant que signes ils sont selon Dewey de nature propositionnelle ⁴¹², ils expriment quelque chose. Dès lors, ce qui est exprimé peut faire l'objet d'une enquête qui validera ou non ce qui est exprimé par ces signes.

Prenons, par exemple, le cas d'une personne qui adopte une posture propre à quelqu'un qui souffre et émet les sons qui lui sont ordinairement associés. Savoir si cette personne est véritablement souffrante et incapable de travailler ou si elle feint d'être malade devient alors un sujet légitime d'enquête chez d'autres. Les conclusions issues de cette enquête « susciteront » certainement de leur part des comportements de types très différents. L'investigation doit permettre de déterminer ce qu'il en est réellement de ce qui est observé empiriquement; elle ne porte pas sur des « sentiments » intérieurs.⁴¹³

Il peut être parfois difficile de déterminer ce qu'un comportement peut avoir comme intention, mais cela est néanmoins possible et peut mener à des propositions vérifiables. Ce qui n'est pas le cas des sentiments que Dewey refuse de prendre en compte dans une théorie qui veut pouvoir se valider empiriquement. Ce dernier point est déjà acquis pour Dewey dans la mesure où il est possible de montrer, sur la seule base d'observations empiriques, la dimension interactive et sociale de certaines propositions. Pour l'illustrer, Dewey utilisera

⁴¹² L'usage que fait Dewey ici de la notion de « signe » ne semble pas correspondre à ce qu'il en fait dans *Logique*. Selon la distinction que nous avons traitée au premier chapitre, comme Dewey confère ici au signe une dimension propositionnelle, il semble plutôt renvoyer à la notion de « symbole ». Il y a toutefois une certaine ambivalence, car il associe le signe à des comportements, ce qui n'est pas non plus incompatible avec l'idée, exprimée dans *Logique*, d'un signe comme sens de quelque chose; le fait par exemple, comme nous le verrons dans la citation qui suit, que certains sons émis par une personne sont des signes de sa souffrance. Cette ambiguïté pourrait être liée au fait que, dans l'expérience humaine, matrice biologique et matrice culturelle se superposent, le « culturel est donc du biologique transformé, ayant lorsqu'il est formulé des propriétés logiques. » (DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p.645) Or de telles propriétés logiques passent par l'expression de nos idées sous la forme de propositions utilisant des symboles.

⁴¹³ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939) in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 84. Dans la suite de ce passage, Dewey fait état des moyens d'enquête dont nous disposons pour résoudre ce type de problèmes : « Les médecins ont élaboré des tests expérimentaux d'un haut niveau de fiabilité. Tout parent et instituteur apprend à être sur ses gardes face à un enfant qui adopte certaines « expressions » faciales et attitudes corporelles qui ont pour but de provoquer des inférences aptes à lui attirer les faveurs de l'adulte. Dans de tels cas (ils pourraient être étendus et inclure des problèmes plus complexes), les propositions qui portent l'inférence ont de grandes chances d'être erronées si seule est observée une petite séquence du comportement ; elles ont, par contre, de fortes chances d'être valides quand elles reposent sur une séquence étendue ou sur une variété de données scrupuleusement examinées – ces traits sont partagés avec toutes les propositions authentiques. » (Ibid., p.84)

l'exemple d'expressions comme « au feu » ou « à l'aide ». Il montrera comment elles impliquent une valuation qui vise à influencer les autres. Ces expressions, écrit-il,

[...] prises dans leur contexte observable, disent quelque chose de complexe : elles disent à la fois : 1) qu'il existe une situation qui aura des conséquences déplaisantes ; 2) que la personne prononçant ces mots est incapable de faire face à la situation ; et 3) qu'elle anticipe une situation dans le cas où elles obtiendraient l'aide des autres. Ces trois aspects peuvent être testés et prouvés empiriquement puisqu'ils renvoient à des données observables.⁴¹⁴

Ce type d'exemple offre selon lui la possibilité de montrer qu'il existe des valuations pouvant faire l'objet d'une observation, celle de comportements illustrant notre attachement à des choses jugées valables et méritant qu'on les protège. Dès lors, nul besoin de s'en remettre à des spéculations quant au contenu réel de la conscience. L'observation directe nous ouvre d'emblée au phénomène de la valuation. Dewey rejettera donc l'émotivisme en tant que « théorie psychologique qui est formulée en termes mentalistes, ou en termes d'états supposés d'une conscience interne ou quelque chose de cette nature. »⁴¹⁵

La suite montrera que Dewey ne voudra pas pour autant éliminer tout sentiment de son analyse, mais qu'il les traitera sur un plan qualifié « d'affectivo-moteur », donc de manière à pouvoir aborder les sentiments sur un plan comportemental. On retrouve ainsi le premier sens que Dewey associait à l'usage du verbe « value », comme nous l'avons vu, celui qui renvoie à l'idée de priser [prizing]. Il se traduit dans des comportements directement observables (chérir, admirer, approuver, etc.). Dans *Quelques questions de valeurs*⁴¹⁶, Dewey présente d'autres exemples de comportements en lien avec cette notion : « entretenir », « prendre soin de », « veiller sur », « favoriser », « être loyal ou fidèle à »,

⁴¹⁴ *Ibid.*, pp. 85-86.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 82. Dans *Logique*, Dewey exprime son doute quant à l'existence d'une conscience interne, de ce qu'il désigne alors comme la « pensée en tant que qu'existence strictement psychique ». (DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 79.)

⁴¹⁶ DEWEY, John (2011). « *Quelques questions sur les valeurs* »(1944), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 221 et suivantes.

« s'accrocher à »⁴¹⁷. Comme il le fera dans *Théorie de la valuation*, il insiste sur la nécessité de considérer ces mots dans le « sens actif de comportement »⁴¹⁸. Ces comportements permettront à Dewey d'introduire une notion centrale de sa théorie, celle de désir.

3.4 DÉSIR ET INTÉRÊT

Dewey va d'abord établir un lien entre la dimension affectivo-motrice de l'agir humain et le désir. Il écrit dans *Théorie de la valuation* : « Étant donné qu'une valuation, au sens de priser ou de veiller sur quelque chose, ne survient que lorsqu'il est nécessaire de créer une chose qui manque, ou de préserver l'existence d'une chose menacée par des conditions extérieures, elle implique le désir. »⁴¹⁹

La notion de désir jouera ainsi un rôle important dans la théorie de la valuation, Dewey lui consacre donc de longs développements. Il commence par préciser que le désir ne doit pas être confondu avec le simple souhait [*wish*], lequel ne requiert pas d'effort contrairement au désir.

L'effort, au lieu d'être quelque chose qui viendrait après le désir, est considéré comme inhérent à la tension présente dans le désir. Au lieu d'être purement personnel, le désir est une relation active de l'organisme à son environnement (cela est flagrant dans le cas de la faim) - et c'est ce qui distingue le désir authentique du simple souhait ou du fantasme. Par le lien qu'elle entretient avec le désir, la valuation est par conséquent rattachée à des situations existentielles et diffère en fonction des contextes. Son existence dépendant de la situation, son caractère adéquat dépend à son tour de son adaptation aux besoins et aux demandes imposés par chaque situation.⁴²⁰

⁴¹⁷ *Ibid.*, pp. 223-224.

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 224.

⁴¹⁹ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation »(1939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 90.

⁴²⁰ *Ibid.*, pp. 92-93.

Ce passage nous fait vite comprendre l'importance de la notion de désir pour la théorie de Dewey. Le désir n'est pas quelque chose de purement subjectif et interne à une conscience. Il traduit une relation active à un environnement spécifique et au problème qu'il pose. Sa théorie est donc d'emblée située et articulée à un point de départ précis, celui des désirs qui émergent concrètement dans un environnement donné. Ceci confère aussi une certaine orientation pratique à une enquête sur les valeurs, car si Dewey a raison de faire du désir son point de départ, alors la théorie devra ensuite établir comment le désir pourra être comblé et de quelle manière la valuation y contribuera.

C'est donc avec la notion de désir que Dewey se donnera un accès non seulement à la spécificité d'un contexte et des besoins qu'il pose, mais aussi à la possibilité de déterminer si la solution qui sera éventuellement mise de l'avant sera adéquate ou non. Nous retrouvons ainsi un élément de réponse à une question centrale évoquée plus tôt, celle de la possibilité de propositions valides en matière de jugements de valeurs. En effet, à partir du moment où le désir est en lien avec un contexte et non simplement un état interne et arbitraire, sa pertinence peut faire l'objet d'une validation empirique.

Et puisque la situation est observable, et que les conséquences de la conduite d'effort telle qu'elle est observée déterminent l'adaptation, le caractère adéquat d'un désir donné peut être énoncé sous forme de propositions. Celles-ci peuvent être soumises à des tests empiriques car la réalité de la connexion existant entre le désir donné et les conditions dans lesquelles ce désir opère est établie au moyen de ces observations.⁴²¹

Suite à son traitement de la notion de désir, Dewey va introduire une autre notion importante de sa théorie, celle d'intérêt qu'il présente de la façon suivante :

⁴²¹ *Ibid.*, p. 93. Notons qu'ici Dewey fait un usage du terme « connexion » d'une manière compatible avec les enseignements de *Logique*. Ce terme, rappelons-le, correspond aux corrélations observables empiriquement dans la matrice biologique. La prochaine citation mettra en évidence la « connexion intime » d'une personne et de son environnement, une connexion qu'il associera à une « relation active » et à une « transaction ». Tout cela met en évidence la possibilité d'une validation ou d'une invalidation empirique de nos évaluations.

Le mot « intérêt » évoque avec force la relation active qui noue l'activité personnelle aux conditions qui doivent être prises en compte par la théorie de la valuation. Même du point de vue de l'étymologie, il désigne une chose à laquelle participent conjointement une personne et les conditions environnantes, dans une connexion intime. Le mot intérêt nomme ce qui se passe entre elles, à savoir une transaction. Il renvoie à une activité qui n'opère qu'à travers la médiation de conditions extérieures.⁴²²

Au premier coup d'œil, la notion d'intérêt telle que la présente ici Dewey ne semble pas constituer quelque chose de fondamentalement différent du désir qu'il décrivait plus tôt en tant que « relation active de l'organisme à son environnement »⁴²³. Ne s'agirait-il que de simples synonymes? Dewey affirme lui-même dans *Théorie de la valuation* qu'il faut « éviter d'attribuer des significations à des mots indépendamment des objets qu'ils désignent »⁴²⁴. Pour éviter cela, il faut savoir « considérer des situations existentielles spécifiques, et observer ce qui s'y joue ».⁴²⁵ Faisons donc en sorte de pouvoir bien distinguer les « situations existentielles » et les enjeux de la distinction entre désir et intérêt. Pourtant, dans sa théorie Dewey n'explicite pas clairement la différence entre la notion d'intérêt et celle de désir. Il semble même les désigner comme s'il s'agissait de deux termes équivalents⁴²⁶.

Pour comprendre pourquoi ces deux notions seraient différentes malgré leur ressemblance, il faudra s'en remettre à *Démocratie et éducation* dans lequel Dewey écrivait ceci: « Un intérêt ne représente pas seulement un désir, mais un ensemble de désirs étroitement reliés, dont l'expérience a montré qu'ils produisaient, par leurs relations, un ordre défini propre à entretenir l'activité. »⁴²⁷

⁴²² *Ibid.*, p. 93.

⁴²³ *Ibid.*, p. 92.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 89.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 89.

⁴²⁶ Par exemple, dans un passage où il écrit : « Identifier la valuation à l'activité du désir ou de l'intérêt, c'est refuser de la confondre avec l'impulsion vitale. » (*Ibid.*, p. 95)

⁴²⁷ DEWEY, John (1975). *Démocratie et éducation : Introduction à la philosophie de l'éducation (1916)*, Paris, Armand Colin, p. 54.

À la lumière des idées que Dewey défendait antérieurement, il est donc possible d'avancer l'hypothèse explicative suivante. L'intérêt serait ainsi un ensemble de désirs, ce qui explique bien sûr les traits communs entre ces deux notions. C'est en tant qu'ensemble organisé de désirs que l'intérêt pourra faire en sorte de rendre possible le maintien d'une activité. Sans cela, les désirs seraient chaotiques⁴²⁸ et ne permettraient pas de s'orienter dans un environnement où plusieurs éléments problématiques concomitants sont susceptibles d'introduire des désirs contradictoires. C'est en analysant les relations entre différents désirs possibles « qu'un ordre défini propre à entretenir l'activité »⁴²⁹ pourra être identifié. Si tout n'était que désirs et recherches des moyens à déployer, les choses seraient apparemment plus simples. Il n'y aurait pas de problèmes éthiques mettant des désirs en conflit, seulement des problèmes techniques consistant à trouver les moyens les plus efficaces de les combler. Ce serait plus simple en théorie, mais dans les faits ce serait intenable puisque cela compromettrait l'intérêt général, celui de l'individu comme celui de sa communauté. Ne serait pris en compte que les désirs de chacun ici et maintenant, sans considérations quant à leurs impacts sur soi et sur les autres à moyen et long terme.

Pris globalement, notre intérêt s'accommoderait mal de la cohabitation de désirs et intérêts particuliers, à la fois diversifiés et inévitablement incompatibles par moment. Ce sera précisément notre relation à un contexte donné qui rendra possible la coordination des intérêts et des désirs qu'ils portent. En fonction des possibilités de ce contexte, de ces ressources comme de ses contraintes, nous pourrons juger quels sont ceux valant d'être privilégiés et lesquels doivent être laissés de côté temporairement ou définitivement.

L'idée selon laquelle « tout ce à quoi nous portons intérêt est une valeur » doit être prise avec beaucoup de précautions. À première vue, elle place tous les intérêts exactement sur le même plan. Toutefois, quand on examine la nature concrète des intérêts, en relation à leur inscription dans des situations données, il est évident que tout dépend des objets qu'ils impliquent. Ceci, à son tour,

⁴²⁸ Il est possible de faire ici un parallèle avec la critique deweyenne d'une conception des comportements pensés strictement en termes de stimulus-réponse. Un tel modèle ferait de tous les stimuli des impulsions menant à des désirs inévitablement contradictoires.

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 54.

dépend du soin qui a été mis à observer ce que demandaient les situations existantes et à examiner la capacité d'un acte donné à répondre à cette demande. L'observation des expériences quotidiennes, mêmes les plus ordinaires, interdit de mettre sur un pied d'égalité tous les intérêts, dans leur fonction de *valuateurs* [*valuators*].⁴³⁰

Sans doute conscient du manque de précision « empirique » de ces notions, Dewey indique que son traitement n'est encore qu'un point de départ : « Il en découle que la conception associant la valuation (et les « valeurs ») aux désirs et aux intérêts n'est qu'un point de départ. On ne pourra pas préciser son rôle dans la théorie de la valuation tant que l'on n'aura pas analysé la nature de l'intérêt et du désir, ni établi une méthode pour déterminer les composants des désirs et des intérêts, tels qu'ils se présentent concrètement. »⁴³¹

Dewey insistera ensuite sur la différence des intérêts et des désirs d'avec les impulsions vitales. Celles-ci en seront la cause, mais sans être elles-mêmes des valuations. Faire autrement ferait de toute impulsion une valuation, sans possibilité aucune d'identifier celles qui méritent d'orienter le cours de notre conduite. Le lien causal que Dewey établit entre ces impulsions et nos désirs et intérêts est « vital ». Il représente leur enracinement dans notre condition d'organisme biologique. « Si l'on donne à « impulsion vitale » le seul sens qui soit empiriquement vérifiable (celui d'une tendance biologique de l'organisme), le fait qu'un facteur « irrationnel » soit la condition causale des valuations prouve qu'elles s'ancrent *dans une existence* qui, comme toute existence, est *en elle-même* a-rationnelle. »⁴³²

La relation de cause à effet qui lie nos désirs et nos intérêts à nos impulsions vitales permet au processus de valuation d'être en prise avec son environnement. Ces impulsions sont des « conditions *sine qua non* de l'existence de désirs et d'intérêts », mais

⁴³⁰ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation »(1939),in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 95-96.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 94.

⁴³² *Ibid.*, p. 94. Les italiques sont de Dewey.

contrairement aux impulsions, « désirs et intérêts [...] intègrent des conséquences anticipées, ainsi que des idées, comme autant d'indications de mesures (impliquant une dépense d'énergie) nécessaires à certaines fins. »⁴³³

Nous avons donc établi ici le lien causal entre des éléments purement biologiques et a-rationnels (impulsions vitales) et des éléments comportant une dimension idéationnelle (désirs et intérêts), lesquels ouvrent le chemin au travail de l'intelligence. C'est seulement à partir de là qu'une évaluation des fins visées en fonction de nos intérêts et désirs sera possible. Soumis à nos seules impulsions, nous serions incapables de nous projeter en avant en anticipant les conséquences futures. Notre conduite serait totalement impulsive et aveugle. Mais ce n'est pas le cas. Notre conduite est aussi sous l'influence de désirs et d'intérêts qui, dans le passé, ont déjà produits des conséquences sur notre environnement. Comme nous avons déjà pu les expérimenter, nous sommes en mesure de mieux évaluer ce que représente en général une conduite guidée par tel ou tel désir en fonction de tel ou tel intérêt. Désirs et intérêts deviendront ainsi pour Dewey les conditions de possibilité d'une conduite intelligente basée sur ce qu'il désigne comme des propositions de valuation. Il recherchait la manière d'établir un lien causal entre nos évaluations et nos expériences observables et c'est par le biais de ces notions qu'il le découvre. « Les désirs et les intérêts étant des activités inscrites dans le monde et y produisant des effets, ils sont observables, en eux-mêmes et à travers leurs effets manifestes. Il pourrait alors sembler qu'à partir d'une théorie reliant la valuation au désir et à l'intérêt, nous soyons maintenant en passe d'atteindre notre but – la découverte de proposition-de-valuation. »⁴³⁴

3.5 PROPOSITION D'ÉVALUATION ET SCIENTIFICITÉ

Les propositions d'évaluation, « *propositions of appraisal* » en anglais, sont l'équivalent de ce que nous désignons communément comme des jugements de valeurs. Dewey cherchera maintenant à montrer comment il est possible de répondre par

⁴³³ *Ibid.*, p. 95.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 97.

l'affirmative à la question déterminante pour sa théorie : de tels jugements peuvent-ils être valides, c'est-à-dire testés empiriquement?

La tâche consistera à montrer qu'il n'y a pas un fossé insurmontable entre les faits et les valeurs. Il nous faudra maintenant établir qu'il existe une relation entre ces termes, relation que l'on pourra inscrire dans le champ de pratiques observables empiriquement. Dewey pose les questions suivantes : « Peut-on évaluer les propositions au sujet de valuations existantes, et l'évaluation une fois faite, peut-elle entrer dans la constitution de valuation supplémentaire? »⁴³⁵

S'il parvient à montrer que l'on peut répondre par l'affirmative à ces questions, Dewey pourra conclure qu'il est possible de dégager des jugements de faits, portant sur des valuations déjà existantes, des éléments de connaissance à même de servir à des jugements de valuation futurs. Cette possibilité de « reconstruire » constamment nos valuations en fonction des valuations passées, est liée à la continuité qui caractérise l'expérience humaine. Ayant expérimenté individuellement et collectivement les conséquences concrètes de valuations antérieures, nous pouvons en dégager des règles et des critères servant à élaborer nos valuations futures⁴³⁶. C'est donc sur la base de la continuité de l'expérience de la valuation, phénomène omniprésent dans la conduite quotidienne de nos activités, que Dewey situe la possibilité d'un traitement empirique et scientifique de la valuation.

Pour illustrer la possibilité d'une reconstruction continue de nos valuations à partir et dans l'expérience, Dewey va utiliser l'exemple d'attachement [*prizing*] d'une mère à son enfant.

[...] l'observation permet d'établir si une mère chérit ou adore son enfant ; et on peut comparer et confronter, en théorie, les conditions et les effets de

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 98.

⁴³⁶ *Ibid.*, p.99.

différentes formes d'attention et d'affection. Si, au final, certaines d'entre elles apparaissent *meilleures* que d'autres, on a une évaluation des actes de valuation eux-mêmes, et elle peut modifier les manifestations ultérieures d'attachement [*prizing*].⁴³⁷

Que la mère manifeste son attachement à son enfant d'une manière plutôt qu'une autre relève de faits observables. Les conséquences d'une forme d'attachement sur le développement futur de l'enfant relèvent elles aussi de faits observables. Si on compare les différentes conséquences obtenues chez différents enfants en fonction des modes d'attachement privilégiés, on en arrive à des conclusions quant à la forme donnant généralement de meilleurs résultats et partant, une règle de conduite utile et valide pour juger des valuations futures. Dernière ce phénomène omniprésent - et somme toute banal tant nous y sommes fortement habitués - se cache pourtant un enjeu important. S'y trouve la possibilité d'un traitement empirique et scientifique de l'attachement de l'humain aux fins qu'il poursuit ainsi qu'aux moyens qu'il juge les mieux adaptés pour y parvenir. Ainsi, Dewey pourra affirmer que le fait d'« évaluer des cours d'action comme meilleurs ou pires, ou plus ou moins pratiques, est tout aussi fondé empiriquement que les propositions sans valuation à propos de choses impersonnelles. »⁴³⁸ C'est ainsi qu'il en arrivera aux conclusions provisoires que voici :

Nous pouvons résumer ainsi les conclusions auxquelles nous parvenons : 1) Il existe des propositions qui ne portent pas simplement sur des valuations ayant eu lieu (c'est-à-dire sur des valorisations, des désirs ou des intérêts passés), mais qui décrivent et définissent certaines choses comme bonnes, adéquates ou appropriées au sein de relation existentielle déterminée. Ces propositions sont, de plus, des *généralisations* puisqu'elles énoncent des règles pour user de façon appropriée de certains éléments. 2) Cette relation existentielle est une relation de moyens à fins ou conséquences. 3) Ces propositions, comme généralisations, peuvent reposer sur des propositions empiriques, validées scientifiquement, et être elles-mêmes testées en comparant les résultats obtenus à ceux escomptés.⁴³⁹

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 98.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 101.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 104.

La dernière phrase fait mention d'une comparaison entre les résultats obtenus et les résultats escomptés. C'est une distinction que Dewey utilise abondamment dans sa théorie de la valuation. Pour l'exprimer, il s'est doté d'un vocabulaire particulier. Il s'agit de la notion de « fin-en-vue » [*end-in-view*] qu'il distingue de la « fin ». Le mot « fin » concerne les conséquences telles qu'elles se sont produites réellement, indépendamment du but initialement poursuivi par le ou les acteurs concernés. C'est le résultat concret atteint au terme du processus temporel à travers lequel l'action entreprise a suivi son cours avant de se terminer et de produire les conséquences qui en découlent. Le mot « fin » n'a donc pas le sens de « but » qu'on lui accole souvent en philosophie, soit celui de la finalité d'une action. Le sens de but, de ce qui est visé par l'action entreprise, sera plutôt désigné par l'expression « fin-en-vue ». Assez paradoxalement, on verra que ce que nous considérons comme un but de l'action, ce que Dewey désigne comme une « fins-en-vue », ne sera pas vraiment un but mais un moyen. Ce traitement pour le moins original s'expliquera par le lien très étroit que la théorie de la valuation établit entre les moyens et les fins.

3.6 FIN ET MOYEN

L'idée d'une corrélation indissociable entre moyen et fin a suscité une vive critique. Il faut dire que, ce faisant, Dewey s'attaquait à une habitude de pensée « profondément enracinée dans une longue tradition philosophique ».⁴⁴⁰ La critique en question consistait à reprocher aux thèses de Dewey de ne pas considérer l'existence de biens intrinsèques, bons par eux-mêmes, indépendamment de toute relation avec autre chose. Il répliquera en montrant comment « [l]a posture extrêmement antinaturaliste de cette école peut donc être regardée comme une parfaite illustration de ce qui se passe quand on substitue à l'analyse des faits empiriques une analyse du concept abstrait « intrinsèques ». »⁴⁴¹ Il écrit aussi :

On a reproché à cette conception de ne pas distinguer les choses bonnes et justes en elles-mêmes, immédiatement, intrinsèquement, et les choses

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 111.

simplement bonnes *pour* quelque chose d'autre. Pour le dire autrement, ces dernières servent à atteindre les choses ayant, dit-on, une valeur en elles-mêmes et d'elles-mêmes, puisqu'elles sont prisées pour leur propre intérêt et non en tant que moyens pour autre chose. Cette distinction entre les deux sens de « bon » (et « juste ») serait si cruciale pour la théorie de la valuation et des valeurs dans son ensemble que l'omettre reviendrait à priver de toute validité les conclusions que nous venons de récapituler. Cette objection nous oblige à nous pencher sur les relations que les catégories de *moyens* et de *fins* entretiennent entre elles.⁴⁴²

Sur un plan empirique, Dewey a vite fait de montrer qu'il n'existe rien, strictement parlant, qui puisse être associé à une conséquence visée sans devoir passer par les moyens de la faire advenir. C'est d'ailleurs ce qui lui a fait distinguer, comme nous l'avons vu plutôt, le désir d'un simple fantasme. Le désir se distingue du fantasme précisément en cela qu'il est en interaction avec l'environnement qui l'a fait naître. Sa réalisation devra nécessairement prendre en compte les ressources et les résistances offertes par son environnement spécifique. La valuation qui découle du désir est nécessairement liée à des conditions existentielles et, partant, on ne saurait la traiter comme étant purement subjective. C'est dans un environnement qu'émerge un problème et c'est seulement à partir de ses ressources⁴⁴³ qu'une solution pourra être mise de l'avant. Comme nous l'a enseigné Dewey dans *Logique*, toute enquête doit être abordée en fonction de la matrice biologique dans laquelle elle est inévitablement et naturellement enracinée. Dès lors que ces notions ne sont pas traitées *in abstracto*, mais dans le contexte empirique et continue de l'expérience humaine, fin et moyen doivent être pris ensemble.

Bien qu'elle ne soit pas de Dewey, il est possible de risquer ici l'hypothèse que l'idée de fins indépendantes des moyens ait à voir avec une tradition philosophique ayant négligé la temporalité caractéristique de l'expérience humaine. Dès lors qu'elle est replacée dans la durée qui la rend possible, on peut difficilement faire abstraction de l'intervalle qui devra

⁴⁴² *Ibid.*, p. 104-105.

⁴⁴³ Des ressources qui ne sont pas que matérielles, mais aussi affectivo-motrices et intellectuelles. Des ressources qui sont donc celles de l'humain lorsqu'il est pris dans sa totalité. Bien sûr, des ressources limitées qui comportent aussi leurs contraintes.

courir entre la formulation d'une fin-en-vue et les étapes qui devront être franchies pour y parvenir. On se doit donc d'analyser ces notions dans une optique véritablement empirique et non sur une base simplement analytique et conceptuelle. Ce qui permet de mieux saisir l'importance de la matrice biologique que Dewey a placée au centre de sa *Logique*. Rappelons qu'en la situant dans la continuité de l'enquête, la logique est chez Dewey « biologique », elle est un processus vécu temporellement et ne pouvant être saisi autrement qu'à partir de nos existences concrètes plutôt qu'à l'aune d'une « Raison » substantivée, abstraite et désincarnée. Aux yeux de Dewey, la tradition rationaliste a commis l'erreur de défendre l'idée de fins en soi et cela en les isolant artificiellement des conditions les rendant possibles. Ces fins en soi ont été hypostasiées, ce qui « se produit toujours quand des fins concrètes considérées dans leur nature terminale sont érigées en « fin-en-soi » ». ⁴⁴⁴

Selon notre auteur, l'activité de délibération illustre bien la corrélation fin et moyen. Il écrit : « qu'est-ce que délibérer, sinon soupeser plusieurs désirs alternatifs (et donc des valeurs visées comme fins) du point de vue des moyens que requiert leur satisfaction et qui, comme tels, déterminent les conséquences effectivement produites? » ⁴⁴⁵ Ainsi, dès qu'une valuation est rattachée à un contexte, on ne saurait réfléchir à une fin sans s'intéresser aux moyens qui la rendent possible. Sans cela, impossible de déterminer si la fin-en-vue visée par l'action pourra ou non se réaliser. « Dans la mesure où l'on ne peut atteindre une fin que l'on déclare priser sans s'y consacrer pleinement, aussitôt que l'on développe une attitude de désir et d'intérêt pour quelque chose, le désir et l'intérêt en question s'attachent automatiquement à tout ce qui est considéré comme moyens nécessaires pour atteindre cette fin. » ⁴⁴⁶ Quelle que soit la force réelle de la motivation à atteindre une finalité en se traduisant dans la réalisation des moyens, on ne peut nier la nécessité du lien entre les deux. Sans la motivation suffisante à produire les efforts nécessaires, cette fin demeurerait « en

⁴⁴⁴ DEWEY, John (1993). *Logique - La théorie de l'enquête (1903)*, trad. G. Deladalle, Paris, PUF, p.251.

⁴⁴⁵ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » 91939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 106.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 109.

vue », sans plus. Elle ne serait alors qu'un souhait, qu'un simple fantasme, l'équivalent de « châteaux en Espagne » selon Dewey⁴⁴⁷.

Pour autant, la position de Dewey ne consiste pas à rejeter l'idée que certaines choses puissent avoir une valeur intrinsèque, indépendamment des moyens de les faire advenir. Il s'oppose toutefois à l'idée voulant que ce caractère intrinsèque soit extérieur à toute relation. Sans cette relation, comment en effet pourrions-nous savoir que cette qualité existe, comment pourrions-nous entrer en relation avec elle? À cette question, Dewey répond que

[t]oute qualité ou propriété appartenant réellement à un objet ou à un événement peut être qualifiée à juste titre d'intrinsèque, inhérente ou immédiate. L'erreur consiste à penser que ce qu'on qualifie ainsi est extérieur à toute relation et peut-être, par conséquent, tenu pour absolu. Les *moyens*, par exemple, sont par définition relationnels – ils sont médiatisés et médiatisants, puisque ce sont des intermédiaires entre une situation qui existe et une situation que l'on veut faire exister en les utilisant. Mais le caractère relationnel des *choses* employées comme moyens ne les empêche pas d'avoir leurs propres qualités immédiates. Si on attache du prix à ces choses, si on s'en soucie, alors la théorie qui fait dépendre la valeur, comme propriété, du fait d'y attacher du prix [*prizing*], nous dit qu'elles ont nécessairement une qualité immédiate de valeur.⁴⁴⁸

Penser autrement en voulant établir l'existence de valeurs inhérentes indépendamment de toute relation serait une contradiction puisque « si ce qui est inhérent, c'est ce qui est non-relationnel, il n'existe, si l'on suit ce raisonnement, strictement aucune valeur inhérente ».⁴⁴⁹ On peut dire des valeurs qu'elles sont immédiates si on les considère sous l'angle des expériences dans lesquelles elles sont expérimentées directement à titre de qualité. Mais cela ne signifie en rien qu'elles sont sans relation.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 108. Au tout début de ce passage, Dewey établit une équivalence entre la notion de qualité et celle de propriété. Plus loin dans la même citation, il fera de même entre la notion de valeur et celle de propriété. L'interprétation que nous proposerons des idées de Dewey au prochain chapitre reposera sur cette idée d'une équivalence entre ces trois notions : qualité, propriété et valeur.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 110.

Au-delà de l'incohérence logique de la position faisant des valeurs des valeurs en soi indépendamment de toute relation, Dewey insistera sur la corrélation moyen-fin pour une raison encore plus fondamentale. Il ne s'agira plus alors de relever les failles de conceptions concurrentes, mais d'établir les bases de sa propre théorie. Selon John Dewey, la corrélation moyen-fin est la condition *sine qua non* d'un traitement scientifique du phénomène de la valuation. Sans elle, pense-t-il, aucune possibilité de valider ou invalider une valuation: « [...] la valuation du désir et de l'intérêt, comme moyen corrélés à d'autres, est la seule condition d'une évaluation valide des objets pris comme fins. »⁴⁵⁰ La condition de possibilité d'une théorie de la valuation doit passer par là, comme il l'exprime dans le passage que voici :

Si l'on retenait la leçon selon laquelle l'objet du savoir scientifique est *toujours* une corrélation vérifiée entre deux changements, on verrait bien, sans réfutation possible, que ce qui est considéré *comme fin* est en soi constitué ou composé d'une corrélation d'énergies, personnelles et extra-personnelles, opérant comme moyens. Une fin, en tant que conséquence *effective*, résultat existant, n'est, comme toute occurrence que l'on analyse scientifiquement, rien d'autre qu'une interaction entre les conditions ayant permis qu'elle ait lieu.⁴⁵¹

Un peu plus loin, il écrit : «... l'idée de l'objet du désir ou de l'intérêt, la *fin-en-vue*, en tant qu'elle est distincte de la fin ou du résultat effectivement atteint, est *garantie* ⁴⁵² dans l'exacte mesure où sa formation tient compte de ces conditions opérantes. »⁴⁵³ L'enjeu concerne donc non seulement la possibilité de validation de certaines valuations particulières, mais aussi celui de la validation de la théorie de la valuation en général. La première étape de son raisonnement peut être décrite de la manière suivante : la conduite humaine permet d'établir des liens entre certaines actions et les effets qu'elles produisent. Ceci génère progressivement des connaissances, des connaissances fiables à divers degrés évidemment. Progressivement, à travers le temps, ces connaissances produisent des

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁵² Dans le texte original de Dewey, il n'y a pas d'italiques contrairement à ce que l'on retrouve dans cette traduction.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 112.

« propositions garanties par des preuves empiriques et testées expérimentalement. »⁴⁵⁴ Partant de là, le fait que la valuation des fins est corrélative de celles des moyens, Dewey en conclut qu'elles peuvent elles aussi faire « l'objet de véritables affirmations et réfutations empiriques »⁴⁵⁵. Le long extrait qui suit nous permettra de mettre en relation plusieurs notions traitées jusqu'ici.

[...] il y a, dans l'histoire de chaque personne et dans celle de l'humanité, passage d'impulsions initiales, relativement irréfléchies, et d'habitudes impérieuses à des désirs et des intérêts prenant en compte les résultats d'une enquête critique. Lorsqu'on se penche sur ce processus, on constate qu'il se fonde essentiellement sur une observation minutieuse des écarts entre les fins désirées et souhaitées (*fins-en-vue*) et les fins atteintes ou les conséquences effectives. Une convergence entre ce qui est désiré et anticipé et ce qui est effectivement obtenu atteste la validité de la sélection des conditions servant de moyens pour atteindre la fin désirée; une divergence dont on fait l'expérience sous la forme d'une frustration ou d'une défaite, conduit à une enquête pour découvrir les causes de l'échec. Elle consiste à approfondir encore et encore l'examen des conditions dans lesquelles les impulsions et les habitudes sont constituées et de celles dans lesquelles elles opèrent. Il en résulte une formation de désirs et d'intérêts qui sont ce qu'ils sont en raison d'une union des différentes conditions de l'action : affectivo-motrices et intellectuelles ou idéationnelles. Cette union est toujours présente dès lors qu'il existe une fin-en-vue, de quelque sorte qu'elle soit, et aussi fortuitement qu'elle ait été formée ; son adéquation se mesure au degré auquel la fin est constituée en tenant compte des conditions de sa réalisation. Partout où il y a une *fin-en-vue*, de quelque sorte qu'elle soit, il y a une activité à la fois affective, *idéationnelle* et motrice; ou bien, si l'on revient à la double signification du terme valuation, il y a une union entre le fait de priser et le fait d'évaluer quelque chose.⁴⁵⁶

Ce long passage brosse un portrait général des relations entre plusieurs notions importantes de la théorie de la valuation : priser [*prizing*], évaluer [*appraisal*], impulsions, désirs, intérêts, fins-en-vue, enquête, etc. D'entrée de jeu, Dewey situe le processus dans la continuité qui caractérise, individuellement et collectivement, notre expérience humaine. Nos valuations ne se produisent pas depuis un moment zéro de l'histoire. Elles sont des

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p. 113.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 113.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, pp. 114-115.

jugements en acte incarnés dans des pratiques existantes et déjà significantes, à même d'établir des liens entre des conditions antérieures, certaines actions et les conséquences qui en découlent. On ne fera donc pas comme si nos valuations actuelles n'étaient pas déjà inscrites dans la continuité de l'histoire qui les précède, fournissant d'emblée, selon l'expression populaire, un « bagage d'expériences ». Ce bagage fait en sorte que nos impulsions d'abord irréfléchies peuvent progressivement s'orienter en fonction de ce qui a donné ou non de bons résultats dans le passé. C'est donc dans l'évolution de notre histoire et en continuité avec celle-ci que doit se penser le phénomène de la valuation. Il ne saurait être question de faire *tabula rasa* de ce passé pour ensuite conclure que les critères de valuation sont soit totalement arbitraires, subjectifs et strictement émotifs, soit universels et donnés *a priori* par quelque chose comme la Raison.

Comprise dans sa continuité, l'expérience humaine fournit *naturellement* le matériau de base rendant logiquement possible la valuation. Ce matériau peut se consolider progressivement sur la base de cette expérience elle-même. La consolidation se fait donc par essai et erreur. Constatant l'existence ou non d'un écart entre les fins visées et les fins vraiment obtenues, nous sommes en mesure de découvrir quelles corrélations fin-moyen sont suffisamment fiables pour servir de règles d'action. L'examen attentif des causes de certains écarts consolidera tranquillement notre expérience et influencera directement la suite du processus. Comme ce processus est global, c'est-à-dire « biopsychosocial », il influencera la façon même dont, individuellement et collectivement, nous nous mettons à désirer, réfléchir et évaluer. Le processus sera proprement « incorporé » à notre manière d'être au monde.

Nous sommes le produit d'une histoire que nous modifions à notre tour. Et dans cette histoire où les idées ne sont pas détachées des vies qui leur ont donné vie, l'action réunit en nous la dimension motrice, affective et idéationnelle. Cette unité en acte est si déterminante pour Dewey que, quelques années plus tôt dans *Logique*, il se demandait « s'il existe quelque chose que l'on puisse appeler *pensée* en tant qu'existence strictement

psychique. »⁴⁵⁷ On comprend mieux ainsi sa réticence à vouloir tenir compte de considérations liées à l'introspection et à tout ce qui pourrait nourrir une approche mentaliste isolant la pensée de l'environnement lui donnant vie. La vie de la pensée est proprement « biopsychosociale ». Pour reprendre les termes de Dewey, « [l]e culturel est « naturel » à l'homme; le comportement culturel intellectualise le comportement organique qu'il prolonge »⁴⁵⁸. En ce sens, les enseignements de *Logique* s'appliquent aussi à la théorie de la valuation. L'intégration des dimensions affectivo-motrices et intellectuelles dans le tout de l'expérience humaine est cohérente avec la posture naturaliste de Dewey.

Au-delà de cette cohérence théorique, il y a surtout la possibilité, pratique celle-là, pour les désirs et les intérêts de pouvoir être soumis à une évaluation dans le cours même de cette expérience. Le principe de continuité de Dewey est donc parfaitement respecté ici. Nous arrivons à situer l'évaluation au plus près de l'expérience, mais sans pour autant succomber au relativisme. Cette expérience est évaluée à partir de ses ressources propres. L'expérience présente est déjà imprégnée des ressources fournies par les expériences passées. L'ensemble de notre environnement naturel et social est façonné et imprégné par des éléments affectivo-moteurs et intellectuels. Les habitudes y jouent un rôle déterminant : habitudes d'agir, de pensée, mais aussi habitudes quant à la façon de sentir, de réagir, de sélectionner certains moyens plutôt que d'autres, etc.

Cela sera vrai aussi de nos intérêts et de nos désirs, lesquels sont eux aussi conditionnés par nos habitudes. Toutes ces habitudes, dont nous avons déjà montré l'importance sur la conduite humaine, agissent sur nos valuations. Parmi ces habitudes, l'une devra jouer un rôle déterminant dans le processus de la valuation, celle de pouvoir départager où se situe notre véritable intérêt dans un cours d'action donné. Cette habitude consistera à savoir comment évaluer. En définitive, il s'agira de savoir faire la différence entre le désiré et le désirable.

⁴⁵⁷ DEWEY, John (1993). *Logique - La théorie de l'enquête (1903)*, trad. G. Deladalle, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, p. 79.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 644.

3.7 LE DÉSIRÉ ET LE DÉSIRABLE

La capacité de distinguer ce qui est désiré, comme résultat d'une impulsion, de ce qui est désirable, comme résultat d'une évaluation, n'a rien d'exceptionnelle. Comme l'explique Dewey, cela est partie prenante de l'expérience courante de tout un chacun :

Toute personne, pour autant qu'elle est capable de tirer des leçons de ses expériences, distingue ce qui est désiré et ce qui est désirable à chaque fois qu'elle s'engage dans la formation et la sélection de désirs et d'intérêts concurrents. Affirmer cela n'a rien d'extraordinaire, ni d'exagération « moraliste ». La différence en question est tout simplement celle qui existe entre l'objet d'un désir tel qu'il se présente initialement (du seul fait des impulsions et des habitudes) et tel qu'il émerge d'une révision de l'impulsion première, une fois que celle-ci a été soumise à un examen critique attentif aux conditions qui décideront du résultat effectif.⁴⁵⁹

Face aux désirs provoqués par les nouveaux problèmes que nous rencontrons, l'expérience acquise génère les éléments normatifs nous rendant à même de déterminer lequel « devrait être » considéré comme désirable. En fonction des résultats concrets, obtenus et expérimentés par le passé, nous connaissons les conséquences potentielles. Les différents désirs et intérêts qui sont en tension dans la situation problématique peuvent ainsi être soumis à un « examen critique attentif aux conditions qui décideront du résultat effectif »⁴⁶⁰. Cet examen critique est en mesure de produire une évaluation établissant ce qui est jugé comme la bonne ligne de conduite dans les circonstances. Cet examen produit une proposition de valuation spécifique ou, dit autrement, un jugement de valeur. Celui-ci établit non pas ce qui est désiré, ce qui serait simplement un fait (description), mais bien ce qui est désirable (évaluation) et devrait orienter l'action (prescription). Dans cette conception, désirs et intérêts ne sont pas des buts, mais des moyens potentiels pouvant être évalués en fonction des conséquences qu'ils pourraient avoir s'ils sont choisis. L'évaluation déterminera à partir de ce potentiel l'objet véritablement désirable et de là formera une fin-

⁴⁵⁹ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, pp. 115-116.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p. 116.

en-vue. Une fin-en-vue qui aura aussi pris en compte, dans le processus d'évaluation qui l'a constituée, « le contexte social et les contraintes sociales »⁴⁶¹. Le désirable peut ainsi être conçu comme un pur produit de l'expérience, à la fois individuelle et collective, non comme le fruit d'une révélation divine⁴⁶² - ou encore, comme chez Kant, comme le produit d'une Raison participant d'un monde intelligible⁴⁶³ nous offrant des connaissances *a priori*. Dewey écrit : « Le « désirable », ou l'objet qui *devrait* être désiré (valué), ne descend ni d'un ciel *a priori* ni d'un mont Sinaï de la morale. Il vient de ce que l'expérience passée a montré qu'agir en toute hâte, en suivant sans examen son désir, conduisait à l'échec et potentiellement à la catastrophe. »⁴⁶⁴

Ainsi, encore une fois, les critères de l'expérience sont produits par l'expérience tout en étant testés empiriquement par elle à travers nos échecs ou succès passés. C'est donc bel et bien sur le plan d'une expérience empirique que tout peut se jouer. Dewey peut ainsi prétendre échapper aux extrêmes que sont, d'une part, le subjectivisme et le relativisme et de l'autre, l'universalisme et le dogmatisme.

La perspective empirique adoptée par Dewey l'amène à prendre au sérieux une expérience très commune que tout humain a pu faire, celle selon laquelle certaines choses sont plus désirables que d'autres. Cette expérience dans laquelle certains comportements et leurs conséquences montrent à l'évidence que tout désir ne devrait pas se traduire dans l'action. Non seulement nos désirs et nos intérêts peuvent-ils être modifiés, mais de fait ils

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 116.

⁴⁶² Cette expérience, c'est aussi bien sûr celle d'une collectivité nourrie à certains discours religieux imposant ou proposant une morale particulière. L'essentiel ici n'est pas de nier l'existence de cette influence sur le contenu particulier de certaines doctrines morales, seulement la possibilité de se donner des critères sans devoir recourir à quoi que ce soit d'autre que notre appartenance à un monde naturel. *Une foi commune* de Dewey le montre de façon aussi convaincante qu'inspirante (DEWEY, John (2011). *Une foi commune* (1934), trad. de l'anglais (États-Unis) par P. Di Mascio, Paris, Éditions La Découverte).

⁴⁶³ Tout laisse croire dans la citation qui suit que Dewey se réfère à Kant lorsqu'il évoque un « ciel *a priori* ». On retrouve en effet dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* l'idée d'un monde intelligible dont participerait la Raison. Précisons aussi que les majuscules utilisées pour désigner la raison ont chez Dewey quelque chose d'ironique, comme si l'*Aufklärung* avait défié cette Raison alors même que l'humain venait de se libérer d'un état de minorité qui l'avait maintenu si longtemps sous le joug d'une puissance transcendante.

⁴⁶⁴ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 116.

le sont régulièrement en fonction des leçons que nous avons tirées des conséquences vécues antérieurement⁴⁶⁵.

La capacité à bien identifier nos véritables intérêts ainsi que des désirs qui soient réellement désirables est une telle évidence pour le sens commun qu'elle se traduit dans plusieurs proverbes. Comme le souligne Dewey : « On ne compte pas les proverbes qui, dans le fond, nous invitent à ne pas traiter les désirs et les intérêts comme définitifs tels qu'ils apparaissent mais plutôt comme des moyens –c'est-à-dire à les évaluer et à former des objets de désirs ou des fins-en-vue en prenant en compte les conséquences qu'ils auront tendance à produire en pratique. »⁴⁶⁶

Le sens commun fournit donc un matériau utile illustrant comment le phénomène de la valuation se réalise naturellement. Il se produit indépendamment de toute préconception ou de ce que Dewey désignera comme des « préjugés théoriques fallacieux »⁴⁶⁷. Il associe ceux-ci, d'une part, à une « psychologie introspective » et d'autre part, à une conception métaphysique. Bien qu'il ne précise pas alors de quelle métaphysique il s'agit, la teneur de son propos donne à penser qu'il s'agit encore ici de Kant et de son rationalisme transcendantal posant les valeurs dans un *a priori*. En effet, nous avons vu Dewey évoquer un peu plus tôt un « *ciel a priori* », lequel, comme nous l'avons déjà mentionné, semble renvoyer au monde intelligible évoqué par Kant dans sa métaphysique des mœurs⁴⁶⁸.

⁴⁶⁵ Sur ce point, Dewey écrit : « Rien n'est plus contraire au sens commun que l'idée selon laquelle nous ne pourrions pas modifier nos désirs et nos intérêts en tirant des leçons des conséquences auxquelles conduit le fait d'agir en les suivant ou, comme on le dit parfois, en leur *donnant libre cours*. On ne devrait pas avoir besoin d'en prendre pour preuves l'enfant gâté ni l'adulte incapable de « faire face à la réalité ». Pourtant, concernant la valuation et la théorie des valeurs, toute théorie qui coupe la valuation des fins de l'évaluation des moyens s'interdit de faire la différence entre un enfant gâté, ou un adulte irresponsable, et un individu sain et mature. » (*Ibid.*, p. 115)

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 117.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 120.

⁴⁶⁸ KANT, Emmanuel (année inconnue). *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Delbos, Paris, Delagrave, p. 194.

Dewey nous invite donc à poursuivre le développement d'une théorie de la valuation en ne succombant pas à de tels présupposés théoriques. Évidemment, sa propre théorie n'échappe pas elle-même à tout présupposé. La différence réside dans le fait qu'elle se prête à une éventuelle validation empirique. Plus encore, elle exige une telle validation. C'est pourquoi il était si important pour Dewey de ne pas établir les fondements de sa théorie dans l'espace inaccessible de la conscience de soi. À ses yeux, la difficulté de ce type de présupposés théoriques réside dans le fait d'échouer à étudier empiriquement le phénomène de la valuation. Il nous faut plutôt l'aborder là où il se manifeste concrètement.

Si aucune difficulté n'est rencontrée dans le cours régulier de nos vies, alors aucune enquête n'est requise. Mais si problème il y a, c'est à partir de lui et du contexte dans lequel il s'inscrit qu'émergera un désir. L'identification de la fin-en-vue qui sera jugée désirable ne se fait donc pas *in abstracto*, mais de manière spécifique au contexte tout aussi spécifique qui lui aura donné naissance. L'enjeu est de taille, car c'est cette spécificité de la problématique rencontrée qui déterminera le bien-fondé ou non de la fin-en-vue choisie afin de régler *ce* problème. C'est à partir de celui-ci que tout le processus de valuation pourra se mettre en branle. Mais cela n'est vrai que pour les situations problématiques réclamant une valuation plus systématique. Sauf exception, « [l]es impulsions vitales et les habitudes acquises opèrent souvent sans que n'interviennent une fin-en-vue ou un but. »⁴⁶⁹ Lorsque ce n'est pas le cas et qu'une difficulté rompt l'équilibre d'une situation qui suivait jusque-là son cours régulier à travers des impulsions et des habitudes tout aussi régulières, alors une enquête sur ce problème et sur ce qui est susceptible de le résoudre devra être entreprise. Un manque aura provoqué une impulsion donnant naissance à des désirs et différentes fins-en-vue possibles. L'enquête pourra déterminer quelle fin-en-vue mérite d'orienter le cours de l'action afin de rétablir l'équilibre rompu. Elle aura évalué lequel des désirs était vraiment désirable. Comme le soutient Dewey,

⁴⁶⁹ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 119.

[i]l s'ensuit que la différence entre les divers désirs, et entre les fins-en-vue qui leur sont associées, tient de deux choses. Tout d'abord, à la justesse avec laquelle a été conduite l'enquête quant aux manques et aux conflits de la situation existante. Ensuite, à la justesse de l'enquête sur la probabilité que la fin-en-vue ainsi établie puisse, si on la poursuit, réellement combler le besoin existant, satisfaire les exigences posées par ce qui est requis et écarter le conflit en orientant l'activité de façon à instituer un état de choses unifié.⁴⁷⁰

Dewey parle bien sûr ici de la « probabilité que la fin-en-vue » retenue par l'enquête résolve vraiment le problème. Ce n'est qu'une fois la fin-en-vue traduite en action qu'il sera possible de valider l'évaluation produite par l'enquête. Cette action, ce sera les différents moyens concrets déployés en vue de la réalisation de la fin-en-vue⁴⁷¹, cette dernière étant elle aussi un moyen dans la mesure où elle a pour fonction d'orienter l'action. Cela semble si évident, « si simple sur les plans logique et empirique »⁴⁷² que Dewey jugera préférable de consacrer ses efforts à expliquer « comment a pu s'imposer la croyance en des choses ayant une valeur indépendamment des moyens de les atteindre. »⁴⁷³

Cette explication, il la trouve dans une psychologie mentaliste qui a fait des activités affectivo-motrices de simples sentiments. En tant qu'états purement mentaux, les buts produits par ces activités « affectives » sont « indépendant[s] des moyens organiques et physiques de les réaliser. »⁴⁷⁴ C'est la raison pour laquelle, dès le tout début de l'exposé de sa théorie, Dewey a insisté pour les penser dans leurs interactions avec l'environnement. L'expression « affectivo-moteur » avait précisément pour avantage de mettre en évidence la dimension corporelle qui accompagne la dimension affective. « [L]a valuation est une *relation* entre une attitude personnelle et des choses extra-personnelles - une relation

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 120. Notons ici la référence à la notion de probabilité sur laquelle nous reviendrons au prochain chapitre.

⁴⁷¹ Dans *Human Nature and Conduct*, nous avons vu Dewey insister sur l'importance de traduire la fin visée en une série de moyens intermédiaires déterminant un cours d'action relativement bien défini. Ceci est d'autant plus important pour une théorie de la valuation que la valeur de la fin-en-vue est déterminée par les moyens de l'atteindre. La fin-en-vue est vraiment désirable parce qu'elle est jugée, évaluée, en fonction des différentes conséquences générées par les différents moyens utilisés.

⁴⁷² *Ibid.*, p. 120.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 122.

incluant de plus un élément moteur (donc physique) »⁴⁷⁵. À défaut de prendre en compte cette relation, Dewey affirme que « [l]e besoin, manque ou privation, qui accompagne partout le désir, est alors interprété comme un simple état d'« esprit » plutôt que comme quelque chose qui manque ou qui fait défaut *dans la situation* – et qui doit être fourni pour que la situation empirique soit complète. »⁴⁷⁶

Afin d'établir plus clairement la corrélation entre nos désirs, nos intérêts et une situation problématique, Dewey procède ensuite à une distinction entre deux formes de plaisirs. Sans cette distinction, il serait confronté au fait qu'il existe des états mentaux tels que le plaisir qui semblent ne pas répondre au manque propre à un contexte. Certains plaisirs échapperaient ainsi à une enquête menant à l'identification d'un désir qui soit aussi désirable. Pour ce faire, Dewey distingue d'abord le plaisir immédiat provoqué directement par une situation. À cette première forme, s'ajoute celle d'un plaisir médié par le processus de valuation. Ce dernier implique la réaction à un manque, le désir que ce manque provoquera ainsi que l'évaluation de la fin-en-vue jugée à même de le combler. Le plaisir médié sera celui qui sera produit par le résultat du processus, si celui-ci s'avère favorable bien entendu. Les deux formes de plaisir ne sont pas incompatibles pour autant. Dans le cours même d'une enquête visant à résoudre un problème, plusieurs moments pourront être accompagnés d'un plaisir immédiat. Cependant, il est essentiel selon Dewey de pouvoir les distinguer, car dans sa forme immédiate, le plaisir est simplement vécu, ne laissant aucune place à la notion de désir qui introduit la dimension idéationnelle du processus d'enquête. Le plaisir immédiat renvoie alors à une impulsion directe, laquelle ne comporte pas de dimension cognitive. Nous sommes alors dans ce que *Logique* nous a permis de décrire comme une expérience qualitative immédiate. La connaissance portant sur la corrélation de changements, elle n'est pas possible dans la seule immédiateté de l'expérience, seulement dans sa continuité.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 123.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 122. Les italiques sont de Dewey.

La confusion est facile à faire dans la mesure où il s'agit de plaisir dans les deux cas. « Les deux genres de plaisirs, loin d'être seulement différents, donnent ainsi à la théorie de la valuation des orientations diamétralement opposées, puisque l'un est lié à la possession directe et l'autre a pour condition un défaut préalable de possession - seul cas où intervient un désir. »⁴⁷⁷ Dewey insiste sur le fait que notre existence est principalement faite de constance et de régularité. Nos besoins d'enquête et d'évaluation demeurent donc l'exception. Pour cette raison, on peut croire qu'il ne boude pas les plaisirs spontanés en proposant une vision par trop « rigoriste ». Il met simplement en évidence l'existence de plaisirs différents, sans pour autant rendre illégitime la forme plus spontanée de plusieurs d'entre eux.

Nous avons vu au deuxième chapitre que, contrairement à l'utilitarisme, Dewey refuse d'adopter une posture hédoniste faisant du plaisir le critère ultime de la moralité. Le plaisir ne sera donc pas le critère favorisant le choix d'une solution plutôt qu'une autre, seulement le résultat accompagnant possiblement⁴⁷⁸ une solution adéquate. Cette solution sera fonction du problème et Dewey refuse d'établir *a priori* que c'est le plaisir qui devrait servir de critère pour guider l'action. Avec *Reconstruction en philosophie*, il se faisait très clair à ce sujet. Rien ne permet d'établir à l'avance quel critère devrait avoir préséance dans un tel ou tel contexte. Sera-ce le plaisir, la santé, la sécurité, l'intégrité? Tout dépendra de la nature spécifique du problème.

Dewey s'attaque ainsi à une posture rationaliste qui postule l'existence de fins déterminées *a priori*. Selon cette conception, ces fins, les seules légitimes, seraient indépendantes de l'expérience. Elles constitueraient des idéaux *a priori* que seule la raison est à même de connaître. Dans la suite de son analyse, il montrera à quelle absurdité mène

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 124-125.

⁴⁷⁸ Une des raisons amenant Dewey à rejeter la prétention utilitariste à calculer les plaisirs est précisément leur caractère imprévisible.

cette conception consistant à considérer les fins sans prendre en compte les moyens de les atteindre. Il mènera cette analyse sous le thème du «*continuum* des fins et des moyens ». ⁴⁷⁹

Pour montrer l'absurdité d'une conception détachant les fins des moyens, notre auteur empruntera un exemple tiré d'un essai où un certain Charles Lamb décrit l'origine du rôti de porc. Selon l'histoire amusante imaginée par Lamb, le porc rôti aurait été apprécié la toute première fois suite à l'incendie d'un bâtiment abritant des porcs. Grâce (!) à cet incendie, cette méthode de cuisson pour le moins particulière et coûteuse, les propriétaires ont accidentellement découvert le bon goût du porc rôti. Malgré l'inefficacité et le coût élevé de cette méthode, ils se mirent ensuite à bâtir des bâtiments afin d'y faire rôtir des porcs qu'ils pouvaient ensuite déguster. Évidemment, Dewey aura ensuite beau jeu de montrer comment il serait absurde de considérer la valeur du résultat obtenu (du porc rôti) indépendamment du coût associé à sa production (construire et détruire des bâtiments). C'est au prix d'une telle absurdité (le mot s'impose ici) qu'une conception isolant les fin-en-soi des moyens de les atteindre devrait être défendue. Dewey en conclut qu'une telle position n'est possible que dans la mesure où on aura fait complètement abstraction des conditions empiriques dans lesquelles une fin doit nécessairement s'inscrire pour être autre chose qu'un fantasme. Lorsque l'on fait abstraction des moyens pour ne retenir qu'une fin isolée, celle-ci peut être évaluée sans véritablement prendre en compte les effets négatifs liés à certains moyens pourtant nécessaires. Dewey écrit : « Ce choix arbitraire d'une partie des conséquences atteintes comme constituant *la fin*, et partant, comme le fondement des moyens utilisés (aussi inacceptables que soient les *autres* conséquences), résulte de l'idée qu'*elle* est, en tant que *la fin*, une fin-en-soi, possédant une « valeur » en dehors de toute considération de ses relations existentielles. »⁴⁸⁰

Malgré la part de vérité qu'elle recèle, Dewey peut ainsi démontrer en quoi l'expression « la fin justifie les moyens » est souvent utilisée de manière abusive.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 129.

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 132. Les italiques sont de Dewey.

S'agissant de l'idée que les conséquences obtenues permettent de justifier les moyens choisis, l'expression est juste. Mais s'il s'agit de ne pas prendre en compte les conséquences résultant des moyens plus discutables, alors l'expression est mal utilisée. Les conséquences fâcheuses occultées en regard « du fragment arbitrairement sélectionné »⁴⁸¹ des conséquences favorables font aussi partie du processus. Celui ne peut se justifier en ne mettant de l'avant que les aspects positifs. C'est l'ensemble de l'œuvre qui doit être évalué et si, en fonction des avantages et des inconvénients, nous jugeons que globalement la fin-en-vue est raisonnable tout en tenant compte du prix à payer, alors seulement il sera juste de dire que, dans ce cas précis, la fin justifie les moyens, même ceux entraînant des conséquences négatives. Mais il serait faux de vouloir ainsi justifier *tous* les moyens indépendamment des conséquences qu'ils produisent au motif que la fin est louable.

Par exemple, si un mensonge proféré permet d'atteindre un certain but à court terme tout en comportant le risque à plus long terme de miner une relation de confiance, cette conséquence ultérieure doit faire partie de l'équation et être prise en compte dans l'évaluation de l'action envisagée. Cet exemple des plus banals illustre le lien étroit entre la fin et l'ensemble des conséquences associées aux moyens de l'atteindre. Vouloir isoler des fins serait le plus court chemin vers des solutions à courte vue⁴⁸² qui montreraient rapidement leurs limites. L'évidence de ce fait est en elle-même assez éloquente. Elle illustre comment certaines théories n'arrivent pas à rendre compte des éléments mêmes les plus immédiatement évidents de l'expérience humaine.

La relation étroite entre les fins de nos actions et les moyens met de l'avant le principe de continuité qui caractérise l'expérience humaine. Dans cette optique, les effets d'un cours d'action sont aussi les causes des événements subséquents qu'ils vont générer. Bien que cette continuité « causes et effets » soit acquise pour les sciences non humaines,

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 132.

⁴⁸² Ceci met en évidence la nécessité de ne pas envisager la recherche de stabilité à court terme seulement. Pour être pensée adéquatement, la recherche de stabilité et d'unité que Dewey associe à l'enquête doit s'inscrire dans une logique que nous qualifierons du « développement durable ». Nous y reviendrons au prochain chapitre.

il reste selon Dewey du travail à faire avant que les humains puissent s'affranchir « non seulement dans leurs discours mais aussi dans tous leurs engagements pratiques, de l'idée que des objets puissent être des fins-en-soi »⁴⁸³. Ainsi « ils seraient pour la première fois de l'histoire, en position de former des fins-en-vue et des désirs sur la base de propositions empiriquement fondées sur les relations temporelles que les événements entretiennent les uns avec les autres. »⁴⁸⁴

S'il n'est pas possible de procéder à une évaluation d'une fin sans passer par la prise en compte des moyens, il arrive cependant que l'analyse ne porte que sur les moyens. Il existe en effet des contextes où les fins sont si « standardisées par la coutume »⁴⁸⁵ qu'elles sont pour ainsi dire données à l'avance. Pour reprendre les mots de Dewey, « [d]ans un groupe, cette fin pourra être l'acquisition d'argent; dans un autre groupe, la possession du pouvoir politique; dans un autre le progrès de la connaissance scientifique; dans un autre encore, les prouesses militaires, etc. »⁴⁸⁶ Ces fins standardisées existent donc dans les habitudes qui régulent certains contextes. Elles imprègnent si profondément ces habitudes qu'elles orientent les conduites sans même faire l'objet d'une intention consciente. Le plus souvent, seuls les moyens monopoliseront l'attention. Par exemple, si le fait de prodiguer un enseignement de qualité est une fin qui guide généralement les actions de tel ou tel enseignant, le plus souvent son attention se portera sur les moyens d'organiser son enseignement afin d'y parvenir. Sauf exception, la fin-en-vue consistant à produire un enseignement de qualité ne sera pas explicitée de sorte que ce sera essentiellement sur les modalités que porteront ses efforts. Si son but devait entrer en contradiction avec un autre, alors seulement il sera confronté à un problème réclamant de trancher entre eux. Autrement, les fins généralisées et standardisées portées par nos habitudes inconscientes ne feront pas l'objet d'une attention particulière. Par conséquent, selon Dewey, « ces fins ne

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 133.

⁴⁸⁴ *Ibid.*, pp. 133-134.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 134.

sauraient fournir un modèle pour élaborer une théorie de la valuation »⁴⁸⁷ puisqu'il n'y a de valuation que dans les cas où un problème suscite un manque générant un désir⁴⁸⁸. C'est dans un tel cas seulement que la question de savoir si ce qui est désiré est vraiment désirable se pose, si une enquête est nécessaire.

3.8 DES VALEURS COMME FINS GÉNÉRALES ET UNE THÉORIE INACHEVÉE

Après y être allé de ces précisions, Dewey va ensuite renouer avec une idée qu'il défendait déjà dans *Reconstruction en philosophie*, celles de valeurs conçues comme des « fins générales ». Leur caractère général et abstrait est le produit de nos expériences successives. En tant que fins générales, les valeurs servent d'« équipement intellectuel » pouvant s'appliquer à d'innombrables cas particuliers⁴⁸⁹.

Des situations similaires reviennent, des désirs et des intérêts sont transposés d'une situation à une autre et sont progressivement consolidés. Il en résulte un programme de fins générales, constitué de valeurs « abstraites », au sens où elles ne sont pas directement connectées à un cas particulier existant, mais non au sens d'une indépendance à l'égard de tous les cas empiriques existants. À l'image de celles qui orientent toute science naturelle, les idées générales servent d'équipement intellectuel pour juger des situations particulières, au moment où elles se présentent; ces idées générales sont, en fait, des outils qui orientent et facilitent l'examen concret des choses, tout en étant elles-mêmes développées et testées à travers les résultats de leur utilisation dans ces situations.⁴⁹⁰

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 134.

⁴⁸⁸ Nous pourrions cependant nous demander si le fait d'identifier le bon moyen ne renvoie pas à un manque et de là à un désir. N'est-ce pas là aussi un problème appelant une enquête, si limitée soit-elle?

⁴⁸⁹ Nous retrouvons ici la plasticité du langage évoquée au premier chapitre. Les symboles ont la propriété de pouvoir s'appliquer à une ensemble de situations pourtant qualitativement uniques. Malgré leur caractère singulier, certains traits communs observables dans l'expérience permettent d'utiliser les mêmes symboles. Ceux-ci rendent possible le prolongement du comportement organique par un comportement culturel intellectualisé, soit par la dimension cognitive d'une intelligence qui n'est plus ainsi opposée à sa dimension biologique.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, pp. 135-136.

Les fins générales sont donc des valeurs, des valeurs que Dewey qualifie ici d'abstraites tout en insistant sur leur relation⁴⁹¹ à des cas concrets. Elles sont abstraites en ce sens que leur caractère de fins générales ne précise pas spécifiquement la forme déterminée qu'elles auront dans tel ou tel contexte donné. La santé de monsieur Tremblay en 2017 ne peut pas être abordée de la même façon qu'en 1980. La même fin générale peut être visée, mais dans des contextes chaque fois différents et par des actions adaptées au besoin particulier qui y émergent. Progressivement abstraites de nos expériences successives, ces fins généralisées se voient conférer une valeur précisément parce qu'elles ont été expérimentées dans plusieurs situations concrètes. Nous disposons ainsi d'outils conceptuels nous aidant à juger de la valeur de telle ou telle fin-en-vue. Les valeurs tiennent alors lieu de critères d'évaluation. Elles sont en ce sens purement instrumentales. Elles ne sont pas la finalité de l'action, seulement des moyens intellectuels de déterminer si la situation qui est visée en imagination possédera ou non telles ou telles qualités nécessaires à la résolution de la situation problématique.

Dewey présente des exemples servant à illustrer son propos. L'analyse détaillée de l'un d'entre eux nous aidera à clarifier le rapport des fins généralisées que sont les valeurs à une situation particulière. Son premier exemple porte sur un médecin placé devant un patient malade.

À partir de ce que son examen met en évidence comme le « problème » ou le « trouble » de ce patient, il forme des fins-en-vue, dont la valeur justifie l'adoption. Il estime la valeur de ses initiatives à leur capacité de produire un état libéré de ces troubles, un état où, selon l'expression usuelle, le patient sera « rétabli » [*restored to health*]. Il n'a pas une idée de la santé comme une fin en soi, un bien absolu permettant de déterminer quoi faire. Au contraire, il forme son idée générale de la santé comme fin et comme bien (valeur) pour le patient à partir de ce que ses techniques d'auscultation ont fait apparaître comme troubles dont sont atteints des patients et comme moyens d'y remédier. Il n'y a pas lieu de nier que se développe bien finalement une conception générale et

⁴⁹¹ Selon une terminologie que nous avons vue dans *Logique*, le terme le plus juste ici serait celui de « référence ». Il désigne la relation entre les symboles utilisés dans une matrice culturelle et les aspects de la matrice biologique auxquels ils réfèrent.

abstraite de la santé. Mais elle est le résultat d'un nombre d'enquêtes précises, empiriques, non d'un « standard » *a priori* préalable à la conduite de ces enquêtes.⁴⁹²

En tant qu'idées générales, les valeurs ne fournissent pas d'entrée de jeu une idée précise quant à la solution au problème spécifique du patient. Une valeur comme la santé ne détermine pas directement la fin-en-vue. C'est l'analyse de sa situation qui servira de point de départ et non une conception de la santé comme standard établi *a priori*. À travers son intervention, le médecin sera en mesure de diagnostiquer certains symptômes reflétant tel ou tel type de problème de santé. Les traitements qu'il mettra de l'avant viseront bien sûr la santé globale du patient, mais pour atteindre ce but général, il devra cibler certains problèmes précis et déterminer le moyen le plus approprié de le régler. Même si les idées générales sont utiles pour orienter globalement l'action, elles sont insuffisantes pour déterminer à elles seules la solution⁴⁹³. De fait, il sera plus juste de parler non pas d'une solution mais de plusieurs. Plusieurs solutions, car Dewey nous montrera maintenant que la fin-en-vue n'est pas une action isolée, mais bien plutôt une coordination d'activités. Ainsi, la fin-en-vue n'est pas une idée générale, une valeur abstraite, mais une « activité particulière qui œuvre comme facteur de coordination de toutes les autres sous-activités engagées. »⁴⁹⁴ Elle consistera en une « coordination appropriée »⁴⁹⁵ visant à redonner un cours unifié à la situation problématique. La valeur (*its worth*) de cette fin-en-vue ne réside pas dans le fait de défendre une ou plusieurs valeurs particulières, mais globalement dans sa capacité anticipée de résoudre le problème. Dewey écrit :

[...] la valeur [*worth*] de ce qui est avancé comme conclusion (la fin-en-vue dans cette enquête) est définie au regard de sa capacité à résoudre le *problème* présenté par la situation examinée. Aucun standard *a priori* ne permet de déterminer la valeur d'une solution dans des cas concrets. Une solution

⁴⁹² *Ibid.*, pp. 138-139.

⁴⁹³ Nous avons déjà évoqué la nécessaire relation du général et du particulier dans notre traitement de *Reconstruction en philosophie*. Sans un savoir général, le présent immédiat serait pour ainsi dire aveugle; sans prise en compte des détails spécifiques du présent, l'action serait mal adaptée et inefficace.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 142.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 142.

hypothétique possible, en tant que fin-en-vue, sert de procédé méthodologique permettant de conduire d'autres observations et expérimentations. Soit elle parvient à résoudre le problème pour lequel elle a été adoptée et essayée, soit elle n'y parvient pas.⁴⁹⁶

Ce ne sera donc qu'une fois cette fin-en-vue mise en pratique qu'il sera possible de conclure si elle était effectivement la bonne solution. Ce sera le cas s'il s'avère qu'elle a bel et bien servi, comme « procédé méthodologique »⁴⁹⁷, à résoudre le problème à l'origine de l'enquête. La fin-en-vue a donc une fonction instrumentale. Elle est un moyen intellectuel qui oriente la conduite de manière à produire une situation concrète qui sera, elle, sur le plan existentiel, la fin du processus d'enquête.

Dewey est plutôt avare de détails quant aux rôles précis des valeurs dans ce processus. Il n'explicite pas la manière dont les fins généralisées que sont les valeurs permettent de déterminer la valeur (*worth*) globale d'une fin-en-vue. Sans doute conscient de cette limite, Dewey conclura que sa théorie est inachevée et que l'usage approprié reste encore à découvrir. Il écrit :

Ces conclusions ne constituent pas une théorie complète de la valuation. Elles explicitent cependant les conditions qu'une telle théorie doit satisfaire. Pour aboutir à une théorie réelle, il faudrait procéder à des enquêtes systématiques sur ce qui sous-tend la relation moyens-fins et éclairer ainsi la formation des désirs et des fins. La théorie de la valuation est en effet elle-même un moyen intellectuel ou méthodologique et, comme telle, ne peut être développée et perfectionnée que dans et par l'usage. Puisque cet usage n'existe pas encore d'une manière appropriée, la conclusion théorique avancée et les conclusions atteintes esquissent un programme à réaliser plutôt qu'une théorie complète.⁴⁹⁸

L'usage approprié n'existe pas encore, mais c'est pourtant cet usage qui constitue le but d'une théorie de la valuation. Il est on ne peut plus clair sur ce point : « Une théorie de la valuation, en tant que théorie, ne peut que présenter les principes que doit suivre, dans

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 139.

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p.139.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, pp. 149-150.

des situations concrètes, une méthode de formation des désirs et des intérêts. »⁴⁹⁹ Et un peu plus loin : « Une théorie de la valuation ne vise pas à résoudre les problèmes de la valuation en soi; elle prétend énoncer les conditions que les enquêtes doivent satisfaire – si l'on entend résoudre ces problèmes-, et servir ainsi de principe directeur dans leur conduite. »⁵⁰⁰ C'est donc bel et bien sur une pratique de la valuation que débouche l'analyse de Dewey. L'achèvement de sa théorie devra passer par un usage approprié, un usage approprié qui resterait encore à inventer.

Dans cette idée d'un usage approprié, nous retrouvons la même visée pratique que dans la théorie éthique de Dewey. Dans les deux cas, la théorie doit mener à des méthodes d'enquête ayant pour fonction de résoudre des problèmes concrets. Dans le prochain chapitre, nous ferons voir ce à quoi pourrait ressembler un usage approprié de la théorie de la valuation de Dewey quand elle est mise en relation avec sa théorie éthique et sa théorie de l'enquête. Nous exposerons la forme que pourrait prendre une méthode d'enquête visant à résoudre concrètement un problème éthique. C'est ainsi que cette thèse pourra établir un lien plus direct entre savoir et savoir-faire. C'est ainsi également que le caractère singulier de l'expérience, telle qu'elle est vécue immédiatement dans l'enquête du sens commun, pourra être mis en relation avec le caractère général de la connaissance produite dans le cadre d'une enquête scientifique.

En nous exprimant ainsi, on pourrait conclure que l'enquête du sens commun se cantonne dans le singulier contrairement à une enquête scientifique qui logerait à la seule enseigne du général. Ce serait trop vite nier la continuité d'une expérience qui louvoie littéralement entre ces deux pôles. D'une part, celui où il s'agit de produire de la connaissance et de l'autre, celui renvoyant à son usage. Mais quel que soit le type

⁴⁹⁹ *Ibid.*, pp. 154-155.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 156. Quelques pages plus loin, Dewey évoque « le développement d'une théorie de la valuation comme instrument efficace » (*Ibid.*, p.164).

d'activités dans laquelle nous sommes engagés, même si elle est toujours résolument singulière et immédiate, l'expérience se laisse appréhender par des symboles, des concepts et des connaissances ayant une portée, selon le cas, plus ou moins générales.

Ceci nous permet de mieux mettre en évidence la relation d'une théorie de la valuation avec l'usage courant que nous faisons des valeurs. L'usage qu'on en fait dans le contexte d'une enquête du sens commun peut bien sûr faire référence à des notions générales comme la liberté, le respect, la sécurité. Mais bien que générales, ces notions sont alors utilisées en fonction des besoins d'un contexte spécifique. Ce n'est pas la liberté en général qui sera prisée dans un contexte donné, mais la forme particulière qu'elle pourra prendre dans une expérience immédiate changeante et unique. Ce n'est pas l'idée abstraite d'amitié qui est au centre du conflit moral éprouvé par celui qui hésite entre son attachement particulier à un ami et une opportunité risquant de mettre à mal cette relation privilégiée. Autrement dit, ce que nous valorisons, prisons, affectionnons, ce ne sont pas d'abord des idées générales par elles-mêmes, mais tout ce que nous expérimentons directement et qualitativement et que nous pouvons exprimer par le biais d'un langage fait de symboles. Ce n'est pas la beauté en général que l'humain a d'abord apprécié, mais l'expérience vécue face à la beauté de *ce* chant, de *ce* paysage, de *ce* geste, et cela sans doute bien avant l'existence des mots permettant de l'exprimer.

Dewey était très attentif à cette dimension singulière de l'expérience. Il l'exprime d'une façon fort éloquente en écrivant : « Speaking literally, there are no such things as values [...] There are things, all sorts of things, having the unique, the experienced, but undefinable, quality of value. »⁵⁰¹ Nous retrouvons sensiblement la même idée dans *Expérience et nature* : « Il nous faut reconnaître que les fins naturelles sont aussi nombreuses et variées que le sont les systèmes individuels d'actions qu'elles délimitent. »⁵⁰² C'est la valeur que nous accordons à la réussite de tel projet, celle que nous

⁵⁰¹ DEWEY, John (1923). *Values, Liking and Thought*, MW, Vol. 15., p. 20.

⁵⁰² DEWEY, John (2012). *Expérience et nature* (1925), trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, coll. Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 357.

attribuons à la qualité d'une relation personnelle ou professionnelle, celle de ce doux souvenir refaisant surface en même temps que le parfum qui l'évoque, celle de cette musique qui nous transporte à chaque fois, celle de cette parole juste qui a su redonner confiance, etc. Notre vie est tissée de ce type de rapport à des choses, des personnes, des événements, des comportements auxquels nous avons un attachement plus ou moins profond selon le cas.

Dans notre effort de théorisation, il nous faut rester vigilant et ne pas perdre de vue l'ancrage existentiel que les valeurs doivent avoir si l'on veut qu'elles conservent ce qui en fait précisément la valeur. C'est au cœur même de l'expérience qualitative que les valeurs trouvent leur origine et le fondement de ce qui légitime l'importance que nous leur accordons. La signification des valeurs en tant que valeurs n'est pas à rechercher dans une théorie, générale par définition, mais dans la vie elle-même. Ce n'est donc pas sans raison que Dewey concluait que sa théorie inachevée constitue un programme de recherche devant se poursuivre par un usage approprié. Il nous faut savoir adopter le point de vue de l'acteur et non celui trop distant et parfois désincarné du spectateur. Si l'on veut saisir adéquatement le phénomène naturel de la valuation dans ce qu'il représente pour l'expérience humaine, il faut garder en tête ce que signifie concrètement apprécier et valoriser des éléments singuliers de nos propres vies. Il faut être attentif à ce que nous faisons lorsque nous évaluons la valeur respective de différentes fins-en-vue. Ce faisant, nous aurons vraiment assumé la nécessaire relation de l'enquête scientifique à l'enquête du sens commun.

CHAPITRE 4 : ÉTHIQUE APPLIQUÉE : SAVOIR ET SAVOIR-FAIRE

4.0 PRÉSENTATION

Ce chapitre nous permettra de dégager les implications théoriques et pratiques des chapitres précédents. Nous verrons comment la théorie de Dewey peut être mobilisée de manière efficace pour reconstruire une éthique appliquée scientifiquement pertinente et socialement efficiente. Ce faisant, nous pourrons apporter des réponses à notre question de recherche principale ainsi qu'aux deux sous-questions présentées dans l'introduction :

En quoi la théorie éthique et la théorie de la valuation de John Dewey sont-elles pertinentes aujourd'hui pour mieux théoriser et pratiquer une éthique appliquée de type réflexive?

- i) *Quels impacts la théorie éthique et la théorie de la valuation de Dewey ont-elles sur la manière de concevoir des méthodes de résolution de problèmes en éthique appliquée?*
- ii) *Quel usage faire des valeurs dans ces méthodes?*

Nous allons d'abord nous intéresser à l'apport théorique de Dewey et à la nécessité de poursuivre le travail de reconstruction de la théorie éthique et de la théorie des valeurs de Dewey dans une perspective de méliorisme théorique (section 4.1). Nous montrerons ensuite en quoi les idées de Dewey permettent de justifier une approche réflexive de l'éthique en la fondant sur des bases épistémologiques crédibles découlant directement de sa théorie de la logique et de l'enquête. Nous aurons ainsi la possibilité de montrer l'avantage de privilégier une réflexivité qui n'aura pas oublié pour autant, comme nous l'aura enseigné Dewey, l'importance des habitudes et des normativités dans la conduite morale (section 4.2). Dans la partie suivante, nous traiterons des notions de valeurs et de valuation en montrant quelles sont les implications des idées de Dewey en éthique appliquée. Nous aurons ainsi l'occasion de défendre l'idée que l'éthique doit être conçue dans une perspective probabiliste de même que celle voulant que l'explicitation des valeurs contribue à augmenter la probabilité de prendre une bonne décision (section 4.3).

Nous explorerons ensuite la forme que pourrait prendre une méthode d'enquête en éthique inspirée des idées de Dewey. Nous associerons alors le recours à une méthode dont la pertinence et l'efficacité est avérée empiriquement à la possibilité d'accroître notre contrôle sur la qualité globale de la décision qui en découlera. Nous retrouverons ainsi la dimension probabiliste de l'éthique évoquée dans la section précédente. La dernière partie de ce chapitre sera aussi l'occasion de mettre en évidence la nécessité d'adapter le degré de systématisme de la méthode utilisée en proportion de l'importance des enjeux d'une situation. Le dosage méthodologique sera nécessaire et il devra être effectué en contexte, dans le processus même d'enquête (section 4.4).

4.1 UN MÉLIORISME THÉORIQUE

Sur le plan social, l'intérêt premier de la philosophie de John Dewey aura été de nous rappeler l'importance de la mettre au service des problèmes de l'humain. Sans exclure la légitimité d'un questionnement philosophique plus spécialisé, ce dont témoignent plusieurs aspects de son œuvre⁵⁰³, Dewey n'a jamais perdu de vue le caractère instrumental d'une discipline qui ne devrait pas oublier sa fonction: mieux comprendre l'expérience qui est la nôtre en tant qu'humains et de là contribuer à l'orientation de nos actions. Nous évoluons dans un environnement qui n'est pas d'abord une matrice disciplinaire faite d'idées et de débats, mais une matrice biologique et sociale vivant des problèmes et expérimentant des moyens plus ou moins efficaces de les régler. Sur ce terrain-là, celui de la vraie vie, la philosophie a quelque chose à nous dire et John Dewey l'a démontré de belle façon tout au long d'une longue et fructueuse carrière intellectuelle soutenue par un engagement social important.

⁵⁰³ Le souci de rendre ces idées accessibles est cependant très présent chez lui. Alors que *Logique* est un ouvrage relativement complexe abordant des questions épistémologiques qui intéresseraient difficilement le grand public, *Comment nous pensons* rend plusieurs de ces idées plus directement utiles à un usage commun. Même si elles sont distinctes, l'enquête scientifique et l'enquête du sens commun n'en sont pas moins liées quant aux besoins pour l'humain de mieux comprendre le monde où il vit et agit.

Sur le plan scientifique, l'intérêt premier de la philosophie de Dewey se situe dans un naturalisme et un empirisme expérimental adossé à une théorie de l'évolution faisant l'objet d'un très large consensus scientifique. Sa théorie de la logique et de l'enquête s'inscrit dans la continuité d'un processus naturel qui aura mené à l'émergence de nos capacités cognitives. Nous disposons ainsi d'une explication génétique crédible évitant d'avoir recours à quelque raison *a priori* prétendant inscrire la pensée dans la certitude de l'universalité. Sa théorie nous offre des assises épistémologiques légitimant une conception souple, mais néanmoins rigoureuse d'une vérité conçue comme assertion garantie. Sans succomber aux sirènes du relativisme, nous pouvons ainsi éviter la tentation du dogmatisme et montrer comment nos connaissances s'inscrivent et vivent, au propre comme au figuré, à même nos processus continus d'enquêtes. Ceux-ci assurent la validité de nos connaissances sans pour autant renoncer à la possibilité de les remettre en question et de les améliorer ultérieurement.

Nous retrouvons ici le méliorisme qui caractérise la conception deweyenne de l'éthique. Échappant aussi bien à un pessimisme stérile qu'à un optimisme béat, ce méliorisme se traduit par le besoin et la possibilité d'améliorer les choses, même modestement. Ce sera vrai des individus, des groupes et de leur environnement, mais ce sera vrai aussi des théories. Comme tout produit de l'esprit humain, ces théories peuvent être améliorées et adaptées afin de mieux remplir leur fonction, une fonction instrumentale qui renvoie ultimement à nos besoins pratiques. Et c'est au moment de les expérimenter empiriquement que les idées mises de l'avant par les théories pourront se voir validées ou invalidées, partiellement ou totalement.

Le travail de théorisation de l'éthique gagnera donc à s'ancrer plus durablement dans une approche empirique et expérimentale. S'agissant de l'éthique appliquée, c'est là une considération qui n'est pas négligeable si elle est conçue, comme dans la présente démarche, à l'aune de la matrice disciplinaire qu'est la philosophie. Une philosophie qui semble parfois perdre de vue « qu'elle plonge ses racines dans les affaires humaines et que

son objet est lié à ces affaires.⁵⁰⁴ » La théorie éthique pourra donc poursuivre son travail de reconstruction dans une approche faisant plus de place à l'empirique, aussi bien dans les types de savoirs qu'elle mobilise que dans les processus visant à les valider. Elle gagnera à s'enraciner durablement dans une perspective interdisciplinaire lui assurant un ancrage théorique plus diversifié et moins exclusivement philosophique.

Le fait que la philosophie ait généralement négligé la dimension plus directement empirique et expérimentale de la connaissance est une tendance marquée qui n'exclut pas certaines exceptions, y compris dans l'œuvre de philosophes ayant habituellement mené leur labeur intellectuel par des moyens plus exclusivement spéculatifs. C'est le cas de Dewey lui-même dont le travail intellectuel ne repose pas sur des recherches empiriques systématiques. Bien sûr, il renvoie le plus souvent à des expériences que nous pouvons faire nous-mêmes. Plusieurs de ses idées s'appuient sur des descriptions convaincantes que nous pouvons juger suffisamment crédibles pour servir de prémisses à nos propres enquêtes. Sans être des assertions garanties par des processus d'enquêtes systématiques, les analyses de Dewey mènent donc à des conclusions assez solides et crédibles pour mériter d'être prolongées dans le travail de reconstruction d'une théorie éthique que des observations subséquentes permettront de valider ou d'améliorer. Ce qui n'exclut en rien la possibilité d'en invalider certaines puisque cela contribuera aussi au processus d'amélioration de la théorie.

Il y a donc place pour des recherches empiriques et expérimentales plus systématiques. Que de telles recherches soient menées par des philosophes ou par des chercheurs d'autres disciplines importe peu. L'essentiel est de faire en sorte que des ponts soient bien établis entre des recherches ayant des ancrages plus conceptuels et des recherches davantage axées sur l'observation et la validation expérimentale. La valorisation de l'interdisciplinarité qui pénètre lentement mais sûrement notre culture scientifique se traduit progressivement par des recherches assumant de mieux en mieux le besoin

⁵⁰⁴ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par P. Di Mascio, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p.29.

d'intégration des pôles plus pratiques et plus théoriques de la connaissance. Dewey nous invitait déjà à suivre cette voie. Il s'est lui-même intéressé à la science de son temps, notamment à la psychologie comme nous l'avons vu avec *Human Nature and Conduct*. Ses propres réflexions sur l'éducation se sont accompagnées de recherches empiriques menées dans un laboratoire qu'il a dirigé alors qu'il enseignait à Chicago.

Sa philosophie n'a pas été élaborée sur la base d'une démarche empirique et expérimentale systématique, disions-nous. Néanmoins, elle a permis de s'en inspirer dans l'espoir⁵⁰⁵ d'améliorer les enquêtes menées en philosophie et en éthique. Il a pu montrer qu'elles gagnent à participer d'un même processus. L'enquête scientifique comme l'enquête du sens commun peuvent s'améliorer en passant par le constat et la clarification d'un problème, par la recherche de solutions possibles et par l'élaboration d'une hypothèse validée en étant testée empiriquement. Il n'y a aucune rupture épistémologique entre ces deux types d'enquête. Il y a une continuité naturelle entre les enquêtes visant à résoudre un problème ponctuel et celles visant à produire des connaissances générales. Ne serait-ce qu'à ce titre, il n'y a aucune raison valable de dévaloriser la recherche fondamentale au motif qu'elle ne produirait pas suffisamment de résultats concrets. Cette vision à très courte vue oublie trop facilement comment les deux pôles de la connaissance – plus pratique et plus théorique- se nourrissent mutuellement. Savoir et savoir-faire sont les deux côtés d'une même médaille.

Cela est vrai aussi d'une théorie éthique qui devra assumer et assurer son propre ancrage empirique en se reconstruisant sur la base des enquêtes individuelles par lesquelles chacun tente de régler les petits et grands problèmes de sa vie. Le point de départ de la théorie n'est donc pas une idée générale de ce que *devrait* être une moralité bien comprise, mais bien un souci d'observer ce qui se passe lorsqu'un individu tente de régler un

⁵⁰⁵ Si Rorty a pu opposer l'espoir au savoir, on pourrait dire que chez Dewey c'est précisément le développement du savoir, empirique et expérimental, qui peut nourrir l'espoir, un « espoir raisonnable » comme nous l'avons vu précédemment avec la notion de méliorisme. Cf. : RORTY, Richard (1995). *L'Espoir au lieu du savoir*, Paris, Albin Michel.

problème pratique d'ordre moral. L'observation des pratiques éthiques individuelles se traduit par un premier constat voulant que cela ne se produit que s'il y a un conflit. Il y a une enquête parce qu'il y a un problème et ce problème en matière éthique oppose des désirs incompatibles entre eux. La théorie générale de l'éthique comme l'enquête particulière d'un individu seront liées au même problème, celui de résoudre les conflits moraux qui ponctuent l'expérience humaine. Dewey ne pouvait en tirer qu'une seule conclusion : la théorie éthique doit se donner comme but de produire des méthodes d'enquête efficaces permettant de mieux résoudre les problèmes pratiques. La théorie doit contribuer à améliorer nos pratiques. Elle s'améliorera elle-même comme théorie en produisant et validant des modèles pratiques.

Dewey lui-même propose un modèle très général, ce qui est conséquent avec le fait qu'une théorie a par définition une portée générale. Comme nous venons de le voir, la théorie éthique devra d'abord mettre en évidence la première phase de l'enquête, celle qui consiste à bien identifier le problème et, s'agissant d'un problème éthique, à expliciter le conflit initial. Sans un tel conflit, aucun besoin d'enquête puisque les habitudes pourront simplement suivre leur cours régulier. Suivront ensuite les autres phases que nous avons présentées plus tôt : identification des solutions possibles, évaluation et identification de l'hypothèse jugée désirable dans le contexte, mise en application et validation empirique. Si générale soit-elle, cette théorie a une dimension pratique. Elle présente les différentes phases nécessaires à une enquête particulière. Sa portée très générale limite la possibilité de la détailler davantage, car chaque problème se présente dans un contexte différent ayant ses exigences particulières. L'enquête doit se transformer et s'articuler en temps réel, en fonction des informations qui émergent dans son cours même. Seul l'exercice d'un jugement pratique pourra discerner *ad hoc* ce qui doit être retenu, rejeté, réinterprété, approfondi, questionné, vérifié, réévalué et ultimement considéré comme l'hypothèse susceptible de résoudre efficacement le problème en cause.

La théorie éthique de Dewey de même que sa théorie de la valuation doivent donc mener à des outils pratiques, à des manières plus cohérentes et efficaces de mener nos enquêtes. Pour être elles-mêmes cohérentes, ces mêmes théories doivent chercher leur

validation dans les résultats pratiques qu'elles permettront de générer. Et en retour, ces mêmes résultats pratiques pourront servir à améliorer les théories en confirmant ou infirmant certaines de leurs hypothèses. Nous retrouvons ici une logique de l'abduction. Cette théorie ne pouvait pas se constituer sans prendre en compte certaines expériences préalables. Pour autant, elle n'était pas le fruit d'une démarche strictement inductive remontant d'observations particulières à des connaissances générales. Certaines idées générales sont mises de l'avant dans un acte de création introduisant des éléments de compréhension qui ne sont pas donnés immédiatement dans une expérience directe. C'est ce qui distingue l'empirisme expérimental de Dewey de l'empirisme classique qui voyait dans l'expérience une source directe de connaissance. La connaissance n'est pas immédiate, elle est elle-même le résultat d'un processus d'enquête. L'enquête scientifique permet d'élaborer des théories qui avancent des hypothèses nouvelles pouvant ensuite être testées empiriquement dans une démarche déductive. L'abduction permet de rendre compte de ce mouvement de la pensée qui n'est ni strictement inductif ni strictement déductif.

La théorie éthique de Dewey procède de la même logique. Elle propose des idées nouvelles inspirées en partie des théories antérieures et en partie de l'observation directe de la conduite humaine. L'importance des dispositions, des conséquences, des intentions, des devoirs et de la motivation ne sont pas une création *ex nihilo* de Dewey. Aristote avait déjà pris acte du rôle des vertus en morale. L'utilitarisme nous avait déjà montré comment les conséquences sont déterminantes alors que Kant avait mis en évidence l'absurdité de dissocier la moralité des devoirs de l'agent moral. Chacune de ces théories avait ses forces, celles qui devaient être privilégiées en fonction des besoins de l'époque. Mais chacune avait aussi ses « angles morts » et des « effets secondaires » que l'expérience ultérieure a permis de découvrir. Sur le plan théorique, le méliorisme implique de se pencher sur ce qui était valable dans les savoirs antérieurs et de reconstruire à partir de là.

Une telle reconstruction suppose de bien identifier les limites de cet héritage, ce que Dewey a fait en commençant par montrer que toutes les théories éthiques avaient commis l'erreur de croire que la moralité pouvait se résumer à un seul bien. À cela, comme nous l'avons vu avec *Reconstruction en philosophie* au chapitre 2, Dewey opposait l'idée

d'une pluralité des biens excluant toute hiérarchie préalable entre eux. L'idée d'une diversité des biens et d'une priorisation en fonction d'un contexte donné est un phénomène que l'on peut constater aisément. Que dans un cas la préoccupation pour la santé d'un individu passe avant des considérations de justice n'a rien d'étonnant si on observe le cours habituel de nos vies et le genre de décisions que nous avons à prendre dans nos enquêtes du sens commun. Ce faisant, Dewey ne nous apprend pas quelque chose de nouveau et de totalement révolutionnaire. Il nous ramène « simplement » à ce qui fait l'ordinaire de notre expérience humaine. Précisons toutefois que ce « simplement » ne signifie pas « facilement ».

Rappelons ici les mots de Dewey avec lesquels s'est ouverte la présente thèse : « Il ne faut pas confondre le facile et le simple! Découvrir ce qui est réellement simple et travailler à partir de là est une tâche extrêmement difficile. »⁵⁰⁶ Le choix de placer cette citation en exergue n'était pas gratuit. Il visait à nous mettre en garde contre la tentation de penser que certaines des idées auxquelles nous conduisait l'œuvre de Dewey étaient somme toute de banales évidences, trop simples pour être utiles à une philosophie digne de ce nom. Il faut pourtant résister à la tentation de sous-estimer ce que signifie la simplicité de certaines conclusions. Leur caractère évident tient précisément au fait que ces idées « collent » à des expériences que nous faisons déjà, qui nous sont familières précisément parce qu'elles se vérifient constamment. Qu'elles puissent nous sembler simples, voire simplistes, n'a donc rien d'étonnant. En revanche, ce qui est étonnant c'est la difficulté à élaborer une théorie éthique sans pour autant renoncer à ce que nos expériences communes nous donnent déjà à connaître quotidiennement. Cette difficulté tient bien sûr pour beaucoup à la présence de théories qui ont fortement conditionné nos manières de concevoir la vie morale, notamment à travers l'idée d'un bien unique préexistant à chaque situation particulière. Et l'influence des théories du passé s'est aussi exercée dans le fait que nous avons très peu senti le besoin de construire une théorie éthique sur la base de

⁵⁰⁶ DEWEY, John (1947). *Expérience et éducation (1938)*, trad. et introduction de M.A. Carroï, Paris, coll. Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui, Éditions Bourreliers, p.45.

données empiriques. C'est une habitude bien ancrée dans une discipline comme la philosophie, traditionnellement portée sur la spéculation et l'analyse conceptuelle⁵⁰⁷.

La difficulté à prendre acte de ce que nous faisons naturellement lorsque nous résolvons nos problèmes moraux tient aussi à l'influence « invisible » de nos habitudes. Celles-ci agissent si fortement sur nos processus de décision qu'il nous est difficile de réaliser à quel point elles sont déterminantes. Les croyances qui pénètrent nos matrices culturelles et disciplinaires sont elles-mêmes des habitudes. Aujourd'hui encore, nous opposons souvent l'aspect émotionnel de l'expérience à son aspect plus directement intellectuel. Le dualisme corps/esprit est encore présent dans notre représentation de l'humain, de même que le dualisme individu/groupe avec lequel nous avons tendance à interpréter les faits sociaux. Tous ces dualismes conditionnent notre manière d'aborder nos problèmes, aussi bien dans la manière de les conceptualiser que de leur chercher des solutions. À la lumière des connaissances de son époque, Dewey a proposé des idées remettant en question ce genre de dualisme, par exemple, avec sa théorie de la valuation liant dans un même processus la dimension affectivo-motrice et la dimension idéationnelle de la conduite humaine.

Certaines des hypothèses de Dewey se sont avérées très fructueuses et certaines recherches actuelles n'ont pas manqué de s'en inspirer, notamment dans le domaine des sciences cognitives. Pour Johnson, le pragmatisme de Dewey nous offre un contexte philosophique général. Il écrit: « In short, pragmatism's greatest contribution to cognitive science is to construct the appropriate general philosophical context for understanding the empirical results about mind, consciousness, meaning, thought, and values. [...] »

⁵⁰⁷ Dans *Théorie de la valuation*, Dewey explique comment certaines conceptions ont « des effets culturels significatifs ». Même si elles n'étaient pas pertinentes en regard de ce qu'est en réalité la vie morale, elles avaient un impact concret puisque leurs présupposés favorisaient des « conditions culturelles » limitant notre capacité à procéder à une théorisation adéquate de la vie morale telle qu'elle est vécue au profit d'une « manipulation dialectique » de certains « énoncés métaphysiques » (DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, pp.165-166).

pragmatism can show us how to interpret the relevant implications of cognitive sciences for our everyday lives. »⁵⁰⁸

Le « contexte philosophique général » évoqué par Johnson recoupe la notion de « contexte conceptuel » que nous avons mise de l'avant dans l'introduction. Empruntée à Maxwell, cette notion met en évidence le fait qu'un cadre conceptuel est toujours situé. Il ne loge pas dans le monde intelligible des idées immuables d'un Platon, mais dans des recherches menées par des acteurs bien vivants fortement influencés par les habitudes, les idées et les besoins de leur temps. C'est dans cette perspective qu'il nous semble nécessaire de recevoir les enseignements d'un John Dewey. L'enquête scientifique produit des connaissances dont la validité dépasse les situations particulières. Pour Dewey, ces connaissances peuvent même prétendre à une certaine « universalité ». Ceci ne signifie pas que les connaissances peuvent être définitives et indubitables, seulement qu'elles sont largement applicables tout en demeurant soumises à la nécessité d'un développement continu. C'est ce que nous avons désigné par l'expression de « méliorisme théorique ». Dewey écrit : « Les théories scientifiques reçoivent leur universalité de leur champ d'applicabilité, de leur capacité à sortir les événements de leur isolement apparent afin de les agencer en systèmes vivants parce que capables – comme tout ce qui vit – de ce type particulier du changement que constitue la *croissance*. »⁵⁰⁹

Nous croyons que plusieurs des idées de Dewey sont encore applicables aujourd'hui et qu'elles peuvent contribuer à améliorer nos connaissances et nos pratiques en éthique. C'est ce que nous allons maintenant expliciter en montrant comment son œuvre nous a fourni des assises théoriques justifiant pleinement une approche réflexive de l'éthique.

⁵⁰⁸ JOHNSON, Mark (2015). « Cognitive science and Dewey's theory of mind », in *The Cambridge Dictionary of Philosophy*, 3e édition, Robert Audi (dir.), University of Notre Dame, Cambridge University Press, p.142. Précisons que Johnson réfère ici au pragmatisme de Dewey.

⁵⁰⁹ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par P. Di Mascio, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p.33. Les italiques sont de Dewey.

4.2 LA PENSÉE RÉFLÉCHIE : NÉCESSITÉ ET LIMITE

La pensée réfléchie, l'intelligence, le jugement pratique, le discernement, la réflexion, la réflexivité, autant de façons de désigner notre capacité à mener des enquêtes efficaces visant à résoudre nos problèmes, qu'ils soient ou non de nature éthique. On pourrait penser qu'un détour par Dewey n'était pas nécessaire pour comprendre en quoi il n'est pas souhaitable de fonder notre conduite exclusivement sur nos impulsions, nos désirs, nos habitudes ou encore sur l'application stricte de normes préétablies. Pourtant, la théorie éthique d'un John Dewey a beaucoup plus à nous enseigner qu'une banalité comme la nécessité de réfléchir avant d'agir. Elle clarifie la signification et la portée de l'enquête pour l'expérience humaine, aussi bien sur le plan théorique que pratique.

Sur le plan théorique, la notion d'enquête nous offre des assises épistémologiques cohérentes avec une perspective naturaliste et évolutionniste. Nos capacités cognitives sont ainsi expliquées à partir de conditions biologiques et sociales dans lesquelles ont émergé le langage et avec lui, notre capacité de raisonner. Cette capacité a considérablement accru le contrôle que nous pouvons exercer sur nos actions, lesquelles dès lors ne sont plus livrées à la seule spontanéité de nos impulsions, de nos désirs et de nos habitudes. Pour autant, en récusant le dualisme qui a longtemps isolé l'humain du monde naturel dont il est pourtant bien le fruit, Dewey n'a pas rejeté de la sphère morale ces mêmes impulsions, désirs et habitudes. S'intéressant à nos pratiques réelles, il a pu décrire cette vie morale en évitant d'en retirer ce qui en fait la vie même. Sa théorie a pris acte de ses différents aspects et les a intégrés dans une conception plus complète de la moralité, une moralité abandonnant définitivement toute prétention à quelque « pureté morale » cherchant à ne pas se salir les mains dans les affaires d'un monde basement matériel.

C'est pourtant bien dans les détails de nos vies mêmes, faites d'émotions, de désirs, d'habitudes, bonnes ou moins bonnes, que tout se joue. C'est avec ce matériau bien vivant, constamment changeant et chaque fois unique, que doit conjuguer celui ou celle qui réfléchit à la conduite à adopter. En appuyant sa théorie sur une notion de l'expérience constituée à la fois de régularité et de nouveauté radicale, Dewey a d'abord montré

comment la pensée réfléchie contribue significativement à une meilleure adaptation aux changements de l'environnement. Il a aussi montré comment cette pensée a été rendue possible par des connaissances acquises à même une expérience constituée d'une relative constance. Mais si précieuses soient ces connaissances, Dewey a mis en évidence leur insuffisance en regard des exigences particulières de situations chaque fois uniques.

Cela vaut bien sûr pour nos connaissances morales. Nous avons déjà une longue expérience en la matière et celle-ci a produit des connaissances fiables s'exprimant souvent en termes de principes moraux. Même s'ils sont nécessaires à l'orientation de notre conduite, on ne saurait assumer adéquatement la complexité de la vie morale par l'application stricte et rigide de ces principes. Qu'ils soient d'origine religieuse, coutumière ou le produit d'une démarche théorique, si valables soient-ils, ces principes ne peuvent nous soustraire à la nécessité de réfléchir quant à la pertinence et à la manière de les mettre à profit dans telle ou telle situation particulière. Ce que nous disons ici de principes relevant plus directement de la morale serait tout aussi vrai des normes légales, professionnelles ou coutumières qui encadrent nos pratiques. Elles ont un rôle essentiel à jouer, mais elles ne peuvent le jouer adéquatement, intelligemment, sans passer par l'exercice du jugement pratique.

La théorie de l'enquête de Dewey a aussi l'avantage d'explicitier la relation entre le singulier de chaque expérience et le caractère général des idées et des symboles avec lesquels nous les exprimons. La dimension immédiate et qualitative de chaque expérience particulière peut se réfléchir dans une matrice culturelle faite de symboles possédant une autonomie relative à l'endroit de la matrice biologique. Sans être coupée de son enracinement biologique, la dimension intellectuelle et idéationnelle de l'enquête est ainsi pleinement assumée. La relation étroite qui unit les deux matrices fournit le cadre épistémologique expliquant à la fois la force et la limite d'une pensée réfléchie.

Sa force réside dans ce qu'elle peut opérer sans être directement soumise aux contraintes immédiates du contexte où elle s'incarne. Pour l'humain, la notion de « dramatic rehearsal » représente la possibilité de tester certaines idées en imagination sans

avoir à les expérimenter concrètement. Son autonomie est cependant toute relative, sa limite résidant dans le fait que la validation définitive des idées produites ne peut se réaliser que par l'expérimentation de leurs conséquences concrètes.

La compréhension de la signification de la dimension intellectuelle de la fin-en-vue est un autre exemple de l'intérêt de la théorie de Dewey. D'abord parce que cette théorie en a montré le caractère instrumental. La fin-en-vue n'est pas la fin de l'action, mais un moyen efficace de la contrôler afin de réduire l'incertitude entourant notre conduite. La fin-en-vue donne une orientation générale très utile à l'action, mais comme outil intellectuel, elle ne réalise qu'une partie du travail. Certes une partie qui est essentielle, voire déterminante, mais certainement pas l'ensemble de l'œuvre. La délibération n'est donc ni le premier mot, ni le dernier mot de l'éthique. Le seul fait de se doter d'un but sur le plan intellectuel ne suffit pas à l'atteindre. Le fait de se fixer un cap ne dispense pas du besoin de naviguer et de nous rendre concrètement à destination. Cette destination est radicalement différente sur le plan qualitatif de l'idée générale et relativement abstraite que nous pouvions en avoir intellectuellement, et cela même en faisant preuve de beaucoup d'imagination. Cette destination renvoie à une expérience qualitativement nouvelle et unique qu'il nous était impossible d'imaginer dans ses innombrables détails constitutifs⁵¹⁰. Dewey nous permet donc de mieux comprendre la portée de nos délibérations. Il le fait en montrant l'écart irréductible entre nos processus de décision et leur mise en œuvre. La dimension intellectuelle de l'agir humain est mise en évidence, elle est valorisée à juste titre, mais cela ne se fera pas au prix d'une dévalorisation des autres dimensions de l'action.

Cette dévalorisation s'est longtemps exprimée dans la conception « puritaine » d'une moralité qui se désintéressait des considérations par trop matérielles. Ce « puritanisme » est moins présent aujourd'hui. Culturellement, nous semblons mieux assumer notre corporéité et la dimension concrète de l'action. Malgré cela, une certaine dévalorisation entoure d'autres aspects pourtant essentiels de la conduite morale mis en

⁵¹⁰ Ainsi, comme nous l'avons vu, le singulier, l'individualité sont pour Dewey synonymes de mystère.

évidence par Dewey. Ainsi, il a montré comment nos habitudes et nos dispositions avaient elles aussi un rôle essentiel à jouer, ce que nous avons parfois tendance à négliger en insistant principalement sur la dimension réflexive. Comme si la valorisation de la pensée réfléchie devait nécessairement se faire au détriment d'une éthique des vertus tombée en désuétude. Pourtant, nos capacités réflexives sont directement liées à nos habitudes et nos dispositions. Notre capacité à bien réfléchir est elle-même une habitude à cultiver et à améliorer. Nos dispositions et nos traits de caractère conditionnent fortement notre manière de délibérer. On ne saurait donc mettre de l'avant l'importance de la réflexivité en perdant de vue l'importance de cultiver de bonnes habitudes que sont les dispositions morales. Il s'agira cependant de garder en tête le fait que c'est cette même réflexivité qui permet d'évaluer leur pertinence selon les besoins spécifiques d'un contexte. C'est aussi cette réflexivité qui permettra de remettre en cause certaines habitudes ou certains traits de caractère jugés néfastes. Ce sont donc des éléments complémentaires d'une conduite humaine devant être conçue globalement. Ne retenir que la dimension réflexive de l'éthique reviendrait à commettre l'erreur de tenter de réduire la moralité à un seul bien. Or, c'est précisément ce que Dewey reprochait aux théories antérieures.

Les idées de Dewey permettent ainsi de mettre en évidence le besoin de concevoir l'éthique dans une perspective réflexive qui ne nie pas pour autant l'importance des normativités pénétrant de part en part nos vies morales. L'essentiel est de savoir où placer le centre de gravité. Ce centre est pour Dewey celui d'une moralité réflexive et tout indique que nous pouvons le suivre sur cette voie. Il s'agira maintenant de clarifier le rôle que les valeurs sont appelées à y jouer.

4.3 LES VALEURS ET LA VALUATION

Rappelons tout d'abord que sur le plan théorique, le besoin de se doter d'une théorie des valeurs cohérente avec une approche réflexive se fait encore sentir aujourd'hui. Il s'agit bien d'un besoin théorique, car personne n'a attendu d'avoir une explication complète et satisfaisante de la notion de valeur avant de chercher des solutions à ses problèmes pratiques. On pourrait donc penser que la théorie a du retard sur la pratique,

mais ce serait trop vite oublier que toute théorie doit se construire à la lumière des pratiques existantes et non *ex nihilo*. En ce sens, il est normal qu'elle suive la pratique et non qu'elle la précède⁵¹¹. Il sera néanmoins intéressant de réfléchir aux raisons expliquant pourquoi une théorisation des valeurs à même de susciter un minimum de consensus tarde tant à s'imposer. Dans ce qui suit, nous ferons saillir un certain nombre des raisons pouvant expliquer les difficultés entourant une théorisation adéquate des valeurs.

Notons d'abord ce que la notion de « valuation » a elle-même de révélatrice quant à la difficulté de cerner la nature et le rôle des valeurs en éthique. Elle désigne non pas des objets directement observables, mais un processus complexe et multipolaire s'inscrivant dans un continuum unissant une dimension affectivo-motrice de l'action à une dimension intellectuelle. C'est précisément ce qui fait l'intérêt du continuum de la valuation, celui de conceptualiser de manière cohérente la relation dynamique qui unit nos impulsions, nos désirs et nos intérêts à notre capacité réflexive. Ce phénomène est d'abord eu et vécu dans une expérience unifiée qui n'est pas immédiatement objet de connaissances et de distinctions conceptuelles. Il réunit qualitativement plusieurs aspects ne pouvant être isolés les uns des autres qu'artificiellement. La réflexion s'inscrit dans une transaction en temps réel dans laquelle l'activité de l'organisme est par moment plus exclusivement intellectuelle⁵¹² et par moment plus directement affectivo-motrice. On ne s'étonnera donc pas des difficultés qu'un phénomène aussi complexe que la valuation pouvait générer sur le plan d'une théorisation adéquate. Dewey est lui-même revenu sur le sujet à plusieurs occasions dans sa carrière et ce n'est que sous l'invitation insistante d'un Neurath qu'il a accepté d'écrire *Theory of Valuation*. Une théorie inachevée qui s'est conclue, comme nous l'avons vu, sur un programme de recherche devant clarifier le bon usage des valeurs.

⁵¹¹ Il faudrait préciser cette affirmation en montrant que la théorie peut aussi refaçonner la pratique à la lumière de certaines hypothèses créées dans un mouvement d'abduction. Il y a bel et bien interaction et transformation mutuelle entre la pratique et la théorie. Cela étant précisé, comme nous l'avons vu au premier chapitre, le point de départ et d'arrivée de l'enquête scientifique demeure l'expérience concrète.

⁵¹² C'est d'ailleurs ce qui faisait dire à Dewey qu'il s'agissait d'une *phase* plus subjective, une étape transitoire dans un processus comportant aussi des aspects comportementaux plus directement observables.

La théorie de la valuation de Dewey a d'abord montré que nos jugements de valeurs pouvaient être validés par et dans l'expérience. Nul besoin de s'en remettre à des fondements *a priori*, nul besoin d'en faire quelque chose de strictement subjectif ou de purement émotif, comme le voulait l'émotivisme d'un Ayer. Dewey pouvait ainsi inscrire l'éthique dans la continuité d'une science empirique et expérimentale. Contrairement à ce que prétendaient les tenants du positivisme logique, aux yeux de Dewey aucune rupture épistémologique ne justifie que l'éthique doive renoncer à toute scientificité. La prétendue coupure entre le monde des faits et celui des valeurs était pour lui le problème le plus important de son temps. Sa théorie peut être comprise comme une réponse à un dualisme science/éthique minant d'emblée toute possibilité d'assurer la légitimité des jugements de valeurs à l'œuvre dans nos délibérations.

Comme l'exprimera plus tard Putnam, faits et valeurs sont étroitement enchevêtrés dans l'expérience. Il est donc faux de prétendre que la science ne s'occuperait que des faits alors que l'éthique serait confinée à un espace sans objectivité aucune, livrant nos jugements de valeurs à l'arbitraire individuel et culturel le plus complet. Putnam écrit :

Mais le fait de reconnaître que nos jugements prétendent à une validité objective et le fait de reconnaître qu'ils tiennent leur forme d'une culture et d'une situation problématique particulière n'ont rien d'incompatibles. Et cela est vrai aussi bien des questions scientifiques que des questions éthiques. La solution ne consiste ni à abandonner la possibilité même de la discussion rationnelle ni de chercher un point archimédien, une « conception absolue » en dehors de tout contexte et de toute situation problématique, mais, - comme Dewey l'a enseigné sa vie durant - de rechercher, de discuter et de mettre les choses à l'épreuve de manière coopérative, démocratique et par-dessus tout falsifiable.⁵¹³

Le caractère falsifiable évoqué par Putnam est bien sûr à mettre au crédit de la perspective expérimentale adoptée par Dewey. Nos jugements peuvent être crédibles parce que basés sur des processus d'enquête rigoureux. Cependant, leur crédibilité ne signifie pas

⁵¹³ PUTNAM, Hilary (2004). *Fait/Valeur : la fin d'un dogme et autres essais*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M. Caveribère et J.-P. Cometti, Paris, Éditions de l'Éclat, p.54.

que l'on puisse les asseoir sur quelque certitude définitive. C'est dans leur mise en application et leurs conséquences concrètes que leur validité sera vérifiée. Et cette première épreuve devra ensuite traverser le temps, car même le jugement ayant d'abord mené à de bons résultats pourra être invalidé ultérieurement, à la lumière de conséquences négatives plus tardives et imprévues.

Avant de poursuivre, précisons qu'à partir d'ici nous allons extrapoler certaines idées à la lumière de celles de Dewey. Ces idées ne semblent pas avoir été explicitées par Dewey lui-même, cependant l'interprétation que nous proposons découle assez naturellement de ses propres idées. De plus, elle se vérifie facilement dans l'expérience que nous pouvons en avoir directement et elle rejoint une façon de faire usage des valeurs ayant émergé dans certaines approches de l'éthique. Cette interprétation nous permettra donc d'ouvrir la voie à une meilleure compréhension du rôle des valeurs dans les processus décision et cela en établissant un lien explicite entre la théorie deweyenne et un usage pratique des valeurs.

Parmi les contributions importantes de la théorie de la valuation, nous retrouvons l'analyse originale de la relation moyen-fin. S'agissant de la continuité de l'expérience, dissocier nos objectifs des moyens de les atteindre est strictement intenable. Sans les moyens de les actualiser, nos buts ne seraient que « des châteaux en Espagne »⁵¹⁴ disait Dewey, de purs fantasmes. On ne saurait donc établir de coupure radicale entre moyens et fins. Ils s'inscrivent dans une interaction dynamique conditionnant aussi bien le choix des moyens que celui de la fin-en-vue.

La valeur globale attribuée à cette fin-en-vue sera fonction des conséquences générées par les moyens de l'actualiser. Si la fin-en-vue, l'obtention d'un poste par exemple, implique de manipuler la vérité quant aux compétences que fera valoir un candidat, ce dernier ne pourra pas faire abstraction des risques futurs liés à cette

⁵¹⁴ DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » 91939, in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 121.

manipulation. La valeur globale du poste possiblement obtenu par des moyens illégitimes est alors déterminée par la qualité globale de la situation qui prévaudrait alors. Il serait alors une personne possédant la qualité positive d'occuper telle fonction et, *en même temps*, la personne possédant la qualité négative d'avoir trompé. Si le candidat décide de mentir quant à ses compétences réelles et qu'il obtient le poste convoité, ces deux qualités – et bien d'autres évidemment – seront des caractéristiques, des propriétés de la nouvelle situation. À moins d'être franchement déraisonnable, le jugement que portera notre candidat ne pourra pas isoler la valeur qu'il attribue au poste désiré du moyen envisagé de l'atteindre. Ce moyen, la tromperie, générerait dans la situation existentielle finale certaines propriétés en déterminant la valeur globale. Or, certaines propriétés peuvent faire en sorte que la nouvelle situation ne soit pas entièrement stabilisée et que l'unité retrouvée s'avère au final assez fragile⁵¹⁵. Notre candidat pourrait ainsi occuper un poste tout en courant le risque d'être évincé ou, à tout le moins, de voir sa réputation ternie.

Le risque d'être démasqué est une probabilité et non une certitude. La seule certitude que l'on puisse avoir est que la tromperie augmente *généralement* la probabilité qu'un poste obtenu au moyen d'un mensonge possède la caractéristique d'avoir moins de chance d'être conservé que dans le cas contraire. Ce risque ferait partie de la situation ainsi créée. Il ne serait pas qu'une idée associée intellectuellement à la situation générée par un

⁵¹⁵ C'est en ce sens que nous avons évoqué plus tôt l'idée de « développement durable ». Le fait de prendre tous les moyens possibles, même les plus discutables, pour parvenir à un but peut générer une situation relativement stable à court terme tout en mettant en place des conditions faisant en sorte que certains risques augmentent la possibilité d'une plus grande instabilité à moyen ou long terme. Les décisions à trop courte vue ne s'inscrivent donc pas dans une perspective de « développement durable » car elles font un usage abusif d'une ressource qui pourrait manquer à moyen et long terme. Dans notre exemple, cette ressource serait la confiance et la crédibilité du candidat qui aurait menti quant à ses compétences réelles. Si le mensonge a pu favoriser l'obtention d'un poste à court terme, il pourrait à plus long terme miner durablement sa réputation et sa situation professionnelle. Si l'on considère que l'expression « développement durable » est trop fortement associée à un souci écologique, on pourra lui substituer celle de « équilibre durable » et la comprendre dans le sens très large d'un environnement biopsychosocial. Cela permet, entre autres, de tenir compte de l'impact psychologique de certaines décisions. Dans notre exemple, la manipulation représente une épée de Damoclès avec laquelle notre candidat aura à vivre. Ce doute perpétuel quant à ce que cela pourrait entraîner sur sa carrière future concerne la situation *elle-même*, notamment dans sa dimension sociale. Ce n'est donc pas strictement subjectif.

mensonge, il serait *existentiellement* lié à elle, il en serait une propriété. Dit autrement et simplement, la situation comporterait *en elle-même* un risque.

Prenons un exemple tiré d'un contexte différent. Considérant ce que nous savons des matériaux utilisés, de sa structure et des méthodes de construction, on peut établir la probabilité qu'un pont s'écroule dans certaines conditions. Le même type de connaissances existe en matière de conduite humaine. Individuellement et collectivement, nous avons suffisamment expérimenté de cas où le mensonge a produit des conséquences indésirables pour être en mesure de conclure que, règle générale, il n'est pas souhaitable de mentir. Ce principe moral a fait ses preuves et cela sur une base empiriquement vérifiable. Dans ce principe, il n'y a rien qui soit d'emblée moralisateur. Il ne s'agit pas de faire la leçon, mais de tirer des leçons de nos expériences. Or, ces expériences nous ont montré que certaines situations comportent en elles-mêmes des risques, ceux-ci n'étant pas liés qu'à notre subjectivité et les connaissances qu'elle porte, mais d'abord à des connexions⁵¹⁶ réelles entre différents éléments de la matrice biologique.

S'agissant des affaires humaines et de la complexité qui les caractérisent, on ne saurait penser que de telles probabilités puissent faire l'objet d'un calcul menant à des statistiques mêmes approximatives. Il y a beaucoup trop de variables en cause pour qu'ils soient possibles de le faire avec un minimum de rigueur. Tout ce que nous pouvons en dire consiste à affirmer qu'il y a habituellement plus de chances que telle ou telle manière de faire donne de bons résultats. Cette connaissance générale des propriétés de certains comportements ne prend pas la forme d'un impératif prescrivant ou proscrivant *catégoriquement* certains comportements. Il s'agit plutôt d'une règle générale identifiant les moyens produisant *habituellement* de bonnes conséquences. Dans un registre kantien, on pourra se référer à la notion d'impératif conditionnel. En termes probabilistes, cet impératif prendrait la forme suivante : « si l'on veut augmenter la probabilité de produire un bon

⁵¹⁶ Rappelons que Dewey utilisait ce terme dans *Logique* pour désigner les corrélations que l'on découvre grâce à la continuité de l'expérience. Il donnait ainsi l'exemple du nuage qui indique une *possibilité* de pluie. De la même façon, l'expérience nous a appris que le mensonge comporte la *possibilité* d'être découvert ainsi que les conséquences qui peuvent s'en suivre.

résultat, la plupart du temps il faut prendre ou éviter tel ou tel moyen ». Il est important de noter qu'il s'agit bien de ce qui est le cas « la plupart du temps » et non pas « toujours », car c'est le contexte qui déterminera la solution appropriée. Même conditionnel, l'impératif est sans doute une notion trop fortement associée à la contrainte pour désigner adéquatement la fonction occupée par nos connaissances générales en éthique. Il peut très bien arriver que des circonstances exceptionnelles exigent d'aller à l'encontre d'une règle qui s'applique par ailleurs généralement bien aux situations semblables.

C'est là une évidence sur laquelle il n'est pas utile de s'attarder. Insistons davantage sur l'idée présente implicitement chez Dewey, celle selon laquelle l'éthique peut être conçue dans une perspective probabiliste. Sur la base des connaissances produites par nos expériences passées, nous sommes en mesure de déterminer le caractère désirable ou non d'une fin-en-vue en fonction des conséquences probablement générées par les moyens de l'atteindre.

Dans *Logique*, Dewey défendait l'idée d'une probabilité qualitative. Il affirmait que « [l]a probabilité en question est purement qualitative. On ne peut lui assigner un indice numérique mesuré même approximativement. Sa mesure est qualitative et s'exprime dans une forme comme : « Toutes choses considérées, cela est plus probable que non. » »⁵¹⁷ Au premier abord, cette idée est assez déroutante tant nous sommes habitués à traiter les probabilités sous l'angle quantitatif d'un calcul statistique. Pourtant, elle s'impose rapidement s'agissant d'une conduite humaine opérant dans des contextes trop différents les uns des autres pour qu'il soit possible de les comparer et d'établir avec un minimum de rigueur la fréquence des corrélations entre différentes variables. Tout ce qu'il est possible d'affirmer d'une solution envisagée consiste à dire que, globalement, il est probable qu'elle produira de meilleurs résultats que les autres.

L'idée d'un calcul est aussi exclue en ce qui a trait aux différentes valeurs touchées par une décision. D'aucune façon, il ne s'agira de procéder à une *addition* de ces

⁵¹⁷ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête* (1938), trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p. 572.

valeurs. Le résultat final ne saurait être évalué en fonction de la quantité de valeurs qu'il est susceptible d'actualiser. Il n'est pas davantage possible de calculer un résultat qualitatif global que de calculer des plaisirs⁵¹⁸. Les valeurs renvoient à des aspects qualitatifs de l'expérience comportant certes des degrés, mais cela ne fait pas d'elles des éléments quantifiables. Tout au plus peut-on dire qu'une solution mènera à davantage de liberté, de sécurité, d'équité, etc., qu'une autre.

Nous pouvons distinguer conceptuellement différentes qualités, mais ces qualités ne s'additionnent pas comme autant d'éléments distincts cohabitant côte à côte. Ce sont des caractéristiques d'une même expérience vécue globalement de manière unifiée. Par exemple, un produit alimentaire peut être qualifié à la fois d'économique, d'agréable au goût, de nutritif et d'équitable sans pour autant cesser d'être un seul et même produit. L'analyse permettant de distinguer ces caractéristiques ne change rien à ce qu'il est sur un plan existentiel. Ce qu'il est intégralement et de manière unifiée dans l'expérience permet tout de même de distinguer conceptuellement en lui différentes caractéristiques et propriétés nous permettant de lui attribuer une qualité globale. Est-ce que le fait de posséder plusieurs qualités lui confère d'emblée une plus grande valeur? Sans doute dans plusieurs cas, mais les circonstances peuvent faire qu'une caractéristique particulière déterminera complètement la pertinence de choisir un produit plus qu'un autre. Selon les besoins de l'acheteur, ce sera sa valeur nutritive qui sera la variable déterminante alors que, dans un autre cas, ce pourra être exclusivement le coût du produit qui sera pris en compte. Le même phénomène s'observe dans les questions morales⁵¹⁹. Qu'une fin-en-vue combine plusieurs valeurs a plus de chance de la rendre attrayante que si elle en privilégie une au détriment de plusieurs autres. Par contre, certaines circonstances peuvent faire en sorte que c'est une valeur particulière qui fera pencher la balance en faveur du choix d'une fin-en-vue et cela même si on doit en sacrifier d'autres que l'on juge pourtant importantes en règle

⁵¹⁸ La prétention de calculer des plaisirs était l'objet d'une des critiques de Dewey à l'endroit de l'utilitarisme.

⁵¹⁹ Sans doute n'est-il pas inutile de préciser que l'exemple précédent, celui d'un aliment, peut selon le contexte comporter un enjeu moral. Ce sera le cas par exemple si l'agent moral hésite entre un achat tenant compte des contraintes de son budget et de ses convictions envers le commerce équitable.

générale. Dans certaines situations d'exception, on jugera acceptables certains comportements généralement proscrits. Blesser autrui dans un cas de légitime défense implique de sacrifier une valeur (son intégrité physique) en faveur d'une autre (notre propre intégrité physique). Les situations de dilemme éthique sont précisément des situations où il nous faut renoncer à défendre certaines valeurs pour en protéger d'autres. Il n'y a rien d'un calcul dans de telles situations, seulement une évaluation de ce que nous jugeons qualitativement et globalement le plus important de protéger ici et maintenant. Le caractère valable des valeurs en général ne détermine donc en rien le poids relatif qu'elles devraient avoir dans la résolution d'un problème donné. C'est l'analyse détaillée qui déterminera la pertinence de prioriser certaines valeurs davantage que d'autres.

C'est en ce sens que Dewey pouvait défendre l'idée d'une pluralité des biens. Rappelons que dans *Reconstruction en philosophie*, Dewey critiquait la tendance des théories éthique à vouloir définir la moralité en fonction d'un bien unique, toujours le même quelles que soient les circonstances. À cela, il opposait le fait qu'il existe une pluralité de biens ne pouvant être priorisés qu'en regard des besoins spécifiques d'un contexte. Parmi tous les biens que nous valorisons habituellement, une enquête *ad hoc* devra déterminer quel est, selon une expression de Dewey, le « bon bien »⁵²⁰. Ce « bon bien » ne sera pas qu'une seule qualité associée à la fin-en-vue et isolée intellectuellement de ses autres aspects qualitatifs. Si un problème concerne la santé d'une personne, la « fin générale »⁵²¹ que représente la valeur « santé » contribuera bien sûr à identifier la bonne fin-en-vue. Si la « santé » ne pouvait pas être anticipée comme une des propriétés de la situation visée, la fin-en-vue ne pourrait pas être jugée comme étant le bien susceptible de résoudre le problème. Pas plus d'ailleurs que si d'autres variables qualitatives devaient être compromises par des moyens produisant des conséquences indésirables en même temps que le rétablissement de la santé. Pour déterminer la valeur globale de la fin-en-vue, le

⁵²⁰ DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p. 220.

⁵²¹ Nous trouvons différentes façons de les désigner chez Dewey : des finalités générales, des fins généralisées et des fins générales. Nous retiendrons cette dernière, puisqu'elle correspond à la plus récente formulation dans *Théorie de la valuation*.

processus d'évaluation pourra s'appuyer sur une proposition du genre « si le moyen x est déployé alors la situation existentielle produite devrait posséder telle qualité (la santé). Dans le raisonnement, cette proposition s'accompagnera de plusieurs autres : « Le médicament nécessaire coûtera tel prix. » ; « Je ne pourrai pas régler la facture d'électricité. », etc.. L'enquête mettra en évidence les différents aspects qualitatifs de l'expérience potentiellement générée par la fin-en-vue envisagée. L'explicitation des différentes qualités de la situation anticipée permettra de déterminer le caractère désirable ou non de la fin-en-vue. Ce caractère désirable ou raisonnable sera fonction du résultat qualitatif global déterminé par les diverses qualités attendues, qu'elles soient positives ou non, de la fin-en-vue.

Ces qualités renvoient à des valeurs, des valeurs que Dewey définissait comme des « fins générales » dans *Reconstruction en philosophie* et dans *Théorie de la valuation*. Nous sommes en mesure de formuler une proposition comme « ce médicament me redonnera la santé » parce que nous avons déjà une idée générale de ce que signifie « être en santé ». Cette idée s'accompagne aussi de la connaissance de l'importance que revêt la santé pour un organisme biologique. Il n'y a donc rien d'arbitraire dans le fait de valoriser la santé en général et donc rien d'étonnant à ce que cela se traduise en termes de « fin générale ». Celle-ci désigne un aspect qualitatif de l'expérience méritant *généralement* d'orienter notre conduite. Et nous insistons sur le terme « généralement », qui ne signifie pas de manière unilatérale, sans considération pour d'autres aspects qualitatifs dignes eux aussi d'être valorisés.

Ainsi, la santé physique pourra compromettre la santé financière si le médicament s'avérait trop coûteux, voire même la santé psychologique si cela devait mener un individu à une situation de stress important. Santé physique, santé financière et santé psychologique, cet exemple des plus banal montre bien en quoi il est utile de concevoir l'expérience humaine sur un plan à la fois biologique, psychologique et social. Il montre surtout comment les valeurs ont une fonction intellectuelle en faisant des outils indispensables à une conduite intelligente. On ne s'étonnera donc pas du rôle déterminant qu'on leur attribue dans une approche réflexive de l'éthique.

En conférant d'emblée à nos actions des orientations générales quant aux comportements à adopter ou non, les normes du groupe et les habitudes individuelles facilitent notre adaptation à notre environnement naturel et social changeant. Après hésitation, on peut réaliser qu'une solution « toute faite » est en mesure de solutionner le problème ayant interrompu le cours régulier des choses. Il peut cependant s'agir d'un problème où aucune solution habituelle ne convient, rendant ainsi nécessaire une analyse plus approfondie. Il peut s'agir d'une situation où des normes et des valeurs importantes entrent en conflit; des situations de moindre mal où quoique l'on fasse, il y aura des conséquences négatives importantes, pour soi ou pour autrui; des situations où il nous faudra renoncer à certaines choses auxquelles on est pourtant très attaché. Autant de situations où la décision à prendre n'est pas évidente. Dans de tels cas, les valeurs deviennent des outils particulièrement utiles à la réflexion, car elles incarnent des aspects de l'expérience qui contribuent significativement à sa qualité globale. C'est précisément pour cela qu'elles sont des fins générales. Bien sûr, le moyen d'atteindre ces fins générales dans une situation donnée sera particulier et chaque fois unique. Mais sa fonction sera de faire en sorte que la situation existentielle possède la caractéristique générale associée à la valeur en cause. S'agissant par exemple d'une situation où il faut s'assurer d'établir une répartition des tâches plus équitable, on pourrait mettre en place des dispositifs de contrôle mesurant plus efficacement la charge de travail des personnes concernées. Ces dispositifs prendront alors une forme particulière et l'équité, comme valeur ayant guidé le choix des moyens, aura elle aussi pris, dans cette situation, une forme particulière. C'est en ce sens que Dewey pouvait dire que les valeurs sont « indéfiniment diversifiées » et « fugitives et précaires »⁵²² puisqu'une fois incarnées dans la matrice biologique, elles sont chaque fois uniques, vivantes et changeantes. Ce sera la santé de monsieur Tremblay, l'équité dans ce

⁵²² DEWEY, John (2012). *Expérience et nature* (1925), trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, coll. Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard, p. 358.

processus, l'amitié de François, etc. Ce qui fait la « fugacité permanente⁵²³ » des valeurs explique certainement la difficulté à les théoriser adéquatement.

En tant que « équipement intellectuel »⁵²⁴ mobilisés dans une délibération, les valeurs ont une forme générale permettant de les adapter en fonction de contextes variés. Conçue ainsi, les valeurs possèdent une certaine indépendance⁵²⁵ par rapport à la matrice biologique. Elles renvoient au langage d'une matrice culturelle faite de symboles. Ces derniers, comme nous l'avons vu au premier chapitre, rendent possible le travail de l'intelligence. C'est parce que notre matrice culturelle est dotée d'un langage fait de symboles interreliés entre eux que nous pouvons mobiliser une ressource cognitive telle que le raisonnement. Par exemple, sans une compréhension générale de ce que signifie la notion de santé et l'ensemble des relations à d'autres notions que le cerveau est en mesure d'établir, nous ne pourrions pas nous détacher momentanément de la matrice biologique pour explorer intellectuellement différentes possibilités et contraintes liées à cette notion. Nous serions contraints de procéder par essai et erreur sur un plan existentiel. Nous devrions naviguer à vue, sans trop savoir ce que nous cherchons à produire et pourquoi un résultat serait plus valable qu'un autre. Nous serions livrés à une expérience qualitative immédiate, sans possibilité aucune de l'améliorer à la lumière des connaissances générales dégagées progressivement de nos expériences antérieures.

Les valeurs ont donc une forme générale. Comme telle, elles sont en nombre limité. S'il y avait autant de formes générales de valeurs qu'il y a de situations singulières, elles ne pourraient d'aucune façon servir de critères permettant de les comparer et les

⁵²³ Ibid., p.358. Cette fugacité n'est pas sans rappeler l'expression de « concept mobile » utilisé dans le *Lalande* pour expliquer la difficulté à définir la notion de valeur (LALANDE, André (1960). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 8^e édition, Paris, PUF, p.1184).

⁵²⁴ Il s'agit d'une expression utilisée par Dewey dans : DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939) , in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte, p. 135.

⁵²⁵ Une certaine indépendance seulement. Comme on l'a vue dans *Théorie de la valuation*, les valeurs sont des fins générales et abstraites « au sens où elles ne sont pas directement connectées à un cas particulier existant, mais non au sens d'une indépendance à l'égard de tous les cas empiriques existants [...] ces idées générales sont, en fait, des outils qui orientent et facilitent l'examen concret des choses » (*ibid.*, pp. 135-136).

évaluer. Mais comme elles doivent s'appliquer à des cas particuliers, ces mêmes valeurs doivent pouvoir s'actualiser en prenant chaque fois une forme particulière. Ceci nous permet d'expliquer en quoi il est utile d'analyser une situation en termes de conflits de valeurs. Ce faisant, nous nous trouvons à mettre clairement en évidence quels sont les grands enjeux d'une problématique. En explicitant les valeurs affectées positivement ou négativement en fonction de la fin-en-vue envisagée, nous nous donnons une représentation générale des qualités que posséderait ou non la nouvelle situation. Ces qualités prendront chaque fois une forme particulière, mais dans la mesure où nous pouvons les associer à des idées générales de ce qui fait habituellement la valeur d'une expérience, nous pouvons nous en servir comme critères d'évaluation. Le caractère général des valeurs est donc indispensable, car sans lui nous serions condamnés à opposer entre eux des éléments singuliers, sans critères communs permettant de les comparer. En même temps, sans la possibilité d'établir des liens avec des aspects concrets de l'action, le caractère général des valeurs serait d'une utilité limitée au moment de prendre une décision menant à des activités singulières.

S'agissant d'une prise de décision, jusqu'où est-il pertinent d'explicitier les valeurs en jeu? Nous croyons que le fait d'explicitier les valeurs mises en tension dans une problématique contribue à augmenter le contrôle que nous exerçons sur le processus décisionnel. Ayant clairement identifié quelles seraient les conséquences d'une décision en regard des aspects qualitatifs de l'expérience auxquels nous sommes généralement attachés, il sera plus facile d'en déterminer la valeur globale en toute connaissance de cause. En fonction de la décision prise, nous saurons clairement quelles qualités devrait avoir la nouvelle situation produite et lesquelles risquent d'en être absentes, en totalité ou en partie. En explicitant les valeurs, nous nous donnons un moyen de constater si la décision envisagée implique de sacrifier des valeurs que nous aurions perdues de vue parce que trop désireux d'en rechercher d'autres.

Le fait d'explicitier les valeurs en jeu dans une problématique nous semble donc renvoyer à une pratique pertinente. Nous défendons donc l'hypothèse que l'explicitation des valeurs mises en tension dans une situation donnée augmente la probabilité que le

processus d'enquête mène à une meilleure décision. Pour le moment, il s'agit d'une simple hypothèse qu'il faudrait valider par des expérimentations. Par exemple, Il serait possible d'envisager une expérience dans laquelle des personnes seraient invitées à résoudre un problème donné selon leurs façons de faire habituelles. Ensuite, après les avoir formées en conséquence, le même problème pourrait faire l'objet d'une analyse comportant une étape consistant à expliciter les valeurs en cause. En comparant le résultat des deux processus, il serait possible de déterminer dans quelle mesure le fait de mettre en évidence les valeurs touchées par la décision contribue à la qualité globale de la délibération et, éventuellement, de la décision qui en découle.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une expérimentation systématique susceptible de produire des résultats garantis par un processus contrôlé et rigoureux, cette approche comparative a été mise à profit pendant plusieurs années dans un cours consacré à la prise de décision⁵²⁶. Le but est alors de montrer aux étudiants l'intérêt de procéder à une analyse explicite et systématique des valeurs en jeu en la comparant à une analyse plus spontanée basée sur les habitudes antérieures. La comparaison entre les deux ne se traduit pas systématiquement par une décision différente selon que l'analyse ait passé ou non par l'explicitation des valeurs. Les étudiants n'ont pas tendance à changer d'idée quant à ce qui constitue à leurs yeux la bonne décision. Il semble donc que les habitudes réflexives fassent déjà du bon travail. Il arrive évidemment que la décision soit différente, mais la tendance générale penche en faveur du statu quo, la décision étant au final la même. En soi, c'est là une bonne nouvelle puisque cela indique que, même sans méthode plus systématique, on

⁵²⁶ Il s'agit du cours *Prise de décision* (ETA 713) offert dans le cadre des programmes de deuxième cycle en éthique appliquée du *Département de philosophie et d'éthique appliquée* de l'Université de Sherbrooke. Je donne ce cours depuis maintenant dix ans. Ce cours s'inspire fortement des travaux de G. A. Legault et de sa grille de délibération éthique. L'explicitation des valeurs dont il est question ici est au centre de la méthode qu'il propose. Précisons que cette méthode n'a rien à voir avec l'approche de « Values Clarification » développée par Louis Rathes au milieu du siècle dernier. Des références aux travaux de Legault sont présentées dans la bibliographie.

arrive généralement à produire un résultat valable⁵²⁷. Faut-il en conclure que la méthode consistant à expliciter les valeurs est superflue? Loin s'en faut.

Si différence il y a, c'est ailleurs que dans la décision elle-même qu'il faut la voir. Cette différence réside d'abord dans les raisons qui justifient la décision retenue. Ayant procédé à une analyse exhaustive des valeurs, la décision pourra être étayée par une argumentation plus étoffée que ce qui aura fait l'objet d'une analyse plus spontanée. Tout en étant la même dans sa forme générale, il faut voir que, sur le fond, la décision est différente puisqu'elle ne sera pas justifiée de la même manière. D'abord, parce que dans le contexte d'une analyse axiologique plus systématique, la décision aura été validée par un processus beaucoup plus rigoureux ayant plus clairement mis en évidence les enjeux entourant la situation problématique. En explicitant les valeurs servant de critères ayant servi à l'évaluation globale de la situation, nous nous donnons les moyens intellectuels d'augmenter la qualité du jugement pratique à l'œuvre dans le processus d'enquête. La délibération étant d'abord et avant tout un processus intellectuel, on ne saurait négliger l'importance de ce qui peut contribuer à en accroître la rigueur.

Cette rigueur est une propriété du moyen utilisé pour identifier la bonne fin-en-vue, celle qui semble la plus désirable dans les circonstances. Ce moyen agit comme outil de contrôle en ce qu'il explicite les différentes qualités (valeurs) qui devraient caractériser la nouvelle situation générée par la décision envisagée. Au stade de la délibération, la question de la validité de la fin-en-vue est purement hypothétique et elle le demeurera tant et aussi longtemps qu'elle n'aura pas été actualisée et testée empiriquement. S'il est alors possible de la qualifier de valide et de s'en servir comme indicateur de la « bonne décision », c'est d'abord dans sa dimension idéationnelle.

⁵²⁷ Ce qui montre en quoi Dewey avait raison de ne pas vouloir faire *tabula rasa* de nos pratiques antérieures. Si nos processus de prise de décision étaient d'emblée « viciés » par nos habitudes, il y a longtemps que nous les aurions remis en question. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé avec certaines habitudes puisque, selon Tufts et Dewey dans *Ethics*, historiquement nous serions passés d'une moralité coutumière à une moralité réflexive.

Règle générale, une décision dont les enjeux éthiques auront été soupesés plus systématiquement voit s'accroître la probabilité de se traduire par de bons résultats. Il ne s'agit pas ici de prétendre que la validité de ce résultat est assurée pour chaque décision particulière, seulement de conclure, pour l'avoir expérimenté dans le passé, que le processus de délibération est un moyen qui influence positivement la qualité du résultat obtenu⁵²⁸. Or, ce résultat est dans un premier temps intellectuel et il désigne la conclusion à laquelle nous parvenons après réflexion : telle décision semble la mieux à même de résoudre le problème.

Nous retrouvons ici l'équivalent de la notion d'assertibilité garantie abordée au prochain chapitre. Elle désigne la croyance à laquelle nous parvenons au terme d'un processus d'enquête. Dans la discussion actuelle, cette nouvelle croyance signifie que nous sommes parvenus à l'identification d'une fin-en-vue dont le caractère (probablement) valable ou désirable a été établi par le processus d'enquête. Une fois de plus, à ce stade il s'agit d'une simple probabilité, une probabilité qualitative comme nous l'avons vu plus tôt. Celle-ci ne peut d'aucune façon échapper à l'incertitude caractérisant les conséquences réelles qui suivront la mise en œuvre de la décision. On peut néanmoins posséder un « espoir raisonnable », celui voulant que la qualité de la décision prise a été améliorée par le processus qui y a mené. Comme toujours, c'est donc à l'horizon d'une modeste probabilité⁵²⁹ liée à la condition humaine que se joue la question de la validité de nos décisions. Aucune garantie définitive, mais la possibilité de les améliorer en adoptant les bons instruments. Parmi tous ces bons outils, il en existe un consistant à expliciter les valeurs liées à une décision.

Il nous faut maintenant mettre en évidence l'avantage pratique d'une analyse axiologique plus systématique. Pour ce faire, il nous faut d'abord rappeler la distinction que

⁵²⁸ Nous retrouvons ici l'unité de la relation moyen-fin défendue par Dewey dans *Théorie de la valuation*.

⁵²⁹ Comme nous l'avons plus tôt, pour Dewey le problème est que nous ne savons pas nous contenter de ce genre de probabilité et que nous cherchons toujours une certitude là où il ne peut y en avoir : « the trouble is that we are not content with modest probabilities » (DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14, p. 37).

faisait Dewey entre la fin-en-vue et la fin. La délibération a pour but d'évaluer quelle fin-en-vue mérite d'orienter notre conduite. On ne doit pas la confondre avec la fin de l'action, c'est-à-dire la situation existentielle telle qu'elle s'actualisera une fois la décision mise à exécution. Entre la fin-en-vue, résultat d'une activité intellectuelle, et son actualisation dans l'existence, il y a un écart considérable. Surtout si la décision à prendre devait impliquer un certain délai et plusieurs étapes permettant de la mettre à exécution.

L'agent moral qui aura analysé plus à fond les tenants et aboutissants de sa décision disposera de raisons d'agir qui orienteront plus efficacement ses actions futures que dans le cas d'une analyse moins systématique des enjeux en termes de valeurs. Dans le premier cas de figure, il aura un portrait sans doute plus détaillé des différentes qualités (valeurs) qu'il cherche à produire dans la situation visée. Dans la mise en pratique de sa décision, il pourra donc plus facilement ajuster le tir s'il constate que les choses ne se produisent pas comme prévu. Plus il aura en tête une représentation complète des valeurs (fins générales) qu'il veut atteindre, plus facilement il pourra moduler les moyens empruntés. Cela vaut aussi bien pour les conséquences positives que négatives. Conscient des impacts négatifs de sa décision, notre agent moral pourra prévoir des mesures de mitigation visant à les réduire autant que faire se peut. Plus il sera sensible à ces impacts et aux valeurs qu'ils compromettent, plus facilement il pourra éviter les moyens préjudiciables et plus rapidement il pourra détecter les opportunités de les réduire au minimum. Ainsi, comme la représentation de la fin-en-vue issue d'une analyse plus systématique des valeurs est plus détaillée, cela augmente le contrôle que nous pourrions avoir non seulement sur l'évaluation de la qualité de la décision elle-même, mais aussi sur son opérationnalisation dans l'action. Or, comme nous l'avons vu en analysant la corrélation moyen-fin, l'action est intimement liée à la fin visée. Si intimement liée que Dewey pouvait décrire la fin-en-vue comme une « coordination d'activités ». Ainsi, même si une analyse plus spontanée peut souvent mener à la même fin-en-vue, le fait d'avoir explicité plus systématiquement les différentes valeurs en jeu permet d'être plus attentif à l'impact des différentes sous-activités sur la qualité globale de la situation finale visée par la décision.

Il y aura toujours des cas où les conséquences négatives seront inévitables, de sorte qu'une valeur sera définitivement sacrifiée, sans qu'aucune possibilité de la protéger ne s'offre à nous. C'est ce qui survient dans les situations de dilemme ne comportant aucune possibilité de compromis. Par exemple, dans un cas où l'on ferait le choix d'avorter, on devra renoncer définitivement à l'idée de protéger la valeur associée à la vie du fœtus. Par contre, dans des cas de ce genre l'explicitation des valeurs en jeu peut contribuer à la qualité du processus décisionnel et aux conséquences qui en découleront. D'abord parce que l'agent moral se sera ainsi donné les moyens d'être mieux assuré du bien-fondé de sa décision. En se donnant un portrait global des différentes qualités portées au crédit et au débit de sa décision, il pourra probablement mieux vivre avec le sacrifice qu'il aura consenti en renonçant à ce qui lui tenait aussi à cœur. Ensuite, advenant la remise en question de sa décision par un tiers⁵³⁰, il disposera aussi d'un argumentaire plus étoffé que s'il s'était limité à une analyse moins explicite des enjeux. Même si cela ne devait pas suffire à convaincre autrui, ce sera un avantage négligeable puisqu'il pourra au moins démontrer que sa décision n'a pas été prise à la légère. Dans les cas où la décision aurait produit des conséquences négatives importantes sur d'autres que soi, il y a un véritable

⁵³⁰ Dans *Human Nature and Conduct*, Dewey mettait en évidence le besoin de savoir répondre de nos actes. Il ne s'agit pas d'un impératif moral mais d'un fait social : les autres nous demandent de rendre des comptes. Si nous voulons évoluer dans un environnement social stable, nous avons intérêt à posséder un minimum d'habileté relative à l'analyse et à l'argumentation. Sauf à sacrifier ses propres désirs sur l'autel du bien commun qui sera surtout celui des autres, pouvoir défendre des décisions prenant aussi en compte nos intérêts personnels, c'est se donner la possibilité d'adopter des comportements enrichissant pour soi et acceptable pour autrui. C'est en cela que les trois facteurs indépendants (le bien, la vertu et le devoir) que Dewey associait à l'éthique sont en fait les différentes variables d'une même équation morale. Déterminer le bien dans une situation donnée, c'est bien sûr viser des conséquences à même de combler nos désirs, mais c'est aussi assumer nos devoirs à l'endroit des autres et adopter certaines attitudes valorisées par notre communauté. Ce que Dewey qualifie de facteurs indépendants (le bien, le devoir et la vertu) nous semble être des éléments étroitement reliés et indissociables les uns des autres. Mentionnons au passage que cela semble tout à fait compatible avec ce qui émerge des analyses actuelles de la notion de compétence éthique. Comme l'explique un Bégin par exemple, cette compétence renvoie aussi bien à une attitude (dispositions et vertus), à des attentes en termes de conformité (devoirs) qu'à une aptitude désignant la capacité à réaliser une tâche complexe (réflexivité, autonomie, etc.). Comme Dewey, Bégin défend le caractère central de la dimension réflexive. La bibliographie comprend des références aux travaux de Bégin entourant la notion de compétence éthique.

intérêt à pouvoir en démontrer le caractère raisonnable ou, à défaut de recevoir l'approbation des autres, le caractère non improvisé⁵³¹.

Même s'il est vrai que l'on peut procéder à une analyse rigoureuse sans nécessairement passer par l'explicitation des valeurs, procéder de la sorte permet de mettre clairement en lumière ce que nous avons généralement tendance à chérir et rechercher dans la vie, soit les fins générales que sont précisément les valeurs. Ce faisant, nous explicitons mieux ce qui est en jeu dans une situation problématique et de là, nous pouvons nous en donner un portrait global facilitant d'autant l'évaluation des différentes solutions envisagées

Nous croyons donc que l'identification et l'explicitation des valeurs peut contribuer à augmenter le contrôle que nous exerçons sur nos processus de délibération et avec lui, le contrôle sur la qualité de nos décisions. Bien que cela reste à valider par des expérimentations plus systématiques, nous croyons qu'il s'agit du bon usage des valeurs encore à inventer sur lequel se concluait la théorie de la valuation.

Bien sûr, ce bon usage ne se limite pas à des processus d'enquête dans lesquels sont explicitées les valeurs. L'analyse des faits, l'analyse du problème en cause, des normes applicables, des conséquences probables, tout cela devra contribuer à l'enquête. Mais tout cela fait beaucoup de choses à considérer au final. Si on multiplie le nombre de variables à prendre en considération dans une analyse rigoureuse, le risque d'alourdir indûment le processus d'enquête est bien réel. La sagesse populaire ne nous enseigne-t-elle pas que le mieux est l'ennemi du bien?

⁵³¹ On pourrait sans doute objecter à cette analyse le fait qu'une analyse qui ne passe pas par l'explicitation des valeurs n'est pas improvisée pour autant. Il est vrai qu'une personne peut faire preuve d'un jugement pratique rigoureux sans avoir adopté une telle méthode. Il s'agit plutôt ici d'une tendance générale, celle qu'on observe habituellement et qui consiste chez bien des gens à procéder de manière beaucoup moins systématique que ce qu'ils font lorsque nous leur demandons de procéder à l'aide d'un modèle comportant une étape consistant à expliciter les valeurs en jeu dans une situation problématique.

On se doit donc d'éviter de présenter des modèles d'analyse trop exigeants en regard de nos besoins pratiques. Il faudra nous assurer de procéder à un bon dosage méthodologique. Si l'on veut se doter d'outils pertinents, efficaces et véritablement applicables, il nous faut réfléchir plus avant à la méthode d'enquête à privilégier en éthique appliquée. C'est ce que nous ferons maintenant.

4.4 MÉTHODE, PROPORTIONNALITÉ ET PROBABILITÉ

Nous avons vu Dewey défendre la nécessité pour la théorie de se traduire en méthode d'enquête pratique. Il l'affirma aussi bien dans *Reconstruction en philosophie* que dans *Théorie de la valuation*. Sa théorie éthique comme sa théorie des valeurs devaient mener à des moyens pratiques permettant de résoudre nos problèmes concrets. L'enquête scientifique devait non seulement s'élaborer à partir des enquêtes du sens commun, mais elle devait y revenir en proposant des instruments ayant une portée directement pratique. C'est la signification même de l'instrumentalisme de Dewey.

Malgré l'envergure de son œuvre philosophique élaborée sur une très longue période de temps, à notre connaissance Dewey n'a jamais proposé de méthode détaillée concernant spécifiquement l'éthique⁵³². La seule méthode que nous retrouvons chez lui a une portée très générale et elle concerne tous les types d'enquête. Elle est exposée dans *Logique* ainsi que dans *Comment nous pensons*. Dans ce dernier ouvrage, comme nous l'avons vu au premier chapitre, Dewey décline la méthode d'enquête en cinq temps : 1) prendre conscience d'une difficulté ; 2) définir plus précisément cette difficulté; 3) envisager les solutions possibles; 4) raisonner afin de déterminer laquelle est plus à même de régler la difficulté; et finalement 5) la mettre en application.

Dewey se limite donc à identifier les grandes lignes d'une méthode d'enquête. Considérant son caractère très général, faut-il en conclure qu'il ne sentait pas le besoin de

⁵³² L'envergure de cette œuvre comprenant plusieurs centaines de textes réunis en 37 volumes ne nous permet pas d'affirmer plus catégoriquement qu'il n'a jamais rien proposé de tel.

préciser davantage les étapes par lesquelles devaient passer toute enquête rigoureuse, qu'elle soit de nature éthique ou non? Cela est probable et on peut aisément trouver un argument à l'appui de cette hypothèse. Il réside dans l'idée que le processus que décrit Dewey s'applique à l'ensemble de nos enquêtes, qu'elles soient celles du sens commun ou celle de la science, qu'elles soient liées à un problème important ou à un problème secondaire. Comme elle englobe tous les cas de figure, il est normal que la méthode soit très générale. S'appliquant à un ensemble extrêmement varié de situations particulières, il n'est pas possible de préciser davantage des étapes intermédiaires plus pertinentes en regard de certains types de problèmes plus spécifiques. Évidemment, cela n'exclut pas la possibilité d'élaborer des méthodes propres à certains types de problèmes. La méthode pourra alors s'inspirer de la structure générale de l'enquête tout en étant adaptée en fonction de la nature des problèmes auxquels elle sera destinée. Ce sera bien sûr le cas pour les problèmes de nature éthique qui nous occupent.

Un peu plus tôt, nous avons avancé l'hypothèse qu'il existe une corrélation entre le fait d'explicitier les valeurs en cause dans une prise de décision et la probabilité d'augmenter la qualité du processus de délibération et de son résultat. Une méthode d'enquête propre à l'éthique devrait donc comporter une étape dans laquelle les valeurs mises en jeu sont explicitées en fonction des alternatives considérées. Sur ce point, nous rencontrons déjà une première difficulté. La quatrième étape du processus exige d'identifier les différentes options possibles et la cinquième, d'évaluer laquelle est susceptible de mieux résoudre le problème. En termes d'explicitation des valeurs en cause, cette dernière étape requerrait une analyse comparative des valeurs mises en jeu par les différentes options envisagées. On devine facilement comment une telle analyse serait lourde à porter et peu réaliste en pratique.

De nombreux exemples pourraient montrer que l'explicitation systématique des valeurs en jeu n'est pas davantage justifiable. Plusieurs petits problèmes de la vie courante se règlent de manière peu systématique et généralement sans conséquences fâcheuses. Difficile de prétendre le contraire en exigeant que l'on déploie « l'artillerie lourde » en regard de situations somme toute banales. La délibération ne devrait être élaborée qu'à

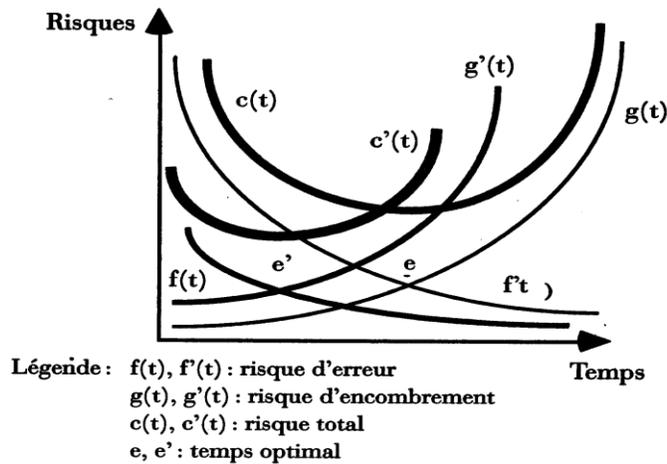
proportion de la gravité potentielle des enjeux à soupeser. Dans le cas d'un employé qui hésiterait entre la poursuite d'une tâche importante au-delà de l'heure du repas, on conviendra qu'à moins de circonstances particulières, il est en droit de prendre sa décision sans passer par une longue analyse. Le contrôle qu'une analyse plus exhaustive des enjeux lui permettrait d'accroître - à proportion de sa rigueur et de son ampleur - n'est intéressant que parce qu'éventuellement il se traduira par une expérience significativement plus valable que celle qu'il aurait pu vivre en s'en remettant à une décision plus spontanée. Plus élevés seront les enjeux, plus grande sera la possibilité de prendre une décision générant des qualités positives ou négatives importantes, plus grand sera l'intérêt de pousser l'évaluation au-delà des habitudes spontanées.

Pour autant, cela ne signifiera pas qu'il y a un intérêt à mener l'analyse sans retenue aucune. En effet, au-delà d'un certain seuil, cette analyse sera d'une utilité décroissante. Elle s'alourdira d'informations sensiblement identiques, risquant de mener à ce que Boudon qualifie d'encombrement⁵³³. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

En effet, de par la nature des choses, le type de décision que j'évoque ici vise toujours à rendre un minimum la somme de deux inconvénients qui varient en sens inverse. Plus le temps passé à la décision par le juge ou le professeur est long, plus les informations qui leur arrivent s'accumulent, et plus la décision a de chances d'être juste. Toutefois, ces informations tendent à être redondantes et à obéir au principe de rendement décroissant convexe. (Graphique 1). Bien entendu, si cette forme peut être traitée comme fixe d'un cas à l'autre, les paramètres qui la précisent varient avec la nature du dossier.⁵³⁴

⁵³³ On pourrait évoquer ici la notion de « saturation » que l'on utilise pour désigner le stade où l'augmentation de la taille de l'échantillon n'apporte rien de plus aux résultats d'une recherche.

⁵³⁴ BOUDON, Raymond (1995). *Le juste et le vrai : études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard, p.345-346.



Graphique 1 : Compromis entre des risques

En fonction de chaque contexte particulier, il y aurait donc un niveau optimal au-delà et en deçà duquel l'analyse risque de mener soit à un encombrement inutile, soit à une décision précipitée augmentant le risque d'erreur.

La question de la proportionnalité de la délibération est encore plus importante si on considère qu'il y a d'autres étapes susceptibles d'exiger un effort d'analyse considérable dans certaines circonstances plus complexes. C'est le cas de la deuxième étape qui consiste à clarifier le problème à l'origine du besoin d'enquêter. Selon l'enseignement de Dewey dans *Ethics*, les problèmes éthiques se présentent habituellement sous la forme d'un conflit de désirs. Si les choses étaient toujours aussi simples, la deuxième étape pourrait sans doute être complétée rapidement puisqu'il suffirait alors de déterminer quels sont les désirs contradictoires agissant alors sur nous. De toute évidence, la vie morale ne se présente pas toujours sous un jour aussi clairement défini. Il faudra parfois un certain temps avant que le processus d'enquête ne mène à une représentation adéquate des détails entourant un problème. Le temps consacré à l'identifier clairement sera souvent bien investi puisqu'il nous évitera d'évaluer des pistes de solutions peu adaptées aux spécificités du problème rencontré. Nous pourrions alors nous concentrer sur celles d'entre elles possédant à première vue un plus grand potentiel de résolution.

Ces solutions sont autant d'hypothèses possibles. S'il s'agit d'une situation plus familière, il sera relativement facile d'identifier les différentes options possibles ainsi que leur potentiel respectif. Le risque résidera alors dans le fait de ne considérer que les possibilités que les habitudes antérieures ont eu tendance à privilégier. Les habitudes ont donc l'avantage de nous présenter plus rapidement certaines avenues possibles, mais, en même temps, l'inconvénient de négliger de nouvelles possibilités susceptibles de résoudre plus efficacement le problème. Faire de l'identification des différentes options possibles une étape à part entière permet d'éviter de s'en remettre trop spontanément aux habitudes d'action, ce qui laisse un peu plus de place à l'exploration de possibilités nouvelles. Si la délibération est menée collectivement, cela pourra se traduire par l'identification d'un plus grand nombre de possibilités d'action que ce qu'une personne seule aurait pu imaginer. Le même phénomène sera vrai en fonction des différences entre les personnes amenées à identifier les options envisageables. Plus le groupe sera homogène, moins probable sera l'identification de possibilités autres que celles qui sont généralement liées aux habitudes du groupe.

Dans tous les cas, les habitudes auront un rôle central à jouer. D'abord en facilitant l'identification des possibilités d'action, ensuite en permettant d'identifier plus rapidement celles qui sont susceptibles de produire de bons résultats. Sans nos habitudes et les connaissances issues de nos expériences antérieures, il nous faudrait explorer systématiquement toutes les possibilités et leurs conséquences. Bien que certaines problématiques plus complexes puissent justifier l'analyse comparative et systématique de plusieurs hypothèses, ce n'est pas le cas de la plupart des décisions auxquelles nous sommes confrontés. Le plus souvent, il sera raisonnable de se limiter à quelques options offrant, au premier regard, un potentiel de résolution suffisant pour mériter d'être considérées. Ici encore, ce sera à proportion de l'importance des enjeux que le degré requis de systématisme pourra être déterminé. Poursuivre une délibération au-delà de ce qui est nécessaire a un coût, non seulement parce qu'il y a risque d'encombrement, mais aussi parce que cela implique d'y sacrifier inutilement du temps au détriment d'autres activités valables. Prolonger la délibération éthique comporte aussi le risque de ne pas prendre la décision au moment opportun. Il s'agit donc d'atteindre un degré suffisant

d'approfondissement. Juger quant à la nécessité d'approfondir ou non l'enquête fait partie du processus même de l'enquête. À la lumière de ce qui émergera progressivement, il sera possible de juger si certains aspects méritent d'être explorés plus avant ou si, au contraire, l'enquête est parvenue à un stade où il est possible de conclure avec l'assurance que toutes les pierres qui devaient l'être ont été retournées.

Le degré de systématisme de la démarche sera fonction des enjeux liés au problème en question. Il serait tout aussi déraisonnable de ne pas prendre le temps nécessaire à l'évaluation de différentes options face à un problème important que de consacrer des efforts considérables à un problème trivial. C'est donc le contexte et le problème qu'il pose qui permettra d'évaluer dans quelle mesure une comparaison rigoureuse des différentes solutions est souhaitable.

Si on considère la complexité qui entoure certains problèmes éthiques, on peut aisément mesurer le risque d'encombrement que représente une analyse comparative de plusieurs solutions différentes. Selon le nombre de personnes potentiellement touchées par une solution envisagée, selon la diversité des conséquences à considérer pour chacune d'entre elles, les normes en cause, etc., une analyse exhaustive va rapidement se traduire par un nombre élevé d'informations à traiter. Si l'étape consistant à déterminer quelle solution est la meilleure devait être traitée avec un maximum de rigueur, il faudrait alors procéder de la même façon avec chacune des hypothèses envisagées et déterminer dans chaque cas quelles en seraient les conséquences pour les différentes personnes concernées, quelles normes seraient respectées ou non, quelles valeurs seraient affectées positivement ou négativement, etc. Cela illustre à quel point le contexte et le problème qu'il pose sont déterminants s'agissant de déterminer le dosage méthodologique approprié. Qu'une politique publique doive passer par une analyse systématique de plusieurs options se justifiera pleinement si l'on en considère les impacts potentiels sur une grande partie de la population. Qu'une décision individuelle engageant l'avenir d'une personne requière une analyse rigoureuse se justifie tout autant. Cependant, la réponse quant au degré d'analyse nécessaire n'est jamais donnée a priori. Même un problème en apparence anodin peut s'avérer d'une complexité plus grande que ce qui était anticipé initialement.

C'est donc le jugement pratique en contexte qui devra établir le degré d'analyse nécessaire à une enquête particulière. C'est pour cette raison qu'en éducation Dewey accordait plus d'importance à l'autonomie des personnes et aux développements de leurs habiletés intellectuelles qu'à l'apprentissage de connaissances générales. Sans un minimum de jugement pratique nous permettant de mener nos propres enquêtes dans des situations problématiques particulières, nous serions fort dépourvus et cela quelles que soient la quantité et la qualité des connaissances générales apprises. Parce qu'elles ont une grande portée de par leur caractère général, ces connaissances sont évidemment plus qu'utiles, elles sont indispensables. Toutefois, leur utilité serait limitée sans la capacité de discerner ce qu'il faut en faire *ici et maintenant*. À raison, Dewey pouvait en conclure que la logique au sens pratique était rien de moins que vitale.

Notre capacité d'adaptation à un environnement naturel et social changeant est fortement liée à une pensée réfléchie synonyme pour Dewey d'enquête⁵³⁵. Cela est vrai pour l'ensemble des problèmes de la vie, incluant les problèmes moraux. L'éducation morale ne peut donc pas se limiter à l'apprentissage de grands principes moraux. Bien au contraire, c'est au développement d'une pensée réfléchie à même de résoudre plus efficacement les conflits moraux qu'elle doit principalement se consacrer. Cette efficacité repose sur une méthode d'enquête cohérente et complète comportant des étapes distinctes. Cette efficacité ne sera cependant au rendez-vous que si l'enquête, comme nous l'avons montré, est proportionnée aux enjeux du problème en cause. Nous savons déjà que la complexité de certains problèmes peut rapidement mener à un nombre considérable d'informations à traiter. Qu'en est-il si l'on considère que Dewey avait identifié dans *Ethics* trois facteurs indépendants avec lesquels l'agent moral doit conjuguer dans sa conduite morale? La question est maintenant de savoir comment les intégrer au modèle général d'enquête en cinq étapes que nous avons exposé plus tôt. S'agissant d'une méthode d'enquête propre aux problèmes éthiques, comment articuler la variable « bien » aux variables « devoirs » et « vertus »?

⁵³⁵ DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF, p.79.

Notre premier commentaire sera à l'effet que la visée du « bon bien »⁵³⁶, si elle est comprise correctement, n'est pas en porte-à-faux avec celle des devoirs et des vertus. Bien au contraire, déterminer quelle est la bonne fin à viser ne peut se réaliser sans la prise en compte de nos devoirs et sans l'influence des vertus - ou de bonnes dispositions pour adopter un vocabulaire moins suranné.

Concernant les dispositions, nous avons déjà mis en évidence avec *Human Nature and Conduct* ainsi qu'avec *Ethics* comment elles influençaient directement le processus de délibération. Par exemple, une personne faisant généralement preuve de sympathie pour autrui⁵³⁷ aura naturellement tendance à accorder de l'attention aux conséquences de ses actes sur lui. On constaterait facilement la tendance inverse chez une personne encline à un certain égoïsme. Il est donc difficile d'imaginer que la détermination du bon bien dans une situation donnée ne sera pas conditionnée par les dispositions morales, bonnes ou moins bonnes, de l'agent moral. Et quand bien même les bonnes dispositions n'agiraient pas spontanément sur lui, elles se traduisent aussi par des devoirs moraux exprimant des attentes du milieu. Imprégné de la culture morale de l'environnement social qui est le sien et indépendamment de ce que sa socialisation primaire aura réussi à lui inculquer comme bonnes dispositions, l'individu connaît les normes morales dont devrait s'inspirer sa prise de décision. Ainsi, bien que certaines vertus morales n'agissent pas directement dans son processus de décision faute d'avoir été intégrées à ses habitudes, elles pourraient fort bien l'être indirectement par le biais des normes dont il sait ou devrait savoir qu'on attend de lui qu'il les respecte. Si sa décision devait témoigner d'un flagrant manque de considération pour les intérêts d'autrui, les probabilités sont grandes qu'elle ne puisse être qualifiée d'acceptable. Dès lors, la situation sur laquelle débouchera le processus est susceptible de provoquer des réactions négatives créant de nouveaux problèmes plutôt que de résoudre celui qui était à l'origine de l'enquête.

⁵³⁶ Rappelons encore une fois qu'il s'agit d'une expression utilisée par Dewey (DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard, p. 220).

⁵³⁷ Dans la version de 1908 de *Ethics*, Dewey écrivait : « Sympathy widens our interest in consequences and leads us to take into account such results as affect the welfare of others. » (DEWEY, John (1908). *Ethics*, MW, Vol. 5, p. 302)

Une méthode d'enquête prévoyant l'explicitation systématique des conséquences, positives et négatives, pour soi et pour autrui semble nécessaire si l'on veut s'assurer que la délibération ne comporte pas trop de biais générés par ces dispositions morales. En ajoutant à cela l'analyse des différentes normes (légales, déontologiques, morales ou coutumières) qui seront respectées ou non par la décision envisagée, nous ferons aussi en sorte que les attentes du milieu ainsi que les obligations auxquelles est soumis le décideur apparaissent clairement sur son écran radar. Ces attentes et ces obligations demeureront toutefois des instruments d'analyse, des outils qu'il lui faudra prendre très au sérieux, mais sans pour autant en faire des impératifs catégoriques ne souffrant aucune exception. D'ailleurs, lorsque différentes normes seront en conflit, le décideur n'aura pas le choix de déroger à une norme afin d'en respecter une autre.

Comme nous l'avons vu avec *Ethics*, la conception de l'éthique de Dewey tente de fédérer l'intérêt individuel à l'intérêt collectif. Cette vision d'un bien véritablement commun n'exige pas de l'individu qu'il renonce à ses désirs au seul profit du bien collectif. Ses désirs peuvent être jugés désirables pour peu qu'ils soient compatibles avec ses devoirs à l'endroit des autres. Ils seront tels s'ils sont imprégnés des dispositions morales valorisées par son groupe d'appartenance. Parce que le passé a montré comment ces dispositions contribuaient significativement à la qualité des interactions entre membres d'une même communauté, celle-ci est justifiée de les valoriser et d'en faire des attentes, des attentes plus ou moins formelles et contraignantes selon les cas. C'est ainsi que certaines valeurs seront privilégiées par une communauté. Exprimer certaines qualités auxquelles sont attachés les membres, tout comportement les mettant à mal sera susceptible de susciter de la désapprobation, voire même une sanction.

Une méthode d'enquête rigoureuse doit-elle pour autant expliciter l'ensemble des variables liées à une prise de décision en matière éthique? Faut-il identifier l'ensemble des normes en cause, qu'elles soient morales, légales, déontologiques ou coutumières? Faut-il expliciter l'ensemble des valeurs en lien avec la problématique, celles qui seraient actualisées par la fin-en-vue et celles qui seraient affectées négativement? Faut-il expliciter l'ensemble des conséquences, positives et négatives, pour l'ensemble des partis touchés?

À la lumière de tout ce que nous avons dit précédemment de la proportionnalité nécessaire en regard des enjeux en cause, il est facile de conclure que cela ne peut pas toujours être le cas. Cependant, il est raisonnable de penser qu'une analyse plus systématique des normes, des conséquences et des valeurs en cause dans certaines situations plus complexes est requise si on veut augmenter la probabilité que la fin-en-vue soit bel et bien désirable pour l'individu et acceptable pour son environnement social.

Encore ici, il s'agit bien de probabilité et non de certitude. Rien ne garantit que ce qui semblait tout à fait raisonnable au décideur ne sera pas jugé négativement par la suite. Même si la décision a été prise avec tout le sérieux du monde et dans un souci sincère de bien faire, il arrive que les réactions ne soient pas celles qui étaient anticipées. Le contraire est tout aussi vrai. Même la décision la plus franchement déraisonnable pourrait ne pas susciter de réactions aussi négatives que ce à quoi on aurait pu s'attendre. Sur la base de nos expériences antérieures, on peut néanmoins affirmer avec assurance que les décisions imprégnées de bonnes dispositions, soucieuses de l'intérêt des autres, respectueuses des normes en vigueur ainsi que des valeurs du groupe, ont plus de chance de donner lieu à une situation stable que les décisions ayant fait fi des intérêts et des attentes du milieu.

Le raisonnement moral à l'origine d'une prise de décision joue un rôle déterminant dans le contrôle que nous pouvons exercer sur notre conduite morale. Plus cohérent, rigoureux et pertinent il sera, plus à même sera-t-il de démontrer le caractère raisonnable de la décision retenue. D'abord pour le décideur lui-même puisqu'en formulant son raisonnement, il se donne la possibilité de formaliser sa propre pensée et de faciliter son évaluation globale. Ce même raisonnement devient ensuite un moyen de justifier sa décision – qu'elle soit déjà mise à exécution ou simplement envisagée – auprès d'autrui. Sur le plan social ensuite, un raisonnement clairement formulé joue une fonction essentielle puisque souvent il devra justifier des décisions ayant des impacts négatifs importants, pour soi ou pour les autres. Comme l'enquête a pour but de rééquilibrer un environnement déstabilisé, la capacité de formuler une argumentation crédible à l'appui des décisions difficiles constitue une habileté incontournable pour les membres appelés à interagir entre eux et à se rendre des comptes mutuellement. Sans un minimum de capacité à raisonner

correctement, il deviendra vite difficile de convaincre autrui du caractère raisonnable et acceptable d'une décision ayant des effets négatifs sur lui.

Dans cette perspective, Dewey pouvait à raison attribuer aux habiletés intellectuelles un rôle de premier plan en éducation morale. Savoir raisonner correctement, avec clarté, pertinence et rigueur, c'est augmenter considérablement la qualité de nos prises de décisions tout en nous dotant d'un moyen de communication permettant de contrôler partiellement les réactions de notre environnement social. Savoir raisonner correctement, c'est par conséquent augmenter la probabilité de pouvoir résoudre plus adéquatement nos problèmes d'ordre moral. C'est en ce sens qu'il est nécessaire d'inscrire l'éthique dans un horizon probabiliste. Le contrôle que nous pouvons exercer sur notre conduite morale et notre environnement social ne pourra jamais être total. Néanmoins, nous possédons la capacité de réduire l'incertitude entourant les conséquences de notre conduite. À nous donc de nous doter des moyens d'assumer et d'assurer au mieux cette capacité qui est déjà la nôtre. Ces moyens passent notamment par des méthodes d'enquête pertinentes et efficaces en éthique appliquée. La question est alors de savoir quelle méthode est susceptible d'être la bonne. Laquelle ou lesquelles, car on peut facilement penser que différentes méthodes peuvent avoir leur pertinence en fonction des contextes spécifiques d'application⁵³⁸.

Plusieurs méthodes d'analyse existent en éthique et il n'est nullement question ici d'en faire une étude comparative. Cela ferait l'objet d'un projet de recherche mobilisant des ressources considérables. Nous voudrions plutôt mettre en évidence la possibilité d'évaluer ces outils à la lumière des idées de John Dewey. Au regard de ce que nous avons vu jusqu'ici, il serait possible d'analyser et de comparer les méthodes en fonction de leur capacité à répondre à certaines exigences mises en évidence par les idées de Dewey. Nous esquissons une liste des questions possibles qui pourraient orienter ce type de recherche :

- 1) La méthode s'assure-t-elle de clarifier la nature du problème?

⁵³⁸ Par exemple, dans le contexte d'un comité d'éthique clinique ou encore dans celui d'un comité d'éthique de la recherche.

- 2) Fait-elle en sorte d'explorer plusieurs options?
- 3) Incite-t-elle à expliciter les conséquences de ces options pour les personnes concernées?
- 4) Invite-t-elle à mettre en évidence les normes qui seraient respectées ou non par les options envisagées, y compris des normes tacites renvoyant à des dispositions morales attendues face au problème en cause?
- 5) Permet-elle d'explicitier les valeurs actualisées ou « sacrifiées » par les options envisagées?
- 6) Invite-t-elle à formuler un argumentaire complet à l'appui de l'option retenue, un argumentaire nuancé à même de répondre aux objections possibles?
- 7) La méthode comporte-t-elle une étape visant à valider la pertinence de l'option retenue en fonction du problème tel qu'il a été clarifié au début du processus?
- 8) La méthode prévoit-elle un suivi permettant au(x) décideur(x) de déterminer s'il y a un écart important entre le résultat visé et le résultat obtenu, entre la fin-en-vue et la fin atteinte?

Il y aurait certainement d'autres questions à considérer en fonction de la spécificité de certains contextes et de leurs besoins spécifiques. Cependant, ce qui nous semble déterminant réside dans l'esprit qui animera ceux et celles qui seraient appelés à évaluer des modèles d'enquête. Ces personnes ne devront jamais perdre de vue la nécessité de tester empiriquement ces modèles afin de juger de leur réalisme et de leur efficience. Quelle que soit la rigueur conceptuelle et méthodologique du modèle retenu, cette rigueur ne sera d'aucune utilité s'il n'est pas possible de la traduire dans des pratiques effectives menant à des décisions intelligentes prises en temps opportun.

CONCLUSION

Les idées de John Dewey nous ont permis d'avoir une compréhension beaucoup plus solide de ce que signifie une approche réflexive de l'éthique pour l'expérience humaine ainsi que de l'usage que nous pouvons faire des valeurs dans nos méthodes de prise de décision.

Dans la conclusion, nous aurons l'occasion de revenir sur les quatre difficultés identifiées dans l'introduction : le rapport des valeurs aux comportements, leur rapport aux normes, leur rapport aux émotions ainsi que la hiérarchisation des valeurs dans les processus de prise de décision.

Nous profiterons aussi de cette conclusion pour mettre en évidence l'intérêt scientifique et social des théories de Dewey : sa théorie de l'enquête, de l'éthique et de la valuation. Enfin, nous terminerons ce long parcours par une brève réflexion sur les implications de cette recherche en éducation morale.

RETOUR SUR LES QUATRE DIFFICULTÉS INITIALES

Il est maintenant temps de revenir sur les difficultés que nous avons soulevées en introduction. Ces difficultés, rappelons-le, étaient au nombre de quatre. Les trois premières concernaient le rapport des valeurs aux comportements, aux normes et aux émotions tandis que la quatrième portait sur la hiérarchisation des valeurs dans les processus de prise de décision.

La première difficulté relative au rapport valeur-comportement se formulait en une série de questions mettant en évidence le fait que les valeurs semblent parfois se confondre avec des comportements assez précis mais sans que cela soit toujours le cas. Les valeurs auraient ainsi un lien assez fort avec nos comportements sans toutefois être identiques à eux. La seconde difficulté concernant le rapport valeur-norme découle directement de la

première. Elle renvoyait à la question de savoir si les normes ne seraient pas des moyens d'atteindre des valeurs et le cas échéant, comment des valeurs ayant un caractère souvent très général pouvaient se transposer en normes plus spécifiques visant le plus souvent⁵³⁹ des comportements relativement bien définis.

À la lumière de ce que nous avons fait voir des idées de Dewey, on ne saurait nier la relation étroite qu'il y a entre les valeurs et les comportements. Puisqu'elles renvoient à des qualités vécues dans l'expérience, ces valeurs ne pourraient pas ne pas avoir de lien avec les comportements affectant directement ces mêmes qualités. La façon d'exprimer ce lien pose toutefois certains défis, ce qui explique sans doute le fait que nous ne disposons pas encore d'une théorie des valeurs faisant l'objet d'un large consensus. Les valeurs (équité, justice, impartialité, liberté, bien-être, accomplissement de soi, empathie, etc.) désignent des caractéristiques que nous pouvons éprouver directement dans une expérience singulière. Vivre une expérience que nous qualifions d'injuste ou apprécier un comportement jugé généreux renvoie à une expérience d'abord vécue dans une matrice biologique et pouvant ensuite être exprimée par les symboles d'une matrice culturelle. Comme nous l'avons vu, il y a des liens étroits entre ces deux matrices sans qu'il n'y ait pour autant de parfaite adéquation. Parce que la matrice culturelle est partagée entre les membres d'une même communauté linguistique, il y aura régulièrement des accords quant aux liens entre certains aspects qualitatifs de l'expérience et les symboles utilisés pour les exprimer. Mais il y aura aussi des divergences puisque la matrice culturelle possède une certaine indépendance par rapport à la matrice biologique. Bien que relative, cette indépendance est précisément ce qui rend la connaissance possible. Celle-ci est par définition générale, ce qui lui permet de s'appliquer à plusieurs cas particuliers. La connaissance est donc en relation avec eux, mais sans être parfaitement identique à chacun, ceux-ci étant chaque fois uniques et constamment changeants.

⁵³⁹ Souvent mais pas toujours. Certains principes moraux ne sont guère plus précis que les valeurs auxquels ils renvoient. Par exemple, le principe « il faut respecter autrui » ne précise en aucune façon les comportements associés à l'idée de respect.

Le fait pour les membres d'une communauté de partager une conception relativement homogène de certaines valeurs et des comportements les incarnant explique assez facilement les accords que nous constatons régulièrement dans les interactions entre eux. Ainsi, elles ne seront pas rares les situations dans lesquelles les membres d'une communauté s'entendront pour juger un comportement d'une manière équivalente. Assez souvent, il sera possible de s'entendre sur le caractère généreux ou non, louable ou non, respectueux ou non, de tel ou tel comportement. Il n'y aura pas nécessairement unanimité, mais une convergence suffisante pour rendre la cohabitation possible et dans l'ensemble plus harmonieuse que conflictuelle considérant le nombre d'interactions en cause. Est-ce à dire que les membres se sont dotés d'une définition précise de certaines valeurs et que, de là, ils ont pu en déduire certains comportements relativement bien définis et des normes précises? On peut penser que c'est plutôt parce que certains comportements se sont avérés souhaitables ou non en fonction de leurs conséquences qu'on a pu ensuite les associer à des qualités générales comme les valeurs. On comprend ainsi que les valeurs se soient progressivement « standardisées » et qu'elles aient pris des formes mieux définies dans certains environnements, en fonction de l'importance particulière de la caractéristique de l'expérience qu'elles représentent. Qu'une valeur comme l'empathie puisse avoir un impact significatif sur la qualité globale des soins prodigués par une personne est un phénomène facilement observable, surtout quand cette qualité se fait sentir par son absence. Il est donc naturel que cette qualité soit valorisée et recherchée dans les milieux liés à la santé. Ces milieux vont progressivement faire en sorte que les comportements associés à la présence de cette qualité soient valorisés alors que ceux qui en seraient dépourvus seront dévalorisés, voire désapprouvés et sanctionnés. Dans ce creuset social, certaines habitudes ne pourront pas faire autrement que de se consolider au détriment d'autres habitudes jugées inappropriées. De la sorte, certains comportements deviendront progressivement le standard associé à la qualité recherchée. Comme fin généralisée, cette qualité se traduira pour les membres de la communauté en des comportements types permettant de perpétuer cette qualité. Le respect, l'empathie, la sollicitude, ne seront plus des idées trop abstraites et générales pour s'actualiser par et dans des comportements. Elles seront associées à certains comportements plus ou moins précis selon les cas. Parfois, ces valeurs se déclineront dans des règles assez strictes prescrivant des comportements bien définis. Le respect sera par

exemple associé au vouvoiement, à une tenue particulière, etc. On peut donc voir que la valeur comme fin générale peut avoir un caractère très général sans exclure la possibilité qu'elle se traduise, selon les contextes, dans des normes comportementales assez précises. Si elles ne se transposaient jamais dans des comportements relativement bien définis, ces qualités - auxquelles nous sommes pourtant attachés - ne seraient jamais actualisées dans nos pratiques. Un environnement social dont les attentes seraient laissées à l'interprétation plus ou moins arbitraire de chacun s'exposerait à une plus grande instabilité que celui dans lequel on retrouve des pratiques et des attentes relativement homogènes et jugées acceptables par la majorité des membres. Les difficultés que traversent nos sociétés pluralistes témoignent des défis que représente la perte d'une conception plus homogène de la moralité. Si utiles et précieuses que puissent être les valeurs, elles ne suffisent pas à réguler à elles seules nos conduites personnelles et nos orientations collectives. Sans être confondues avec des normes et des comportements, les valeurs doivent tout de même être mises en relation avec certains comportements et certaines normes pour pouvoir agir efficacement dans nos dispositifs de régulation et de coopération. Sans les normes comportementales qui en précisent les contours et régularisent nos interactions, les valeurs seraient d'une utilité limitée. Mais sans ces fins générales que sont les valeurs, les normes que nous mettons en place pourraient difficilement trouver leur légitimité. À quoi bon s'imposer des contraintes si on devait ignorer quelles finalités elles servent?

Parmi les problèmes posés par une approche fondée sur les valeurs, nous avons également évoqué le fait que les valeurs sont très présentes dans les discours publics et recouvrent des réalités assez disparates. Leur portée très générale permet en effet aux valeurs d'exprimer tout ce qu'il y a de précieux à nos yeux. Elles renvoient à des qualités que nous avons de bonnes raisons de chérir, de rechercher et de valoriser individuellement et collectivement. Nous ne le faisons pas pour des raisons arbitraires, mais parce que nos expériences antérieures nous ont montré à quel point ces qualités contribuaient significativement à la qualité globale de notre environnement naturel et social. Que les valeurs soient idéalisées s'explique donc naturellement. Qu'elles puissent faire l'objet de manipulation s'explique tout aussi bien. Dans la mesure où les valeurs, comme symboles, se distinguent des conditions existentielles dans lesquelles elles peuvent ou non

s'incarner⁵⁴⁰, les beaux discours peuvent avoir la part belle. Et cela sans cynisme aucun puisque ces discours ne sont pas que ceux de la manipulation et de la propagande. Ils sont aussi ceux des tribuns d'exception qui sauront motiver les troupes au nom d'idéaux sincères, dignes de fédérer les efforts de tout un chacune.

Voyons maintenant comment les travaux de Dewey et l'interprétation que nous en proposons éclairent la troisième difficulté relative à la relation valeurs-émotions. Inscrites dans le continuum de la valuation, les valeurs sont d'abord liées aux aspects de nos vies auxquels nous sommes directement et émotivement attachés. Des aspects que nous prisons parce qu'ils représentent quelque chose de précieux que nous souhaitons préserver. Il est donc normal que nous éprouvions des émotions comme de la peur, du dégoût, de l'indignation, de la colère et parfois même de la haine à l'endroit de ce qui pourrait compromettre leur présence dans nos existences. Normal aussi que nous éprouvions de l'affection, du respect, voire une profonde passion s'agissant des aspects de nos vies représentant ce que nous avons expérimenté de plus satisfaisant. Que les valeurs se soient traduites en des fins générales servant de critères d'évaluation découle naturellement de notre attachement à des expériences positives. Comme « équipement intellectuel »⁵⁴¹, ces critères nous aident à départager ceux de nos désirs qui s'avèreront à l'analyse vraiment désirables. Désirables d'abord parce qu'ils ne compromettent pas nos propres intérêts, mais aussi parce qu'ils se traduiront par des comportements et des conséquences susceptibles d'être jugés acceptables par notre communauté. Bien qu'elles renvoient ainsi à une dimension intellectuelle nous amenant à prendre une distance critique face à des formes plus immédiates d'attachement ou de rejet, les valeurs sont néanmoins en relation avec des émotions éprouvées directement dans l'expérience. Comme la forme particulière que peut prendre l'expression d'une émotion sera elle-même conditionnée par l'approbation ou la désapprobation qu'elle est susceptible de provoquer dans un environnement social, on peut en conclure qu'émotions, normes, comportements et valeurs sont étroitement interreliés

⁵⁴⁰ De là s'explique la possibilité de pouvoir distinguer des valeurs effectives ou agissantes des valeurs déclarées ou idéalisées.

⁵⁴¹ Rappelons qu'il s'agit d'une expression de Dewey.

dans nos processus de prise de décision. Ceci nous conduit à la quatrième et dernière difficulté en lien avec le raisonnement pratique à l'œuvre dans nos décisions. Voyons d'abord comment nous l'avons formulée dans l'introduction :

Cela nous amène à la quatrième difficulté rencontrée dans la pratique : la hiérarchisation des valeurs et leur rôle dans nos modes de raisonnement pratique. En effet, par quel mécanisme en venons-nous à mettre un ordre entre différentes valeurs? Si les valeurs permettent de jauger les enjeux d'une situation donnée, de quelle façon faut-il comprendre les liens qui les unissent entre elles et par quels moyens et quel type de raisonnement pratique un individu ou un groupe arrive-t-il à les pondérer pour atteindre une solution jugée satisfaisante? Le processus est-il trop fortement conditionné par des éléments culturels et émotionnels pour qu'il soit encore pertinent de parler d'un raisonnement rationnel? Un tel raisonnement peut-il et doit-il intégrer des éléments non rationnels?

La trajectoire suivie jusqu'ici dans cette thèse nous permet de répondre assez facilement à la dernière de cette série de questions : « Un raisonnement peut-il et doit-il intégrer des éléments non rationnels? » Nous pouvons maintenant répondre par l'affirmative à cette question. Un raisonnement transite par des éléments non rationnels puisqu'il part d'une expérience qui est d'abord vécue immédiatement, qualitativement et globalement, avant même d'être connue et médiée par un langage fait de symboles rendant le raisonnement possible. Le continuum de la valuation comprend à la fois un pôle constitué d'impulsions immédiates et de désirs⁵⁴² ainsi qu'un pôle correspondant à une phase plus exclusivement intellectuelle. Bien qu'on puisse les distinguer, ces deux pôles s'inscrivent dans un continuum comportant différents degrés. Il comporte des activités parfois plus directement cognitives et d'autres plus directement impulsives ou affectives.

⁵⁴² Au chapitre 3, nous avons que Dewey considérait que la valuation s'amorçait avec le désir, ce dernier comportant une dimension idéationnelle qui permet d'identifier l'objet susceptible de combler le besoin exprimé par l'impulsion. Cette dernière est la cause du désir, mais Dewey l'excluait du processus de valuation comme tel. Il nous semble difficile toutefois de concevoir adéquatement le continuum de la valuation sans y intégrer ce qui en est à la source même : l'impulsion vitale qui constitue rien de moins que son enracinement dans la matrice biologique. Cela se justifie d'autant mieux que les impulsions elles-mêmes, comme l'a montré *Human Nature and Conduct* au chapitre 2, sont façonnées par la matrice culturelle. Il n'y a donc pas de coupure nette entre ces impulsions et les formes qu'elles prennent selon les habitudes du milieu social où elles émergent. En les intégrant au continuum de la valuation, nous évitons aussi de reproduire un nouveau dualisme corps/pensée.

La sous-question précédente se lisait comme suit : « Le processus est-il trop fortement conditionné par des éléments culturels et émotionnels pour qu'il soit encore pertinent de parler d'un raisonnement rationnel? » Nous répondrons aussi à cette question par l'affirmative. Le raisonnement peut être rationnel même s'il est fortement conditionné par des éléments culturels, émotionnels ou encore pulsionnels. Notons que ce conditionnement n'a rien de péjoratif. Nos impulsions, nos émotions, notre culture et le langage qui la porte fondent à même leurs interactions notre capacité de raisonner. Sans une expérience directe des aspects qualitatifs de la vie méritant notre attachement ou notre rejet, nous ne saurions comment orienter notre conduite. Sans le langage et les connaissances hérités d'une culture, nous ne pourrions tout simplement pas raisonner et adapter notre conduite autrement que sous l'influence de nos impulsions, de nos désirs et de nos habitudes. Cependant, l'influence de notre culture et de ses habitudes deviendra moins favorable si elle ne s'accompagne pas de la capacité à remettre en questions certaines façons de faire et de ressentir. La réflexivité a un rôle critique à jouer, non seulement face à nos actions particulières mais face aussi à nos habitudes individuelles ou collectives. Pour reprendre des expressions utilisées dans *Ethics*, c'est ainsi qu'historiquement nous sommes passés d'une « moralité coutumière » à une « moralité réflexive ». Ayant pris conscience des limites d'une moralité coutumière, nous avons progressivement favorisé une moralité réflexive, mais sans renoncer à l'idée que les habitudes liées aux coutumes ont encore un rôle de régulation important à jouer.

Qu'en est-il maintenant des autres questions que nous avons associées à la quatrième difficulté liée à la hiérarchisation des valeurs dans nos processus de décision? À la lumière de ce que nous avons vu précédemment, on peut d'abord dire des liens unissant les valeurs entre elles qu'ils sont les mêmes que ceux qui existent dans la matrice biologique. Nous pouvons établir logiquement des relations entre les valeurs parce que nous avons expérimenté comment différentes qualités que l'on peut distinguer dans l'expérience sont corrélées entre elles. Lorsque nous agissons sur l'une, cela en impacte d'autres directement. Nous pouvons par exemple souhaiter favoriser le développement économique d'une communauté en envisageant des solutions qui pourront, selon les cas, affecter positivement ou non la qualité de son environnement naturel. Nous pouvons souhaiter augmenter la

sécurité des vols aériens en limitant considérablement la liberté des passagers dans le choix de ce qu'ils transporteront avec eux. Les exemples de corrélations entre différentes valeurs sont trop évidents pour qu'il soit nécessaire d'insister. Reste maintenant la question de la pondération et de la hiérarchisation des valeurs en contexte. Quel poids accorder aux différentes valeurs mises en tension dans une situation problématique? Peut-on les hiérarchiser et si oui, comment et pourquoi?

Ce que nous avons dit du processus d'enquête a clairement mis en évidence que ce sera le fait de pouvoir solutionner adéquatement le problème qui déterminera l'importance relative que nous voudrions accorder à certaines valeurs au moment de choisir la fin-en-vue. En ce sens, aucune hiérarchisation des valeurs préalable à l'enquête ne saurait déterminer quelles valeurs devraient avoir plus de poids dans le processus. Évidemment, un individu ou un groupe peut avoir une préférence marquée pour certaines valeurs (le plaisir, la loyauté, la réussite, etc.) et avoir tendance à les prioriser régulièrement. Cela ne signifie aucunement qu'elles doivent avoir le dernier mot dans toutes les situations, indépendamment des particularités du problème rencontré.

Comme nous venons de le constater, les idées défendues par Dewey en son temps nous permettent de clarifier les différentes difficultés qui étaient à l'origine de la recherche qui a mené à cette thèse. Elles ont aussi permis de mieux comprendre ce que représentaient les valeurs dans l'expérience humaine, en quoi elles sont des « instruments d'intelligence » appelées à jouer un rôle de premier plan dans une approche réflexive de l'éthique appliquée. Nous allons maintenant nous intéresser à la pertinence aujourd'hui des théories de Dewey sur le plan scientifique et social.

LA PERTINENCE DES THÉORIES DE JOHN DEWEY

Naturalisme, empirisme, pragmatisme, instrumentaliste, valuation, voilà des termes bien abstraits s'agissant de mieux comprendre des valeurs renvoyant à ce qu'il y a de plus précieux dans nos vies, ce à quoi non seulement nous tenons, mais aussi ce à quoi nous avons toutes les raisons du monde d'être profondément attachés.

L'amour, l'amitié, la justice, la santé, le respect, l'empathie, l'égalité, le plaisir, la beauté, la joie, le don de soi, la réussite, le courage, la tolérance, tout ce qui fait la valeur de la vie n'a pas attendu la caution des philosophes pour faire l'objet de notre attachement le plus profond et le plus durable. Que des valeurs aient depuis longtemps influencé⁵⁴³ nos choix d'action est on ne peut plus évident. L'être humain a naturellement cherché à protéger et perpétuer certaines qualités que des expériences particulières lui avaient fait découvrir. Il n'a pas inventé la beauté, mais il a créé des moyens de multiplier les conditions dans lesquelles elle peut être expérimentée. Les idées et les théories font aussi partie des moyens dont nous disposons pour accroître la qualité de nos expériences. Elles contribuent à mieux les comprendre et à traduire en connaissances ce qui fait d'abord l'objet d'une expérience immédiate ne comportant pas d'emblée une dimension cognitive.

En matière de valeurs, l'enquête scientifique semble éprouver de la difficulté à élaborer une théorie permettant d'en rendre compte adéquatement. Cela est curieux si on considère l'importance qu'elles revêtent pour la conduite humaine. On peut expliquer ce « retard » de la théorie sur la pratique de plusieurs façons. Parmi elles, on retrouve la présence de présupposés théoriques ayant d'emblée miné la possibilité de situer les valeurs là où elles se manifestent, soit dans la vie elle-même telle qu'elle est vécue par chacun et chacune d'entre nous.

Avec le pragmatisme, nous avons appris à ne plus opposer la vie des idées à la vie de tous les jours. Avec Dewey, nous avons ramené la philosophie sur terre et nous lui avons rappelé l'importance de se mettre au service des humains et non à celui des idées pour les idées. Désormais, nos savoirs ne devraient plus s'opposer à nos savoir-faire. En refusant d'opposer théorie et pratique, Dewey nous a invités à améliorer nos vies, biologiquement, psychologiquement et socialement. Le méliorisme vaut pour nos actions et aussi pour des théories qui doivent constamment se reconstruire de manière à mieux nous outiller face aux problèmes qui sont les nôtres.

⁵⁴³Sans doute bien avant l'apparition des termes permettant de les exprimer. De toute évidence, les humains ont apprécié la santé avant même de savoir la nommer.

Dewey nous a lui-même proposé plusieurs théories. Une théorie de l'enquête, une théorie de l'éthique et une théorie des valeurs. Prises ensemble, ces théories permettent de broser un portrait général de la conduite humaine, un portrait qui aujourd'hui encore s'avère des plus pertinents, à la fois sur le plan scientifique et sur le plan social. Sur le plan scientifique, l'intérêt des théories de Dewey réside dans plusieurs choses. D'abord dans le fait qu'elles se fondent sur une théorie de l'évolution faisant l'objet d'un large consensus. Aussi dans le fait que Dewey a réussi à rompre le mythe tenace d'une opposition radicale entre le monde des faits et le monde des valeurs. Ce faisant, Dewey aura apporté une contribution déterminante puisque désormais, les phénomènes entourant l'éthique et la valuation peuvent être abordés dans une perspective empirique et expérimentale. Éthique et science ne sauraient être opposées comme ce fut trop longtemps le cas.

L'intérêt de ces théories sera aussi de nous proposer une représentation unifiée et globale de l'expérience humaine. Son rejet systématique des dualismes qui ont traversé l'histoire de la pensée occidentale aura eu un effet très bénéfique sur notre manière d'aborder certains phénomènes. En éthique, cela s'est traduit par une théorie qui a su intégrer les apprentissages du passé en les mettant au service du présent. L'aristotélisme, l'utilitarisme et le kantisme ont encore des choses à nous apprendre. Ne négligeons pas l'importance des habitudes, des conséquences et des devoirs et reconstruisons une théorie éthique améliorée en fonction de ce que nos expériences et savoirs passés nous ont déjà appris. Évitions ainsi d'opposer entre eux la vertu, le bien et le devoir et voyons comment les intégrer dans des méthodes d'enquête à la fois cohérentes et efficaces.

La question des méthodes d'enquête représente une autre raison de s'intéresser aux idées de Dewey. Conçues dans une perspective empirique et expérimentale, ses théories sont élaborées en fonction des pratiques préexistantes. Elles tirent de nos expériences antérieures des savoirs utiles à nos expériences présentes et futures. Le rejet du dualisme théorie/pratique permet ainsi de fonder épistémologiquement ces théories en en cherchant la validité dans nos pratiques. Nos pratiques passées d'abord puisque c'est à partir d'elles que s'élaborent les contenus théoriques, mais aussi dans des pratiques présentes et futures qui détermineront expérimentalement la validité des savoirs tirés du passé. Ce qui fait ici

l'intérêt scientifique des idées de Dewey est en même temps ce qui en fait l'intérêt social. Dans la mesure où le travail de théorisation peut nous aider à mieux évaluer et améliorer différentes méthodes pratiques de résolution de problèmes éthiques, il pourra éventuellement se traduire par des méthodes d'enquête plus efficaces et cela d'autant plus qu'elles s'inscriront dans une perspective empirique et expérimentale s'assurant de les améliorer en fonction des résultats concrets qu'elles produiront. Or, socialement, c'est précisément de méthodes efficaces dont nous avons besoin pour résoudre les problèmes concrets qui sont les nôtres, aussi bien individuellement que collectivement.

À nos yeux, c'est ainsi que la philosophie d'un John Dewey peut se constituer en un contexte conceptuel, un cadre philosophique général permettant de mieux penser et pratiquer l'éthique appliquée d'aujourd'hui. En s'inspirant de ses idées, nous pouvons nous donner des moyens concrets d'agir sur le monde. Bien sûr, il y a encore beaucoup à faire. Nous disposons déjà de méthodes d'enquête contribuant à renforcer la rigueur de nos analyses. Mais cette rigueur s'accompagne souvent d'une lourdeur méthodologique qui n'est pas toujours possible de mettre en pratique. Il nous faudra donc poursuivre des recherches et des expérimentations de manière à développer des outils qui soient à la fois rigoureux, cohérents avec une compréhension adéquate du rôle instrumental des valeurs et suffisamment efficaces pour devenir une habitude bien intégrée aux pratiques.

Les idées de Dewey contribuent à nous donner une idée plus claire de ce que nous recherchons. Disposant d'un cadre théorique permettant de mieux comprendre la dimension à la fois affectivo-motrice et intellectuelle des valeurs, nous pourrions mieux comprendre ce qui se joue dans le phénomène de valuation. Dewey avait lui-même qualifié sa théorie d'inachevée. Il le faisait en concluant que le bon usage des valeurs n'existait pas encore. Nous avons avancé plus tôt l'hypothèse que l'explicitation des valeurs mises en tension dans une problématique éthique pourrait être une façon de nous rapprocher de ce bon usage. Les méthodes existantes montrent qu'il y a un avantage à le faire, un avantage qui implique aussi un coût. Ce coût, c'est d'abord le temps nécessaire pour mener à terme des analyses reposant sur l'explicitation des valeurs. Il est possible toutefois que le temps aidant, l'habitude d'explicitier les valeurs se renforce de manière à rendre nos délibérations

plus rigoureuses tout en demeurant efficaces. Dans la continuité de l'expérience humaine, le temps est aussi une opportunité.

L'ÉDUCATION MORALE D'ÉMILE

De tout cela, que peut-on retenir s'agissant des apprentissages à privilégier d'un point de vue moral? Que nous faut-il enseigner en éthique aujourd'hui?

Prendre des décisions raisonnables pour soi comme pour autrui, voilà bien ce vers quoi doit tendre l'éducation morale. Au service des intérêts individuels et collectifs, cette éducation morale doit habiliter l'individu à prendre ses propres décisions en fonction du contexte toujours particulier qui sera le sien. Son autonomie ne lui est pas d'emblée donnée, il devra la conquérir en développant son habileté à résoudre efficacement et adéquatement les problèmes qu'il rencontrera. Le rôle de l'éducation sera d'y contribuer et cela pour chaque individu de la communauté. Donnons un nom à cet individu. Ce pourrait être Gabriel, ce pourrait être Alina, Simon ou encore Sophie. Comme il s'agit ici d'éducation, nous l'appellerons Émile.

Quel outil pratique Émile pourra-t-il mobiliser afin d'augmenter la probabilité de prendre de bonnes décisions? Quelle méthode d'enquête devrait-il intégrer à ses habitudes? On a vu Dewey proposer un modèle général d'enquête comportant différentes étapes. Pour le besoin de ses délibérations, Émile pourra bien sûr s'en inspirer. De nombreuses méthodes d'analyse visant à résoudre des problèmes d'éthique existent et certaines d'entre elles font un usage des valeurs compatibles avec ce que nous avons dit jusqu'ici. En termes de formation, de telles méthodes sont utiles car elles invitent à une plus grande rigueur d'analyse que celle que nous atteignons lorsque nous procédons de manière plus informelle. Cette rigueur exige une démarche systématique et chronophage qui n'est pas toujours transposable dans nos pratiques habituelles. Sans prétendre les transposer à l'identique dans nos pratiques régulières, l'usage de ces méthodes en enseignement permet de former de bonnes habitudes qui seront ensuite mises à profit avec plus ou moins de systématisme selon l'importance des décisions à prendre ultérieurement. Ainsi, Émile devra être attentif à

bien formuler le problème; il devra faire l'effort de clarifier les valeurs en jeu et il s'assurera de ne pas perdre de vue les normes applicables, qu'elles soient morales, légales, coutumières ou encore déontologiques s'il devait exercer un jour une profession; il s'assurera d'explorer plusieurs possibilités et si l'une d'entre elles lui semble offrir un plus grand potentiel, Émile poussera son analyse de manière à ne pas négliger ses conséquences, aussi bien pour lui que pour autrui.

En somme, Émile aura appris comment il est possible d'augmenter son contrôle sur la qualité globale d'une décision en fonction de la rigueur de son analyse. Et pour être vraiment complète, sa formation inclura aussi le développement de ses habiletés à raisonner. Au besoin, il pourra donc déployer « l'artillerie lourde » parce qu'on lui aura enseigné à quoi peut ressembler une analyse complète, menant à une décision fondée sur un raisonnement cohérent, pertinent et crédible. Bien évidemment, Émile n'aura pas à mettre tout cela en application face à chaque prise de décision. Il devra exercer son propre jugement en contexte afin de déterminer quel dosage méthodologique est proportionné aux enjeux du problème auquel il est confronté.

Bien que l'accent soit mis sur le développement de ses habiletés intellectuelles, l'apprentissage des principes moraux sera utile à Émile et très souvent il pourra s'en inspirer pour orienter sa conduite. Parfois, il lui faudra pousser la réflexion plus loin, notamment lorsque certaines normes, morales ou non, entreront en conflit. Ou encore lorsque ses propres désirs s'opposeront en eux. Ces conflits, il pourra les exprimer en termes de valeurs en tension, ce qui lui permettra de clairement mettre en évidence les enjeux du problème auquel il fait face.

L'éducation morale d'Émile devra valoriser et favoriser le développement de son jugement pratique mais aussi celui de bonnes habitudes. C'est avec elles que se forgeront ses traits de caractères ainsi que des dispositions qui influenceront directement sa conduite et sa manière de réfléchir. Cette éducation morale ne visera pas à transformer radicalement sa vie, simplement à lui donner les moyens d'en améliorer progressivement certains aspects.

Émile ne sera pas à l'abri des mauvais sorts de la fortune, mais il se sera donné les moyens d'augmenter ses chances de mieux naviguer entre certains écueils. Il pourra aussi être plus attentif aux qualités qui méritent d'être cultivées, chez lui et autour de lui. En paraphrasant Voltaire, nous pourrions conclure qu'Émile devra toujours *continuer d'apprendre à mieux cultiver son jardin, son jardin qui est aussi le nôtre.*

BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTE (1987). *Éthique à Nicomaque*, traduction de J. Tricot, Paris, coll. Bibliothèque des Textes Philosophiques, Librairie Philosophique J.Vrin.

AYER, Alfred Jules (1956). *Langage, vérité et logique* (1936), trad. de J. Ohana, Paris, Flammarion.

BÉGIN, Luc (2009). *L'éthique au travail*, Montréal, coll. Éthique publique, Liber.

BÉGIN, Luc (2011). «Le développement de la compétence éthique des acteurs organisationnels », in *Éthique et gouvernance publique*, Montréal, Liber.

BÉGIN, Luc (2014). «La compétence éthique en contexte professionnel », in *Le professionnalisme et l'éthique au travail*, Lyse Langlois (dir.), Québec, Presse de l'Université Laval.

BÉGIN, Luc (2014). «La compétence éthique: la comprendre, la valoriser », in *Cinq questions d'éthique organisationnelle*, Montréal, coll. « Éthique », Nota Bene.

BÉGIN, Luc (2017). «La compétence éthique en situation », in *Former à l'Éthique en organisation, Une approche pragmatiste*, André Lacroix (dir.), Québec, Presse de l'université du Québec.

BERNSTEIN, Richard J., (Janvier 1961). "Dewey's Metaphysics of Experience", in *Journal of Philosophy*, Vol. 58, No. 1.

BIDET, Alexandra (2008), « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », in *Tracés. Revue des Sciences humaines*, 15, en ligne.

BIDET, Alexandra, Louis Quéré, et Gêrôme Truc (2011). « Ce à quoi nous tenons, Dewey et la formation des valeurs », in *La formation des valeurs*, Paris, coll. Les empêcheurs de tourner en rond, Éditions La Découverte.

BLANCHARD, Martin (2006). « Le pragmatisme », in *Questions d'éthique contemporaine*, L. Thiaw-Po-Une (dir.), Paris, Stock.

BOISVERT, Yves, Legault, Georges. A. et al. (2003). *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique*, Montréal, coll. Éthique publique, Liber.

BOISVERT, Yves, Legault, Georges. A. et al. (2005). *Qu'est-ce que l'éthique publique?*, Montréal, coll. Éthique publique, Liber.

BOISVERT, Yves (2007). *L'intervention en éthique organisationnelle*, Montréal, coll. « Éthique publique », Liber.

BOISVERT, Yves, (2008). « Pour une lecture sociologique de l'éthique », in *Sociologie de l'éthique*, », Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart (dir.), Montréal, Liber.

- BOUDON, Raymond (1995). *Le juste et le vrai : études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard.
- BOUDON, Raymond (1999). *Le sens des valeurs*, Paris, coll. Quadrige, PUF.
- BOUDON, Raymond (2001). *L'explication des normes sociales*, P. Demeulenaere et R. Viale (dir.), Paris, PUF.
- BOUDON, Raymond (2003). *Les normes sociales*, Paris, coll. Sociologies, PUF.
- BOUDON, Raymond (2006). *Renouveler la démocratie: éloge du sens commun*, Paris, PUF.
- BOUDON, Raymond (2007). *Essais sur la théorie générale de la rationalité*, Paris, PUF.
- BOUDON, Raymond (2012). *Croire et savoir : penser le politique, le moral et le religieux*, Paris, coll. Quadrige, PUF.
- CAMPBELL, James (1995). *Understanding John Dewey*, Chicago, Open Court Publishing Company.
- CARROI, Marie-Anne (1947). « La pédagogie de Dewey », in John Dewey, *Expérience et éducation*, traduction et introduction de M.-A. Carroi, Paris, coll. Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui, Éditions Bourrelieus.
- COMETTI, Jean-Pierre (2010). *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard.
- COMETTI, Jean-Pierre. « Reconstruction en philosophie (livre de John Dewey) », in Encyclopédie Universalis en ligne.
- COMETTI, Jean-Pierre. « John Dewey », in Encyclopédie Universalis en ligne.
- DANCY, Jonathan (2004). *Ethics without Principles*, Oxford, Oxford University Press.
- DELEDALLE, Gérard (1954). *Histoire de la philosophie américaine - De la Guerre de Sécession à la Seconde Guerre Mondiale*, Paris, PUF.
- DELEDALLE, Gérard (1967). *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey*, Paris, PUF.
- DELEDALLE, Gérard (1995). *John Dewey*, coll. Pédagogues Pédagogies, PUF.
- DEWEY, John (1896). *The Reflex Arc Concept in Psychology*, EW, vol. 5.
- DEWEY, John (1898). *Evolution and Ethics*, EW, Vol. 5.
- DEWEY, John (1902). *The Child and the Curriculum*, MW, Vol. 2.
- DEWEY, John (1908). *Ethics*, MW, Vol. 5.

- DEWEY, John (1909). *The Influence of Darwinism on Philosophy*, MW, Vol. 4.
- DEWEY, John (1910). *How we Think*, MW, Vol. 6.
- DEWEY, John (1915). *The Existence of the World as a Logical Problem*, MW, vol. 8.
- DEWEY, John (1916). *Democracy and Education*, MW, vol. 9.
- DEWEY, John (1917). *The Need for a Recovery of Philosophy*, MW, vol.10.
- DEWEY, John (1920). *Three Contemporary Philosophers*, MW, Vol. 12.
- DEWEY, John (1922). *Human Nature and Conduct*, MW, Vol. 14.
- DEWEY, John (1923). *Values, Liking and Thought*, MW, Vol.15.
- DEWEY, John (1924). *Logical Method and Law*, MW, Vol. 15.
- DEWEY, John (1925). *Experience and Nature*, LW, Vol.1.
- DEWEY, John (1925). *The Development of American Pragmatism*, LW, Vol. 2.
- DEWEY, John (1929). *The Quest for Certainty*, LW, vol. 4.
- DEWEY, John (1930). *Qualitative Thought*, LW, vol. 5.
- DEWEY, John (1932). *Ethics, revised edition*, LW, Vol. 7.
- DEWEY, John (1933). *How we Think, revised edition*, LW, Vol. 8.
- DEWEY, John (1934). *A Common Faith*, LW, Vol. 9.
- DEWEY, John (1937). *Growth in Activity*, LW, Vol. 11.
- DEWEY, John (1938). *Logic: The Theory of Inquiry*, LW, Vol. 12.
- DEWEY, John (1939). *Theory of Valuation*, LW, Vol. 13.
- DEWEY, John (1940). *Time and individuality*, LW, Vol.14.
- DEWEY, John (1949). *Experience and Existence : A Comment*, LW, Vol. 16.
- DEWEY, John (1949), *Knowing and the Known*, LW, Vol. 16.
- DEWEY, John (1947). *Expérience et éducation (1938)*, trad. et introduction de M.A. Carroï, Paris, coll. Éducateurs d'hier et d'aujourd'hui, Éditions Bourrelieurs.
- DEWEY, John (1967). *Logique : La théorie de l'enquête (1938)*, trad. de G. Deledalle, Paris, PUF.
- DEWEY, John (1975). *Démocratie et éducation : Introduction à la philosophie de l'éducation (1916)*, trad. de G. Deledalle, Paris, Armand Colin.

DEWEY, John (2004). *Comment nous pensons (1910)*, trad. de O. Decroly, Paris, Le Seuil.

DEWEY, John (2004). *L'école et l'enfant (1902)*, trad. de L. S. Pidoux, Paris, Éditions Fabert.

DEWEY, John (2011). « Théorie de la valuation » (1939), in *La formation des valeurs*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par A. Bidet, L. Quéré, G. Truc, Paris, Éditions La Découverte.

DEWEY, John (2011). *Une foi commune (1934)*, trad. de l'anglais (États-Unis) par P. Di Mascio, Paris, Éditions La Découverte.

DEWEY, John (2012). *Expérience et nature (1925)*, trad. de l'anglais (États-Unis) et présenté par J. Zask, Paris, coll. Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard.

DEWEY, John (2014). *La quête de certitude (1929)*, traduit de l'anglais (États-Unis) et présenté par P. Sevidan, Paris, coll. Bibliothèque de Philosophie, Éditions Gallimard.

DEWEY, John (2014). *Reconstruction en philosophie (1920)*, trad. de l'anglais (États-Unis) par P. Di Mascio, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard.

DEWEY, John (2016). *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, trad. de l'anglais (États-Unis) par L. Chataigné Ponteyo, C. Gautier, S. Madelrieux et E. Renault, C. Gautier et S. Madelrieux (dir.), Paris, coll. NRF Essais, Éditions Gallimard.

DEWEY, John (2018). *De l'absolutisme à l'experimentalisme (1930)*, trad. de l'anglais par Guillaume Lejeune, Paris, Philosophie 2018/3 N° 138, Les Éditions de Minuit.

DUHAMEL, André et Mouelhi, Noureddine (2001). *Éthique. Histoire, politique, application*, Boucherville, Gaëtan Morin Éditeur.

EAMES, Samuel Morris (1970). « Dewey's Theory of Valuation », in *Guide to the Works of John Dewey*, edited by Jo Ann Boydston, Carbondale and Edwardville, Southern Illinois University Press.

EAMES, Samuel Morris (1958). « Some Methodological Problems in John Dewey's Theory of Valuation », submitted to the Faculty of the Division of the Humanities in candidacy for the degree of Doctor of Philosophy, Chicago, Illinois.

ELDRIDGE, Michael (1988). *Transforming Experience : Dewey's Cultural Instrumentalism*, Nashville, Vanderbilt University Press.

FABRE, Martin (2009). *Philosophie et pédagogie du problème*, Paris, Vrin.

FALZON, Pierre (2009). « Enabling environments and reflective practices », ABERGO'2006, 14th ABERGO Congress, Curitiba, Brésil, October 29 - November 2 2006.

FALZON, Pierre, & Mollo, V.. « Pour une ergonomie constructive : les conditions d'un travail capacitant », in *Laboreal* (revue électronique).

FESMIRE, Steven (2015). *Dewey*, New York, Routledge.

FESMIRE, Steven (2003). *John Dewey & Moral Imagination – Pragmatism in Ethics*, Bloomington, Indiana University Press.

FRANKENA, William K. (1967). « Value and valuation », in *The Encyclopedia of Philosophy*, Edwards, P. (dir.), Londres, Collier MacMillan Publishers.

FREGA, Roberto (2006). *Pensée, expérience, pratique - Essai sur la théorie du jugement de John Dewey*, Paris, L'Harmattan.

FREGA, Roberto (2006). *John Dewey et la philosophie comme épistémologie de la pratique*, Paris, L'Harmattan.

FREGA, Roberto (2015). *Le pragmatisme comme philosophie sociale et politique*, Lormont, Éditions du Bord de l'Eau.

GARRETA, Guillaume (2008). « De quoi parlent les jugements de valeur? : Dewey face à l'émotivisme », in *Les affections sociales*, Besançon, Presses universitaires de France.

GAUDET, Stéphanie (2008). « L'apport de la sociologie à l'analyse des enjeux éthiques », in *Sociologie de l'éthique*, Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart (dir.), Montréal, Liber.

GÉNARD, Jean-Louis (2008). « Difficultés et conditions d'une sociologie de l'éthique », in *Sociologie de l'éthique*, Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart (dir.), Montréal, Liber.

GÉNARD, Jean-Louis (1992). *Sociologie de l'éthique*, Paris, L'Harmattan.

GINESTIER, Paul (2009). « William James », in *Dictionnaire des philosophes*, D. Huisman (dir.), Paris, PUF.

GRONDIN, Jean (1989). *Kant et le problème de la philosophie: L'a priori*, Paris, Vrin.

HEINICH, Nathalie (2017). *Des valeurs, une approche sociologique*, Paris, coll. NRF Essais, Gallimard.

HICKMAN, Larry A. et Thomas M. Alexander (dir.)(1998). *The Essential Dewey, Volume 1, Pragmatism, Education, Democracy*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press.

HOGAN, Brendan J. (2006). « Pragmatic Imagination : The reconstruction of inquiry, criticism and normativity in John Dewey's philosophy », submitted to the Graduate Faculty of Political and Social Science of the New School for Social Research for the Degree of Doctor of Philosophy, Ann Arbor, ProQuest Information and Learning Company.

JAMES, William (1968). *Le pragmatisme*, traduction de E. Le Brun et introduction de H. Bergson, Paris, Flammarion.

- JAMES, William (1975). *Pragmatism: New Name for Some Old Ways of Thinking*, Cambridge, Harvard University Press.
- JOAS, Hans (1999). *La créativité de l'agir*, trad. de l'allemand, par P. Rusch, Paris, Les Éditions du Cerf.
- JOAS, Hans (1990). « The Creativity of Action and the Intersubjectivity of Reason: Mead's Pragmatism and Social Theory », in *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, Vol. 26, No. 2.
- JONAS, Hans (1990), *Le principe responsabilité*, trad. de l'allemand, Paris, Les Éditions du Cerf.
- JOHNSON, Mark (2015). « Cognitive science and Dewey's theory of mind », in *The Cambridge Dictionary of Philosophy*, 3e édition, Robert Audi (dir.), University of Notre Dame, Cambridge University Press.
- JUNG, Mathias (2010). « John Dewey on Action », in *The Cambridge Companion to Dewey*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KALBERG, Stephen (2010). *Les idées, les valeurs et les intérêts : introduction à la sociologie de Max Weber*, Paris, Éditions La découverte.
- KANT, Emmanuel (1785). *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Delbos, Paris, Delagrave.
- KESTENBAUM, Victor (1977). *The Phenomenological Sense of John Dewey : Meaning as Habit*, Atlantic Highlands, Humanities Press.
- KOYRÉ, Alexandre (1973). *Du monde clos à l'univers infini*, trad. de l'anglais par R. Tarr, Paris, Éditions Gallimard.
- LACROIX, André et Alain Létourneau (2000), *Éthique : méthodes et interventions*, Montréal, Fidès.
- LACROIX, André (2001). « L'éthique appliquée : une nouvelle éthique de société », in *Revue Éthica*, vol. 13, no 1, 2001.
- LACROIX, André (2006). *Éthique appliquée, Éthique engagée, Réflexions sur une notion*, Montréal, Liber.
- LACROIX, André (2006). « L'éthique appliquée est-elle une nouvelle théorie critique? », in *Éthique appliquée, éthique engagée, Réflexions sur une notion*, Montréal, Liber.
- LACROIX, André (2008). « L'éthique à la croisée des chemins », sous la direction de Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart, in *Sociologie de l'éthique*, Montréal, Liber, 2008.
- LACROIX, André, Luc Bégin, Georges A. Legault, Alain Létourneau et Jean-François Malherbe (2011). *Redéployer la raison pratique - Pour une éthique pragmatique*, Montréal, Liber.

- LACROIX, André, Allison Marchildon et Luc Bégin (2017). *Former à l'éthique en organisation, Une approche pragmatiste*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- LAFAYE, Claudette (1996). *La sociologie des organisations*, Paris, Nathan-Armand Colin.
- LAKOFF, George et Mark Johnson (1999). *Philosophy in the Flesh*, New York, Basic Books.
- LALANDE, André (1960). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 8e édition, Paris, PUF.
- LALONDE, Louise, Jutras, France, Lacroix, André et PATENAUDE, Johanne (2008). « Mélanges Georges Legault », Sherbrooke, Éd. Revue de Droit de l'Université de Sherbrooke.
- LAROCHE, Jean-Marc (2008). « Du souci éthique à l'éthique comme objet en sociologie », sous la direction de Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart, in *Sociologie de l'éthique*, Montréal, Liber.
- LATOURE, Bruno (2012). *Enquêtes sur les modes d'existence : Une anthropologie des modernes*, Paris, Éditions La Découverte.
- LATOURE, Bruno (2006). *Changer de société – Refaire de la sociologie*, Paris, Éditions La Découverte.
- LEGAULT, Georges A. (1990). « La parole de l'éthicien est-elle crédible? », Montréal, in *Revue Philosophiques*, vol. XVII, no.1, Société de Philosophie du Québec.
- LEGAULT, Georges A. (1993). « L'éducation morale dans une société pluraliste », Rimouski, in *Revue Éthica*, Vol.5, no.1, Printemps 1993, Groupe de recherche Ethos, UQAR.
- LEGAULT, Georges A. (2005). « L'éthique publique : vers la construction d'un concept », in Boisvert, Legault, Bégin et al., *Qu'est-ce que l'éthique publique?*, Montréal, Liber.
- LEGAULT, Georges (1999). *Professionnalisme et délibération éthique, Manuel d'aide à la décision responsable*, Montréal, coll. Éthique, no 8, PUQ.
- LEGAULT, Georges A. (1995). « Questions fondamentales en éthique », in *Cahiers de philosophie*, no 5, Département des sciences humaines, Université de Sherbrooke.
- LEGAULT, Georges A. (2007). *Qu'est-ce donc enfin l'éthique appliquée?*, Longueuil, Université de Sherbrooke.
- LEGAULT, Georges A. (2003). « Une éthique sans anthropologie philosophique ? L'enjeu des représentations de l'humain en éthique », André Lacroix et Jean-François Malherbe (dir.), in *L'éthique à l'ère du soupçon*, Montréal, Liber.
- LEKAN, Todd (2003). *Making Morality, Pragmatist Reconstruction in Ethical Theory*, Nashville, Vanderbilt University Press.

LÉTOURNEAU, Alain (2005). « Les significations majeures du mot « éthique » dans les journaux québécois », 2000-2003, in *Communication*, (vol. 24, no. 1).

LÉTOURNEAU, Alain, Boisvert, Yves et Lacroix, André (2005). *Les approches québécoises de l'éthique appliquée : Les perspectives générales, Analyse du corpus des auteurs de 1970 à 2000*, Sherbrooke, GGC éditions.

LÉTOURNEAU, Alain et Bruno Leclerc (2007). *Validité et limites du consensus en éthique*, Paris L'Harmattan.

LÉVINAS, Emmanuel (1992). *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin.

MALHERBE, Jean-François (2002). *Déjouer l'interdit de penser*, Essais d'éthique critique, Montréal, Liber.

MALHERBE, Jean-François (2003). *Les ruses de la violence dans les arts du soin*, Essais d'éthique critique II, Montréal, Liber.

MALHERBE, Jean-François (2006). *Les crises de l'incertitude*, Essais d'éthique critique III, Montréal, Liber.

MARCHILDON, Allison (2013). « L'abduction : une voie porteuse pour la recherche qualitative », *IVe Colloque du RIFreQ - La logique de la découverte en recherche qualitative* (non publiée).

MAXWELL, Joseph (2009). *La modélisation de la recherche qualitative : une approche interactive*, Fribourg, Éditions Universitaires.

MENAND, Louis (1997). *Pragmatism : a reader*, New York, coll. A Vintage Original, Random House Inc..

MILLER, Frank G., Joseph J. Fins et Matthew D. Bacchetta (1996). « Clinical Pragmatism : John Dewey and Clinical Ethics », in *Journal of Contemporary Health Law & Policy*, Vol. 13 | Issue 1.

MISAK, Cheryl (2013). *The American Pragmatists*, New York, Oxford University Press.

MOLLO Vanina et FALZON, Pierre (2008). « The development of collective reliability: a study of therapeutic decision-making », in *Theoretical Issues in Ergonomics Science*, Vol. 9, no 3.

MOLLO Vanina et Sauvagnac, C. (2006). *La décision médicale collective. Pour des médecins moins savants et moins autonomes?*, Paris, l'Harmattan.

MOLLO Vanina et NASCIMENTO, Adelaide (2013). « Pratiques réflexives et développement des individus, des collectifs et des organisations », in *Ergonomie Constructive*, Paris, PUF.

PAPPAS, Gregory F. (2008). *John Dewey's Ethics : democracy as experience*, Bloomington, Indiana University Press.

PARIZEAU, Marie-Hélène (1999). *Hôpital et éthique : rôles et défis des comités d'éthique clinique*, Québec, Presses de l'Université Laval.

PEIRCE, Charles S. (2002). *Œuvres philosophiques I - Pragmatisme et pragmaticisme*, trad. de C. Tiercelin et P. Thibaud, Paris, Les Éditions du Cerf.

PEIRCE, Charles S. (1877). « The Fixation of Belief », in *Popular Science Monthly*, 12.

PEIRCE, Charles S. (1995). *Le Raisonnement et la logique des choses*, trad. de C. Tiercelin, P. Thibaud et C. Chauviré, Paris, Les Éditions du Cerf.

PEIRCE, Charles S. (1978). *Écrits sur le signe*, trad. et comm. de G. Deledalle, Paris, Les Édition du Seuil.

PLATON (2016). *La République*, Trad. par G. Leroux, Paris, Flammarion.

POLANYI, Michael (2015). *Personal Knowledge – Towards a Post-Critical Philosophy*, Chicago, University of Chicago Press.

POMMIER, Éric (2013). *Ontologie de la vie et éthique de la responsabilité selon Hans Jonas*, Paris, Vrin.

PRADES, José A. (2008). « Pour une sociologie éthique et une éthique sociologique », in *Sociologie de l'éthique*, Stéphanie Gaudet et Anne Quéniart (dir.), Montréal, Liber.

PUTNAM, Hilary (2004). *Fait/Valeur: la fin d'un dogme et autres essais*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M. Caveribère et J.-P. Cometti, Paris, Éditions de l'Éclat.

PUTNAM Hilary (2012). *Philosophy in an Age of Science, Physics, Mathematics and Skepticism*, Cambridge, Harvard University Press.

PUTNAM, R. A. (1996). « Pragmatisme, La philosophie morale des philosophes pragmatistes », in *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, M. Canto-Sperber (dir.), Paris, PUF.

REBOUL, Olivier (1989). *La philosophie de l'éducation*, Paris, coll. Que sais-je?, PUF.

RONDEAU, Dany (2005). « L'éthique publique : « auto » ou « hétéro » régulation ? », in *Qu'est-ce que l'éthique publique?*, Boisvert, Yves (dir.), Montréal, Liber.

RORTY, Richard (2017). *La philosophie et le miroir de la nature*, Paris, coll. l'ordre philosophique, Seuil.

RORTY, Richard (1995). *L'Espoir au lieu du savoir*, Paris, Albin Michel.

RORTY, Richard (1993). *Conséquences du pragmatisme (1972-1980)*, trad. J.-P. Cometti, Paris, coll. « L'ordre philosophique », Seuil.

RORTY, Richard (2008). «Entre Kant et Dewey : la situation actuelle de la philosophie morale», *Revue internationale de philosophie*, vol. 245, no 3.

- ROY, Robert (2007), «Actualiser les valeurs partagées», in *L'intervention en éthique organisationnelle*, Boisvert, Y. (dir.), Montréal, coll. « Éthique publique », Liber.
- ROY, Robert (2009). « L'exercice du jugement éthique en milieu policier québécois : origine d'un paradoxe », Thèse de doctorat, Université Laval et Université de Sherbrooke.
- RUSSELL, Bertrand (1971). *Science et religion*, trad. de l'anglais par P.-R. Mantoux, Paris, coll. Folio Essais, Éditions Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1992). *Situations I*, Paris, coll. NRF, Éditions Gallimard.
- SCHÖN, Donald A. (1996). « À la recherche d'une nouvelle épistémologie de la pratique et de ce qu'elle implique pour l'éducation des adultes », in *Savoirs théoriques et savoirs d'action*, Paris, PUF.
- STUHR, John J. (1979). « Dewey's Notion of Qualitative Experience », in *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, Vol. 15, no. 1, Winter, 1979, Indiana University Press.
- TAYLOR, Charles (1991). *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, coll. L'essentiel, Édition Bellarmin.
- THAYER, Horace S. (1981). *Meaning and Action : A Critical History of Pragmatism*, Indianapolis - Cambridge, Hackett Publishing Company.
- VAN HAECHT, Anne (1995). « Des valeurs ou de la rencontre ambiguë d'un concept avec la philosophie et la sociologie », dans *Revue de l'Institut de sociologie*, Bruxelles, nos. 3-4.
- WEBER, Max (1995). *Économie et société / 1. Les catégories de la sociologie*, Paris, coll. Pocket – Agora - Les Classiques, Plon.
- WEBER, Max (1964). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par J. Freund, Paris, Éditions 10-18.
- WEBER, Max (2002). *Le savant et le politique*, Paris, coll. Pocket – Agora - Les Classiques, Plon.
- WELCHMAN, Jennifer (1995). *Dewey's Ethical Thought*, Ithaca and London, Cornell University Press.
- WIENER, P.P. (1969). *Evolution and the Founders of Pragmatism*, Gloucester, Peter Smith.
- ZASK, Joëlle (1999). *L'opinion publique et son double - Livre II : John Dewey, philosophe du public*, Paris, L'Harmattan.
- ZASK, Joëlle (2008). « Situation ou contexte? Une lecture de Dewey », *Revue internationale de philosophie*, vol. 245, no 3.
- Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, 4^e édition (2004). Canto-Spencer, M. (dir.), coll. Dico poche, Paris, PUF.

The Cambridge Companion to Dewey, 3e édition (2015). Molly Cochran (dir.), Georgia Institute of Technology, Cambridge University Press.

The Cambridge Dictionary of Philosophy, 3e édition (2015). Robert Audi (dir.), University of Notre Dame, Cambridge University Press.

APEC (2010). *L'éthique organisationnelle au Québec, Étude sur les pratiques et les praticiens des secteurs privé, public et de la santé*, Association des praticiens en éthique du Canada (APEC-Québec), avec la collaboration scientifique de l'Institut d'éthique appliquée de l'Université Laval et de la Chaire d'éthique appliquée de l'Université de Sherbrooke.
